

# LA SIBÉRIE COLONIE RUSSE

## JUSQU'À LA CONSTRUCTION DU TRANSSIBÉRIEN.

---

### AVANT-PROPOS.

La Sibérie est en Asie la plus vieille colonie européenne, si l'on excepte les débris de l'empire portugais. Manifestement, la découverte, l'occupation, l'exploitation des terres de l'est ont été pour les Russes une œuvre coloniale; le domaine qu'ils y ont fondé a, pour le régime intérieur, le caractère d'une possession et d'une colonie; il joue à l'égard des États indépendants voisins un rôle semblable à celui des établissements que les peuples maritimes ont fondés en Extrême-Orient. Toutefois ces derniers établissements, séparés des métropoles par la longue traversée, par le climat et les mœurs, offrent un aspect nettement distinct, si bien que l'on a accoutumé d'omettre la Sibérie quand on parle de la colonisation européenne. Oubli injustifié : car, si cette colonie ancienne, adjacente à la mère patrie, s'est fondue avec elle en trois siècles de vie commune, elle en diffère cependant et avant tout par la formation historique; cette première divergence en a produit d'autres, par exemple dans les conditions sociales.

Par la Sibérie, la Russie est entrée en contact avec le Turkestan et avec la Mantchourie, deux pays qui furent la proie habituelle de leurs voisins, le plus souvent carrefours, rarement sources de ces invasions dont le flot a balayé jusqu'à l'Europe; maîtresse de la Sibérie, la Russie a fini au xix<sup>e</sup> siècle par acquiescer le Turkestan et le nord de la Mantchourie, pesant ainsi sur la Chine, la Mongolie et la Corée, semblant menacer l'Inde, devenant une rivale pour l'Angleterre et pour le Japon. L'immigration russe accrue et canalisée depuis les dernières années du xix<sup>e</sup> siècle, la construction du transsibérien, condition d'une colo-

nisation plus intense, les tentatives récentes pour développer la navigation sur les grands fleuves et établir malgré la rigueur du climat des communications régulières par le nord avec les mers d'Europe, l'abondance des produits minéraux, forestiers et agricoles qui arrivent déjà ou arriveront bientôt sur les marchés occidentaux : tous ces faits économiques n'ont pas moins de poids que la domination politique du tsar en Asie. Les événements actuels, qui bouleversent à fond les rapports entre les peuples, éclairent d'une vive lumière l'importance que la grande colonie russe doit à sa population et à ses richesses.

En feuilletant les récits des voyageurs depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et les études de publicistes informés tels que Savary des Bruslons et Anatole Leroy-Beaulieu, en complétant ces données un peu éparses par des renseignements puisés à des sources diverses, voire persanes, mongoles et chinoises, j'ai réuni les principaux traits d'un tableau de la Sibérie ; il m'a semblé qu'il valait la peine de rappeler la hardiesse des cosaques explorateurs de la terre et de la mer, les querelles et la ténacité des gouverneurs, la lutte contre les nomades du sud et la diplomatie qui régla les affaires de Chine, la culture, les échanges, les mines enrichissant une société russe religieuse, ardente et rude. Sans prétendre creuser aucun de ces problèmes, j'ai tâché de marquer les tendances cardinales de la vie sibérienne à travers trois siècles, pendant la période de formation et jusqu'au jour où quelques faits nouveaux, liés, quoique d'une succession un peu lente, — je veux dire d'abord la consolidation de la frontière méridionale avec l'acquisition de nouveaux territoires et l'accès à une mer presque libre, en second lieu la libération des paysans favorisant l'immigration, et enfin l'ouverture de la plus longue voie ferrée aujourd'hui existante, — ont ouvert à cette grande colonie un rôle plus large dans la vie politique et économique du monde. Je ne me dissimule pas les difficultés de ce dessein, mais puisqu'un pareil tableau n'existait pas, autant que je sache, dans nos langues occidentales, je me suis risqué à le tracer, fût-ce au prix d'omissions et d'erreurs de détail<sup>1</sup>.

1. TRANSCRIPTIONS, DATES, MESURES. — Les lettres sont prises avec leur valeur française, sauf les exceptions suivantes : *ë* se prononce *yo* ; — *g* a toujours le son guttural comme dans *gant* ; — *s* a toujours le son *sourd* comme dans ces deux derniers mots ; — *y*, dans les combinaisons *ya*, *you*, etc., répond au *j* allemand ; ailleurs, et seulement dans les mots russes, il transcrit *é* *sourd* ;



## EXPLORATIONS ET CONQUÊTE.

## I.

*Les marches orientales de la Moscovie au XVI<sup>e</sup> siècle.*

Sur le sol même que nous appelons Russie d'Europe, les Russes ont de tout temps rencontré au nord, au nord-est, à l'est

— *n*, dans les combinaisons telles que *an*, *in*, etc., garde toujours sa valeur sonore (*ane* et pas *an*; *ine* et pas *in*); — la terminaison molle du russe est rendue par l'apostrophe; — dans les mots chinois, *h*, comme initiale de syllabe et dans les combinaisons *kh*, *tchh*, *th*, *ph* (*k+h*, *tch+h*, *t+h*, *p+h*), représente un souffle guttural, généralement sifflant devant *i* et *y*. — Les dates sont conformes au calendrier julien. — 1 versta = 1 kilom. 067; 1 désyatina = 1 hectare 0925.

BIBLIOGRAPHIE. — Savary des Bruslons, *Dictionnaire universel de commerce, d'histoire naturelle et des arts et métiers*, 1765, in-fol. (en particulier t. V, col. 1194). — Jean Bell d'Antermony, *Voyage depuis Saint-Petersbourg en Russie, dans diverses contrées de l'Asie; à Pékin, à la suite de l'Ambassade envoyée par le Czar Pierre I<sup>er</sup> à Kamhi, Empereur de la Chine; ... traduits de l'anglais par M...* Paris, 1766, 2 vol. in-12 (ambassade d'Izmaïlov, 1719-1721). — Gmelin, *Voyage en Sibérie, traduction par M. de Kératlo*. Paris, 1767, 2 vol. in-12 (voyage de 1733 à 1743). — Johann Eberhard Fischer, *Sibirische Geschichte, von der Entdeckung Sibiriens bis auf die Eroberung dieses Lands durch die Russischen waffen, in den Versammlungen der Akademie der Wissenschaften vorgelesen...* Saint-Petersbourg, 2 vol. in-8, 1768. — Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761; contenant les mœurs, les usages des Russes et leur état actuel; ... enrichi de cartes géographiques, de plans...* Paris, 1768, 2 tomes en 3 vol. in-4 et atlas. — *Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse*. Berne, 1779-1787, 6 vol. in-8 (voyages de Pallas et autres, 1768 et années suivantes). — J. Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*. Paris, 1824, in-8 (comprend *Description de la Russie traduite du Chinois*). — D<sup>r</sup> Ernst Herrmann, *Geschichte des russischen Staates*. Hambourg, 1832-1866, 7 vol. in-8. — Ad. Erman, *Reise um die Erde*. Berlin, 1833-1848, 3 vol. — Saint-René Taillandier, *la Sibérie au XIX<sup>e</sup> siècle* (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> août, 1<sup>er</sup> septembre 1855). — Id., *le Comte Spéranski* (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1856). — Wiltam Atkinson, *Seven years in Western and Oriental Siberia*. Londres, 1858, 1 vol. — Henry H. Howorth, *History of the Mongols from the 9th to the 19th century*. Londres, gr. in-8. Part I : *the Mongols and the Kalmuks*, 1876; part II : *the so called Tartars of Russia and Central Asia, division II*, 1880. — Eugène Schuyler, *Turkistan*. Londres, 1877, 2 vol. in-8. — Anatole Leroy-Beaulieu, *l'Empire des Tsars et les Russes*. Paris, 1881-1898, 3 vol. in-8. — *Entsiklopédicheskii slovar'*, publié sous la direction d'Andrévskii. Leipzig et Saint-Petersbourg, 1891-1905, 82+2 vol. (articles *Sibir'*, *ssylka*, *Dejnev*, *Bourjaty*, etc.). — J. Legras, *En Sibérie*. Paris, 1899, petit in-8. — *La Sibérie*

des peuples finnois et ougriens, moins nombreux que les hordes turques du sud et de l'est, moins guerriers et moins organisés, capables toutefois de résistance, occupant des terres boisées, riches en bêtes à fourrures et qui abondent par places en produits minéraux; ce pays plat coupé par l'Oural recommence à l'est et l'Oural, qui est un obstacle, n'est pas une frontière, des tribus semblables habitant les deux versants; de même au sud, les steppes du Don, de la Volga, du Yaik, faisant suite à celles de la Transcaspië et du Turkestan, ont offert un terrain aussi favorable aux nomades mongols ou turcs. Quand l'heure des invasions mongoles fut passée, les princes russes secoururent le joug et les nouveaux tsars de Moscou conquièrent à leur tour les khanats de Kazan' (1552), d'Astrakhan' (1554), devinrent les voisins des peuples asiatiques, Persans et Boukharïotes; mais bien plus tôt avait commencé l'infiltration russe chez les peuples du nord-est.

Des aventuriers, trafiquants, chasseurs, pêcheurs, désignés du nom général de promychnenniki, se réunissaient en associations (artéli) au nombre parfois de plusieurs dizaines, élisaient un chef expérimenté, lui reconnaissant dès lors le droit d'ordonner, de réprimander, de punir par le bâton, par l'amende. Pendant la durée de l'expédition, le pouvoir du chef est absolu dans la limite des règles traditionnelles. Quand la petite compagnie est formée, elle se rend sur les terrains de chasse ou de pêche qu'elle a choisis, les parcourt, les exploite pendant toute la saison favorable, se réfugiant sous des huttes de branchages ou sous des abris naturels, vivant des produits du fleuve ou de la forêt, récoltant le houblon, la noix de cèdre ou le talc, faisant sécher la chair de certains poissons et de certains fauves, amassant les fourrures, prenant garde à ne pas mécontenter par quelque acte inconsidéré ou quelque parole malsonnante les esprits ou le gibier. Pour entrer en campagne, il n'est besoin d'aucun capital, presque d'aucun préparatif, il suffit de l'adresse

*et le chemin de fer transsibérien, notice publiée par le Ministère des Finances de Russie, traduite par A. Bricteux (Chine et Sibérie, 1900, 1901). — A.-N. de Koulomzine, le Transsibérien, traduit du russe par Jules Legras. Paris, 1904, in-8. — Paul Labbé, Chez les lamas de Sibérie. Paris, 1909, in-18. — G. Cahen, les Cartes de la Sibérie au XVIII<sup>e</sup> siècle. Essai de bibliographie critique. Paris, in-8, 1911. — Id., le Livre de comptes de la Caravane russe à Pékin en 1727-1728. Paris, 1911, in-8. — Id., Histoire des relations de la Russie avec la Chine sous Pierre le Grand (1689-1730). Paris, 1912, in-8.*

du paysan rompu déjà à la vie de la forêt; le plus misérable est donc accepté comme compagnon, s'il est adroit et résistant. Pendant la campagne, tout le butin est mis en commun; au retour, on en donne une part à l'église, et le reste, divisé par têtes, assure la vie du promychlennik et de sa famille. Celui-ci est trafiquant lorsqu'il rentre au pays; il l'est aussi à l'occasion avec les indigènes auxquels il apporte quelques produits russes; plus hardi qu'eux, il leur prend trop souvent leur bétail, lève le yasak, l'impôt en fourrures, auquel il n'a aucun droit. Vivant sur la lisière d'une civilisation jeune, le promychlennik imite facilement les coutumes des tribus allogènes, épouse leurs filles; au milieu de la forêt, dans des expéditions qui s'allongent à mesure qu'il s'enfonce dans l'est et le nord presque déserts, il mène une vie rude, demi-sauvage. Tels ont été les pionniers avant le xvi<sup>e</sup> siècle, tels sous Ivan IV ils précèdent et accompagnent l'invasion militaire, tels les rencontrent encore en Sibérie les voyageurs du xviii<sup>e</sup> et du début du xix<sup>e</sup> siècle : seule la scène de leur activité a changé.

Sitôt que les princes de Moscou eurent secoué le joug mongol et imposé l'obéissance à la république de Novgorod, ils reprirent pour leur compte les relations que cette ville commerçante avait depuis le xi<sup>e</sup> siècle nouées sur les deux versants de l'Oural, tantôt par mer et plus souvent à travers le pays des Zyryany (région de Véliki-oustyong, Perm, Tobol'sk) : c'est ainsi qu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle Ivan III envoya des troupes jusqu'à l'Irtych et à l'Ob', se fit payer tribut et prit le titre de seigneur de Yougoriya, auquel son fils ajouta celui de seigneur d'Obdoriya et de Kondiniya<sup>1</sup>. Mais l'autorité de Moscou se faisait difficilement sentir dans ces régions lointaines; sur le versant occidental de l'Oural, dans le bassin de la haute Kama et dans les montagnes, la famille des Stroganov, originaire de Novgorod suivant les uns, de souche tatare suivant les autres, joua le rôle qui échut ailleurs à des margraves ou à des compagnies à charte; riches et entreprenants, travaillant pour eux-mêmes, ils préparèrent la voie au pouvoir central; jusque sous Pierre le Grand, ils gardèrent tous leurs privilèges et plus tard encore d'impor-

1. La rivière Youg est une des branches de la Dvina du nord; mais on a entendu par Yougoriya une vaste étendue indéterminée sur les deux versants de l'Oural; l'Obdoriya est la région de l'Ob' inférieure; la rivière Konda est un affluent de l'Irtych.

tantes exploitations restaient dans leurs mains. Au début du xvi<sup>e</sup> siècle, Anika Stroganov exploitait des mines de sel à Sol'vytchègodsk sur la Dvina, des mines de fer aux environs, et s'enrichissait par le trafic des pelleteries que lui apportaient les tribus de l'est; ayant fait accompagner ses fournisseurs indigènes par quelques-uns de ses serviteurs, il connut la richesse de la contrée qui s'étend jusqu'à l'Ob' et ne se hâta pas de publier sa découverte; mais après quelques années d'affaires fructueuses, il fit parler au tsar Ivan IV des rapports commerciaux qu'il avait inaugurés avec l'orient. Une expédition officielle remonta la Petchora, franchit la montagne et, descendant dans la plaine, parvint jusqu'à l'Irtych; des Ostyaki<sup>1</sup>, des Vogouly, des Tatars reconnurent sans difficulté la suzeraineté russe; le prince qui régnait à Sibir', sur l'Irtych, Ètiger (ou Yadigar), chef des Nogai de Sibérie<sup>2</sup>, paya même un tribut de sept cents zibelines en 1555; mille en 1556. Malgré le peu d'assiette de cette domination, le tsar ajouta à ses titres celui de seigneur de Sibérie et voulut récompenser les Stroganov de leurs loyaux services. Anika, avec sa famille et sa clientèle, commençait de se trouver à l'étroit à Sol'vytchègodsk; il avait étendu ses entreprises sur les rives désertes de la Kama jusqu'au confluent de la Tchousovaya; ses fils, Grigoriï et Yakov, par deux chartes (la première est de 1558) reçurent concession de la vallée entière, Tchousovaya et affluents, avec exemption pour vingt ans de tous droits sur le commerce du sel et du poisson, ainsi que de toutes prestations et corvées au profit des envoyés impériaux qui traverseraient le pays pour se rendre en Sibérie ou en revenir. Les Stroganov furent de plus autorisés à engager des soldats qui seraient placés sous leur juridiction et à construire des forts pour se défendre. Rapidement, ils bâtirent quelques villes et bon nombre de slobody (bourg); ils peuplèrent le pays d'hommes énergiques, Russes et étrangers, qui s'enrichissaient par la culture, l'exploitation du sel, le troc avec les tribus voisines; ils furent assez forts pour maîtriser une révolte

1. Ostyak vient d'un mot tatar qui signifie barbare; ce nom vague a été appliqué à des tribus très différentes.

2. Du nom de Sibir', la principale place de la région, appelée par les Tatars Isker, située sur la rive droite de l'Irtych, à 16 versty en aval de l'emplacement où s'est élevé Tobol'sk; c'était moins une ville qu'une étroite enceinte fortifiée pour la résidence du khân; elle datait probablement des dernières années du xv<sup>e</sup> siècle.



des Vogouly et des Bachkiry (1572); mais ils durent quelques années plus tard faire face à une invasion de cosaques remontant la Kama.

Entre les domaines des princes chrétiens et la région du sud et du sud-est appartenant aux Tatars principalement nomades, s'étendait une vaste zone sans frontières précises, dévastée par les incursions et les guerres, devenue déserte; c'est là que depuis plusieurs siècles se réfugiaient les hommes les plus aventureux des pays slaves, lassés de la tyrannie des nobles ou fuyant quelque châtement, là aussi que souvent les Russes de l'ouest trouvèrent asile contre l'oppression polonaise et la propagande catholique. Pour vivre dans la steppe, ces réfugiés se firent pasteurs, chasseurs, pillards; pour garder leur indépendance au milieu d'États voisins et ennemis, ils s'organisèrent en bandes armées, toujours mobiles, toujours au guet, soumises à une discipline stricte, mais librement consentie. Les cosaques observaient les préceptes de l'Église grecque et combattaient pour la foi; tous égaux entre eux, ils élisaient pour un temps limité, un an chez les Zaporogi, leurs chefs, y compris leur ataman suprême investi de la puissance exécutive et du commandement supérieur; l'assemblée de l'armée gardait l'exercice de la justice, décidait aussi les affaires graves. La culture n'était pas pratiquée par le cosaque, longtemps même elle lui fut interdite sous peine de mort; le soin des troupeaux était souvent laissé à des paysans réfugiés ou à des étrangers qui n'entraient pas dans la fraternité militaire; au sein de celle-ci régnait un communisme plus ou moins limité. L'organisation, en effet, a beaucoup varié suivant les époques et suivant les lieux; mais ce n'est pas avant le XVIII<sup>e</sup> siècle que les cosaques se sont considérablement écartés de leur condition primitive; ils ont même au delà gardé l'empreinte des circonstances où ils ont paru, tantôt communauté en lutte contre les infidèles comme les ordres de la chevalerie occidentale, tantôt tribus vivant d'élevage et de pillage comme leurs voisins tatars, souvent et de plus en plus avec le temps armées auxiliaires entrant au service de l'un des États voisins, enfin régiments russes de formation spéciale<sup>1</sup>. Quand le tsar Ivan IV eut pris Kazan' et Astrakhan', il chercha à s'appuyer sur les cosaques du Don qui parcouraient la steppe depuis la Volga et harcelaient les Nogai,

1. Voir appendice.

les Tatars de Crimée, les Turks d'Azov; dès lors, il attire des corps de cosaques dans ses armées, mais après les expéditions il les laisse rentrer chez eux; en 1570, il confirme leur organisation, exerce ainsi sur eux un droit souverain. Ces auxiliaires indépendants s'accommodèrent mal de la régularité que voulait imposer l'administration moscovite; leurs bandes, plus encore que celles des Tatars, continuèrent d'écumer la steppe, pillant les marchands russes, arrêtant les caravanes de Boukhâra et de Perse. Il fallut envoyer des troupes pour les réduire (1577); une partie des vaincus se fixa sur la Volga aux environs de Sarai qu'ils détruisirent, d'autres remontèrent le Yaik et se groupèrent dans la région de la ville actuelle d'Oural'sk : c'est d'eux que proviennent les premiers cosaques de la Volga et ceux du Yaik. Cinq autres atamans, parmi lesquels Ermak Timoféev et Ivan Kol'tso, à la tête peut-être de quelques milliers d'hommes, remontèrent la Kama et arrivèrent devant Orël Gorodok, l'un des postes des Stroganov. Le fils de Yakov Stroganov, Maksim, qui y commandait, n'avait pas assez d'hommes ni de ressources militaires pour résister à ces pillards exercés et traqués; il résolut de les écarter de ses établissements, en les employant à assurer la sécurité de l'est et à agrandir les domaines du tsar; il les accueillit donc avec des présents, leur fournit un campement et des subsistances pour l'hiver, les renseigna sur l'état du pays. Ermak, énergique et aventureux, était aussi religieux et chevaleresque; il avait quelques prêtres dans sa petite armée; au campement d'hiver il faisait toujours construire une hutte qui servait d'église et il imposait strictement à ses hommes l'observance des principes moraux essentiels. Il saisit donc avec empressement l'occasion qui s'offrait de combattre les païens, d'acquérir de la gloire, de ramasser du butin et de rentrer en grâce auprès du tsar qui l'avait condamné à mort, ainsi qu'Ivan Kol'tso; prenant à cœur cette expédition, il excita le zèle des Stroganov, persuada une partie des cosaques, forma un petit état-major, organisa les troupes, les instruisit, leur donna des armes à feu et des drapeaux ornés d'images saintes à l'imitation de ceux de l'armée régulière. Après une première tentative qui, par une erreur de chemin, le mena à peine jusqu'aux montagnes (1578), il repartit (juin 1579) par la Tchousovaïa avec cinq cent quarante cosaques et trois cents hommes<sup>1</sup>,

1. Müller et Fischer donnent un chiffre beaucoup plus élevé, 5,000 hommes,

Moscovites, Lithuaniens, Allemands, Tatars, fournis par les Stroganov; il dut encore hiverner vers les sources de la Serebryanka, affluent de la Tchousovaya, et au printemps suivant put passer le volok<sup>1</sup> et atteindre le Tagil, d'où il descendit à la Toura et au Tobol : Ermak se trouvait enfin en contact avec les Tatars de Koutchoum khân.

La région du Tobol et de l'Irtych avait récemment plusieurs fois changé de maîtres; sous Ivan III, les Russes y avaient trouvé, peut-être sur l'emplacement même de Sibir', un chef ostyak; une soixantaine d'années plus tard y régnait Étiger, héritier d'une lignée assez longue de chefs nogai, pour la plupart païens; ce prince en 1563 envoya encore le tribut à Moscou et cette année même il fut vaincu et tué par Koutchoum khân qui guerroyait contre lui depuis plus de huit ans, appuyant ses prétentions sur les conquêtes et les droits de son grand-père Ibak khân. Cette lignée était de tribu ouzbek et descendait de Chéibân, fils de Tchoutchi, fils de Tchingiz khân; les descendants de Chéibân dominaient le Khwârezm et le Fergânah, Khiva et Boukhâra, Koutchoum étendit son pouvoir sur les Tatars du Tobol, de l'Irtych et de la steppe de Baraba; la nature, l'existence même de son autorité sur ceux de la Toura et de l'Isset est plus douteuse; des Bachkiry, Ostyaki et Vogouly, les plus voisins seulement lui furent soumis. Musulman du rite hanéfite et appelé par quelques-uns des chefs tatars peut-être pour raison religieuse, Koutchoum entreprit de convertir ses sujets; mais même auprès de sa résidence des Tatars en grand nombre restèrent païens. Cette nouvelle conquête de l'islam était donc aussi précaire que l'empire même de Koutchoum, malgré l'opinion d'un auteur musulman, Séify<sup>2</sup>, qui vécut en Perse ou à Boukhâra et voyagea en Chine et qui considère le

réduits à 1,636 après le premier hivernage; 1,636 semble assez d'accord avec le nombre des soldats de renfort qui furent envoyés par la suite et avec l'importance des détachements employés dans telle ou telle affaire. D'après le *Entsiklopéditcheskii slovar'*, art. Ermak, l'ataman franchit l'Oural le 1<sup>er</sup> septembre 1581 et entra à Isker le 26 octobre 1582.

1. Portage, courte distance à franchir par terre entre les points où cesse la navigation sur deux cours d'eau.

2. Voir *Histoire de l'Asie centrale*, par Mir Abdoul Kerim Boukhary, publiée, traduite et annotée par Charles Schefer (Paris, 1876, grand in-8). On donne 1582 comme date de la mort de Séify; mais sa notice (appendice, p. 303) semble rapporter les échecs des Russes postérieurs à la mort de Ermak, qui périt en août 1584.

pays de Toura comme le domaine héréditaire de Koutchoum khân : Séïfy, qui connaît mal l'invasion russe contemporaine, n'est que vaguement renseigné sur les faits précédents. Koutchoum chercha un appui chez les Tatars de Kazan' (vers 1557); il épousa la fille d'un chef du pays et en ramena une colonie de Tchouvachi; il en rapporta aussi quelques bouches à feu : les conditions où se passèrent ces faits sont obscures, car la ville de Kazan' appartenait au tsar depuis plusieurs années. Un peu plus tard, il accepta formellement (1569) la suzeraineté de Moscou; puis, pensant s'affermir, il excita les Bachkiry, Voty, Ostyaki, Tchérémisy, leur interdit de payer le tribut au tsar, soutint leurs attaques contre les établissements russes; il envoya même en razzia son neveu Mahmet-koul qui poussa ses pillages et ses massacres jusqu'à la Tchousovaya, mais se retira désespérant de venir à bout des villages fortifiés des Stroganov (1573). Ceux-ci, en vue de mettre fin à ces entreprises, se firent donner par le tsar une charte complémentaire (30 mai 1574), les autorisant à délivrer les indigènes du joug de Koutchoum, à se fortifier sur les rives du Tobol, leur concédant à perpétuité l'exploitation du fer, du cuivre, du plomb et de l'étain, ainsi que le libre commerce avec les Boukhariotes et les Kazak. Une expédition était donc projetée déjà quand survinrent Ermak et ses sotni de pillards remontant la Kama : faire chasser les Tatars par les cosaques peut-être encore plus redoutables, reprendre sur les pentes orientales de l'Oural et avec les mêmes auxiliaires la lutte qui se poursuivait depuis plusieurs siècles dans les steppes du sud, telle fut l'idée conçue par Maksim Stroganov et qui donna la Sibérie à Moscou.

## II.

### *Les premiers cosaques en Sibérie.*

Ermak vécut aux dépens des tribus dont il traversait le territoire; il pilla les villages des Ostyaki et des Tatars qui l'attaquaient; il savait toutefois après la bataille respecter les ennemis et il traitait avec honneur les chefs qui, se soumettant, promettaient le yasak et fournissaient des vivres; renseigné par eux, ayant abattu dans une série de rencontres les mourzy<sup>1</sup>

1. Mourza, prince tatar, viendrait des mots arabe et persan émir zâde, descendant d'un émir.



qui résistaient et Mahmet-koul entouré des vassaux du khân, il atteignit enfin l'Irtych; sur la rive gauche, en avant d'Isker, Mahmet-koul avait disposé de nouvelles troupes soutenues à quelque distance par un autre corps, à la tête duquel Koutchoum lui-même, quoique aveugle, avait pris place : Mahmet-koul, blessé, fut emporté du champ de bataille, les chefs des Ostyaki emmenèrent leurs hommes, les Tatars s'enfuirent (23 octobre 1581), le khân eut à peine le temps de rentrer dans sa capitale. Trois jours après, Ermak voulut attaquer Isker : il trouva la place entourée de fossés profonds, munie de défenses, mais totalement déserte; le khân avait laissé tous ses trésors et s'était retiré dans les steppes de l'Ichim. L'ataman distribua entre ses compagnons les métaux précieux, les fourrures, les étoffes rares de Koutchoum, puis, de brigand devenant chef d'état, il accueillit les Ostyaki, les Vogouly, les Tatars qui en foule apportaient des vivres, des présents et venaient faire soumission; il exigea d'eux le serment de fidélité et la promesse du yasak, s'engageant à maintenir l'ordre, ce qu'il fit strictement. La ville et les environs se repeuplèrent vite; des chefs de tribus plus lointaines vinrent d'eux-mêmes jurer obéissance et promettre le yasak; quelques-uns fournirent des guides et des auxiliaires aux Russes. Au printemps, Mahmet-koul, infatigable, reparut; cette année 1582 et les suivantes furent remplies par la soumission volontaire ou forcée des volosti<sup>1</sup> environnantes, par la défense contre les coups de main de l'ennemi, par des expéditions autour d'Isker, le plus souvent couronnées de succès, parfois terminées par des guets-apens : pertes redoutables pour la petite troupe des cosaques qui diminuait incessamment. Toutefois, en trois campagnes principales (1582, 1583, 1584), Ermak et ses lieutenants, parcourant en barque ce pays bien arrosé, étendirent leur pouvoir au nord jusqu'au confluent de l'Irtych avec l'Ob', au nord-ouest dans le bassin de la Tavda où ils retrouvaient la route des Zyryany et les traces des anciens Novgorodiens, au sud-est sur l'Irtych jusqu'à Chich-tamak, au confluent du Chich en aval de la Tara. Un peu plus bas sur la rivière, l'ataman avait dû renoncer à prendre la forteresse de Koular, que Koutchoum avait bâtie quelques années plus tôt contre les Kalmouks. Partout l'ataman et ses lieutenants traitaient avec la plus grande douceur ceux qui se sou-

1. Canton, bailliage.

mettaient; ils leur laissaient ou leur donnaient des chefs de leur nation; en même temps ils inspiraient la terreur par leur énergie et la rapidité de leurs mouvements, le respect par l'éclat de leurs vêtements et de leurs armes, par la musique guerrière qui les accompagnait.

Les cosaques ne pouvaient par leurs seules forces affermir davantage leur domination; ils n'avaient pas d'aide efficace à attendre des Stroganov qui étaient de simples particuliers. Deux ans après son second départ, Ermak expédia donc à Moscou son lieutenant Ivan Kol'tso, comme lui-même condamné à mort, pour mettre aux pieds du tsar leur vie et leur conquête; ils imploraient les ordres du souverain, prêts à le servir encore ou à se livrer au bourreau, suivant sa sentence; ils lui demandaient d'envoyer des voévody et des troupes auxquels ils remettraient le khanat de Sibir'. Ivan Kol'tso partit le 22 décembre 1581 portant au tsar avec le rapport de Ermak un présent de splendides fourrures, zibelines, renards bleus, castors. L'expédition organisée par les Stroganov avec les cosaques était déjà connue à Moscou sous des couleurs défavorables. Le chef vogoul du Pèlym, affluent de la haute Tavda, avec une troupe de Vogouly, d'Ostyaki, de Bachkiry, de Tatars, avait (1581) envahi le territoire des Stroganov et celui du voévoda de Tcherdyn, ravagé les rives de la Kama, incendié et massacré, emmené un grand nombre de prisonniers; à la nouvelle des victoires de Ermak, il avait en hâte regagné ses domaines; mais le voévoda avait représenté cette attaque comme la suite de l'avidité des Stroganov et des pillages de leurs alliés, comme le présage d'une guerre plus grave avec Koutchoum khân, et le tsar Ivan avait aussitôt adressé à Simën Stroganov, chef de la maison, le dernier des fils d'Anika, des reproches et des injonctions sévères, lui interdisant de garder plus de cent cosaques pour la défense de ses établissements. Les nouvelles et les présents apportés par Kol'tso changèrent en faveur le courroux du tsar; la lettre de Ermak fut lue devant lui; un service d'action de grâces fut célébré dans les églises de Moscou comme après la prise de Kazan' et d'Astrakhan'; les Stroganov reçurent de nouveaux privilèges; des lettres de grâce furent accordées aux cosaques condamnés, auxquels le tsar envoya des présents honorables et précieux. Ermak fut, assure-t-on, nommé knyaz' de Sibérie et chargé de maintenir l'ordre dans le pays. Kol'tso

fut autorisé à rassembler des émigrants pour peupler le pays de Sibir' ; il se mit en route en 1582 et atteignit heureusement Sibir' avant la fin de l'année. Les renforts partirent l'année suivante (1583) ; ils consistaient en cinq cents stréltsy commandés par un *voévoda*, le *knyaz'* Semën Bolkhovskii, et un secrétaire (*pis'mennyi golova*), Ivan Gloukhov ; l'évêque de Vologda envoya dix ecclésiastiques avec cette petite troupe. L'hiver fut rude pour les nouveaux venus comme pour les compagnons de Ermak, le scorbut et la famine les décimèrent ; parmi les victimes fut le *knyaz'* Bolkhovskii.

L'année suivante, au mois d'août, après son expédition de Chichtamak, Ermak fut informé qu'une caravane de Boukhariotes se rendait à Sibir' pour y commercer et qu'elle serait arrêtée par Koutchoum khân dans les steppes du Vagaï sur la rive gauche de l'Irtych ; l'ataman se hâta d'aller au-devant de ces marchands. N'ayant rien trouvé, campé par une nuit de tempête dans une île de l'Irtych, il fut surpris par les ennemis ; la plupart des hommes furent massacrés ; le chef cherchant à s'échapper tomba dans le fleuve, alourdi par ses deux cuirasses présent du tsar (6 août 1584). Sept jours plus tard son cadavre fut jeté sur la rive à quelque distance d'Abalak ; le corps dépouillé fut exposé aux insultes des Tatars ; le peuple, les mourzy, le khân vinrent lui tirer des flèches, et à chaque blessure il coulait du sang frais ; des oiseaux de proie planaient autour du mort sans le toucher. Émus par ces prodiges et par d'autres encore, se rappelant la valeur de Ermak, sa magnanimité pour les faibles, les Tatars changèrent tout d'un coup de sentiments ; des funérailles pompeuses furent célébrées et des sacrifices offerts aux mânes du héros ; on le tint bientôt pour un esprit protecteur de la chasse et de la guerre, et en 1650 le *taïefia kalmouk* Ablai demandait comme un talisman des pièces de son armure. Les mêmes souvenirs et les mêmes légendes eurent cours chez les Russes : jamais, disait-on, Ermak n'avait tué que pour se défendre, il avait pillé les riches et nourri les pauvres ; le peuple le considéra comme un saint et le premier archevêque de Tobol'sk institua, en son honneur et en l'honneur de ses compagnons morts à la conquête de la Sibérie, un service solennel célébré tous les ans le premier dimanche de carême.

## III.

*Les débuts de la Sibérie propre.*

A la nouvelle du désastre, les cent cinquante Russes demeurés à Sibir' se sentirent perdus : privés du chef qui savait leur inspirer son audace, ils étaient menacés par Koutchoum khân, par le mourza Karatcha qui, quelques mois plus tôt, avait tué en trahison Ivan Kol'tso et avait assiégé Sibir', par Séidyak<sup>1</sup> qui, ayant seul de la famille de Étiger échappé à Koutchoum, était sorti de son refuge en Boukharie et avait ouvert les hostilités contre Koutchoum. Redoutant les habitants et la famine, les Russes, sous la conduite de l'ataman Matvêï Mèchtchéryak, l'un des premiers compagnons de Ermak, et du secrétaire Gloukhov, quittèrent Sibir' le 15 août; descendant l'Irtych, l'Ob', ils gagnèrent l'Oural et la Petchora. Cependant le tsar expédia cent hommes de renfort (1585) avant de connaître la mort de Ermak; l'année suivante, deux voévody avec le secrétaire Tchoulkov partirent à la tête de trois cents stréltsy; d'importants succès rétablirent le prestige de Moscou.

Koutchoum n'avait pas osé troubler la retraite des cosaques; derrière eux il envoya son fils Ali reprendre possession de la capitale, mais celui-ci en fut bientôt chassé par Séidyak, survenant avec une forte troupe de Kazak et de Tatars. Mahmetkoul, en effet, le meilleur général du khân, fait prisonnier au mois d'avril 1582 sur les bords du Vagäi, avait été envoyé à Moscou où le tsar l'accueillit plus en ambassadeur qu'en captif (1584); il reçut des terres et servit dans l'armée russe contre les Suédois (1590) et contre les Tatars de Crimée (1598); il était appelé habituellement le tsarévitch sibérien, les Russes identifiant le titre de tsar à celui de khân<sup>2</sup>. Ces circonstances affaiblissaient les Tatars. Séidyak, toujours maître de Sibir', soutenu par le mourza tatar Karatcha et par un sultan (fils de khân) kazak, ne s'opposa pas à la fondation de Tobol'sk, bâtie par les Russes en amont de Sibir'; ayant accepté un festin offert dans cette ville par le secrétaire Tchoulkov (1588), il fut saisi avec toute sa suite et envoyé à Moscou ainsi que le mourza

1. Ou Séyid-yak, probablement pour Séyid Ahmet.

2. C'est ainsi que des chefs étrangers ont, après soumission, été admis dans la noblesse russe, où leurs descendants ont continué de compter.



Karatcha et le sultan kazak; ses partisans se débandèrent et sa capitale désertée disparut. Koutchoum, réfugié dans les steppes du sud, restait inaccessible aux propositions de paix, harcelait les Russes, souvent battu, revenant à la charge, reculant pied à pied à mesure que de nouveaux forts étaient fondés; son fils Aboul Kheir fut pris en 1591; deux autres avec la mère de Mahmet-koul passèrent aux Russes (vers 1596); huit de ses femmes avec cinq fils et cinq mourzy, faits prisonniers (août 1598), furent envoyés en Russie: le tsar Boris les autorisa à vivre près de Mahmet-koul. Cette dernière victoire du voévoda de Tara fut célébrée par des fêtes à Moscou: la guerre, pensait-on, était finie en Sibérie, désormais les tributaires seraient tenus en main sans peine. Le vieux khân, presque isolé, avait encore échappé; réfugié chez les Kalmouks du Zaisan nor, il finit par se retirer chez les Nogai qui le tuèrent par vengeance (vers 1600). Mais ses nombreux fils continuèrent longtemps de parcourir la steppe depuis le territoire d'Oufa jusqu'à l'Irtych, à la tête d'une petite troupe de Tatars fugitifs et de Bachkiry, s'efforçant d'intéresser à leur cause les Nogai et les Kalmouks; une tentative d'accommodement avec les Russes n'avait pas réussi (1600); l'un des princes envoyé par ses frères à Tobol'sk pour négocier fut expédié à Moscou et un autre, le prince Ichim, qui s'était remis à Oufa à la bienveillance du tsar, eut le même sort. Dégoûté des négociations, Ali, l'aîné, prit le titre de khân (1601) et, s'étant uni à Ourous, chef des Nogai, continua de harceler les Russes, bien que le tsar lui eût renvoyé quelques captifs de marque. Même soumis, les indigènes restaient dangereux; un fort sur la Tavda fut détruit par les Vogouly du Pèlym (1590), Bérézov fut sérieusement menacé en 1595 et 1607 par les Ostyaki, Vogouly et Samoèdy; Tyoumen' en 1609, Pèlym en 1612 durent leur salut à la découverte de complots des indigènes: ceux-ci étaient enhardis par ce qu'ils apprenaient des désordres russes et de l'invasion polonaise.

Parmi les combats la nouvelle possession russe s'organisait déjà. Dès 1585, un voévoda poussa jusqu'à l'Ob' et remporta de sérieux avantages, si bien que le chef ostyak de la haute Tavda fit l'année suivante le voyage de Moscou et obtint (août 1586) du tsar Féodor Ivanovitch une charte longtemps conservée, qui le dispensait de tous impôts ou présents réclamés par les voévody; il n'avait à recevoir sur son territoire aucun collecteur, mais il devait tous les deux ans envoyer le yasak pour deux

années jusqu'au Vym, affluent de la Vytchègda. L'expédition de Soukin et Tchoukov reprit, on l'a dit, possession du pays, qui avait été abandonné, bâtit Tyoumen' (1586), puis Tobol'sk (1587), d'abord dépendant de Tyoumen', rattaché ensuite directement à Moscou. Le voévoda de Tcherdyn dut concourir à la fondation (1593) de Pèlym sur la Tavda, Bérézov et Sourgout sur l'Ob', postes avancés des deux forteresses principales. Obdorsk (1595) aux bouches de l'Ob', Mangazéya (1600) à l'embouchure du Taz achevèrent de tenir le bas pays, désolé, mais riche en zibelines et habité par de rares tribus de Samoèdy accueillants aux trappeurs; Mangazéya ou Mangazéï, d'abord un rendez-vous de promychlenniki, fut fortifié par des cosaques qui, bien reçus par une partie des indigènes, furent attaqués à l'improviste et massacrés par une autre bande : rien de plus fréquent, chez ces groupes pauvres, très primitifs, sans organisation, que ces revirements soudains amenés par les demandes de vivres et de fourrures ou par le seul désir de piller les étrangers. Un nouvel ostrog<sup>1</sup> fut bientôt (1601) construit à Mangazéya, d'ordre de Moscou, et resta pendant quarante ans un centre important. Narym, établi (1596) en aval du confluent du Ket et de l'Ob', assura après des luttes analogues un vaste territoire de chasse et d'exploration avec la soumission des Ostyaki du voisinage. Au sud-est de Tobol'sk, la fondation de Tara sur l'Irtych (1594) eut un caractère politique et militaire; l'emplacement choisi est situé entre les steppes de Baraba et celles de l'Ichim; celles-ci servaient alors d'asile à Koutchoum khân avec ses partisans, de terres de parcours à ses alliés et parents les Kazak du Talas, les Nogai du Yaik qui s'avançaient parfois sur l'Iset et sur l'Ichim; en Baraba, les Kalmouks des hautes vallées de l'Irtych et de l'Ob' étaient menaçants. Tara fut construite par le prince Andréï Eletskiï envoyé spécialement de Moscou avec cent quarante-cinq stréltsy; à Tobol'sk, plus de mille hommes, Tatars (la plupart étaient d'anciens sujets de Koutchoum), Bachkiry, prisonniers polonais et lithuaniens, Tcherkesses et cosaques, se joignirent à lui; la nouvelle ville forte fut le boulevard de Tobol'sk, détermina la soumission de la Baraba (1595, 1596), hâta l'écrasement de Koutchoum; elle devint la tête de route des caravanes boukhariotes et s'enrichit par la fertilité de la terre et l'abondance des fourrures. La Mos-

1. Poste entouré de palissades et fortifié.

covie était dès lors chez elle dans un vaste et riche territoire qui répond à peu près au gouvernement de Tobol'sk; elle allait le défendre et l'agrandir.

La conquête est avant tout œuvre de découverte; chaque ostrog, chaque zimov'è (station d'hiver) est pour le cosaque et le promychlennik un centre d'observation et un point de départ; ils entendent parler de nouvelles tribus et ils vont les chercher, descendant ou remontant des eaux inconnues (le découvreur sibérien passe la moitié de sa vie sur l'eau ou sur la glace), traversant vers les sources d'une rivière à une autre rivière, d'un versant à un autre versant, construisant un nouveau bateau à la place de celui qu'ils ont laissé derrière eux, hibernant quand le gel emprisonne les eaux, parfois alors poursuivant le chemin sur la neige, toujours reprenant leur course au printemps. On emporte des munitions et des vivres, on pêche, on chasse pour ménager les provisions et pour amasser des fourrures; parfois la route est si longue, le pays si pauvre que l'on vit de baies sauvages et de racines et que l'on meurt de faim. Aux indigènes qu'il trouve, le cosaque demande des vivres et réclame le yasak avec le serment de fidélité; l'indigène aime souvent à troquer avec le promychlennik; il prête volontiers le serment de fidélité dont il ne sait pas le sens, donne facilement quelques-unes de ces peaux de zibeline qu'il recueille en quantité; mais quand il comprend que ce don de fourrures doit être un tribut régulier, que l'on attend de lui fourniture de ces vivres si rares pour lui-même, ou il s'enfuit, ou il tâche de chasser l'intrus, ou il tombe sur lui à l'improviste et le tue. Les faits se répètent constamment et de tous côtés. Cette violence dure quelques semaines ou quelques mois, au plus quelques années; elle reprend en conspirations ou en rébellions quand l'occasion se présente, mais elle n'a rien à opposer aux armes à feu; elle manque habituellement et d'union et de direction. En effet les tribus rencontrées au nord d'une ligne qui serait tirée environ de Tobol'sk à la pointe septentrionale du Baïkal sont clairsemées, très diverses, d'organisation primitive, choisissant des chefs ou anciens peu obéis; seuls les peuples du sud, les Kazak du Dehti-Kiptchak, les Tatars de Sibérie, les Mongols, Kalmouks, Khalkha, Bouryat, à l'est enfin les TOUNGOUZY, ont une aristocratie influente, seuls ils conçoivent un plan d'entente ou de résistance; les autres populations tantôt subissent la nécessité

matérielle, tantôt regimbent : elles sont battues avec peu d'effort.

## IV.

*Les nomades du midi.*

La famille de Koutchoum khân résista longtemps : après Ali, Ichim, son frère, puis le fils de celui-ci, Ablai, et enfin son neveu Devlet Girei portèrent le titre de khân et soutinrent les mêmes prétentions. Leurs fidèles s'éclaircissaient peu à peu, mais ils s'appuyaient souvent sur les Tatars de Baraba, sur les Télengouty et faisaient presque chaque année des razzia meurtrières à travers les territoires de Tara, Tyoumen', Oufa : c'est ainsi qu'ils pillèrent et brûlèrent (1651) le monastère Ouspenskii (ou de Dalmatov) situé à quelque distance d'Isetskii ostrog. Le plus souvent leurs incursions étaient vivement châtiées ; ils les réitéraient toujours en les mêlant de négociations qui n'aboutissaient pas : cependant, quelques-uns d'entre eux se rendirent volontairement ; Ablai khân, avec cinquante-quatre Kalmouks pris par les cosaques à la source de la rivière Oufa, fut envoyé à Moscou (1636), où il mourut quatorze ans plus tard. Des nouveaux venus en Sibérie, les Kalmouks, ou Mongols occidentaux, prolongèrent la résistance des khân tatars ; dès 1607, Ichim s'entend avec eux ; en 1618, il réside au milieu d'eux à Sempalat sur l'Irtych ; en 1620, il épouse la fille d'un de leurs chefs, le Tourgout Ourlouk. C'est avec ces auxiliaires qu'Ablai et Devlet Girei font toutes leurs expéditions : ce qui n'empêche pas Devlet de piller (1657) une caravane de Boukhâra mise sous la protection d'envoyés kalmouks. En 1659, le khân tatar avec un millier de Kalmouks détruisit cinq villages de Baraba, tua cinquante-neuf hommes et emmena sept cent trente-trois prisonniers ; l'ordre vint de Moscou aux trois villes de Tobol'sk, Tyoumen' et Tara de coopérer à la défense ; la dispersion des efforts était en effet habituelle chez les Russes et le désaccord entre les voévody de Tara et de Tobol'sk avait découragé les envoyés de Devlet Girei en 1637. Après l'expédition de 1659, on n'entend plus parler des descendants de Koutchoum ; les Russes ont alors pour forts avancés Isetskii ostrog sur l'Iset (fondé en 1650), Atbachskii ostrog sur le Vagai (1633), Kaourdak et la grande ville de Tara sur l'Irtych : tout ce qui n'est pas occupé par les Russes obéit aux Kalmouks ou lutte contre eux.



En effet, dès sa fondation (1594), Tara se garde contre les Mongols occidentaux, qui vingt ans plus tôt menaçaient déjà Koutchoum khân à Isker; quelques-unes de leurs tribus appartenant aux nations des Khochot et des Tourgout sont sur l'Irtych au début du XVII<sup>e</sup> siècle; en 1616, ils viennent sur la Emba et sur le Yaik, poussant ensuite à l'est de la Caspienne jusqu'au Mangichlak et au Khwârezm (pays de Khiva), au nord-ouest au delà d'Astrakhan' pour traverser la Volga et se mettre vers 1650 en rapports avec les Tatars de Crimée. Cependant les Tourbet, qui sont des Kalmouks, ont paru successivement sur l'Ob' autour de l'an 1620, sur l'Irtych, l'Ichim, le Tobol et enfin sur la Volga en 1644. Vers 1603, les Soungar, encore des Kalmouks, ont à leur tour inquiété Tara et la région de Baraba; dix ans plus tard ils se sont établis sur l'Irtych, tantôt alliés tantôt ennemis des autres Kalmouks, toujours les poussant vers l'ouest, guerroyant sans cesse de 1600 à 1650 pour établir leur suzeraineté sur leurs voisins Télengouty<sup>1</sup> et Kersagaly de l'Ob' et du Tom, Kotovtsy du Éniséï, sur les Kyrghyz aussi de l'Abakan et du Kemtchik. Les Soungar eux-mêmes étaient pressés par le puissant Altyn khân, des Khalkha occidentaux, qui au début du siècle campait souvent vers l'Oupsa nor, peu distant du haut Éniséï, et qui étendait sa suzeraineté sur les mêmes Kyrghyz et sur les tribus limitrophes au nord, les Toubintsy et les Kotovtsy. Pendant plus d'un siècle, à partir de 1570 ou environ, les Kalmouks, chassés de Mongolie par les Mongols propres, se répandent vers le nord-ouest, tantôt en quérmandeurs ou en auxiliaires, tantôt en bandes de brigands ou en troupes d'invasion; pillards, pasteurs menant leur bétail, par clans, par oulous<sup>2</sup>, les Tourgout, les Soungar avec les Tourbet, les Khochot s'écoulent en flots tumultueux vers l'occident, assaillent à la fois les tribus sans histoire du Éniséï et les nomades, Bachkiry, Nogaï, Kazak, qui sont issus de la ruine de l'empire du Kiptchak, viennent battre les frontières des peuples plus assis, Ouzbek de Boukhâra et de Khiva, Tatars de Crimée, Moscovites. L'invasion mongole reprend ses voies du XIII<sup>e</sup> siècle; cette fois elle ne trouve pas de Tchingiz khân; ses chefs combattent, autant que les étrangers, leurs frères de race et leurs propres

1. Appelés aussi Ouirat (Howorth, t. I, p. 558).

2. On nomme oulous l'ensemble des familles ou des tribus qui forment l'héritage d'un chef.

parents; dans la dynastie mantchoue qui s'assied sur le trône de Péking en 1644, ils rencontrent non une proie, mais des adversaires avisés et résolus, un peu plus tard des maîtres. La Russie n'a donc pas à tourner le dos à ses ennemis suédois et polonais, ni même à négliger la Sibérie pour faire face aux Mongols : mais elle se heurte à ceux-ci sur toutes ses marches méridionales, depuis les steppes du Don jusqu'aux rives du Éniséï.

En 1604, Tomsk est bâti sur un affluent de rive droite de l'Ob', à quelque distance du confluent; bientôt les explorateurs atteignent les rivières qui coulent dans le Éniséï; ils y trouvent au lieu des steppes un pays montagneux, des hommes nouveaux; les peuples de ces vallées, souvent en guerre, paient tribut soit au chef des Khalkha occidentaux soit aux tributaires de celui-ci. Les Moscovites entrent bientôt en contact avec les tributaires et avec le prince khalkha; puis un ataman et un dizenier de cosaques sont expédiés de Tomsk (1616), offrent des présents, obtiennent le serment de fidélité au tsar, ramènent deux Khalkha qui vont jusqu'à Moscou assurer de la soumission de leur maître. Pendant près de cinquante ans, plusieurs missions se succèdent, avec des résultats différents; tantôt l'Altyn khân rend hommage, promet son aide contre les ennemis du tsar, sollicite des cadeaux et des avantages commerciaux, tantôt il soulève des difficultés de protocole, veut être traité au moins en « frère cadet » du tsar; souvent il entre en armes chez les Moscovites ou chez leurs vassaux, lève des soldats chez ceux-ci, menace les forteresses russes les plus voisines. Ces variations répondent à celles des rapports entre Khalkha et Mantchous. L'Altyn khân, en effet, comme les autres princes khalkha, est parfois l'allié, parfois l'ennemi des maîtres de Péking, parfois le protecteur de leurs vassaux mongols; il passe de la razzia à la négociation, à l'amitié, à la soumission. Mais sa révolte (1662) contre son suzerain, le Dzasakthou khân, soulève une tourmente qui bouleverse la Mongolie; les tribus de l'Altyn khân se dispersent, son titre même disparaît, tous les Khalkha sont ensuite réunis sous le protectorat de l'empereur mantchou, la partie nord-ouest de leur domaine tombe alors sous l'influence des Russes ou des Soungar.

Ceux-ci, je l'ai dit, avaient pénétré en 1603 sur le territoire de Tara, soit pour établir leur suzeraineté sur les peuples du Éniséï et sur les Tatars Barabintsy, soit pour soutenir les descendants de Koutchoum khân, ou simplement par goût du pil-

lage; ils harcelèrent pendant une trentaine d'années tous leurs voisins, Russes de Tara, Tobol'sk, Tyoumen' et autres villes, Nogai et Bachkiry, Kazak au sud-ouest, Khalkha à l'est, et même les autres Kalmouks, Tourbet et Tourgout. Parmi les guerres privées des tribus soungar presque indépendantes, émergea peu à peu l'autorité du chef héréditaire de la nation, Baatour khongtaidji. Après plusieurs ententes éphémères, un accord fut conclu (1635), établissant la paix avec les Russes; le chef kalmouk promettait de remettre dès lors tous les transfuges, d'accueillir la caravane qui allait annuellement chercher le sel, d'aider les Russes contre leurs ennemis. Malgré des incidents à propos des tributaires, la bonne harmonie subsista; le khongtaidji, le koutaicha des Russes, obtint de la Sibérie et de Moscou des armes, des armuriers, des forgerons, des charpentiers, des maçons; il se fit aussi donner des chiens, des porcs et des poules pour l'élevage. Ce guerrier nomade inspira à son peuple le goût des occupations sédentaires; il commença de le fixer au sol; il fit convoier par ses sujets les caravanes circulant entre la Sibérie, Boukhâra et la Chine; soit dans sa capitale neuve construite en pierre, soit dans ses campements, il traitait magnifiquement les envoyés des princes mongols et étrangers et ceux des voévody moscovites; avec ses cent mille cavaliers, il avait plusieurs fois vaincu les Kazak, il avait établi à Lhasa la suprématie temporelle du talé lama. Souverain d'un État ordonné, il cessait presque d'être un danger et il garantissait par sa seule présence le sud-est de Tobol'sk et de la Sibérie propre. Ses principaux successeurs, Galdan et Dzewang Rabdan, accrurent encore l'empire soungar qui, vers 1720, s'étendait de Tachkend à Tourfan et du lac Zaisan au Tibet, qui était maître du transit de l'Asie centrale et qui produisait des denrées de valeur, bétail, cuirs, draps. Mis à partir de 1687 par les affaires mongoles et tibétaines en conflit permanent avec les Mantchous, ils maintinrent avec la Sibérie les meilleures relations économiques et politiques, sauf une rupture de quelques années (1715-1721) provoquée par la construction de forts russes, Omsk en amont de Tara et Oust' Kamenogorsk sur le haut Irtych. Galdan eût volontiers noué des rapports plus intimes; en 1690, il proposa même une alliance offensive à Golovin qui venait de signer avec les Mantchous le traité de Nertchinsk : mais une intervention active en Mongolie ne cadrerait nullement avec la politique de Moscou. Quand en 1755-1757 les Soungar furent réduits aux

abois par les armées mantchoues, les Russes observèrent la même neutralité; ils ouvrirent leur frontière aux fugitifs et laissèrent écraser l'empire des kontaicha, devenant ainsi limitrophes de l'Empire Chinois à partir de la vallée de l'Irtych. Ainsi disparaissait de l'Asie centrale la formidable puissance des Soungar.

Parmi leurs tributaires, les Soungar au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle comptèrent souvent les Kyrghyz, dits aussi Kara Kyrghyz ou Bourout. Ces tribus étaient établies de temps immémorial sur le haut Éniséï et sur ses affluents, Kemtchik et Abakan; s'avancant dans leurs incursions jusqu'au Tom et au Tchoulym (encore en 1607 et 1611), ils étaient redoutés de leurs voisins qui leur payaient tribut; mais, ni comme nombre ni comme force, ils n'étaient comparables aux Soungar ni aux Khalkha; entre ces deux peuples mongols et les Russes, les Kyrghyz se maintinrent longtemps soit par les armes, soit par une politique adroite, tantôt alliés tantôt ennemis, aujourd'hui tributaires de celui-ci ou de celui-là, demain fomentant des troubles et soulevant tout le pays, s'appuyant sur Krasnoyarsk contre Tomsk et sur Tomsk contre Krasnoyarsk, proposant (1642) d'entrer au service russe, puis reprenant la guerre. Cependant, au début du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, ils avaient disparu, partiellement anéantis, partiellement fondus, avec les Kalmouks; une vingtaine de tribus avaient émigré dans la région de l'Issygh koul, des Thyen chan, de l'Alai et du Pamir, dans les montagnes qui dépendent de Khokand et de Tachkend et sur le territoire de Kachgar (1687); ils y ont gardé en partie leur organisation aristocratique et leurs croyances chamanistes sous le vernis de l'islâm.

Les plus occidentaux des Kalmouks, les Tourgout, au milieu du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, parcouraient le désert et la steppe depuis la région de Khiva jusqu'à Astrakhan', en passant au nord de la mer Caspienne; voisins des Ouzbek, des Turkmén, des Nogai, des Tatars de Crimée, ils s'interposaient entre Moscou d'une part, les cosaques d'Astrakhan' et du Yaik d'autre part. Ayouka, devenu taidji des Tourgout vers 1670, sut tout en reconnaissant la suzeraineté russe se faire traiter comme un allié; par les conventions qui accompagnaient le serment renouvelé en 1673, il promettait de défendre contre leurs ennemis le tsar, ses villes et ses sujets, de laisser circuler jusqu'à Astrakhan' les Russes et les Tatars sujets russes, de vendre ses chevaux sur les marchés russes; d'autre part, il recevait une alloca-



tion annuelle et était protégé contre les Bachkiry et contre les cosaques. Ce traité, probablement pareil à celui de 1656, enrôlait ces nouveaux venus au service de l'Empire Russe contre les ennemis héréditaires, Tatars et Osmanlis, contre les envahisseurs et rivaux qui apparaissaient à l'est, Kazak et Persans; il fut observé de part et d'autre, non sans incidents. Ayouka garda toujours ses relations avec les Soungar et avec le Tibet; reçu par le tsar Pierre en 1722 lors de l'expédition de Perse, il fut accueilli en prince souverain. Les dissensions de ses successeurs invitaient le gouvernement russe à intervenir dans les tribus : désignation du khân et nomination de ses conseillers par les autorités russes, otages exigés, soldats levés pour les guerres en Europe et en Turquie, nouveaux forts construits, colonies allemandes établies sur le Don et la Volga empiétaient chaque jour sur le territoire, les coutumes, l'autonomie des Tourgout. La croissance européenne de la Russie comprimait de plus en plus les sujets nomades. Au mois de janvier 1771, la majorité des Tourgout s'enfonça vers l'est; en six mois les fugitifs atteignirent la vallée de l'Ili et le territoire chinois : ils y arrivèrent réduits de moitié par la faim, par les maladies, par la main des ennemis, Kazak et Bourout; ils comptaient encore peut-être deux cent mille bouches. La horde des Kalmouks de Russie perdit dès lors la qualité d'état autonome et cessa d'être soit une menace soit une défense; ceux qui sont restés sur le sol européen sont sujets russes, leurs chefs sont entrés au service russe et quelques-uns comme officiers de grades divers ont fait la campagne de France en 1814. L'exode des Tourgout qui entrent dans l'Empire Chinois met fin à l'autonomie des Mongols et efface presque pour l'Empire Russe les traces de l'invasion kalmouke du xvii<sup>e</sup> siècle. Seuls à cette époque échappent encore par leur mobilité les Kazak entre l'Oural et le Syr darya.

A l'ouest et au sud-ouest des premiers établissements moscovites de Sibérie, les Kalmouks s'étaient heurtés contre les Kazak, les Bachkiry et les Nogai<sup>1</sup>. Les Tatars Nogai, l'une des principales branches, et des plus nomades, des peuples amenés en Europe par l'invasion mongole du xiii<sup>e</sup> siècle, étaient maîtres de la Crimée et des steppes méridionales; ils restèrent dominants à Astrakhan' et à Kazan' jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle; une partie de leurs hordes, lors du voyage de

1. *Histoire des découvertes, etc.* Voir t. III, p. 475; t. IV, p. 10.

Jenkinson (1558), occupait la côte orientale de la Caspienne, peut-être depuis peu<sup>1</sup>; d'autres avaient longtemps auparavant fondé le khanat de Sibir', qui fut alors conquis par Koutchoum khân. La chute des khanats de Kazan' et d'Astrakhan' fit de beaucoup de Nogaï des sujets de Moscou, et l'installation des cosaques sur la Volga et sur le Yaik réduisit encore leur territoire. Dès lors ce peuple, divisé en sections indépendantes les unes des autres sous des mourzy, vécut dispersé, parfois soumis parfois réfractaire à l'influence de la Crimée et de la Moscovie. Un bon nombre, repoussés vers le nord, combattant souvent pour Koutchoum khân et ses fils à côté des Kalmouks, pillèrent les Russes et les Bachkiry; devenus partiellement sujets des Tourgout et des khân de Crimée, les Nogaï ont peu à peu tous passé sous l'autorité russe.

Les Bachkiry, longtemps soumis aux Nogaï et se disant de même race qu'eux, vivent dans les vallées de l'Oural méridional des industries pastorales et forestières; ils rayonnaient au loin en razzia et, pillards ou pillés, ils furent mêlés à toutes les querelles des Nogaï, des Kalmouks, des Kazak. Ils avaient volontiers accepté (1555) la suzeraineté lointaine de Moscou et demandé même qu'une forteresse fût bâtie chez eux pour percevoir le tribut et pour les protéger; telle fut l'origine d'Oufa (1573). Au siècle suivant, la colonisation russe ayant avancé vers l'est, des contacts plus fréquents amenèrent des querelles renaissantes, parfois des révoltes; aussi le gouvernement de l'impératrice Anne accueillit favorablement les ouvertures du khân des Kazak, Aboul Kheir, qui proposait son alliance. Orenbourg, construit en 1735 (transféré 250 versty plus bas en 1742) avec la ligne de défense dite d'Orenbourg, dut faciliter les rapports avec les Kazak et pacifier le pays bachkir; à cette politique, les indigènes répondirent par la sédition ouverte en 1735, encore en 1755, et lors de la révolte de Pougatchev (1773-1774). Pour la répression les Russes se firent aider par les Kazak qui ravagèrent le pays ennemi; en même temps ils réorganisèrent la population un peu sur le modèle des cosaques: la paix ne fut pas troublée depuis lors.

Les Kazak (Kazatchiya orda ou Kyrghyz Kazak) furent longtemps des ennemis redoutables pour les Russes eux-mêmes et

1. Les Karakalpak établis près de la mer d'Aral et sur le bas Syr darya sont des Nogaï.

pour tous leurs voisins, pour les Bachkiry, Soungar, Tourgout comme pour les Ouzbek de Khiva, de Boukhâra, de Tâchkend. Les conquêtes de Timour (Tamerlan) et la chute rapide de son successeur avaient profondément remué l'Asie centrale; sur les ruines de cet empire, les Ouzbek et les Kazak, commandés les uns et les autres par des descendants de Tchoutchi, fils de Tchingiz khân, relevèrent (vers 1420) le pouvoir de la maison de Tchingiz; tandis que les Ouzbek s'établissaient dans la région des villes et des cultures, dans le Khwârezm, le Mâverânnahar, le Ferghânah, les Kazak, sous la poussée des Kalmouks, s'étendaient de leur premier habitat, bords du lac Balkhach, vallées du Talas et du Tchou, jusqu'à la rive orientale de la Emba, en face des Nogai. Dans ces steppes et ces déserts, ils restèrent essentiellement nomades, jaloux de leur indépendance; l'aristocratie héréditaire, la maison même de Tchingiz à laquelle étaient réservés les titres de khân et de sultan (fils ou parent du khân), jouissait du respect, non de l'autorité; parmi les bek et les sultans en lutte continuelle, l'influence, le pouvoir en face de l'ennemi allaient aux plus courageux, aux plus habiles, à ceux que l'on nommait *batyr*, *behadir*, des héros; les khân, choisis pour leur force, pour leur richesse, dépendaient de leurs partisans. Ces pasteurs pillards, plutôt chamanistes que musulmans, moins organisés et plus insaisissables que les Kalmouks, portaient la guerre de l'Irtych à Samarkand et d'Aksou à Kazan; quelques-uns de leurs chefs soutenaient les Tatars, attaquaient les Russes, d'autres sollicitaient l'appui du tsar ou lui offraient leurs services dès 1577. Les Russes n'avaient qu'à se garder ou à user de représailles; la même politique dut être encore suivie à l'égard de Tyavka khân, qui à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle mit la paix entre les tribus et organisa les trois hordes, chacune avec un vice-khân. Après Tyavka, les Soungar ayant pris la ville de Turkestân (1723), qui depuis 1598 était le centre de la puissance des Kazak, les trois hordes furent séparées, non sans que subsistassent bien des relations, certaines tribus passant d'une horde à l'autre, certains chefs commandant dans deux hordes. Tandis que la Grande Horde demeurée au Ferghânah payait tribut aux Soungar, à la Chine, puis au khân de Khokand et avait peu de rapports avec les Russes, la Moyenne Horde dispersée depuis l'Issygh koul jusqu'à l'Or et à l'Oûï au sud-est de l'Oural et la Petite Horde entre la Emba et le Yaïk cherchaient

l'appui de la Russie à laquelle les deux khân prêtaient serment (1732). Dès lors tous leurs successeurs demandèrent à Saint-Petersbourg confirmation de leur titre et servirent avec ardeur la politique de l'empire chaque fois qu'ils y trouvèrent l'occasion de piller les caravanes de Khiva, les Tourgout ou les Bachkiry; ils protégèrent parfois les caravanes russes et surtout profitèrent largement des marchés qui leur furent ouverts, à Orenbourg (aujourd'hui Orsk) en 1735 et à Sémipalatinsk en 1764. Les razzia aux dépens des Russes ou de leurs vassaux, les révoltes, les négociations avec l'étranger, ainsi l'alliance d'Aboul Kheir khân avec la Perse (1747), l'hommage rendu par Ablai khân à la Chine (1755 et années suivantes) tenaient sans cesse les autorités en éveil : les khân n'avaient ni le pouvoir ni l'envie de faire de leurs hommes des sujets soumis, de les accoutumer aux écoles et aux tribunaux fondés par les Russes. La suppression des khân ou la réduction de leur autorité à partir de 1818, l'institution de sultans régents, la fondation de nouvelles lignes militaires, de nouveaux forts (fort Aleksandrovskii, dans la presqu'île de Mangichlak sur la Caspienne 1833, Aral'sk sur le Syr darya 1847), de nouveaux villages cosaques soumièrent peu à peu les écumeurs de la steppe et donnèrent après des efforts séculaires la tranquillité à la Sibérie du sud-ouest. C'est pour assurer la paix que les Russes imposèrent ensuite leur autorité à Tachkend (1865), Samarkand (1868), Khiva (1873) et dans toute la contrée jusqu'à la frontière persane.

Ainsi dans les steppes du sud, les Russes avaient trouvé un rideau mouvant de peuples pasteurs, nomades à des degrés divers; ces Turcs et ces Mongols, les uns musulmans, les autres chamanistes, tous organisés en hiérarchies patriarcales, étaient par leur instabilité une menace pour la Sibérie et pour la Chine : plus de deux siècles de diplomatie et de lutte achevèrent de les soumettre à l'autorité de Saint-Petersbourg ou de Péking. Pendant ce temps la colonisation russe avait couvert le nord du continent.

## V.

### *Les peuples du nord et de l'est.*

Au nord-est et à l'est de la Sibérie propre, la situation était tout autre; le pays est ondulé ou même montagneux, toujours



bien arrosé; la population plus diverse offrait une résistance courageuse, mais éparsé.

Des Tatars (Tatars Éouchta), que Koutchoum khân avait chassés de leurs terres de l'Irtych et qui vivaient sur les rives du Tom, appelèrent les Russes; leur prince, Toyon, se rendit à Moscou et fit remettre au tsar Boris (1604) une supplique où il promettait obéissance, proposait son aide pour traiter avec les peuples voisins, Télengouty, Kyrghyz, Kalmouks, Tatars Tchat, et demandait en retour la fondation d'une ville sur son territoire et l'exemption du yasak pour son peuple. La requête fut accordée et la même année Tomsk s'éleva dans une contrée fertile. Après quatre ans de pourparlers (1609), le chef et les anciens des Télengouty vinrent prêter serment; ils sollicitèrent en même temps la protection des Russes contre les Khalkha de l'Altyn khân. Les Kouznètsy (forgerons), des Tatars sédentaires qui s'adonnaient au travail du fer et qui ne gardaient leur indépendance qu'en payant aux Kyrghyz un tribut d'objets fabriqués, armes et ustensiles, acceptèrent volontiers la domination russe (1607); mais les Kyrghyz et les Kalmouks les attaquèrent à plusieurs reprises et les cosaques durent pour les défendre construire le fort de Kouznetsk (1618). En même temps (1609), le voévoda de Tomsk cherchait à étendre son autorité à l'est sur les Toubintsy et autres vassaux de l'Altyn khân, qui paraissait disposé lui-même à reconnaître la suzeraineté du tsar; à ces efforts répondit une coalition de toute la région (1614), peu s'en fallut que la ville de Tomsk ne fût surprise. Dix ans plus tard, les Tatars de Kouznetsk refusaient le yasak et les Kalmouks menaçaient la ville; en 1628, dix-huit cosaques étaient surpris et massacrés par les Tatars Barabintsy. Une importante victoire remportée l'année suivante en Baraba par un détachement envoyé de Tobol'sk rétablit un peu de calme et permit de nouvelles entreprises. La construction d'un ostrog chez les Télès, sur l'Altyn nor, vers la source de l'Ob' (1633), amena une soumission de quelques années et entraîna les cosaques dans un long conflit (1652) avec les Télengouty qui tenaient les Télès pour leurs tributaires, et avec les Soungar, qui reprirent pour leur compte et firent en pratique triompher cette prétention. Les hostilités s'éternisèrent avec les Télengouty, appuyés par les Kyrghyz et par les Kalmouks; enfin une famine les décida à se soumettre et à se fixer

sur les territoires de Tomsk et de Kouznetsk (1665). Les Kyrghyz eux-mêmes, on l'a vu, disparurent ou émigrèrent.

En 1605, les cosaques du Ket, ayant découvert sur le Sym et le Kas, affluents du Éniséï, des Ostyaki très différents de ceux de l'Oural et de ceux de Sourgout et Narym (Ob' moyenne), se firent bien voir d'eux à tel point qu'ils les eurent pour guides et interprètes volontaires dans leurs expéditions vers le haut fleuve; ils rencontrèrent sur la rive gauche, en amont de l'emplacement de Eniséisk, les Arintsy établis là de temps immémorial. Vassal des Kyrghyz, ce peuple ne se soumit pas facilement au yasak; ses voisins de la rive droite, les Kotovtsy, payaient tribut aux Toubintsy situés en amont; ces derniers résistèrent énergiquement; ils firent appel aux Mongols, Khalkha et Kalmouks, en reconnaissant la suzeraineté soit des uns soit des autres (1629, 1630); les Kyrghyz firent des incursions aux dépens de tous. D'autres peuples voisins, les Tougouzy de la Tougouska (1608 à 1610, 1619), les Bouryat de l'Angara à partir de 1612, intervinrent plusieurs fois, pillant et massacrant les indigènes soumis au yasak en vue d'écarter les Russes qui ne les avaient pas encore attaqués : c'est de la part de peuples purement sibériens un exemple rare de prévision politique. Pendant vingt ans les bords du Eniséï furent ravagés; la plupart des Arintsy, des Azantsy et autres tribus<sup>1</sup> occupant ces parages avant l'arrivée des Tatars, des Bouryat et des Tougouzy disparurent ou se fondirent dans les peuples plus importants. Cependant la persévérance des Russes eut raison des obstacles; le synboyarskiï Pêtr Albitchev établit Eniséisk (1619) au confluent du Éniséï et de la Tougouska; Andréï Doubenskii fonda Krasnoyarsk (1627) en amont sur le fleuve après avoir envoyé (1623) à Moscou une carte de la région; la première de ces deux villes, grâce à sa position, joua un rôle important dans la suite des découvertes.

Les Tougouzy se rencontrent depuis le Éniséï jusqu'à la mer d'Okhotsk (sur ce rivage ils sont appelés Lamouty), depuis les vallées de l'Olénèk et du Vilyouï<sup>2</sup> jusque dans celles de la

1. Ces tribus paraissent se rattacher les unes aux Ostyaki de Narym et aux Samoëdy (par exemple les Kamatchintsy), les autres aux Ostyaki du Ket (par exemple les Arintsy, Kaïbaly ou Koïbaly, Kotovtsy, Azantsy); ces rapprochements sont loin d'être établis sûrement.

2. L'Olénèk, fleuve côtier à l'ouest de la Léna; le Vilyouï, affluent de la Léna à l'ouest.

Chilka et de l'Amour où sous le nom de Daoury (jusqu'à la Zéya) ils possédaient des chevaux, des bœufs et des cultures; obéissant à des princes héréditaires, les tribus vivaient dans des cantons fixes, chaque petit groupe ou chaque famille isolément errant sans cesse, à travers les forêts, soit à la suite de leurs troupeaux de rennes, soit en quête de gibier et de poisson; doux, mais résolus, ils laissaient aux Yakouty la rive droite de la basse Lèna et tout le moyen fleuve avec ses affluents, Olekma et Aldan', aux Bouryat l'Angara depuis la haute Ouda et l'Ililim, avec le pourtour du Baïkal; ils fréquentaient la Sélinga et le lac Irgen, y rencontrant les campements mongols qui s'avançaient jusqu'à peu de distance du Bargouzin. Dans tous leurs cantons, les TOUNGOUZY commencèrent par refuser le yasak et chasser les Russes; soumis ils se révoltèrent; après la soumission de 1620-1621, ceux de la TOUNGOUSKA surprirent d'abord (1624) un premier corps de cosaques qui fut presque anéanti, puis, à la même place, l'ataman de Eniséïsk, Maksim Perfil'ev, qui voulait pénétrer chez les Bouryat de l'Angara; peu après la seconde attaque (1628), le centenier Pêtr Békétov éleva à cet endroit Rybinskii ostrog. Ceux de la Lèna en 1640 accueillirent les cosaques à coups de flèche et renvoyèrent les hommes qu'ils saisirent après leur avoir arraché la barbe; ceux du Bargouzin bloquèrent tout un hiver (1643-1644) un officier et trente-six hommes, dont fort peu échappèrent; ceux de la Nertcha assiégèrent (1654) avec moins de succès Pêtr Békétov, qui dut abandonner l'ostrog faute de vivres.

La ténacité des Bouryat fut au moins égale. D'après leurs traditions orales<sup>1</sup>, car ce peuple mongol n'a pas de littérature propre, eux-mêmes et les Olout, une section des Kalmouks, descendent de deux frères qui se querellèrent à propos d'un poulain et se séparèrent. Moins civilisés que tous les autres Mongols, les Bouryat formaient aussi une hiérarchie pastorale; faute d'un chef unique reconnu, les tribus restaient indépendantes les unes des autres, chacune sous son prince et ses nobles, se déplaçant en totalité ou par grosses troupes à la suite du bétail; au nord du Baïkal, ils construisaient des huttes de

1. Voir Henry H. Howorth; *Entsiklopédicheskiï slovar'*, art. Bouryaty, par F. Chperk; *Histoire des découvertes, etc.*, t. VI, p. 106 à 130; Jeremiah Curtin, *a Journey in southern Siberia, the Mongols, their religion and their myths*. Londres, 1909, in-8.

bois sans renoncer totalement aux tentes de feutre seules en usage chez les autres Mongols. Ayant probablement repoussé les Yakouty au nord-est, ils avaient imposé leur suzeraineté à quelques-uns des TOUNGOUZY voisins et menaçaient même les peuples du ÉNISÉÏ; en 1622, trois mille BOURYAT, accompagnés de contingents vassaux, marchèrent sur ÉNISÉÏSK : on ne sait la suite de l'expédition. Les BOURYAT usèrent de leur ascendant pour empêcher leurs voisins de payer le *yasak* (1631, à Bratskiï ostrog); ils les soutinrent souvent par les armes et résistèrent beaucoup plus longtemps, alors que les TOUNGOUZY soumis servaient aux Russes de guides et d'interprètes (1631, sur la Koulenga, affluent de la haute LÈNA; 1641, région voisine de Verkholsensk); avec opiniâtreté ils arrêtaient les étrangers sur l'Oka (1629-1631) et en 1635 mirent à mort par surprise les cinquante-deux cosaques de Bratskiï ostrog; un chef, Tchep-tchongai, périt dans sa yourte incendiée plutôt que de se rendre (1641). En 1627, Maksim Perfil'ev réclamait pour la première fois le *yasak* aux BOURYAT de l'Angara; de résistances en révoltes toujours renouvelées, la lutte durait encore sur l'Angara, au confluent de l'Osa, lors de l'expédition de Békétov (1652); elle ne prit fin sur la haute LÈNA qu'en 1655 pour recommencer autour de Balagansk (confluent de l'Osa et de l'Angara) en 1658. Ce n'est guère qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle que le pays fut tout à fait calme, grâce aux forts établis peu à peu : Bratskiï ostrog (1631), près de l'embouchure de l'Oka; Oudinsk (1648); Balagansk (1654); Irkoutskiï ostrog, en face du confluent de l'Irkout et de l'Angara, fondé par Ivan Pokhobov (1652), fortifié par le même (1661); Verkholsensk, aux sources de la LÈNA (1641); Verkhangarsk au nord du Baïkal (1647); Bargouzinsk à l'est (1648); Sélinginsk au sud (1666). Une partie des BOURYAT, plutôt que d'obéir aux Moscovites, avait traversé le Baïkal ou l'Irkout et passé chez les Mongols qui les avaient soutenus plus d'une fois, mais qu'ils ne laissaient pas de redouter.

L'entente avec les Yakouty fut plus rapide. Maksim Perfil'ev, le fondateur de Bratskiï ostrog, avait découvert le confluent de l'Ilim et de l'Angara : au volok proche de la LÈNA les autorités de ÉNISÉÏSK firent bâtir (1630 ou 1631) quelques huttes qui furent l'origine de la ville d'Ilimsk. De cet établissement partit Pêtr Békétov, centenier de ÉNISÉÏSK, envoyé en expédition en 1631; il descendit au printemps suivant le cours



de la Lèna; il était décidé à voir les Yakouty, dont on avait entendu parler, mais qu'on n'avait encore pu joindre : c'était, disait-on, un peuple indépendant, nombreux, très soumis à ses chefs, divisé en tribus souvent ennemies; ils avaient quelques connaissances en métallurgie et vivaient de la chasse, mais surtout de l'élevage des chevaux et des bœufs. Avec une vingtaine de cosaques et quelques TOUNGOUZY, Békétov pénétra chez eux et fonda sans difficulté Yakoutskaï ostrog (1632); la population avait déjà vu des promychlenniki et quelques cosaques et elle s'était mise aussitôt à troquer son bétail et ses fourrures contre des produits étrangers : pour un chaudron de fer on donnait tout ce qu'il pouvait contenir de zibelines. Békétov avait en effet été prévenu par les gens de Mangazéya; ceux-ci, remontant la Nijnyaya TOUNGOUSSKA dès 1620, renseignés par des TOUNGOUZY du haut Vilyouï sur le volok entre les affluents des deux rivières, étaient arrivés chez les Yakouty établis en aval sur la Lèna et avaient aidé un chef contre un autre. Vers cette époque, les trappeurs, très nombreux à Mangazéya et à TOUROUKHANSKOYE ZIMOV'É<sup>1</sup> (un rapport de 1626 parle de cent quatre-vingt-neuf promychlenniki sur la Nijnyaya TOUNGOUSSKA et de trois cent douze sur la PODKAMENNAYA), coopéraient activement avec les cosaques; l'un d'eux, Penda, à la tête de quarante hommes, passa dans le Vilyouï, le descendit jusqu'au confluent, remonta la Lèna jusque vers sa source et, gagnant à pied l'Angara, rejoignit Éniséïsk et TOUROUKHANSK. C'est sur leurs traces que trente cosaques de Mangazéya allèrent imposer le yasak aux Yakouty (1630); ces faits ayant été connus à Moscou, un ordre vint d'explorer et de soumettre le pays : une expédition forte de soixante-dix hommes partit donc de Mangazéya en 1632 sous les ordres d'un Tcherkès, Stépan Korytov. Cependant Békétov faisait reconnaître la basse Lèna et (printemps de 1633) autorisait quelques-uns de ses cosaques, accompagnés de trappeurs, à remonter le Vilyouï; à peine y étaient-ils engagés que Stépan Korytov les surprit, les força de lui obéir et, divisant sa troupe ainsi accrue, en expédia une partie sur la basse Lèna, tandis que lui-même avec le reste remontait l'Aldan' et l'Amga. Sa conduite violente amena un

1. Cette localité, au confluent du Touroukhan et du Éniséï, a, par ces deux cours d'eau, des communications faciles et avec la vallée du Taz et avec l'orient; elle a peu à peu supplanté Mangazéya du Taz, abandonnée complètement après l'incendie de 1642; elle a souvent été nommée Nouvelle-Mangazéya.

soulèvement des Yakouty qui assiégèrent Békétov dans l'ostrog pendant les mois de janvier et février 1634. Quand au printemps suivant Korytov redescendit à la Lèna, il était attendu par les cosaques de Yakoutskii qui, après deux combats, le firent prisonnier; on lui enleva les otages exigés des indigènes et le yasak indûment perçu et on le renvoya à Mangazéya par Éniséïsk. La rivalité entre les deux villes pour la possession de Yakoutskii ostrog prit fin seulement quand deux voévody indépendants furent envoyés (1641) dans cette localité, dès lors nommée Yakoutsk. Une querelle semblable mit aux prises (1637 ou 1638) l'ataman Dimitriï Kopylov, de Tomsk, et le synboïarskii, Parfen Khodirev, de Éniséïsk, tous deux envoyés chez les Yakouty et tous deux pillant les riverains de l'Amga; la ville de Tomsk, étant plus ancienne que celle de Éniséïsk, prétendait à la suzeraineté sur cette dernière et à plus forte raison sur Yakoutskii ostrog. Du moins, Kopylov contribua à étendre les connaissances géographiques des Russes; il envoya (1639) Ivan Moskvitin avec vingt cosaques de Tomsk et onze de Krasnoyarsk qui, par la Maya, affluent de l'Aldan', et la Nyoundma, atteignirent les sources de l'Oulya, petit fleuve côtier, et descendirent jusqu'à la mer depuis dite d'Okhotsk; ils explorèrent la côte, du Taouï (à l'est d'Okhotsk) à l'Ouda; des Toungouzy maritimes ou Lamouty, ils apprirent l'existence de la Zéya (ou Tchi), du Chilkar (Amour en amont du confluent de l'Ousouri), de l'Amour (le même fleuve en aval); sur les rives de ces fleuves habitaient des Daoury et d'autres tribus qui s'occupaient d'agriculture, d'élevage, de commerce et fournissaient aux Toungouzy de la farine, des verroteries et de l'argent. En 1638-1640, Maksim Perfil'ev avait remonté le Vitim, affluent de la Lèna, et entendu dire que sur la Chilka vivait Lavkaï, un prince des Daoury; ce prince exploitait des mines d'argent et payait en argent, en grain, en soieries les zibelines des Toungouzy; les marchands chinois venant par mer fréquentaient les bouches du grand fleuve; les habitants de ces régions ne se servaient pas d'armes à feu.

La côte de l'Océan glacial était vers la même époque atteinte par les cosaques; sur l'océan du nord comme sur la mer d'Okhotsk et plus tard sur la mer de Béring, ces hardis explorateurs deviennent des hommes de mer; sur de petites embarcations construites en bois et en cuir, montées au plus par une soixantaine d'hommes, parfois sur de simples baïdar en peau, ils

affrontent les tempêtes et les glaces. En 1636, Éliséi Bouza, dizenier, fut expédié de Éniséïsk; accompagné de dix cosaques et d'une quarantaine de promychlenniki, il descendit à l'embouchure de la Lèna (1637), gagna par mer l'Olénèk qu'il remonta et où il hiverna; dans les années suivantes, il explora la Yana à l'est de la Lèna, soumit au yasak les Youkagiry et rentra à Yakoutsk en 1642. Un autre Cosaque, Mikhaïl Stadoukhin, de Yakoutsk, découvrit la Kolyma à l'est de la Yana (1644), pénétra chez les Tchouktchi peut-être au delà du cap Chélyagskiï (1648-1649). Semën Dejnef, originaire de Vélîki-Ooustyoung (Vologda), après le départ de Stadoukhin, demeura avec treize autres cosaques à Kolymskiï ostrog où il fut assiégé par cinq cents Youkagiry. Les trappeurs suivaient les cosaques dans ces pays lointains et, dans des courses maritimes, recueillaient en abondance des dents de narval; en 1647, Dejnef prit part à un de ces voyages en vue de percevoir ce qui était dû au fisc sur les produits récoltés. L'année suivante, une nouvelle expédition fut organisée par Dejnef et Ankoudinov, tous les deux cosaques, et par un chef de promychlenniki, Fédot Aleksêev; trois bâtiments portant environ quatre-vingts hommes appareillèrent le 20 juin de la Kolyma; au mois de septembre, d'après les rapports de Dejnef, ils doublèrent un cap rocheux, la pointe nord-est du continent, où l'embarcation d'Ankoudinov fit naufrage; les hommes en furent distribués sur les deux autres navires. Le 20 septembre, les explorateurs étant descendus à terre chez des Tchouktchi<sup>1</sup>, Aleksêev fut blessé. Une tempête

1. Les Tchouktchi, qui en Asie s'étendaient sur l'Anadyr et jusqu'à la Kolyma, sont une peuplade extrêmement belliqueuse qui n'a jamais renoncé à son indépendance; les campagnes des Russes furent infructueuses, les tribus émigraient en Amérique, les prisonniers se tuaient; en 1750, les voévody de Yakoutsk, Pavloutskiï et Chestakov, furent vainqueurs, mais leur succès n'eut aucun résultat et leurs alliés indigènes souffrirent énormément de la guerre et des maladies. En 1770, la Russie se décida à abandonner Anadyrskiï ostrog, dont la garnison fut transportée à Nijnè Kolymsk. Depuis lors les Tchouktchi se sont apprivoisés: errant avec leurs troupeaux de rennes, ils vont jusqu'en Amérique chercher des fourrures et d'autres produits qu'ils apportent en mars à la foire d'Ostrovnoïe, sur l'Anyoui, à 250 versty de Nijnè Kolymsk; les marchands de Yakoutsk et d'autres indigènes y viennent; tout se passe avec une certaine solennité sous la présidence d'un commissaire; les transactions, qui vers 1820 atteignaient 200,000 roubles, étaient en 1880 réduites à 25,000 (voir de Wrangell, *le Nord de la Sibérie, voyage parmi les peuplades de la Russie asiatique et dans la mer Glaciale*; trad. par le prince Emmanuel Galitzin. Paris, 1843, 2 vol. in-8).

qui survint sépara les navires; au mois d'octobre, Dejnev fut jeté bien au sud de l'Anadyr, vers le fleuve Olyoutora (sur la mer de Béring, au nord du Kamtchatka), d'où avec ses vingt-cinq hommes d'équipage il regagna par terre la bouche de l'Anadyr; à quelque distance dans l'intérieur, il bâtit Anadyrskii ostrog et y fut rejoint par plusieurs partis de cosaques qui découvrirent l'Anadyr par voie de terre. En 1659, Dejnev quitta le commandement d'Anadyrsk et, de Yakoutsk, fut envoyé à Moscou pour y rendre compte de ses découvertes; mais il rentra à Yakoutsk en 1665 et y séjourna encore cinq ou six ans. Dans ses courses chez les Koryaki, il avait appris d'une femme indigène qui avait suivi Fédot Aleksêev que celui-ci et tout son équipage avaient péri, les uns du scorbut, les autres de la main des naturels.

Quarante ans plus tard, les Kamtchadaly montrèrent aux Russes l'endroit où avaient habité quelques-uns de leurs compatriotes qui avaient épousé des femmes indigènes; on admit que ces premiers arrivants n'étaient autres que Fédotov, fils de Fédot Aleksêev, et quelques-uns de ses compagnons. C'est en 1697 que le Kamtchatka, dont on soupçonnait l'existence depuis quelques années, fut occupé par Vladimir Atlasov, commandant d'Anadyrsk, qui y construisit Kamtchatskii ostrog sur la côte est, vers l'embouchure de la Kamtchatka; vingt ans après (1715), le cosaque Sokolov ayant atteint la presqu'île par mer depuis Okhotsk, on renonça à la voie d'Anadyrsk, et le port occidental de Bol'chérètsk l'emporta sur les autres établissements russes. A cette époque régnait Pierre le Grand qui ordonna la première expédition de Béring : l'âge des explorations savantes commençait. Mais toute la Sibérie du nord et du nord-est était déjà découverte; les principales routes maritimes et terrestres étaient reconnues, les forts construits, la colonisation entamée par les cosaques et les promychlenniki; à la différence des pays kalmouk et kazak toute cette région est russe vers le début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## VI.

### *Les établissements du sud-est.*

Tandis qu'étaient explorées les terres du nord, les pionniers du sud-est faisaient des trouvailles non moins importantes.



Les voévody de Eniséïsk, malgré la guerre contre les Bouryat et les rivalités violentes entre cosaques et promychlenniki des différentes villes, envoyèrent plusieurs expéditions vers le Baïkal; Vasilii (d'autres disent Ivan) Kolesnikov (1644-1647) noua avec les diverses tribus des Bouryat et des Mongols des relations diverses et variables; le synboyarskii Ivan Pokhabov (1646, 1648) traversa le Baïkal sur la glace; son successeur Ivan Galkin en parcourut la côte orientale. On ne trouva pas les mines d'argent et d'or que l'on cherchait. Mais, par les Mongols campés au nord de la Sélenga, Pokhabov réussit à se faire conduire près du Tsetsen khân, l'un des plus grands princes des Khalkha; celui-ci le convainquit que l'argent des Mongols provenait du commerce chinois; il fit partir avec lui des ambassadeurs devant se rendre à Moscou (1648); ses sujets par la suite échangèrent du bétail et des fourrures avec les Russes établis plus à l'est sur la Chilka et sur l'Amour. Dans une autre période de commandement, Pokhabov compléta la prise de possession de la rive ouest du Baïkal en fondant (1652), puis en fortifiant (1661), comme on l'a vu, Irkoutskii ostrog ou Irkoutsk.

Cependant les bruits qui couraient depuis plusieurs années touchant l'opulence du prince Lavkaï et la fertilité des vallées du sud étaient venus aux oreilles de Pêtr Golovin, le premier voévoda de Yakoutsk, dès son arrivée à son poste (1641). Une première expédition sur le Vitim ne donna d'autre résultat qu'un rapport et une carte dressée par le chef Bakhtéyarov<sup>1</sup>. Le secrétaire Vasilii Poyarkov fut ensuite mis à la tête de cent trente hommes, les uns cosaques, les autres trappeurs, qui durent pour la circonstance s'engager au service officiel; il emporta des vivres, des munitions, une bouche de canon; l'expédition partit le 15 juin 1643, remonta l'Aldan', l'Outchoura, affluent de droite, et fut surprise par l'hiver dans la Gonoma. Laisant en arrière la plus grande partie des bagages confiés à un détachement, Poyarkov continua sa route avec quelques traîneaux chargés de vivres, atteignit la haute Bryanda, qui tombe à

1. Cette indication est tirée de Sabir (C. de Sabir, *le Fleuve Amour*. Paris, 1861, in-4), p. 3, qui mentionne aussi p. 5 la carte du bas Amour et le compte-rendu présentés par Poyarkov. Fischer, qui fait allusion à des archives et à des rapports, ne cite pas ces cartes; mais il rappelle explicitement le rapport détaillé d'Ivan Maksimov (1653): ce rapport était accompagné d'un levé du lac Irgen et des fleuves Khilok, Sélenga, Vitim, Ingoda et Chilka.

l'ouest dans la Zéya, et trouva un premier village de Daoury au confluent de l'Oumlékan, un autre un peu plus bas. Accueillis avec confiance, nourris par la générosité des indigènes assez mal pourvus eux-mêmes, les Russes apprirent qu'en effet le prince Lavkaï demeurait en amont, au confluent de l'Ourka avec la Chilka (Amour), mais que les seules richesses du pays venaient de l'agriculture, du bétail et de la chasse; Pétrov, lieutenant de Poyarkov, répondit aux bons offices de la population en saisissant les chefs comme otages et cherchant à se rendre maître d'un village : d'où plusieurs rencontres sanglantes. La famine s'y joignant, Poyarkov perdit beaucoup d'hommes et, dès qu'il fut rejoint (1644) par le détachement lourd qui était resté en arrière, il se hâta de descendre la Zéya et l'Amour; il passa chez les Douthéry, qui étaient tributaires des Mantchous et qui lui massacrèrent une vingtaine d'hommes, puis chez les Gilyaki vêtus de peaux de poisson; cette population était indépendante de toute autorité étrangère; il sut comme tous les autres explorateurs se faire remettre par elle une grande quantité de zibelines; il apprit d'elle l'existence de l'île de Chantar<sup>1</sup>. Au printemps de 1645, il s'embarqua aux bouches de l'Amour et put gagner vers le nord l'embouchure de l'Oulya, d'où, par la Maya et l'Aldan, il rejoignit enfin Yakoutsck (1646) après trois ans d'absence. Ce voyage ne fut pas étranger à la fondation, par le cosaque Chelkovnikov, d'Okhostk (1647) qui sembla un point favorable pour les relations avec la côte est; il révéla les richesses de la vallée de l'Amour, abondante en poisson, en gibier, en bétail, en fruits, légumes, grains, peuplée d'une population disséminée, presque sans maître : Poyarkov affirmait qu'avec trois garnisons de cinquante hommes et un corps mobile de cent cinquante on dominerait toute cette partie du fleuve.

Avant le retour de Poyarkov, les promychlenniki avaient exploré plusieurs rivières comprises entre la Chilka au sud et au nord l'Olekma, affluent de la Lèna. Un riche chef de trappeurs, Érofëï Pavlovitch Khabarov, résolut d'explorer et d'exploiter l'Eldorado entrevu. Il était originaire de Sol'vytchégodsk et avait abandonné ses terres pour chercher fortune dans les forêts de la Lèna; en 1638, ayant obtenu des autorités une

1. Ou Sakhalin anga hata, c'est-à-dire Sakhalin, d'après Fischer.

importante subvention en nature, il passa en Sibérie avec vingt-sept compagnons, s'établit d'abord près d'Ilimsk, puis s'occupa successivement de diverses entreprises. Il offrit au gouverneur militaire de Yakoutsk de lever, d'armer, d'équiper à ses frais une compagnie de cent cinquante hommes et d'aller conquérir pour le tsar les domaines du prince Lavkaï ; le voévoda agréa l'offre, donna des instructions relatives à la soumission des indigènes, à la levée de l'impôt, opérations qui devaient se faire sans recourir aux armes ; il prescrivit de construire un fort sur la Chilka pour servir de point d'appui aux expéditions ultérieures. Au printemps de 1649, la petite troupe de soixante-dix hommes seulement, dont quelques cosaques donnés par le gouverneur, partit d'Ilimsk où résidait alors cet officier ; elle remonta l'Olekma, puis le Tougir, affluent de droite, et hiverna dans un ostrog qu'il nomma Tougirskii ; le 18 janvier, elle quitta son abri et, poursuivant la route sur la neige, atteignit bientôt l'Amour en amont de la rivière Ourka. On était au milieu des domaines du prince Lavkaï ; on vit bientôt cinq petites places fortifiées échelonnées sur la rive du fleuve : elles étaient vides. De loin on parla avec le prince Lavkaï en personne : les Russes, répondit-il, viennent piller, massacrer, prendre des esclaves ; il tourna bride et s'enfuit. Une vieille femme, capturée dans une des forteresses, conta que toute la population s'était réfugiée près de chefs voisins et groupée attendait les Russes, que tous les princes du pays payaient tribut à un grand prince résidant à quatorze jours de là sur la rivière Nonni, dans une ville opulente et bien défendue (peut-être Tsitsikhar) ; ce prince était lui-même vassal d'un khân très puissant. Dans les forteresses on trouva une grande quantité de grain caché dans des silos ; le fleuve était poissonneux, la forêt riche en bêtes à fourrure précieuse ; la contrée paraissait tout à fait propre à un établissement. Mais tous les Daoury étaient au fait des violences de Poyarkov ; toute la vallée jusqu'à la mer devenait chaque jour plus hostile ; des places fortifiées de palissades et de fossés s'élevaient le long des rivières, tantôt les indigènes s'y enfermaient, tantôt ils s'enfuyaient, laissant le pays désert, parfois ils résistaient par les armes ou attaquaient les premiers les détachements isolés ; vaincus, feignant la soumission, ils endormaient la défiance du vainqueur et disparaissaient à la première occasion. Enfin les Manchous, rencontrés en très petit nombre en 1651, vinrent

attaquer Khabarov au printemps suivant; ils furent repoussés cette fois et d'autres. Telle fut la suite générale des faits militaires. Cependant Khabarov, après sa rencontre avec le prince Lavkaï, s'était, avec quelques hommes d'escorte, rendu en hâte à Yakoutsk pour chercher des renforts; il y arriva, le 26 mai 1650, suivi d'un tribut en fourrures et d'échantillons des grains récoltés dans la vallée de l'Amour; le tout fut envoyé à Moscou à l'appui des rapports du voévoda de Yakoutsk : Khabarov demandait six mille hommes pour conquérir le pays et seul le tsar pouvait les donner. Mais sans attendre une réponse, qui devait venir lentement, il savait conserver l'appui du voévoda et répandre dans la population des bruits attrayants au sujet de la richesse des vallées du sud-est; il put sans tarder repartir avec cent dix-sept promychlenniki et vingt-et-un cosaques fournis par le gouverneur; avant l'hiver, il rejoignit sa première troupe dans l'une des forteresses du prince Lavkaï, celle qui était la plus proche du confluent de l'Ourka et que les Russes nommaient Albazin.

En 1651, 1652, 1653, pendant la bonne saison, Khabarov, avec une activité incessante, parcourt le fleuve d'Albazin à Atchanskiï ostrog en aval de l'Ousouri; il vit aux dépens des indigènes qui abandonnent leurs troupeaux, leurs champs; il lève le yasak, reçoit le serment de fidélité au tsar, prend toutes les places qui résistent, massacre leurs défenseurs, saisit des otages que parfois il met à la torture; en 1652, il fonde encore Kamarskiï ostrog en aval d'Albazin; plusieurs fois il reçoit des renforts<sup>1</sup>, mais la division se met dans ses troupes et un tiers de ses hommes le quitte. Les succès de Khabarov, les excès commis par ses promychlenniki, le désordre répandu dans la région avoisinante par l'attrait de ce pays neuf, tout amena la Cour de Moscou à prendre l'affaire en mains; on décida d'envoyer trois mille hommes sous les ordres d'un voévoda de haut rang; mais en attendant on fit partir (mars 1652) un noble, Dmitriï Ivanovitch Zinov'ev, qui s'entendit d'abord avec le voévoda de Yakoutsk et, amenant cent cinquante hommes par la route devenue habituelle, rejoignit Khabarov au confluent de la Zéya (août 1653); il distribua les récompenses décernées par le tsar et fit con-

1. Ivan Nagiba, chef d'un petit détachement de renfort qui, en 1652, manqua Khabarov, poussa jusque chez les Gilyaki et de là jusqu'au petit fleuve côtier Tougour; il y fonda Tougourskiï ostrog, qui devait contribuer à dominer les bouches de l'Amour et qui fut détruit par les Mantchous en 1683.



naître ses instructions : Khabarov devait l'accompagner à Moscou pour exposer lui-même la condition des contrées qu'il avait parcourues; le cosaque Anofréï Stépanov fut mis à la tête de toutes les forces de l'Amour, avec ordre de construire trois forts solides (à l'embouchure de la Zéya, sur l'emplacement d'Albazine et au confluent de l'Argouh), de faire cultiver la terre et de rassembler un an de vivres pour six mille hommes; enfin Trétyak Tchétchigin, un cosaque, fut envoyé à Péking en mission. Tchétchigin fut massacré par ses guides. La grande expédition projetée à Moscou ne put avoir lieu à cause des troubles régnant chez les Bouryat et chez les tribus du Éniséï. Khabarov reçut le titre de synboyarskii et fut chargé d'administrer un district du territoire d'Ilimsk : il ne revit pas le pays qu'avec audace et persévérance il avait essayé de donner au tsar, mais dont ses défauts presque autant que les circonstances avaient compromis la conquête.

Cependant Afanaséï Pachkov, voévoda de Éniséïsk, ayant su que des cosaques partant du Baïkal avaient atteint la Chilka, fit immédiatement (2 juin 1652) partir en exploration cent cosaques commandés par Pétr Békétov, le fondateur de Yakoutsk. Celui-ci, bien secondé par Ivan Maksimov, tout en levant le yasak sur son passage, remonta la Sélenga, le Khilok, et du lac Irghen passa à l'Ingoda, l'une des branches mères de la Chilka (printemps de 1654); en aval, en face du confluent de la Nertcha, il bâtit un ostrog qui devint Nertchinsk et mit sans tarder quelques champs en culture; il avait eu soin de s'assurer la bonne volonté du chef du pays, un Daour appelé Gantimour qui avait déjà montré des dispositions favorables; mais Gantimour changea tout à coup de sentiments et, faisant le vide autour des Russes, s'éloigna avec sa tribu vers le sud jusqu'au Khaïlar sans qu'il fût possible de le faire revenir. Békétov dut abandonner le fort et descendre l'Amour avec une trentaine d'hommes qu'il mit ainsi que lui-même sous les ordres de Stépanov; celui-ci, deux ans plus tard, le renvoya à Éniséïsk (août 1656).

Le commandant de l'Amour avait dans Kamarskii ostrog soutenu pendant plusieurs semaines les assauts et le blocus de dix mille Mantchous munis de quinze bouches à feu; il les avait finalement repoussés (mars 1655), leur infligeant de grosses pertes; il avait plusieurs fois reçu des renforts, mais souvent il manquait de vivres et de munitions; en 1655, suivant les instructions de Zinov'ev, il expédia le yasak directement à Mos-

cou : dès lors, Yakoutsck se désintéressa de l'Amour, Moscou envoya une lettre élogieuse, recommandant la plus grande douceur à l'égard des indigènes et la discrétion dans la propagande de la religion, et ce fut tout. Le pays, toujours hostile, était infesté par des bandes de cosaques et de trappeurs rebelles qui pillaient les Russes et les indigènes. En 1658, étant descendu de Kamarskiï ostrog, où il avait hiverné, Stépanov fut entouré (30 juin) par quarante-cinq bateaux manchous en aval de la Soungari; une partie de ses hommes passèrent à l'ennemi, cent quatre-vingts s'enfuirent; avec plus de trois cents qui restaient, il résista héroïquement : lui-même et deux cent soixante-dix hommes furent tués ou faits prisonniers. Toute la vallée inférieure de l'Amour fut abandonnée.

Les cent quatre-vingts fugitifs furent rencontrés et recueillis par un détachement venu de Nertchinsk. Pachkov, sans se laisser décourager par l'échec de Békétov, avait fait approuver par Moscou la fondation d'une ville sur la Chilka; Tobol'sk dut lui fournir les munitions, Ilmsk les vivres, Éniséïsk les hommes; il fut nommé commandant en chef sur l'Amour. Ayant quitté Éniséïsk avec cinq cent soixante-six hommes le 18 juillet 1656, il commença en 1658 la construction de Nertchinsk qui assura cette région à la Russie. Quelques années plus tard, probablement en 1667, le prince Gantimour, dans des circonstances mal connues, redescendit vers le nord, fit soumission aux autorités russes et reçut le baptême avec cinq cents hommes. Cependant Albazin avait été relevé par une bande de proscrits. Un Polonais exilé, Czernigowski, tua le voévoda d'Ilmsk (1665) qui l'avait gravement offensé, puis s'enfuit et s'établit sur les ruines d'Albazin avec quelques compagnons et un hiéromonache qu'ils avaient contraint de les suivre; ne pouvant se maintenir contre les indigènes et contre les Russes, Czernigowski envoya le tribut à Nertchinsk d'où il fut rendu compte à Moscou. Les fugitifs furent condamnés pour la forme (mars 1672); mais deux jours après ils furent pour leurs services graciés et gratifiés d'une importante somme d'argent; en suite des décisions prises, des paysans furent envoyés pour cultiver les terres nouvelles; un fort, un couvent, des faubourgs furent bientôt construits. Nertchinsk s'intéressait activement au progrès du nouveau district; un voévoda fut enfin nommé en 1684 à Albazin qui reçut des armoiries comme les autres villes du même rang. A cette époque, outre Albazin, les

Moscovites tenaient trois forteresses sur l'Amour, deux sur la Zéya, deux plus à l'est et une à l'ouest sur le Tougir, sans parler des villages de paysans; le nouveau district s'étendait de Tougirs, non loin de l'Olekma, à Amgounsk sur l'Amgoun, affluent du bas Amour, et à Atchansk sur l'Amour en aval du confluent de l'Ousouri.

La colonisation russe avait profité des embarras des Mantchous, minorité de l'empereur connu sous le nom de Khang-hi, révolte des grands feudataires du midi, les princes de Formose, du Fou-kyen, des deux Kwang, du Yun-nan. Toutefois la Cour de Péking n'admettait ni la présence des étrangers, des « Lotchha », sur l'Amour à proximité du berceau de la dynastie, ni leurs violences contre les Solon sujets et parents des Mantchous, ni la soumission aux mêmes barbares de Gantimour et de sa tribu, probablement des Solon; l'envoyé Nicolas Spatar en 1676 recueillit ses doléances, auxquelles on ne prêta nulle attention en Sibérie. Mais bientôt, les rebelles étant soumis, l'Empereur résolut de rétablir son prestige dans le nord; une bande de Solon chasseurs de tigres reçut l'ordre de reconnaître les positions des Russes à Albazin et à Nertchinsk (1682). L'année suivante, les troupes mantchoues et les contingents mongols furent renforcés autour d'Aïgoun et de Mergen; soixante-sept cosaques furent cernés sur l'Amgoun et menés prisonniers à Péking; les Chinois parlent cette année-là de prisonniers qui furent incorporés à la bannière blanche unie; en 1684 et 1685, tous les forts des Russes furent successivement détruits et la ville d'Albazin se trouva enfin isolée. Le siège commença en juin; l'armée chinoise comptait, dit-on, 15,000 hommes, de nombreux fusils, 150 pièces d'artillerie, 100 embarcations; le gouverneur Aleksèï Tolbouzin n'avait que 450 hommes avec 3 bouches à feu et 300 mousquets. Les pertes des assiégés furent dès l'abord très importantes; bientôt le découragement et la division se mirent parmi eux, vingt-cinq cosaques avec le prêtre Maksim Léontiev se seraient rendus à l'ennemi et auraient été envoyés à Péking comme les prisonniers de 1683. Tolbouzin, avec les hommes qui lui restaient, chercha à gagner Nertchinsk; en chemin il rencontra une troupe de renfort qui arrivait trop tard. Loin de se laisser abattre, il se mit d'accord avec le voévoda de Nertchinsk; des cosaques partirent immédiatement en reconnaissance et rapportèrent que l'ennemi, après avoir brûlé la ville, s'était retiré à Aïgoun, sur la rive droite, en aval du confluent de la

Zéya. Tolbouzin, commandant ses Albazintsy et soutenu par deux cents cosaques sous les ordres de Béïton, Polonais ou Prussien d'origine, redescendit la vallée et au mois d'octobre il commençait à relever les murs de la citadelle. La Cour de Péking en fut informée en février. Au mois de juillet suivant, les Mantchous revinrent; cette fois les Russes résistèrent sans défaillance malgré la mort de Tolbouzin, tué à la fin de juillet; au mois de mai 1687, le siège aurait encore soutenu par soixante-six hommes, survivants des sept cent trente-six qui étaient présents à Albazin une année auparavant. Cependant l'Empereur, préoccupé des affaires mongoles et tibétaines, ne souhaitait pas la guerre et, par diverses voies, même par l'ambassade hollandaise, il faisait tenir aux Russes des assurances de ses intentions pacifiques; les tsars Ivan et Pierre ayant annoncé l'envoi proche d'une ambassade, Khang-hi ordonna d'abord d'élargir le blocus d'Albazin, puis fit lever le siège (août 1687), ce qui permit à Béïton et aux hommes épuisés de rentrer à Nertchinsk.

Le traité signé deux ans après dans cette ville (27 août 1689) consacrait l'abandon et la destruction d'Albazin; pour près de deux siècles la Sibérie perdait la partie moyenne et basse de la vallée de l'Amour, mais non l'espoir de recouvrer cette précieuse région. Quarante ans plus tard, les colons de Yakoutsk et de Transbaïkalie disaient encore leurs regrets à Gmelin l'explorateur. L'Amour eût été une voie utile pour ravitailler la côte d'Okhotsk et le Kamtchatka, d'accès si difficile par les affluents de la Lèna. Aussi Tchirikov, le compagnon de Béring, recommandait (1746) d'établir un poste aux bouches du fleuve, que plus tard La Pérouse reconnut peu navigables. Myatlev, gouverneur en 1753, conçut le dessein, sans rien changer aux frontières fixées par Golovin à Nertchinsk et par Sava Vladislavitch à Kyakhita (21 octobre 1727), d'obtenir de Péking le droit de naviguer sur le fleuve; il fit construire des barques sur l'Ingoda, l'une des branches mères, et massa quelques troupes sur la frontière. Golovkin envoyé en mission en 1803 devait demander l'ouverture de l'Amour et la création d'un poste russe à l'embouchure. Rien ne fut obtenu. Cependant les rapports étaient fréquents entre les deux côtés de la frontière assez peu définie; les chasseurs indigènes la franchissaient chaque année; des tribus passèrent d'un empire à l'autre; des Russes même, promychlenniki, exilés fugitifs, trouvèrent asile chez les Toun-



gouzy et les Gilyaki du territoire chinois. Ainsi un déporté, Gouri Vasil'ev, s'enfuit plusieurs fois de Sibérie à partir de 1815, arriva sur l'Amour, fut prisonnier à Aïgoun, de nouveau fugitif et encore repris par les Mantchous; il rentra enfin en Sibérie en 1828 et fut invité à rédiger un rapport sur le pays qu'il avait parcouru. De même en 1839, trois déportés polonais purent gagner Sakhalin et l'un d'eux embarqué sur un baleinier américain atteignit Paris vers 1850. Des levers et des recherches furent opérés tant sur la frontière que sur la côte au nord de Sakhalin vers 1760, en 1805-1806 par Auvrey ou d'Auvray, officier rattaché à la mission Golovkin, en 1826 par le capitaine Lüdke. Jamais l'attention du gouvernement russe ou des autorités sibériennes ne se détourna totalement de l'Amour jusqu'à la réunion de la commission de 1843 : le traité de Nanking venait alors de se conclure et le gouvernement de Saint-Pétersbourg entendait accommoder sa politique chinoise à la situation nouvelle.

Toutefois, malgré ces tentatives et ces tendances, les traités de Nertchinsk et de Kyakhta ont réellement réglé jusqu'en 1858 les rapports entre la Sibérie et la Chine. La caravane triennale à destination de Péking ne garda quelque importance que jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais le marché permanent fondé à Kyakhta devint un des organes essentiels du commerce sibérien. Les chefs mongols et toungouzy échus à la Russie furent érigés en représentants de l'autorité du tsar dans leurs domaines. La frontière fut relevée et délimitée sur plus de 2,500 kilomètres, depuis la Gorbitsa<sup>1</sup> à l'est jusqu'à l'ouest de l'embouchure du Kemtchik dans le Éniséï; seule resta moins précise la section orientale entre la Gorbitsa et la mer. Les mandarins mantchous aussi bien que les fonctionnaires sibériens veillaient sur cette frontière qui garda le nouvel État depuis la côte orientale jusqu'à l'Empire Soungar et un peu plus tard jusqu'aux hordes des Kazak, vassaux alors peu disciplinés de la Russie. Derrière cet abri, la grande colonie russe s'organisa et s'enrichit en paix.

Maurice COURANT.

*(Sera continué.)*

1. Affluent de gauche de la Chilka.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

---

### ÉTUDES CRITIQUES

SUR

### L'HISTOIRE DE CHARLEMAGNE<sup>1</sup>

---

V.

#### LA CONQUÊTE DE LA SAXE.

L'histoire de la conquête de la Saxe par Charlemagne a été retracée mainte fois déjà<sup>2</sup>. Elle renferme cependant plus d'une obscurité encore. La chronologie même n'en est pas toujours assurée, et l'un des actes les plus importants promulgués durant la conquête, le fameux capitulaire de Saxe, connu sous le nom de *Capitulatio de*

1. Suite des études déjà parues dans la *Revue historique*, t. CXXIV, p. 52-64; t. CXXV, p. 287-330; t. CXXVI, p. 271-314; t. CXXVIII, p. 260-298.

2. Citons surtout Abel et Simson, *Jahrbücher des deutschen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, 2<sup>e</sup> éd. (1888), et t. II (par Simson, 1883), et pour la période comprise entre 772 et 785 les deux études de W. Kentzler, *Karls des Grossen Sachsenzüge*, 772-775, et *Karls des Grossen Sachsenzüge*, 776-785, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XI (1871), p. 79-97, et t. XII (1872), p. 317-410. Pour la période postérieure, la dissertation de H. Witzschel (*Der Ausgang der Sachsenkriege Karls des Grossen, 792-804*, thèse de l'Université de Halle, 1891, 56 p.) est sans valeur. Dans sa belle *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, 2<sup>e</sup> éd. (1900), p. 370-413, A. Hauck a donné de la conquête un résumé suggestif, où il a, comme de juste, insisté avant tout sur l'œuvre de conversion religieuse entreprise par Charlemagne et ses collaborateurs concurremment avec l'œuvre militaire. Pour le surplus, on se reportera à la bibliographie de Dahlmann-Waitz, *Quellenkunde der deutschen Geschichte*, 8<sup>e</sup> éd. (1912), p. 300-301. — Nous n'avons pu voir ni l'étude de Ch. Ritter, *Karl der Grosse und die Sachsen* (Dessau, 1894-1895, 2 brochures in-8<sup>e</sup>), ni l'ancienne dissertation de L. von Ledeur, *Kritische Beleuchtung einiger Punkte in den Feldzügen Karl's des Grossen gegen die Sachsen und Slaven* (1829), à laquelle les érudits allemands se réfèrent encore souvent aujourd'hui pour l'identification des noms de lieux saxons cités dans les documents carolingiens.

*partibus Saxoniae*, a été si diversement daté que le dernier éditeur<sup>1</sup>, renonçant à prendre parti, a cru devoir le placer au petit bonheur entre 775 et 790.

La chronologie proprement dite n'est pas seule en cause. Avec elle, c'est l'enchaînement même des faits et leur vraie signification qui échappent souvent. Une des erreurs les plus communes<sup>2</sup> consiste, à quelques variantes et atténuations près, à faire un bloc de toutes les expéditions de Charlemagne en Saxe, à supposer qu'elles furent toutes inspirées dès l'origine par un dessein de conquête nettement arrêté et à leur attribuer à toutes à peu près les mêmes caractères.

Enfin, que de fois les récits des annalistes, des chroniqueurs et des hagiographes ont été employés sans discernement ! Même de bons esprits comme Simson ont cru trop fréquemment pouvoir se contenter de les citer pêle-mêle sans chercher à en discerner avec précision la valeur propre et à fixer le degré de créance qu'il est permis d'accorder à chacun d'eux.

Essayons, à notre tour, de nous replacer en face des textes<sup>3</sup> et de restituer, si possible, aux événements leur véritable physionomie.

## I.

### *La conquête de la Saxe proprement dite*

(772-785).

À l'époque où s'ouvre le règne de Charlemagne, il y avait de longues années déjà que les Francs étaient entrés en contact avec les Saxons. Ces patens, remuants et incommodes, qui bordaient leurs frontières orientales depuis la Frise jusqu'à la Thuringe<sup>4</sup>, n'avaient même jamais cessé de leur donner les plus graves sujets d'inquiétude. Toujours prêts à pactiser avec leurs ennemis et à profiter de toutes les bonnes occasions pour tenter sur leur territoire quelques fructueux coups de mains, s'attaquant de préférence aux églises et aux monastères, dont les trésors les tentaient, ils constituaient pour eux un danger permanent<sup>5</sup>. En vain avait-on essayé à mainte reprise de

1. Boretius, *Capitularia regum Francorum* (collection des *Monumenta Germaniae historica*), t. I (1883), p. 68.

2. Il est juste de reconnaître que Hauck (*loc. cit.*) a déjà notablement réagi contre cette erreur.

3. Après ce que nous avons dit dans les études précédentes touchant la composition d'un grand nombre de textes annalistiques ou historiques, on ne s'étonnera pas de ne voir cités ici, pour chacun d'eux, que les passages où nous avons cru reconnaître des détails originaux.

4. Voir la carte annexée au présent article.

5. Pour toute la période antérieure à Charlemagne, consulter Ludwig Schmidt,

les intimider par des démonstrations militaires et de répondre à leurs massacres par des massacres, par des razzias à leurs razzias : l'effet produit était médiocre ou tout au moins peu durable. Ils se repliaient, faisaient le vide devant les troupes franques, acceptaient parfois de livrer des otages et même de payer tribut ; mais le vainqueur n'avait pas plutôt tourné le dos qu'ils recommençaient leurs pillages.

Cependant il y avait près de quinze ans qu'ils n'avaient plus fait parler d'eux lorsque Charlemagne les affronta pour la première fois. A la date de 772 les *Annales royales* notent sa première expédition en Saxe<sup>1</sup>, sans dire d'ailleurs si, comme il est vraisemblable, cette expédition n'était elle-même qu'une riposte.

Toujours est-il que la campagne de 772 ressemble, à s'y méprendre, à toutes celles qui l'ont précédée, particulièrement à celles de Pépin le Bref. Comme en 748, où il s'agissait de poursuivre le rebelle Griffon, qui avait cherché asile chez les Saxons, comme en 753, où il s'agissait peut-être<sup>2</sup> de tirer vengeance de la dévastation de la Hesse ou de la Thuringe (752), comme en 758 enfin, l'armée franque ne pénètre en Saxe que pour frapper un coup violent, mais rapide, et exiger des garanties. En 772, on prend le réduit d'Heresburg<sup>3</sup>, on pille et détruit un sanctuaire païen, celui de l'idole Irmipsul<sup>4</sup>;

*Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgange der Völkerwanderung*, II, 1<sup>re</sup> partie (fasc. 24 des *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, publ. par Sieglin, 1911), p. 37-57.

1. « Et inde perrexit partibus Saxoniae prima vice » (*Annales regni Francorum*, éd. Kurze, p. 32).

2. M. Ludwig Schmidt, *loc. cit.*, p. 56, n. 1, le nie; mais son verdict n'est peut-être pas sans appel.

3. Cette forteresse d'Heresburg, dont il est souvent encore question dans les textes du x<sup>e</sup> et du xi<sup>e</sup> siècle (voir, entre autres, *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. III, p. 4, 100, 429, 440, 441, 744), fut détruite (peut-être définitivement?) en 1145 (voir *ibid.*, p. 8). Elle était bâtie « sur les confins de la Saxe et la Hesse » (in *Saxoniae Hessonumque confinio*), écrit en 1118 Norbert, abbé d'Iburg, dans sa biographie de Benno, évêque d'Osnabrück (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XII, p. 67, chap. 16). L'annaliste de Corvey la situe sur une hauteur, *mons* (*ibid.*, t. III, p. 8). On y a reconnu Ober-Marsberg, sur la rive droite de la Diemel, à une trentaine de kilomètres au sud de Paderborn et à moins de vingt kilomètres au nord-ouest de la frontière de Hesse. Le nom de Marsberg (*Mons Martis*) est sans doute la traduction savante de Heresburg (le *burg* de l'armée). C'est pourquoi à l'orthographe Eresburg, adoptée par la plupart des érudits modernes, nous préférons l'orthographe Heresburg, anciennement attestée, à la fois dans les manuscrits des annales et chroniques de l'époque carolingienne et dans les textes diplomatiques (*Monumenta Germaniae, Diplomata regum et imperatorum Germaniae*, t. I, p. 234; t. IV, p. 12, d'après l'original).

4. Nous ne savons de cette idole que ce qu'en dit Rudolf de Fulda dans sa Translation de saint Alexandre, chap. 3 : « Truncum quoque ligni non parvae



puis, ayant atteint la Weser, on y reçoit la soumission d'une partie des habitants, qui livrent douze otages comme caution<sup>1</sup>.

Ce qui suit n'est également que la répétition de faits connus. Dès 773, tandis que Charlemagne est retenu au loin, en Italie, la frontière franque est à nouveau forcée par les Saxons du côté de la Hesse, d'où l'attaque franque était partie l'année d'avant<sup>2</sup>. Les barbares parviennent jusqu'à Fritzlar, dont l'église n'est sauvée de l'incendie que par une chance heureuse, un miracle, assure l'annaliste, dont le commentaire laisse supposer qu'on avait dû craindre un moment les pires catastrophes<sup>3</sup>.

Rentré en pays franc seulement vers le milieu de l'année suivante<sup>4</sup>, c'est-à-dire trop tard pour pouvoir procéder à une levée générale de l'ost, Charlemagne doit d'abord se borner à envoyer en Saxe quatre

magnitudinis in altum erectum sub divo colebant, patria eum lingua Irminsul appellantes, quod latine dicitur universalis columna, quasi sustinens omnia » (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 676). Vu l'époque tardive (863) où Rudolf écrivait, alors qu'aucune trace ne subsistait plus de l'idole détruite, et vu le manque de scrupules dont il fait preuve pour sa documentation (n'applique-t-il pas aux Saxons du VIII<sup>e</sup> siècle et notamment à leur religion ce que Tacite dit des Germains du I<sup>er</sup> siècle?), nous n'oserions, pour notre part, lui accorder ici notre confiance. Cf. la Note additionnelle, placée à la fin de cette étude. — La description du « Poète saxon », I, vers 65-66 (« Irminsul, cujus similis factura columna, Non operis parvi fuerat pariterque decoris », *Monumenta Germaniae, Poetae latini medii aevi*, t. IV, p. 8), non seulement ne contredit pas celle de Rudolf, quoi que prétendent Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, p. 126, n. 2, mais a été probablement copiée sur elle. — Il est, en outre, impossible de dire où se trouvait le sanctuaire de l'Irminsul. Sa localisation près de la source du Bullerborn, à quelque distance de Lippspringe, est de pure fantaisie, comme le prouve Simson (Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, p. 128), qui n'ose pourtant pas la rejeter catégoriquement.

1. « Heresburgum castrum coepit, ad Ermensul usque pervenit et ipsum fanum destruxit et aurum vel argentum quod ibi repperit abstulit... Tunc super Wisoram fluvium venit supradictus magnus rex et ibi cum Saxonibus placitum habuit et recepit obsides XII » (première rédaction des *Annales royales*, dans Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 32 et 34).

2. La note relative à cette invasion saxonne se présente comme une addition marginale faite très anciennement au texte primitif des *Annales royales* et a été transcrite dans les manuscrits tantôt à la fin de l'année 773, tantôt au début de l'année suivante. Mais il suffit d'en lire le début (« Et dum... eodem anno... perrexisset... ») pour se convaincre qu'elle appartient à 773. C'est ce qu'a bien vu Simson (Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., p. 197, n. 5), qui hésite cependant à se séparer de la majorité des critiques allemands et notamment de son devancier Abel (*ibid.*, t. I, 1<sup>re</sup> éd., p. 150), dont les préférences vont, sans raison, à l'année 774.

3. *Annales royales* (première rédaction), dans Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 36-38.

4. Cf. Böhmer-Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, 2<sup>e</sup> éd., t. I (1908), n° 167<sup>a</sup>.

petits corps de troupes (*scaræ*<sup>1</sup>), qui housculent l'ennemi, piétinent le pays, ramassent du butin<sup>2</sup>. La vraie campagne de revanche n'a lieu qu'en 775. Mais on ne voit encore poindre aucun projet de conquête : il ne s'agit toujours que d'imposer par la force le respect de la puissance franque. Car les faits parlent trop clair pour qu'on s'arrête<sup>3</sup> à l'affirmation produite un quart de siècle plus tard par le remanieur des *Annales royales*<sup>4</sup> : « Le roi décida, écrit-il, d'attaquer le peuple perfide et traître des Saxons et de persévérer jusqu'à leur défaite et leur conversion à la religion chrétienne ou jusqu'à leur anéantissement. » Comme le remanieur n'avait pas ici d'autre guide que le texte des *Annales royales* primitives et qu'il n'était pas plus que nous en mesure de percer le secret des intentions royales, nous pouvons négliger ses dires et nous en tenir aux constatations que le texte qu'il interprète nous permet de faire nous-mêmes.

Les procédés ne varient guère<sup>5</sup> : après le plaid général, tenu cette année-là (fin juillet et commencement d'août<sup>6</sup>) à Düren, à mi-chemin entre Aix-la-Chapelle et Cologne, c'est-à-dire à proximité de la frontière saxonne, l'armée s'ébranle dans la direction de la Ruhr, s'empare de la forteresse de Syburg<sup>7</sup>, sur la rive droite de cette rivière, en face du confluent de la Lenne, puis, poursuivant sa marche vers l'est, rentre dans Heresburg, dont elle remet les défenses en état, s'y consolide et de là, rejoignant la vallée de la Nethe, gagne la Weser, dont le passage est forcé à Hörter ou près d'Hörter<sup>8</sup>. Avec

1. Waitz (*Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. IV, 2<sup>e</sup> éd., p. 611, n. 2) a groupé un assez grand nombre de textes d'où il ressort, quoi qu'il en dise, qu'au sens propre le mot *scara* désigne un simple détachement; et c'est bien ainsi que l'a compris le remanieur des *Annales royales* (éd. Kurze, p. 41), quand il parle de la répartition de l'armée franque en trois corps de troupes (*tripertitum exercitum*) — trois corps au lieu de quatre parce qu'il a sans doute lu trop vite le texte primitif où il est dit que sur les quatre *scaræ* engagées, trois seulement eurent à livrer combat.

2. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 40.

3. Comme l'ont fait pourtant la plupart des érudits allemands.

4. Édition Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 41.

5. Nous suivons le récit des *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 40.

6. Deux diplômes délivrés à Düren par Charlemagne avant le départ sont datés respectivement du 28 juillet et du 3 août (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 102 et 103). Le 26 juin Charles était encore à Quierzy-sur-Oise (*ibid.*, n° 101) où il séjourrait depuis un mois (*ibid.*, n° 98, 99 et 100).

7. A deux kilomètres au nord-ouest de Westhofen (sur la Ruhr).

8. *Annales royales* (première rédaction), dans Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 40 : « Super Wisoram fluvium venit in loco qui dicitur Brunisberg. Et ibi praeparabant Saxones bellum, volentes ripam supradicti fluminis defendere; auxiliante Domino et Francis decertantibus fugati sunt Saxones, Franci

le gros de ses troupes, le roi pousse ensuite hardiment jusqu'au nord du Harz et réussit à atteindre les bords de l'Ocker. Là, comme en 772 sur les bords de la Weser, les Saxons du voisinage viennent se soumettre : une délégation d'Ostphaliens, conduite par un chef nommé Hessi, promet fidélité et livre quelques otages. Puis, revenant vers l'ouest, en passant cette fois en plein centre de la Saxe, Charlemagne reçoit sur son parcours, dans le Buckegau<sup>1</sup>, des promesses analogues et des otages d'une délégation d'Angrariens, conduite par un certain Bruno.

Jusqu'ici, rien de nouveau, sinon que la promenade militaire de l'année 775 a été poursuivie beaucoup plus loin et avec beaucoup plus d'audace que celle de l'année 772.

Mais un incident grave risque alors de tout compromettre. Pendant que Charles s'est enfoncé vers l'est, les Westphaliens surprennent et massacrent les troupes qu'il a laissées sur la rive gauche de la Weser pour en garder les passages. L'auteur des *Annales royales primitives*<sup>2</sup> a une façon divertissante, et qui rappelle le ton de certains communiqués officiels, de transformer ce revers en succès : « Les Saxons, note-t-il, livrèrent bataille au lieu dit Lidbach<sup>3</sup>. Les Francs, grâce à Dieu, remportèrent la victoire et plusieurs d'entre eux furent tués par les Saxons. » Comme l'annaliste ajoute aussitôt que Charles, rappelé en hâte, est venu à la tête de son armée venger le massacre de ses soldats, le lecteur ne peut se défendre d'un mouvement de scepticisme à l'annonce d'une aussi brillante « victoire », qu'il a fallu aussi vite « réparer ».

Au surplus, quelque vingt-cinq ans après, le remanieur de ces mêmes *Annales royales*<sup>4</sup> ne fait pas difficulté pour reconnaître le vrai caractère de l'événement. Il confesse que les troupes placées le long de la Weser se laissèrent surprendre par les Saxons, lesquels, pénétrant dans leur camp à la faveur de la nuit, en se mêlant à des fourrageurs, qui regagnaient leurs postes, réussirent à faire des

*ambas ripas obtinuerunt et multi Saxones ibi occisi sunt.* » D'après ce récit, *Brunisberg* semble être le *Brunsborg*, qui domine le confluent de la Nethe et de la Weser, à trois kilomètres au sud d'Hörter.

1. « In pago qui dicitur Bucki » (*Annales royales*, première rédaction, éd. Kurze, p. 42). C'est le pays dont Buckeburg est le centre.

2. Édition Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 42.

3. Ce nom, que le remanieur des *Annales royales* (éd. Kurze, p. 43) donne sous la forme *Hlidbeki*, est considéré généralement comme désignant Lübbecke, qui est à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de la Weser, à la hauteur de Minden. On ne peut s'empêcher toutefois de remarquer que cela est déjà bien loin du fleuve.

4. Édition Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 43.

Francs endormis un terrible carnage (*non modicam incautae multitudinis caedem*). La surprise fut si complète et le coup si rude qu'après avoir parlé de la défense désespérée opposée aux assaillants par ceux qui avaient pu se ressaisir, l'annaliste ajoute en termes énigmatiques, mais qui en laissent supposer long, que l'ennemi « se retira aux conditions que la difficulté de la situation permit de conclure avec eux<sup>1</sup> ».

Cet intermède tragique ne changea point le caractère général de la campagne entreprise par Charlemagne; mais il fait bien ressortir ce qu'il y a de précaire dans les résultats obtenus par ces rapides incursions en territoire ennemi.

On n'en continue pas moins à suivre les mêmes errements : après avoir hâté sa marche de retour afin de châtier les Westphaliens rebelles responsables du massacre du Lidbach, Charlemagne, ayant piétiné à nouveau leur pays, reçoit leur soumission, leurs otages et rentre hiverner à Schlestadt, persuadé sans nul doute que les Saxons vont désormais rester calmes<sup>2</sup>. La seule précaution qu'il prenne contre un retour offensif de leur part consiste à laisser garnison dans Heresburg et dans Syburg<sup>3</sup>.

Précaution médiocre; car dès le printemps suivant (776) la Saxe se soulevait en masse et les deux garnisons restaient isolées, exposées aux coups des barbares. Heresburg tomba aussitôt. L'annaliste<sup>4</sup> met

1. « Ex pacto quod inter eos in tali necessitate fieri poterat discesserunt. » — On croit rêver quand on voit les historiens allemands modernes discuter gravement et longuement la question de savoir si la bataille de Lidbach fut, oui ou non, pour les Francs une grande victoire. Nombreux sont ceux qui entendent le texte des *Annales royales* remaniées de la façon suivante : l'ennemi en fuite fut obligé de capituler! M. Kurze (*Annales regni Francorum*, p. 43, n. 2) dit encore avec beaucoup de sérieux : « Diversae hominum doctorum de hac pugna sententiae... Mihi Saxones in majore necessitate videntur fuisse. » Il ne fait, au surplus, que s'approprier l'opinion de Sybel, lequel disait pour conclure : « La victoire est la victoire, même quand elle a été un moment compromise... » (H. von Sybel, *Die karolingischen Annalen*, dans la *Historische Zeitschrift*, t. XLII, 1879, p. 272). On trouvera dans Abel et Simpson, *op. cit.*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., p. 230, n. 3, un relevé des principales opinions émises à propos de cet incident.

2. *Annales royales* (première rédaction), dans Kurze, *op. cit.*, p. 42.

3. Pour ce dernier détail, se reporter au récit des événements de l'année suivante dans les *Annales royales* (*ibid.*, p. 44), où nous voyons les garnisons franques d'Heresburg et de Syburg assiégées par les Saxons. C'est en s'en inspirant que l'annaliste de Lorsch note sous l'année 775 : « ... conquesivit castella quae dicuntur Aeresburg et Sigiburg posuitque *ibidem* custodias » (*Annales Mosellani*, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XVI, p. 496; *Annales Laurehamenses*, *ibid.*, t. I, p. 30, et éd. E. Katz, p. 31).

4. L'auteur des *Annales royales* primitives (éd. Kurze, p. 44-46), que nous continuons à suivre.



naturellement le fait sur le compte de la trahison. Syburg résista mieux, et les Francs qui défendaient la place réussirent même à repousser en désordre jusqu'à la Lippe les assiégeants pris de panique. Mais la situation demeurerait si critique que Charlemagne, averti, rassemblait l'ost sans perdre de temps<sup>1</sup> et rentrait en pays saxon.

Cette fois la politique du roi franc se précise. Appliquant avec plus d'ampleur la méthode inaugurée en 775 par l'établissement de garnisons fixes à Heresburg et Syburg, il tend à organiser une ligne avancée de protection à quelque distance de la frontière ou, pour employer l'expression du temps, une « marche » destinée à couvrir les territoires francs limitrophes. Aussi, venant du sud<sup>2</sup>, se contente-t-il de pousser en forces jusqu'à la Lippe, au delà de laquelle il refoule vigoureusement l'ennemi; puis il tient à Lippspringe, aux sources de la rivière, ce même genre de « plaid » qu'il avait tenu durant les campagnes antérieures sur la Weser et sur l'Ocker. Les Saxons y viennent, comme de coutume, se soumettre en protestant de leur bonne foi, dont on commençait à douter, et sans doute aussi livrent quelques otages<sup>3</sup>. Mais aussitôt après les défenses d'Heresburg

1. Le soulèvement éclate pendant que Charlemagne est retenu en Italie. Il est encore le 17 juin à Ivree (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karol.*, t. I, n° 112), d'où il gagne la vallée du Rhin par la grand-route romaine. Il s'arrête à Worms, où il tient le plaid général (*Annales regni Francorum*, éd. Kurze, p. 46) — dans le courant du mois d'août probablement — et où, par suite, s'assemble l'armée.

2. Le rassemblement de l'ost ayant eu lieu à Worms (voir note précédente) et Charlemagne faisant diligence (*sub celeritate*, écrit l'annaliste), il est évident que l'armée franque a dû marcher vers le nord en direction générale de la Lippe supérieure. Nous sommes donc ici tout à fait de l'avis de Kentzler (*Karls des Grossen Sachsenzüge, 776-785*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XII, p. 324), qui rejette, avec raison selon nous, l'opinion contraire d'Abel (*Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, 1<sup>re</sup> éd., p. 203), dont Simson (*ibid.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 261-262) hésite encore à se séparer.

3. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze (*Annales regni Francorum*, p. 46). Ces annales résument comme suit les clauses de l'accord : « Et Saxones perterriti omnes ad locum ubi Lippia consurgit venientes ex omni parte et reddiderunt patriam per wadium omnes manibus eorum et sponde-runt se esse christianos et sub dicione domni Caroli regis et Francorum subdiderunt », ce qui, sous la plume du remanieur (*ibid.*, p. 47), a été remplacé par cette vague paraphrase : « Nam ad fontem Lippiae veniens immensam illius perfdi populi multitudinem velut devotam ac supplicem et quam erroris sui paeniteret veniam poscentem invenit. Cui cum et misericorditer ignovisset et eos qui se christianos fieri velle adfirmabant baptizari fecisset, datis et acceptis pro fide servanda fraudulentis eorundem promissionibus, obsidibus quoque quos imperaverat receptis... » — *Reddere per wadium* signifie évidemment « engager » (probablement avec remise par les vaincus, *manibus eorum*, d'un

sont remises en état<sup>1</sup>, une nouvelle place forte — qui, en l'honneur du roi franc, reçoit le nom de Karlesburg<sup>2</sup> — est établie sur les bords mêmes de la Lippe<sup>3</sup>; et la suite des événements prouvera que toute la région où sont disposées en triangle ces deux forteresses et celle de Syburg va désormais former une zone d'occupation franque où les armées de Charlemagne circuleront librement.

Autre fait qui dénote une tendance nouvelle<sup>4</sup> : on n'estime plus

objet symbolique, tel qu'un fétu de paille, en signe de « tradition ». Mais il va de soi — et c'est ce qu'a bien compris Waitz (*Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. III, 2<sup>e</sup> éd., p. 128) — qu'en désignant ainsi leur terre comme gage de leur bonne foi, les Saxons n'entendent point s'en dessaisir. La garantie au fond est médiocre : c'est un gage à conquérir éventuellement que les Saxons offrent au vainqueur. Et l'on est surpris de voir Hauck (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, 2<sup>e</sup> éd., p. 375) conclure de là que désormais la Saxe n'est plus pour Charlemagne qu'« une partie du royaume franc ».

1. Nous continuons à suivre la première rédaction des *Annales royales* (Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 46).

2. Les *Annales royales* (loc. cit.) ne donnent pas le nom de cette forteresse. Elles écrivent seulement, sans préciser : « alium castrum super Lippiam. » Le remanieur (*ibid.*, p. 47) n'en dit pas davantage. Mais dans les *Annales Mosellani* on lit : « Et aedificavit civitatem super fluvio Lippiae, quae appellatur Karlesburg » (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XVI, p. 496). Ce renseignement a été reproduit en ces termes dans les *Annales de Petau* : « Aedificaverunt Franci in finibus Saxonorum civitatem, quae vocatur Urbs Caroli » (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 16). Les *Annales Maximiniani* disent de même : « Franci civitatem fecerunt in Saxonia, quae dicitur Urbs Caroli » (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XIII, p. 21), mais elles ne sont, à leur tour, qu'une reproduction des *Annales de Petau*.

3. C'est ce que disent les *Annales royales* (voir note précédente), mais l'emplacement précis de la forteresse est incertain. Kentzler (*Karls des Grossen Sachsenzüge*, 776-785, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XII, p. 325, n. 3), faisant sienne l'opinion d'Abel (*op. cit.*, t. I, 1<sup>re</sup> éd., p. 252, n. 5; 2<sup>e</sup> éd., par Simson, p. 312, n. 5), le cherche vers le confluent de la Lippe et du Rhin. Il allègue un passage des *Annales de Petau*, où il est question, sous la date de 778, d'une irruption des Saxons qui, « se dirigeant vers le Rhin » (*amne Rene properantes*), incendient « la cité que les Francs avaient construite en-deçà du fleuve Lippe » (*civitatem quae Franci construxerunt infra flumen Liplam*). Cette « cité », d'après le contexte (année 776), est Karlesburg. Mais l'annaliste, dont les dires sont peut-être d'ailleurs sujets à caution (voir plus loin), ne dit pas qu'elle fût voisine du Rhin. Tout semble même nous inviter à la situer, non vers l'embouchure, mais vers la source de la Lippe; car nous allons voir les Saxons venir de Lippespringe y recevoir le baptême. La seule indication de l'annaliste qu'il faille retenir est que Karlesburg se trouvait sur la rive gauche de la Lippe : la logique seule eût suffi à nous le faire admettre.

4. Hauck (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, 2<sup>e</sup> éd., p. 374) relève, lui aussi, que c'est la première fois depuis 772 que « la question religieuse est abordée au cours des négociations de paix » avec les Saxons; mais il croit à une conversion spontanée et « volontaire » (*freiwillig*), ce qui est une étrange illusion.

qu'il soit suffisant de terroriser les Saxons; on veut les pacifier en les civilisant, en les amenant à la religion chrétienne; ou du moins à l'apostolat individuel de quelques missionnaires se superpose l'œuvre officielle et systématique de conversion<sup>1</sup>. Lors de l'entrevue de Lippspringe, Charlemagne exige de tous ceux qui viennent à lui l'abjuration du paganisme; et c'est sous les remparts mêmes de Karlesburg, symbole de la force franque, que les Saxons reçoivent peu après le premier de ces baptêmes « volontaires » qui se multiplieront presque à l'infini par la suite<sup>2</sup>.

Quelques mois plus tard (777), au retour de l'été<sup>3</sup>, nous retrouvons Charlemagne dans la vallée de la Lippe, à Paderborn, où les Saxons, intimidés, continuent à venir protester de leur soumission et recevoir l'eau baptismale. Ils vont jusqu'à répondre sur leurs biens et sur leur propre liberté de la sincérité de leurs sentiments<sup>4</sup>, de sorte qu'on a l'illusion à la cour carolingienne que la victoire est complète et que les barbares, à bout de forces, se laissent gagner en masse à la foi chrétienne et à la cause franque : « De tous les points de la Saxe, écrit l'annaliste officiel, les Saxons accoururent, sauf Widukind et un petit nombre d'autres rebelles »; et il parle un peu plus loin de la « foule » de ceux qui abjurèrent alors le paganisme et pro-

1. Il faut observer toutefois qu'ici encore il y avait des précédents, et pour la Saxe même. En 744, quand Carloman réussit à soumettre sans combat un groupe de Saxons voisins de ses États, un chroniqueur affirme qu'une partie d'entre eux se fit baptiser (Continuateurs de Frédégaire, § 113, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores rerum merovingicarum*, t. II, p. 180), et au témoignage du même narrateur (§ 117) Pépin parvint à un résultat identique trois ans plus tard (*ibid.*, p. 181). Mais ce furent des baptêmes sans lendemains.

2. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 46.

3. Charlemagne est encore le 8 juin à Nimègue (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karol.*, t. I, n° 117), où il a été passer les fêtes de Pâques et d'où il peut facilement gagner les bords de la Lippe.

4. Voici comment s'exprime à ce sujet l'annaliste : « Ibique multitudo Saxonum baptizati sunt et secundum morem illorum omnem ingenuitatem et alodem manibus dulgtum fecerunt si amplius inmutassent secundum málam consuetudinem eorum, nisi conservarent in omnibus christianitatem vel fidelitatem supradicti domni Caroli regis et filiorum ejus vel Francorum » (*Annales royales*, 1<sup>re</sup> rédaction, éd. Kurze, p. 48). Le sens général du passage, sur lequel s'est exercée la subtilité de plus d'un commentateur, est très suffisamment clair : les chefs saxons — car il ne peut, cela va de soi, s'agir de tous les Saxons de naissance libre ni même sans doute de tous les Saxons de naissance noble — répondent sur leurs biens et sur leur liberté personnelle de l'exécution loyale du traité. C'est, somme toute, à peu de chose près, la réédition de ce qui s'était passé l'année d'avant (voir p. 259, n. 3), et les mots *secundum morem illorum* (que l'annaliste emploie constamment dans le sens de « suivant leur habitude ») sont précisément, selon toute vraisemblance, une allusion aux engagements non moins solennels qu'ils avaient pris quelques mois plus tôt.

mirent fidélité au roi Charles et à ses fils<sup>1</sup>. Le poète Angilbert croit même devoir célébrer sur le mode lyrique cet éclatant succès<sup>2</sup>. Il exulte à l'idée que Charlemagne a réussi à écraser la race infâme des Saxons en teignant son glaive de leur sang<sup>3</sup> et à faire de ces païens forcenés des adeptes du vrai Dieu<sup>4</sup>.

\*  
\* \*

Il s'en fallait pourtant encore de beaucoup que toute la Saxe fût soumise. On s'en aperçut dès 778.

A cette date, groupés autour de Widukind — un Westphalien, qui allait être désormais considéré comme l'âme de toutes les coali-

1. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 48.

2. *Monumenta Germaniae, Poetae latini medii aevi*, t. I, p. 380-381. Le poète donne lui-même dans ses vers la date de l'événement qu'il célèbre :

Jam septingentos finitos circiter annos  
Et septem decies, ni fallor, supra relictis,  
25. Ut tradit, septem, priscorum calculus index,  
Adsunt praesentis defluxa temporis anni  
Quo Carolus nono regnat feliciter anno,  
In quo Saxonum pravo de sanguine creta  
Gens meruit regem summum cognoscere coeli.

3. *Ibid.*, vers 45 :

Per vim virtutum, per spicula lita cruore  
Contrivit sibimet gladio vibrante subegit.

4. Il est excessif toutefois de croire avec Hauck (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, 2<sup>e</sup> éd., p. 375), pour ne citer que lui, qu'à cette date de 777 Charlemagne ait arrêté et commencé à réaliser tout un vaste programme d'organisation ecclésiastique de la Saxe. Hauck parle de la réunion à Paderborn d'un synode où ce programme aurait été élaboré, pour cette unique raison qu'un acte du mois de décembre 777 fait allusion au « *senodalis concilius* » tenu en cette localité (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, p. 165, l. 29). Outre que les mots « *senodalis concilius* » ne désignent pas nécessairement un véritable synode ecclésiastique, distinct de l'« assemblée générale » régulière (voir, par exemple, un capitulaire de 779, dans Boretius, *Capitularia*, t. I, p. 47), il y a lieu d'observer que nulle part il n'est dit qu'on y ait pris des décisions du genre de celles que Hauck imagine. Il invoque, il est vrai, aussi (*loc. cit.*, p. 375, n. 3) le biographe de Sturm, qui place avant la mort de son héros († 779) la division de la Saxe en diocèses. Mais nous verrons plus loin (note additionnelle placée à la fin de cette étude) que cette indication provient d'une utilisation maladroite d'un passage des *Annales de Lorsch* relatif à l'année 780 et qui est d'ailleurs lui-même d'une valeur contestable. Notons, au surplus, qu'après avoir parlé d'organisation ecclésiastique de la Saxe dès 777, Hauck n'hésite pas à reconnaître (*loc. cit.*, p. 376) qu'il ne pouvait encore être question que d'une campagne de conversion, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.



tions — les Saxons de l'ouest se ruent dans la direction du Rhin, qu'ils atteignent aux environs de Deutz, en face de Cologne<sup>1</sup>; puis, remontant la rive droite du fleuve, à peu près sans doute jusqu'à la hauteur de Coblenz<sup>2</sup>, ils saccagent tout ce riche pays. Oubliant leurs beaux serments et leur édifiante conversion, ils pillent et incendient, suivant leur coutume, avec un acharnement particulier les églises et les abbayes qu'ils rencontrent nombreuses sur leur passage et détalent promptement, chargés de butin, par la vallée de la Lahn<sup>3</sup> dès que les armées franques ont été signalées à l'horizon.

Celles-ci<sup>4</sup>, lancées à leur poursuite, ne les rejoignent que sur l'Eder près de Leisa<sup>5</sup>, à la frontière de Hesse, au moment où ils

1. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 52. — Une chronique qui, dans sa forme actuelle, ne remonte qu'au XI<sup>e</sup> siècle, la *Chronique de Saint-Martin de Cologne* (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 214), porte qu'en l'année 778 les Saxons vinrent détruire ce monastère, qui, comme le remarque utilement Abel (Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 1<sup>re</sup> éd., p. 253; 2<sup>e</sup> éd., p. 313), se trouvait non pas à Cologne même, mais dans une île entre Cologne et Deutz. Le fait n'a rien d'in vraisemblable et, comme le compilateur de la chronique a certainement eu sous les yeux des notes anciennes, nous n'avons aucune raison, semble-t-il, de rejeter son assertion.

2. « Jusqu'au confluent de la Moselle », déclare le remanieur des *Annales royales* (éd. Kurze, p. 53). Mais cette indication, il ne fait que la déduire du texte primitif (*ibid.*, p. 52) qu'il paraphrase, comme nous l'en pouvons d'ailleurs déduire nous-mêmes avec vraisemblance quand nous y lisons, un peu plus loin, que les Saxons, à l'approche de Charlemagne, se sont repliés en remontant la vallée de la Lahn.

3. Par le *Logenehi*, c'est-à-dire le Lahngau, lit-on dans les *Annales royales* (première rédaction, éd. Kurze, p. 52). — Le biographe de Sturm, qui emprunte ici aux annalistes la trame de son récit (voir la note additionnelle placée à la fin de cette étude), ajoute que les moines de Fulda, affolés à l'annonce que les Saxons remontaient la vallée de la Lahn et les voyant déjà à leurs portes, s'enfuirent avec leurs reliques jusqu'à leur nouvelle terre d'Hammelburg (plus de douze lieues au sud), que Charlemagne venait de leur donner quelques mois plus tôt (voir *Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 116). Mais ils en furent quittes pour la peur (*Vita Sturmi*, ch. 23, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 376).

4. Des Austrasiens (*Franci orientales*) et des Alamans, précise le remanieur des *Annales royales* (éd. Kurze, p. 53), qui n'a sans doute pour lui que des raisons de vraisemblance tirées de la proximité du théâtre des opérations.

5. Le remanieur des *Annales royales* (éd. Kurze, p. 53) a supprimé de son texte ce nom, qui lui était probablement inconnu, et s'est borné à noter que le combat eut lieu « dans le pays de Hesse, sur l'Eder », au moment où les Saxons voulaient repasser le fleuve à gué (et ce dernier détail n'est évidemment qu'une conjecture logique). Le Poète saxon (I, vers 423, dans les *Monumenta Germaniae, Poetae latini medii aevi*, t. IV, p. 15), qui se borne à mettre en vers les *Annales royales* remaniées, a supposé que ce gué était celui de Battenfeld, près de Battenberg. Il n'y a, cela va de soi, aucune raison d'admettre l'exactitude de cette hypothèse, superposée à celle de l'annaliste, et

repassent la rivière pour rentrer dans leur pays ; elles les bousculent et en tuent « une multitude », déclare le premier rédacteur des *Annales royales*<sup>1</sup>, qui fait une brillante « victoire » de cette modeste et tardive revanche. Renchérissant, le remanieur<sup>2</sup> n'hésite pas à écrire que « quelques Saxons à peine » parvinrent à échapper.

Il est permis d'être un peu moins enthousiaste que ces admirateurs de commande et de constater qu'une fois de plus les Saxons avaient réussi à prendre au dépourvu le roi franc, parti plein de confiance pour l'Espagne, et avaient pu mettre impunément à sac une large portion du territoire franc sans rencontrer sur leur chemin le moindre obstacle<sup>3</sup>. Comme en 773, lorsque les Saxons avaient profité du départ de Charlemagne en Italie pour forcer la frontière de la Hesse, la première riposte avait été faible : l'ost de 778 avait été absorbée par la campagne d'Espagne, comme celle de 773 par la campagne de Lombardie. Tout ce que le roi avait pu faire sur le premier moment avait été d'expédier de petits détachements (*scaræ*) à la poursuite des pillards<sup>4</sup>. Encore en 778 ne dépassèrent-ils pas la frontière. C'est seulement au moment du plaid général de l'été suivant que, d'après la procédure habituelle, Charles fut en situation de lever une véritable armée en vue d'une nouvelle campagne de Saxe.

Les incidents de 778 avaient même été assez graves pour que ce pays restât deux années durant son objectif militaire. Mais les campagnes de 779 et de 780 demeurent conçues sur le même type que les précédentes : rien n'indique encore qu'on songe à incorporer la Saxe à l'État franc.

En 779, on s'en prend d'abord aux Westphaliens, auteurs responsables des plus récents pillages. Comme quatre ans plus tôt<sup>5</sup>, le plaid général et le rassemblement de l'ost ont lieu à Düren ; mais l'itinéraire suivi n'est plus le même. Pour pénétrer au cœur de la Westphalie, Charles passe le Rhin devant Lippeham<sup>6</sup>, au confluent de

encore bien moins d'imaginer avec Kentzler (*Karls des Grossen Sachsenzüge*, 776-785, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XII, p. 336), afin de tout concilier, que le combat a eu lieu sur l'Eder entre Leisa et Battenfeld !

1. Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 52.

2. *Ibid.*, p. 53.

3. Ces derniers événements se placent vers la fin de septembre. Le 15 août, eu effet, Charlemagne était encore dans les Pyrénées, revenant d'Espagne (Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., n° 2144). Or l'annaliste (*loc. cit.*, p. 52) écrit que le roi avait atteint Auxerre quand il apprit l'incursion des Saxons et prit des mesures pour y faire face.

4. « Et *scaræ* Francorum non occurrerunt obviam eis... » (*Annales royales*, première rédaction, éd. Kurze, *op. cit.*, p. 52).

5. Nous suivons les *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 54.

6. L'emplacement précis de cette localité, aujourd'hui disparue, n'est pas

la Lippe, puis, brisant la résistance ennemie devant Bocholt<sup>1</sup>, pousse droit dans la direction du nord-est. Il traverse ainsi la Westphalie de part en part et atteint la Weser en un endroit que l'annaliste nomme *Medofulli*<sup>2</sup>. Il y reçoit, selon le rite, des promesses de soumission et des otages des Saxons d'au delà du fleuve<sup>3</sup> et rentre ensuite « glorieux » dans son royaume.

En 780, il applique la même tactique à la Saxe de l'est. Le plaid général et le rassemblement de l'ost ont lieu en juillet à Lipp-

connu. Il est toutefois vraisemblable qu'il faut le chercher sur la rive droite du Rhin aux environs de la ville actuelle de Wesel. Cf. Abel et Simson, *op. cit.*, t. II, p. 588-589.

1. Cette localité, dont le nom est transcrit *Buochol*, *Bohholt*, *Bohholtz*, *Buocholz*, etc., dans les manuscrits des *Annales royales*, première rédaction, et *Buocholt* dans ceux du remaniement de ces mêmes annales (voir l'édition Kurze), a été identifiée tour à tour avec Bocholt, sur l'Aa, au nord de Wesel, et avec Bockholt, sur la rive droite de l'Ems, au nord de Münster. Cette dernière identification est rejetée avec raison dans Böhmer-Mühlbacher (*Regesten*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., n° 222 f), pour ce motif que l'annaliste place le combat de Bocholt à l'entrée des troupes franques en territoire westphalien. — Kentzler (*Karls des Grossen Sachsenzüge*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XII, p. 338) veut tirer parti d'un récit de très basse époque publié par Wilmans (*Zeitschrift für vaterländische Geschichte und Altertumskunde... Westfalens*, 2<sup>e</sup> série, t. VIII, p. 155), où il est question d'un second combat livré en un lieu dit *Mons Coisius*. Simson (Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., p. 334, n. 4) a déjà fait justice de ces fantaisies.

2. On ne sait où le situer. On a pensé à Uffeln (en supposant une forme ancienne : Mittel-Uffeln), dans la boucle de la Weser, à six kilomètres au sud de Rehme et treize kilomètres au sud de Minden. Mais cette identification, qui a les préférences d'un grand nombre d'érudits (voir notamment Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., n° 222 h), n'est guère admissible, Uffeln se trouvant sur la rive droite de la Weser et le texte de l'annaliste semblant exclure l'hypothèse du passage du fleuve par les troupes franques. — On a pensé également à Fuhlen, sur la rive gauche, en face d'Oldendorf, ce qui semble déjà un peu loin vers l'est; à Vlotho, sur la rive gauche aussi, mais uniquement parce que cette localité, dont le nom ne rappelle en aucune façon *Medofulli*, fait face à Uffeln (cf. Simson, dans Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., p. 335, note). On aurait peut-être pu tout aussi bien proposer Rothenuffeln, qui n'est pas sur la Weser, mais qui n'en est qu'à huit kilomètres, le premier rédacteur des *Annales royales* (le seul dont nous ayons ici à tenir compte, puisque le remanieur se borne à le paraphraser) ne disant pas expressément que le roi ait campé sur les bords mêmes de la rivière. Mais, en fait, nous en sommes réduits aux conjectures, et tout ce qu'il est permis de dire, c'est que *Medofulli* semble devoir être cherché dans la région où la Weser dessine un coude prononcé vers l'ouest et se rapproche ainsi beaucoup des limites de la Westphalie, la poursuite des Westphaliens ayant été, selon l'annaliste, menée jusqu'aux abords de ce lieu.

3. Le remanieur (éd. Kurze, p. 55) dit : « des Angrariens et des Ostphaliens », ce qui n'est qu'une interprétation, plus ou moins exacte, du texte primitif.

springe<sup>1</sup>, c'est-à-dire sur les confins de cette marche saxonne dont nous avons supposé la constitution quelques années plus tôt. La Weser est franchie, probablement à Hörter (comme en 775), et l'on atteint l'Ocker à Orhum<sup>2</sup>. Cette localité voit se renouveler une scène dont tant de fois déjà les rives de l'Ocker ou de la Weser (celles-ci l'an précédent encore) avaient été le théâtre : les habitants de la région y accourent pour protester de leur fidélité. S'il fallait en croire les *Annales royales*<sup>3</sup>, il en serait même venu du Bardengau, voire de Nordalbingie. Beaucoup reçoivent le baptême. Puis, comme naguère il avait traversé toute la Westphalie d'ouest en est, le roi traverse l'Ostphalie jusqu'au confluent de l'Ohre et de l'Elbe. Après quoi il reprend avec ses troupes le chemin de la France. Étant donné qu'il allait rester plus d'un an sans remettre le pied en Saxe, on est en droit de conclure qu'en 780, de même qu'en 779, il ne s'agissait encore pour lui tout au plus que d'une œuvre de pénétration militaire, politique et religieuse, mais nullement d'une véritable conquête.

Jusqu'où cependant entendait-il alors mener cette œuvre de pénétration? Avait-il déjà élaboré à tout le moins un plan d'ensemble de prédication de la foi chrétienne en Saxe? — Les *Annales royales* n'en disent rien; mais, après avoir résumé leur récit en quelques mots<sup>4</sup>, l'auteur des *Annales de Lorsch* ajoute que Charles « divisa

1. Un acte original de Charlemagne pour l'abbaye de Nonantola est daté : « Data v kal. agustas, anno XII et septimo regni nostri, actum Lippingapringae (sic) in Saxonia » (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 131), ce qui correspond au 28 juillet 780.

2. « In loco qui dicitur Orhaim ultra Obacro fluvio », disent les *Annales royales* (première rédaction, éd. Kurze, p. 56), qui continuent à nous servir de guide. On admet généralement qu'*Orhaim* désigne Ohrum (à six kilomètres au sud de Wolfenbüttel); s'il en est bien ainsi — et nous n'osons nous prononcer — il faut supposer qu'*ultra* est une erreur pour *infra*, Ohrum étant sur la rive gauche de l'Ocker.

3. *Loc. cit.*, p. 56. — Le premier rédacteur ne parle même que des Saxons du Bardengau et de la Nordalbingie. L'auteur du remaniement (*ibid.*, p. 57) a remplacé cette mention par celle de « Saxons des régions orientales » (*orientalium partium Saxones*). Cette correction est arbitraire; mais elle est d'accord avec les vraisemblances, car les Ostphaliens, dont le pays avait été parcouru par Charlemagne, ont dû faire, eux aussi, leur soumission.

4. « Domnus rex Carolus perrexit iterum in Saxonia cum exercitu et pervenit usque ad fluvium Heilba; et Saxones omnes tradiderunt se illi et omnes accepit obsides, tam ingenuos quam et lidos » (*Annales Laurehamenses*, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 31, et éd. Katz, p. 32; texte corrompu dans les *Annales Mosellani*, *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XVI, p. 497). La fin de la phrase n'a pas son équivalent dans les *Annales royales*; mais on peut douter que l'annaliste de Lorsch ait disposé sur ce point d'informations spéciales : qu'il y eût eu remise d'otages par les Saxons, cela



le pays entre les évêques, les prêtres et les abbés afin d'y baptiser et prêcher<sup>1</sup>. A pareille date, ce texte ne peut avoir qu'un sens : Charlemagne aurait alors confié à un certain nombre d'évêques, d'abbés et de prêtres le soin d'entreprendre dans la Saxe païenne et encore indépendante une œuvre analogue à celle que les Willibrord et les Boniface avaient été chargés d'accomplir en Frise au temps de Pépin<sup>2</sup>.

Que vaut ce renseignement d'un annaliste, qui n'écrivait pas avant l'extrême fin du VIII<sup>e</sup> siècle et qui se borne, en général, pour l'époque où nous sommes, à résumer sèchement les *Annales royales*? Il est difficile de le savoir au juste. On peut toutefois observer que les missionnaires n'avaient pas attendu l'année 780 pour pénétrer en Saxe et que, bien avant cette date, les rois francs s'étaient employés à leur faciliter une tâche dont les heureuses conséquences politiques ne pouvaient pas leur échapper<sup>3</sup>. Il n'apparaît pas non plus qu'il y ait eu en 780 une brusque extension du système<sup>4</sup>. Il est donc à craindre que la phrase de l'annaliste de Lorsch, si même elle repose sur des

allait de soi, bien qu'il n'en fût rien dit dans les *Annales royales*; et quant à cette précision supplémentaire que les otages comprenaient à la fois des hommes libres et des lites, elle a tout lieu de surprendre, les lites, comme on le sait, ne disposant que d'une liberté restreinte et étant dès lors de médiocres garants.

1. « Divisitque ipsam patriam inter episcopos et presbiteros seu et abbates ut in ea baptizarent et predicarent necnon et Winidorum seu et Fresonum paganorum magna multitudo credidit » (*Annales Laurehamenses* et *Annales Mosellani*, loc. cit.). — L'auteur des *Annales de Petau* a ce texte — et sans doute ce texte seul — sous les yeux quand il écrit : « Ipso quoque anno Saxones, derelinquentes idola, Deum verum adoraverunt et ejus crediderunt opera, eodem quoque tempore aedificaverunt ecclesias et venerunt ad dominum regem multa milia gentilium Winethorum hominum » (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 16).

2. Nous ne nous attarderons pas à discuter les affirmations des textes de basse époque, et qui sont parfois de véritables faux, qui ont été allégués pour faire remonter aux environs de 780 la fondation de la plupart des évêchés de l'ancienne Saxe. Abel et Simson (*op. cit.*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., p. 349-358) les ont depuis longtemps réduits à leur juste valeur. Cf. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, 2<sup>e</sup> éd., p. 388-391, et 405-413, et l'édition des actes de Charlemagne dans les *Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n<sup>os</sup> 240, 245, 271, 273.

3. Cf. Hauck, *op. cit.*, t. II, 2<sup>e</sup> éd., p. 367-369.

4. Hauck, qui reporte du reste la mesure à l'année 777 (voir plus haut, p. 262, n. 4), propose (*op. cit.*, t. II, 2<sup>e</sup> éd., p. 376-378) une explication ingénieuse : Charlemagne aurait assigné une zone d'action à chaque évêché voisin (Cologne, Mayence, Utrecht, Würzburg, Liège et peut-être Reims et Châlons-sur-Marne) et à quelques monastères (Fulda, Amorbach, Hersfeld, Corbie et d'autres sans doute). Malheureusement ce n'est qu'une hypothèse et Hauck doit avouer lui-même que les preuves concluantes manquent.

données sérieuses, ne soit le résultat d'une mauvaise interprétation de quelque texte aujourd'hui disparu ou qu'il en faille restreindre considérablement la portée, en supposant, par exemple, qu'elle vise seulement la désignation de missionnaires dans une région nouvelle, celle du nord-est de la Saxe<sup>1</sup>, où jusqu'alors, semble-t-il, les Francs n'avaient pas encore paru.

\*  
\* \*

Pendant près de deux ans, on n'entend plus parler des Saxons. Charlemagne les croit pacifiés ou du moins tenus en respect. Aussi à l'automne 780 va-t-il tranquillement à Rome faire ses dévotions<sup>2</sup>, pour ne plus reparaitre en Germanie avant l'été 782.

Quittant alors sa résidence de Quierzy, où il avait été passer les fêtes de Noël et de Pâques<sup>3</sup>, il se dirige par étapes vers la frontière méridionale de la Saxe. Le 4 juillet il est à Düren<sup>4</sup>, sur la route de Cologne, où il franchit le Rhin; et de là il pénètre dans la marche saxonne, où l'assemblée générale a été convoquée, comme deux ans plus tôt. Le lieu de réunion est encore Lippspringe. Les Saxons y reviennent faire acte de soumission; et quand on se sépare, ce n'est pas chez eux, mais contre les Sorabes que l'ost est envoyée<sup>5</sup>. Quoique Charlemagne ne prenne pas lui-même le commandement de ses troupes, il se croit si sûr de la masse des Saxons, en dépit de l'agitation que Widukind continue à entretenir parmi eux, qu'il reprend aussitôt le chemin de la France: l'assemblée générale siégeait encore le 25 juillet<sup>6</sup>; le 28, Charlemagne était déjà à Hers-

1. D'après le biographe de saint Willehad, celui-ci aurait précisément reçu à cette date de 780 la mission d'évangéliser le pays de Wihmode et d'autres missionnaires (qui devaient être massacrés deux ans plus tard) auraient été envoyés dans diverses régions voisines de la basse Weser (*Vita S. Willehadi*, ch. 5, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 381). Mais, comme notre auteur avait pour composer son récit le texte même des *Annales de Lorsch* sous les yeux, on peut craindre qu'il n'ait fait ici qu'en développer arbitrairement les données pour les appliquer à son héros (cf. ci-dessous, p. 273, n. 1, et la Note additionnelle placée à la fin de cette étude).

2. Cf. Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., n° 231 a et suiv.

3. Cf. *ibid.*, n° 246 à 250.

4. Un acte de lui pour l'église de Fritzlar est daté de ce lieu, « IIII. non. jul., anno XIII. et VIII. regni nostri » (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 142).

5. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 56.

6. Un acte de Charlemagne daté de ce jour est délivré « harlbergo publico ubi Lippia confluit » (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 143). Dans le texte de cet acte (que nous ne connaissons que par de médiocres copies), il faut évidemment corriger le titre d'*imperator Romanorum* en celui de *patricius Romanorum*.

feld, en Hesse<sup>1</sup>, et trois semaines plus tard, à Herstal près de Liège<sup>2</sup>.

Parmi les mesures arrêtées à Lippspringe, il en est une que nous ne connaissons que par l'annaliste de Lorsch, mais qui fournirait, si l'on pouvait se fier à ce témoignage, un autre symptôme de la confiance qui régnait alors à la cour carolingienne : Charles aurait « institué en Saxe des comtes pris parmi l'élite de la noblesse saxonne<sup>3</sup> ». Faut-il entendre par là que désormais la Saxe fut divisée en comtés à l'instar des autres parties du royaume et soumise, dans son ensemble, au même régime administratif ? Aujourd'hui nul n'en doute<sup>4</sup>. Seul ou presque seul, K. von Richthofen<sup>5</sup> discute l'assertion de l'annaliste — dont un autre érudit allemand, W. Kentzler, n'hésite pourtant pas à dire qu'elle mérite « d'être crue sans réserves<sup>6</sup> » — mais c'est pour aller plus loin que ses émules et affirmer que la seule nouveauté de l'acte de 780 a dû être la nomination de comtes appartenant à la noblesse saxonne, Charlemagne n'ayant pu attendre jusque-là pour doter la Saxe d'une administration régulière.

Il est inutile de s'arrêter à cette opinion, qui n'a pour elle aucun texte ; mais, à supposer que l'annaliste de Lorsch ait eu à sa disposition des renseignements dignes de confiance et qu'il les ait reproduits fidèlement, on ne saurait encore en 782 parler d'incorporation des territoires saxons à l'État franc. Tout au plus Charlemagne a-t-il pu à cette époque nourrir l'espoir qu'en confirmant lui-même d'une façon officielle leur commandement aux chefs reconnus de ces Saxons<sup>7</sup>, qu'on croyait avoir enfin domptés, il se les attacherait plus

1. Comme le prouve un acte de lui daté de ce jour (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 144).

2. *Ibid.*, n° 146.

3. « Habuit Karlus rex conventum magnum exercitus sui in Saxonia ad Lipplabrunnen et constituit super eam comites ex nobilissimis Saxonum genere » (*Annales Mosellani*, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XVI, p. 497; *Annales Laurenschamenses*, *ibid.*, t. I, p. 32, et éd. Katz, p. 33). L'auteur des *Annales Maximiniani* (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XIII, p. 21) copie ce texte.

4. Voir, entre autres, Waltz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. III, 2<sup>e</sup> éd., p. 129; Kentzler, article cité, dans les *Forschungen*, t. XII, p. 350; Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., p. 417; Hauck, *op. cit.*, t. II, 2<sup>e</sup> éd., p. 382; tout récemment encore R. Schröder, *Der altsächsische Volksadel und die grundherrliche Theorie*, dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte; germanistische Abteilung*, t. XXIV (1903), p. 350.

5. K. von Richthofen, *Zur Lex Saxonum* (Berlin, 1868), p. 138, n. 3.

6. Kentzler, article cité, dans les *Forschungen*, t. XII, p. 351 : « Sie verdienen um so unbedingteren Glauben... »

7. Suivant l'annaliste de Lorsch (*Annales Mosellani* et *Annales Laurens-*

étroitement. Qu'il les ait même, par une assimilation factice avec les fonctionnaires francs, décorés du titre de « comtes », la chose ne paraît pas impossible. Mais on ne saurait, croyons-nous, aller plus loin sans sortir des limites de la vraisemblance.

Au surplus, Charlemagne se leurrait, s'il pensait en avoir fini avec la Saxe, et les faits allaient se charger de le lui prouver d'une façon éclatante.

L'armée qu'il avait dépêchée contre les Sorabes<sup>1</sup> était partie sous la conduite de trois *missi*, Adalgise, Geilon et Woradus, quand se produisit un incident plus douloureux encore que la surprise de Lidbach en 775 : l'armée franque tout entière se trouve subitement en présence d'une armée saxonne conduite par Widukind et se fait tailler en pièces aux Süntelgebirge, sur la rive droite de la Weser.

Ce désastre, qui va amener Charlemagne à renoncer à ses procédés de pénétration lente et à adopter résolument désormais une politique de conquête violente et brutale, a été de nouveau masqué par le premier rédacteur des *Annales royales*<sup>2</sup>, qui décidément excelle dans l'art de transformer en victoires les échecs les plus caractérisés. D'abord, comme pour mieux réduire, malgré tout, l'importance de l'affaire, il cherche à insinuer que l'armée franque n'était pas bien nombreuse, en déclarant qu'elle avait pour mission d'aller réduire « un petit groupes de Slaves (*Sclavos paucos*) qui s'étaient révoltés ». Ayant été informés en cours de route que Widukind avait soulevé les Saxons, les trois généraux francs auraient pris sur eux de se lancer contre cet ennemi que le hasard offrait à leurs coups : « Ayant rassemblé leurs troupes<sup>3</sup> » (et l'annaliste

*hamenses*, ann. 782, *loc. cit.*), ce sont ceux-là mêmes qui, se joignant à Widukind, vont quelques semaines plus tard donner le signal de l'attaque.

1. A noter que, d'après les *Annales royales*, première rédaction (éd. Kurze, p. 60), cette armée comptait des Saxons dans ses rangs (« exercitum Francorum et Saxonum »). Ce sont soit des Saxons de la marche saxonne, dont nous avons supposé la constitution au sud de la Lippe, soit, plus vraisemblablement, des contingents fournis par les tribus soumises qui, comme il était de règle pour les peuples tributaires ou vassaux, devaient envoyer des troupes pour combattre aux frontières voisines. — On verra de même quelques années seulement plus tard (en 798) les Abodrites, restées néanmoins indépendants, venir combattre aux côtés des troupes franques. Si des contingents saxons intervenaient réellement dans les mêmes conditions en 782, on en peut conclure qu'un pas nouveau a été fait cette année-là dans la voie de la soumission de la Saxe à la volonté franque. On ignore d'ailleurs ce qu'ont pu devenir ces contingents dans la suite de la campagne, quand l'armée, au lieu de marcher contre les Sorabes, s'attaqua aux partisans de Widukind.

2. Édition Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 60 et 62.

3. « Coniungentes supradictam scaram » (*ibid.*, p. 60). On pourrait hésiter sur le sens de cette expression et penser qu'il s'agit de la troupe des Saxons,



n'emploie plus maintenant pour les qualifier que le mot *scara*, qui désigne d'ordinaire un simple détachement), « ils se jetèrent sur les Saxons, sans en donner avis au roi Charles. » (Mais, s'ils ont remporté une victoire, pourquoi cette dernière observation, qu'on ne comprendrait que s'il s'agissait d'excuser une défaite?) « Ils leur livrèrent bataille; et combattant avec vaillance, tuant beaucoup de Saxons, les Francs furent victorieux. Et là tombèrent deux des *missi*, Adalgise et Geilon, au mont qu'on nomme Süntel ». L'annaliste conclut ensuite ce singulier bulletin de victoire par l'annonce de l'arrivée de Charlemagne, qui, « avec les Francs qu'il put assembler en hâte », accourut de l'autre bout de son royaume aussitôt la nouvelle reçue — la nouvelle de la victoire, ne l'oublions pas — pour aller châtier les « vaincus ».

Les contradictions de ce récit, dont certains détails révèlent une défaite, suffiraient, comme pour l'année 775, à nous laisser deviner ce qui s'est réellement passé, si le remanieur des *Annales royales* n'était, pour la seconde fois, entré dans la voie des aveux<sup>1</sup>. Son exposé n'est d'ailleurs pas encore d'une lucidité parfaite. Il est long, mais embarrassé : on y perçoit nettement le désir de plaider les circonstances atténuantes et de présenter les faits sous un jour aussi avantageux que possible. Il nous aidera néanmoins à rétablir la vérité. Le voici donc réduit à ses traits essentiels :

Ayant appris, tandis qu'ils marchaient contre les Sorabes, en coupant par la Saxe, que les Saxons, soulevés par Widukind, se préparaient à se jeter sur eux — et ce petit détail change déjà quelque peu la physionomie de l'incident — les généraux francs — trois

à la poursuite de laquelle l'armée franque s'est jetée (cherchant à la rejoindre, *conjungere*), si quelques lignes plus bas (p. 62) l'annaliste ne se servait du même mot *conjungere* pour parler de Charlemagne, « rassemblant en hâte » une armée de secours.

1. Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 61<sup>e</sup> et 63. — Nous avons déjà eu l'occasion de noter dans la seconde de ces études (*Rev. histor.*, t. CXXV, p. 310, 322, 325) qu'avant l'époque où fut exécuté le remaniement des *Annales royales*, une première retouche, impliquant un premier aveu, avait dû être opérée au récit primitif. C'est d'après ce récit retouché que l'auteur des *Annales de Metz* (première rédaction) écrit : « Les Saxons se jetèrent sur les Francs et, après un cruel combat, beaucoup tombèrent de part et d'autre. Parmi eux, Adalgise et Gallo succombèrent au mont qu'on nomme Süntel » (*Annales Mettenses priores*, éd. Simson, p. 70). — Il ne faut d'ailleurs pas s'arrêter au fait que l'annaliste attribue aux Saxons l'initiative de l'attaque : Simson signale avec raison dans son édition (p. 70, n. 6) que c'est son habitude d'intervertir ainsi les rôles. — Procédant sans doute de la même version retouchée, les auteurs des *Annales Nazariani* et des *Annales de Saint-Amand* avouent, de leur côté, le massacre des Francs (*Mon. Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 12 et 40).

généraux de marque, car l'un était chambrier, l'autre connétable et le troisième comte du palais royal — décident de prévenir les coups de ces adversaires imprévus, en allant les frapper eux-mêmes au point où ils achevaient leur concentration. A ce moment, « le comte Thierry, proche parent du roi, vient à leur rencontre avec les troupes qu'à l'annonce de la défection des Saxons, il avait pu précipitamment ramasser en pays ripuaire ». Et voilà encore un détail significatif : l'arrivée de cette armée de secours, levée avec précipitation et placée sous le commandement d'un comte de l'entourage du roi, indique qu'on connaissait, avant même que la rencontre eût eu lieu, toute la gravité de la situation, et souligne par avance l'étendue du désastre que les Francs allaient essuyer.

Dès son arrivée, Thierry conseille à ses collègues d'envoyer sans tarder des éclaireurs reconnaître l'emplacement des troupes saxonnes et épier leurs mouvements, puis, si le terrain est propice, de se jeter tous ensemble sur eux. L'avis est jugé bon, et les deux armées franques (qui avaient dû faire leur jonction entre la Weser et l'Ocker) s'avancent jusqu'au pied des monts Süntel<sup>1</sup>, au nord desquels les Saxons sont massés. Là on arrête le plan d'attaque : la première armée traversera la Weser, pour aller prendre les Saxons à revers par la gauche après avoir repassé le fleuve au nord-ouest<sup>2</sup>, tandis que l'armée de Thierry les tournera par la droite. Telle est du moins la manœuvre dont le texte peu explicite de l'annaliste laisse supposer le dessein<sup>3</sup>.

1. Vers Hameln, par conséquent.

2. Il n'y avait sans doute pas de route frayée au nord-ouest d'Hameln sur la rive droite de la Weser, que les Süntelgebirge, en cet endroit, surplombent et bordent de près, à plus de cent mètres de hauteur. D'où la nécessité, pour contourner les montagnes par le sud, de passer d'abord (à Hameln probablement) sur la rive gauche du fleuve que les troupes franques ont pu franchir ensuite à nouveau quelques kilomètres seulement en aval (peut-être à Fuhlen, en face d'Oldendorf, à une dizaine de kilomètres d'Hameln).

3. L'annaliste écrit : « Cujus (Theoderici comitis) consilio conlaudato, una cum illo usque ad montem qui Suntal appellatur, in cujus septentrionali latere Saxonum castra erant posita, pervenerunt. In quo loco cum Theodericus castra posuisset, ipsi, sicut cum eo convenerat, quo facilius montem circumire possent, transgressi Wisuram in ipsa fluminis ripa castra posuerunt » (éd. Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 61 et 63). A prendre ce texte à la lettre, les troupes des trois *missi* n'auraient donc passé la Weser qu'une seule fois, ce qui est matériellement impossible, les Saxons auxquels elles s'attaquèrent se trouvant, selon l'annaliste lui-même, sur la rive qu'elles venaient de quitter, ainsi d'ailleurs que l'armée du comte Thierry, qu'elles rallièrent en désordre à l'issue du combat. — Nous devons dire toutefois que notre interprétation ne concorde pas avec celles qu'on a proposées jusqu'ici. La plupart des érudits, renonçant à expliquer les assertions de l'annaliste relatives au passage de la Weser, ont imaginé que le nom de « mont Süntel » visait ici non point les

Adalgise, Geilon et Woradus exécutent la manœuvre prévue. Mais craignant, assure l'annaliste, que l'on ne reportât sur Thierry seul le succès de l'entreprise, ils décident d'attaquer sans attendre que celui-ci ait pu achever son mouvement de conversion. Ils ajoutent à l'imprudence en se lançant à bride abattue sur les Saxons, « comme s'il n'y avait qu'à talonner des fuyards et non à rompre une armée rangée en bataille ».

« Ce combat, mal engagé, tourna mal. Car, cernés par les Saxons, ils furent presque tous tués. Ceux qui parvinrent néanmoins à échapper se sauvèrent non point jusqu'à leur camp de départ, mais jusqu'à celui de Thierry, de l'autre côté de la montagne. » Et l'annaliste clôt mélancoliquement son récit sur la réflexion suivante : « Les pertes subies par les Francs dépassèrent toute proportion, car deux des *missi*, Adalgise et Geilon, quatre comtes et jusqu'à vingt personnages appartenant à l'élite de la noblesse furent parmi les morts, sans compter tous ceux de leurs compagnons qui préférèrent périr avec eux plutôt que de leur survivre. »

Ainsi les Saxons, que Charlemagne croyait avoir bien en main, se sont en 782 secrètement levés en masse : car, pour avoir aussi complètement anéanti l'armée des trois *missi*, sans que le comte Thierry ait pu aussitôt en tirer vengeance, il n'y a pas à douter que leurs forces ne fussent considérables<sup>1</sup>. Le roi franc s'est trouvé dès lors placé dans cette alternative : ou rester sur son échec ou écraser définitivement la Saxe. Entre ces deux solutions, son choix devait être vite fait; et ce fut cette fois sans désespérer qu'il

Süntelgebirge, sur la rive droite du fleuve, mais les Wiehengebirge, qui en sont indirectement (par l'intermédiaire des Wesergebirge) le prolongement sur la rive gauche (voir entre autres Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 1<sup>re</sup> éd., p. 355, 2<sup>e</sup> éd., p. 430-432; Kentzler, article cité, dans les *Forschungen*, t. XII, p. 368-371). Il est assez inutile de discuter cette thèse aventureuse, qui fait fi aussi délibérément des textes que des données géographiques.

1. Le biographe de saint Willehad (*Vita S. Willehadi*, chap. 6, *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 381-382) rapporte quelques détails qui fourniraient, si nous pouvions nous fier sans réserve à ses affirmations, un autre indice de la gravité et de l'étendue du mouvement : les Saxons, se levant comme pour une guerre sainte, se seraient précipités sur les missionnaires chrétiens et en auraient fait une véritable hécatombe. Willehad, qui évangélisait le pays de Wihmode (entre basse Elbe et basse Weser), n'aurait évité la mort que par une fuite rapide; mais plusieurs de ses compagnons auraient été massacrés soit dans la même région, soit dans les régions voisines (le nord et le nord-ouest de la Saxe). Mais la Vie de saint Willehad n'inspire qu'une confiance médiocre, — on verra pourquoi dans la Note additionnelle qui clôt cette étude. Aussi hésitons-nous à la suivre sur ce point.

s'apprêta à noyer la rébellion dans le sang et à réduire la Saxe en province.

\* \* \*

Quand la nouvelle de la défaite parvint à Charlemagne, la situation se présentait ainsi : les débris de l'armée des trois *missi* avaient rallié en désordre l'armée du comte Thiéri et, bien qu'on ne nous dise rien du sort de cette dernière, il est probable qu'elle avait été entraînée elle-même dans la déroute. Mais les Saxons se replièrent à leur tour vers le nord dès que parut la deuxième armée de secours dont le roi avait pris en personne le commandement : ce ne fut qu'au confluent de l'Aller et de la Weser qu'il put prendre contact avec eux, et la promptitude de la riposte avait été telle que, désarmés, cernés peut-être, ceux-ci se virent contraints de capituler. La vengeance de Charles fut terrible : Widukind, qui avait réussi à s'enfuir chez les Danois, ne put être atteint; mais le roi exigea la remise de 4,500 rebelles qui, près de Verden, furent tous impitoyablement passés par les armes<sup>1</sup>.

Cependant, le premier moment de désarroi et de terreur dissipé, les Saxons se ressaisissent. Aussi Charlemagne ne s'arrête-t-il pas en si bonne voie. Dès le début de l'été<sup>2</sup> 783, il est devant Detmold, au nord du Teutoburgerwald. Il y vient, affirme le premier rédacteur des *Annales royales*<sup>3</sup>, suivi seulement d'une poignée d'hommes (*cum paucis Francis*); il y trouve les Saxons rangés en bataille, les attaque, les met en fuite; « et, grâce à Dieu, les Francs sont vainqueurs et les Saxons tombent en telle foule que bien peu réussissent à s'échapper. » — Tel est le récit de l'annaliste et sur ce point il est à peu près invérifiable. Pourtant on peut s'étonner qu'une simple poignée d'hommes ait suffi une fois de plus à Char-

1. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 62. — Quelques érudits allemands ont voulu, pour laver de cette tache la mémoire de Charlemagne, nier la réalité de l'hécatombe de Verden. Ils ont supposé une erreur de chiffres chez l'annaliste. Ce sont là des hypothèses sans consistance. Cf. D. Schäfer, *Die Hinrichtung der Sachsen durch Karl den Grossen*, dans la *Historische Zeitschrift*, t. LXXVIII (2<sup>e</sup> série, t. XLII), ann. 1897, p. 18-38 (spécialement p. 36-38), et une note anonyme dans les *Mittheilungen des Instituts für österr. Geschichtsforschung*, t. XI (1890), p. 506.

2. Il est encore le 30 avril à Thionville (Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., n° 261 b); et, quelle que fût sa hâte à regagner la Saxe, il n'est pas possible qu'il se soit mis en campagne avant l'époque où l'état des prairies s'y prêtait, c'est-à-dire le début de l'été (cf. *Annales royales* remaniées, ann. 798 et 820, éd. Kurze, p. 103 et 152).

3. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 64.



lemagne pour faire une hécatombe de Saxons; et le doute s'accroît quand on apprend immédiatement après que, loin d'exploiter ce premier succès, Charlemagne s'est replié vers le sud, sur Paderborn, pour y rejoindre le gros de ses troupes.

Cette retraite, que le remanieur des *Annales royales*<sup>1</sup> essaie tant bien que mal d'expliquer par la nécessité de laisser à l'est le temps d'arriver de France, est suivie bientôt d'une nouvelle marche en avant contre l'ennemi qui s'est reformé lui-même au nord-ouest, sur la Hase. Nouveau combat, nouvelle hécatombe : « un nombre non moins élevé de Saxons » reste sur le champ de bataille. Après quoi, Charles, s'ouvrant la route de l'est, avance victorieusement jusqu'à l'Elbe<sup>2</sup>.

Mais les Saxons se raidissent contre l'envahisseur. Au pays de Widukind surtout, en Westphalie, la résistance se fait de jour en jour plus farouche; et en 784 une partie des Frisons, rejetant le joug, font cause commune avec leurs voisins de l'est<sup>3</sup>.

Charlemagne redouble d'efforts. Il traverse à nouveau la Westphalie de part en part<sup>4</sup>, de Lippeham à Hockeleve (aujourd'hui Petershagen)<sup>5</sup>, sur la Weser; puis, tandis que son fils Charles refait aussitôt de la Weser au Rhin le chemin inverse afin de ne pas laisser aux Westphaliens le temps de se reformer, il se dirige à marches forcées vers les pays de l'est : les inondations rendant impraticable la traversée des plaines du moderne Hanovre, il n'hésite pas à faire un long détour par la Thuringe, d'où il gagne les val-

1. Édition Kurze, *op. cit.*, p. 65.

2. Il est de retour à Worms le 9 octobre (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karol.*, t. I, n° 150).

3. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 66 : « Et tunc rebellati sunt iterum Saxones solito more et cum eis pars aliqua Frisonum. » — Le biographe de saint Liudger (*Vita S. Liudgeri*, chap. 18, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 410) fait allusion à cette défection des Frisons : gagnés par la propagande saxonne, tous ceux d'entre eux qui habitaient à l'est du lac Flevo (le Zuiderzée) auraient secoué le joug et abandonné la foi chrétienne. Bien que le biographe, l'évêque Altfrid, n'ait pas composé son œuvre avant 839 (voir la Note additionnelle placée à la fin de cette étude) et ait, par suite, facilement pu utiliser les *Annales royales*, les détails qu'il donne semblent indiquer qu'il disposait aussi d'autres sources de renseignements.

4. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 66.

5. A neuf kilomètres en aval de Minden. C'est du moins l'identification la plus vraisemblable (cf. Kentzler, article cité, dans les *Forschungen*, t. XII, p. 385, n. 1; Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., p. 470; Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., n° 266<sup>e</sup>). L'annaliste appelle ce lieu *Huculvi*. On trouvera dans Abel et Simson (p. 470, n. 7) l'indication des autres localités auxquelles on pourrait encore songer.

lées de la Saale et de l'Elbe, pour aller finalement<sup>1</sup> camper à Schöningen (entre l'Aller et l'Ocker), où il dicte ses conditions aux Ostphaliens<sup>2</sup>.

L'est semble soumis, mais l'ouest se montre indomptable. Le jeune roi Charles, fils de Charlemagne, n'arrive que par la force à s'y frayer un chemin. Il doit livrer bataille dans le Dreingau, au nord de la Lippe, dont l'ennemi cherche à lui interdire le passage; et l'auteur des *Annales royales* se félicite comme d'un succès qu'il soit parvenu à rejoindre sain et sauf son père à Worms<sup>3</sup>.

C'est dire que la longue et dure campagne de l'été 784 n'avait pas encore permis d'arriver au but. Mais Charlemagne tenait bon : résolu désormais à briser coûte que coûte la résistance des barbares, il décide de repartir sans délai en Saxe, d'hiverner en pays ennemi et d'y demeurer jusqu'au triomphe complet des armes franques.

En effet, les troupes repassent le Rhin. Elles célèbrent les fêtes de Noël à Lügde<sup>4</sup>, sur l'Emmer, à une quinzaine de kilomètres de son confluent avec la Weser. Les premiers jours de l'année 785 retrouvent encore Charlemagne sur la rive gauche de ce dernier fleuve, quelques lieues plus loin, à Rehme, au confluent de la Werre<sup>5</sup>. Le mauvais temps, les inondations le forcent à se replier vers le sud et à ralentir les opérations durant quelques semaines. Il ne les interrompt pourtant pas tout à fait : d'Herësburg, où il a transporté son quartier général<sup>6</sup>, où il a même fait venir ses enfants

1. Après avoir traversé, en venant de l'Elbe, une localité que l'annaliste appelle *Stagnfurd* et qu'on croit être Steinfurt, bourgade aujourd'hui disparue, qui se trouvait sur les bords de l'Ohre, près de Neubaldensleben. Cf. K. von Richthofen, *Zur Lex Saxonum*, p. 143, note, d'après L. von Ledebur, dont nous n'avons pu voir la dissertation (voir plus haut, p. 252, n. 2).

2. Pertz a reproduit dans les *Monumenta Germaniae*, au tome II des *Leges*, le texte d'un prétendu pacte conclu le 13 août 784, à Schöningen, entre Charlemagne et les Ostphaliens. Boretius s'est avec raison refusé à insérer ce faux manifeste (qu'on attribue aujourd'hui en général au premier éditeur J. C. Harrenberg, 1758) dans sa collection de capitulaires, mais l'a néanmoins transcrit au tome I de son recueil à une place où l'on ne penserait guère d'ailleurs à l'aller chercher (*Capitularia*, t. I, p. 461). Cf. Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., n° 267, et Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., p. 473, n. 4.

3. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 68.

4. « Juxta Skidrioburg, in pago Waizzagawi, super fluvium Ambra, in villa Liuhidi » (*Annales royales*, première rédaction, éd. Kurze, p. 68). Lügde, sur l'Emmer, à sept kilomètres en aval de Schieder, et qui était bien situé dans le Weissgau, semble correspondre à la villa *Liuhidi* de l'annaliste.

5. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 68.

6. Les *Annales de Lorsch* (*Annales Mosellani*, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XVI, p. 497; *Annales Laurehamenses*, *ibid.*, *Scriptores*).

et sa jeune femme, Fastrade, épousée à l'automne 783, il organise et dirige souvent en personne de rapides incursions, tenant ainsi perpétuellement l'ennemi en haleine, le harcelant, lui détruisant ses bourgades, ses fortins et, pour reprendre la pittoresque expression de l'annaliste, « nettoyant les voies pour le moment où le temps redeviendrait propice<sup>1</sup> ».

Au retour de la belle saison<sup>2</sup>, en effet, après la tenue du plaid général à Paderborn, où l'ost de 785 avait sans doute été convoquée, les opérations d'ensemble reprennent<sup>3</sup>. Le roi parcourt et saccage une grande partie de la Westphalie et notamment le pays de Dersia, sur la rive droite de la Hase; il franchit la Weser, rasant, en cours de route, les retranchements et les forteresses de l'ennemi et se dirige enfin vers la Saxe septentrionale, repaire de Widukind et dont jusqu'alors les inondations lui ont interdit l'accès. Il parvient ainsi jusqu'au Bardengau.

Les efforts inlassables des mois précédents ont porté leurs fruits : la Saxe est vaincue. Seuls échappent à l'étreinte du conquérant le pays de Wihmode<sup>4</sup>, cette zone basse et marécageuse qui est comprise entre l'estuaire de l'Elbe et celui de la Weser, et la Nordalbingie, que l'Elbe sépare nettement des autres territoires saxons. Provisoirement, Charlemagne ne songe pas à étendre de ce côté ses conquêtes.

Mais c'est dans ces régions que Widukind et son complice Abbi, échappant à la poursuite des armées franques, ont réussi à trouver un refuge : il faut éliminer cette menace. Faute de pouvoir les réduire par la force, on entre avec eux en pourparlers; et ceux-ci, à leur

*tores*, t. I, p. 32, et éd. Katz, p. 34) font débiter par erreur à Noël le séjour de Charlemagne à Heresburg.

1. « Vias mundavit ut dum tempus congruum venisset » (*Annales royales*, première rédaction, éd. Kurze, p. 68).

2. Il aurait quitté Heresburg en juin, suivant les *Annales de Lorsch* (*Annales Mosellani* et *Annales Laureshamenses*, loc. cit.).

3. Les *Annales royales* (éd. Kurze, p. 68 et 70) résument cette campagne d'une façon très insuffisante : « Iter peragens, vias apertas nemini contradicente, per totam Saxoniam quocumque voluit. Et tunc in Bardengawi venit... » Les *Annales de Petau* (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 17) fournissent heureusement des indications complémentaires : « Tunc domnus rex Karolus, commoto exercitu de ipsis tentoriis, venitque Dersia et igne combussit ea loca, venit ultra flumen Visera et eodem anno destruxit Saxonum cratibus sive eorum firmitatibus... »

4. C'est ainsi que nous croyons devoir transcrire le nom de cette contrée que les textes anciens donnent sous les formes *Wihmuodi*, *Wihmodi*, *Wigmodi* ou *Wihmuoti*, *Wihmotti*, *Wigmoti*, latinisées parfois en *Wihmodia* ou *Wigmodia*. Cette dernière forme a été généralement retenue, mais à tort, croyons-nous, par les érudits allemands.

tour, conscients de leur isolement et de leur impuissance, finissent par capituler. En échange d'une promesse d'impunité et de garanties personnelles, ils s'engagent à reconnaître l'autorité de Charlemagne dans des conditions de publicité exceptionnelle : le roi enverra des otages, qui répondront sur leur tête de la sécurité des deux chefs saxons ; moyennant quoi, ces derniers devront venir en plein royaume franc recevoir le baptême et jurer fidélité au vainqueur.

Quelques semaines plus tard, la cérémonie prévue avait lieu en grande pompe à Attigny<sup>1</sup>.

« Désormais toute la Saxe était soumise » : c'est en ces termes que l'auteur des *Annales royales*<sup>2</sup> conclut son récit des événements de l'an 785 ; et il ne fait ici que traduire l'opinion de la cour carolingienne. La Saxe était franque, la Saxe était chrétienne. La joie en était telle qu'un des premiers soins du roi victorieux avait été de dépêcher auprès du pape un ambassadeur pour lui annoncer, non sans fierté, qu'« avec l'aide de Dieu et grâce à l'intervention des princes des Apôtres Pierre et Paul, les Saxons avaient dû courber le cou sous son joug » et que la soumission des chefs avait amené « tout le peuple » (*universam gentem*) à recevoir le baptême. Nul ne doutait que le succès ne fût définitif ; et pour célébrer cette victoire, si éclatante et si complète, le pape était invité à faire entonner des actions de grâces dans toutes les églises de la chrétienté<sup>3</sup>.

LOUIS HALPHEN.

(Sera continué.)

1. Tous ces détails nous sont donnés par les *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 70.

2. « Et tunc tota Saxonia subjugata est » (*Annales royales*, première rédaction, *loc. cit.*).

3. Nous n'avons plus la lettre dont était porteur l'envoyé de Charlemagne (un abbé, nommé André, qu'on croit avoir été abbé de Luxeuil) ; mais le *Codex Carolinus* renferme (lettre 91) la réponse du pape, qui doit en reproduire, suivant l'usage, les passages essentiels et d'où nous avons tiré les quelques lignes citées plus haut. On trouvera cette lettre dans les *Monumenta Germaniae, Epistolae merov. et Karol.*, t. I, p. 607, n° 76. — Une prétendue lettre adressée par Charlemagne au roi de Mercie Offa pour lui annoncer, à lui aussi, la soumission des Saxons et de « leurs ducs » Widukind et Abbi est un faux manifeste. Cf. Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2<sup>e</sup> éd., n° 269.









## BULLETIN HISTORIQUE

---

### ANTIQUITÉS ROMAINES

(1915-1918).

(Suite et fin<sup>1</sup>.)

II. LES PROVINCES DE L'EMPIRE ROMAIN. — A. *La Gaule romaine*. — M. R. MONTAUDON vient de publier le premier volume d'une œuvre considérable qui rendra les plus grands services à l'histoire de notre pays aux époques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine. La *Bibliographie générale des travaux paléthnologiques et archéologiques*<sup>2</sup> sera un instrument de travail nécessaire à tous les érudits qui voudront soit étudier des problèmes généraux, soit traiter des questions particulières. L'auteur s'occupe d'abord de la France; il présente les résultats de ses recherches par départements; ce premier volume, consacré aux provinces de Bourgogne, Franche-Comté, Nivernais, Savoie, Dauphiné, Provence et Corse, intéresse donc la majeure partie de la France de l'Est et du Sud-Est. Dans chaque département, les très nombreux travaux de préhistoire, d'archéologie, d'histoire ancienne sont énumérés dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, et chacun d'eux est pourvu d'un numéro auquel renvoient les tables de la fin du volume. De ces tables, la plus utile est certainement la table géographique. En s'y reportant, on trouve indiqués, sous leurs numéros, tous les travaux mentionnés dans le corps du volume sous les noms de leurs auteurs. L'Index général des matières ne sera pas moins précieux. On se rendra compte de la valeur considérable de ce premier volume en constatant qu'il renferme les références bibliographiques concernant des cités comme Aix en Provence, Alaise, Alésia, Arles, Autun, Besançon, Bibracte, Die, Dijon, Les Fins-d'Annecy, Fréjus, Genève, Grenoble, Iznore, Marseille, Nice, Orange, Saint-Remy, Sens, Vaison, Valence, Vertault, Vienne, pour ne citer que les plus impor-

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXXX, p. 96.

2. Raoul Montaudon, *Bibliographie générale des travaux paléthnologiques et archéologiques* (époques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine). France. I : Bourgogne, Dauphiné, Franche-Comté, Nivernais, Provence, Corse, Savoie. Genève et Lyon, Georg et C<sup>ie</sup>; Paris, E. Leroux, 1917.



tantes. Grâce à la *Bibliographie générale* de M. R. Montaudon, les archéologues et les historiens pourront se mettre facilement et vite au courant de tous les travaux déjà publiés sur tel ou tel point d'archéologie ou d'histoire ancienne qu'ils voudront étudier. On ne saurait trop louer l'initiative prise par M. Montaudon, ni le soin et la méthode qu'atteste ce premier volume.

Le tome VI du *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, dû à l'activité et à l'érudition de M. E. ESPÉRANDIEU<sup>1</sup>, a paru en 1915. Il a été déjà présenté aux lecteurs de la *Revue historique*<sup>2</sup>.

M. S. REINACH a fait paraître en 1917 le premier volume d'un *Catalogue illustré du Musée de Saint-Germain*<sup>3</sup>. Le Catalogue complet formera deux volumes; celui-ci est consacré aux objets qui occupent les fossés du château, les salles du rez-de-chaussée et de l'entresol. Parmi ces objets, il en est qui sont des originaux; il en est aussi, en grand nombre, qui sont des moulages. Ces derniers sont distingués dans le texte du Catalogue par un astérisque. D'autres objets, dont le musée possède seulement des photographies, gravures ou dessins, sont désignés par une croix. Le premier volume de ce Catalogue présente un intérêt capital pour l'étude des antiquités gallo-romaines. On y trouve, en effet, la description de monuments, tels que le Pilier d'Entremonts, l'Arc d'Orange, le Mausolée de Saint-Remy; l'énumération et la mention précise de très nombreux documents archéologiques et épigraphiques qui concernent la mythologie gauloise et gallo-romaine, l'organisation politique de la Gaule romaine, les colonnes milliaires et les routes, les légions et les flottes, les sépultures, les costumes, les arts et métiers gallo-romains. Les reproductions de statues, de bas-reliefs, d'inscriptions sont abondantes. Ce Catalogue illustré du musée de nos Antiquités nationales constitue un instrument de travail des plus utiles<sup>4</sup>. Nous

1. E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*. T. VI : Belgique, deuxième partie. Paris, Imprimerie nationale, 1915.

2. T. CXXV, p. 149 et suiv.

3. S. Reinach, *Catalogue illustré du musée des Antiquités nationales au château de Saint-Germain-en-Laye*, t. I, avec une planche et 286 gravures. Paris, E. Leroux, 1917.

4. M. S. Reinach nous permettra quelques menues observations. P. 25, n° 46273 : pourquoi ne pas indiquer que cette statue colossale de Mercure barbu a été trouvée à Lezoux et est généralement connue sous le nom de Mercure de Lezoux? — P. 39, n° 20340 : Saint-Michel-de-Valbonne n'est pas dans le voisinage d'Hyères, mais dans les Alpes-Maritimes, à l'est de Grasse. — P. 109, n° 27312 : le grand autel qui porte les images de douze divinités et qui se trouve aujourd'hui à Savigny-lès-Beaune provient du village de Mavilly et est surtout connu sous le nom d'autel de Mavilly; c'est sous ce nom qu'il est décrit dans le

souhaitons que le second volume de cette œuvre importante suive le premier d'aussi près que possible. Par le nombre et la variété des monuments et des objets décrits, par la précision et l'exactitude des détails, par le choix judicieux des références bibliographiques, un tel ouvrage est appelé à rendre les plus grands services. Puisse-t-il donner à nos jeunes étudiants le goût des antiquités gallo-romaines, dont l'étude approfondie est indispensable à la connaissance de nos véritables origines, à la claire et saine intelligence de notre génie national!

Le très beau volume, dans lequel M. Michel CLERC a retracé magistralement l'histoire d'Aix en Provence dans l'antiquité<sup>1</sup>, est une de ces monographies de cités gallo-romaines comme il devrait s'en multiplier en France. Le livre est divisé en trois parties. Dans la première partie, le savant professeur de l'Université d'Aix-Marseille retrace l'histoire de la région d'Aix avant l'arrivée des Romains; il décrit les *oppida* de la peuplade des Salyens et il s'arrête, comme il est naturel, sur divers monuments fort curieux, les fameux piliers d'Antremont (ou Entremonts), les statues de la Roque-Pertuse et de Rognac. La seconde partie est consacrée à l'histoire de la ville d'Aquae Sextiae; M. M. Clerc traite successivement de la fondation de la colonie, du territoire et des subdivisions de la cité, des voies romaines qui aboutissaient aux portes d'Aquae Sextiae, de la vie municipale sous ses diverses formes, administrative, économique, sociale, des cultes indigènes et romains qui s'y célébraient, enfin d'Aix chrétien. Dans la troisième partie de l'ouvrage sont étudiés tous les problèmes de topographie et d'archéologie qui se posent à propos de l'antique colonie. Après avoir précisé quel est à l'heure actuelle l'état de ces nombreuses et diverses questions, M. Clerc s'efforce de déterminer l'emplacement des sources chaudes et des thermes auxquels Aquae Sextiae devait son nom; le tracé de la voie Aurélienne qui traversait la ville; le site, le plan et la décoration architecturale des édifices publics; la position des nécropoles; le périmètre et le dessin général de l'enceinte du *castellum* et de celle de la colonie; les plus anciens vestiges chrétiens; les principaux centres d'habitation épars dans la campagne aux environs de la colonie et qui dépendaient d'elle; l'importance, l'origine et la direction des

*Recueil* de M. Espérandieu et qu'il a été étudié par M. S. Reinach lui-même (*Cultes, mythes et religions*, t. III, p. 191 et suiv.). Pourquoi, dans le Catalogue du musée de Saint-Germain, supprimer complètement le nom de Mavilly? M. S. Reinach ne craint-il pas qu'il en résulte quelque confusion?

1. M. Clerc, *Aquae Sextiae. Histoire d'Aix en Provence dans l'antiquité*, ouvrage illustré de 42 planches hors texte et de 24 figures dans le texte. Aix en Provence, A. Dragon, 1916.

aqueducs qui assuraient l'alimentation en eau de la cité. En appendice, M. Clerc a donné le *Corpus* épigraphique d'Aquae Sextiae, c'est-à-dire le recueil non seulement des inscriptions trouvées à Aix même, mais aussi des textes d'autre provenance concernant la ville gallo-romaine.

Le sujet, choisi par M. Clerc, a donc été traité par lui dans toute son ampleur. Il y a apporté la méthode rigoureuse, sans laquelle toute étude d'archéologie et d'histoire risque de s'égarer dans la fantaisie ou de verser dans l'erreur. Il n'a présenté, comme résultats acquis et certains de ses recherches, que les faits démontrés par des documents. En l'absence d'une démonstration formelle, il a courageusement maintenu le caractère d'hypothèses aux solutions proposées par lui. Toutefois, l'œuvre de M. Clerc n'est pas exclusivement fondée sur des documents, plus ou moins livresques, d'archéologie et d'épigraphie. L'auteur connaît et aime profondément la vieille ville, dont il recherche les origines lointaines, dont il retrace l'histoire depuis les temps préromains jusqu'au début du moyen âge. Cette intimité affectueuse avec les lieux où vécurent les ancêtres des Aixois d'aujourd'hui, avec la campagne qui leur était familière, avec les vallons et les coteaux pittoresques d'alentour, a paré d'un charme discret le savant hommage rendu par M. Clerc à la cité où il enseigne depuis de longues années. En décernant au livre de M. Clerc la première médaille des Antiquités de la France, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a mis en lumière la remarquable valeur et les qualités éminemment françaises de science, de jugement, d'harmonie et de distinction, par lesquelles ce livre se recommande à l'attention et à l'estime du lecteur.

D'Orange, on connaît surtout le magnifique théâtre; mais, près de ce monument célèbre, existent les ruines d'un autre édifice, que l'on considère en général comme un cirque. M. J. FORMIGÉ a été amené, au cours de ses recherches approfondies sur le théâtre d'Orange, à examiner ces ruines<sup>1</sup>. Il refuse d'y voir soit un cirque, suivant l'opinion courante, soit un stade, et il donne d'excellentes raisons pour justifier son jugement. L'hypothèse, qui lui paraît la plus satisfaisante, est celle d'un gymnase, qu'il estime avoir été élevé peu de temps après la fondation de la colonie elle-même. Il en reconstruit le plan d'ensemble; il en détermine les diverses parties d'après la description de Vitruve et il rattache à ce gymnase le temple, dont les vestiges couronnent le sommet de l'éminence à

1. J. Formigé, *le Prétendu cirque romain d'Orange* (extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIII, 1<sup>re</sup> partie). Paris, C. Klincksieck, 1917.

laquelle s'adosse le monument. Un *État actuel* et une *Restitution*, groupés sur la même planche hors texte, complètent fort heureusement le mémoire de M. J. Formigé.

M. l'abbé SAUTEL a publié un *Catalogue descriptif et illustré des antiquités romaines du musée de la ville de Vaison*<sup>1</sup>. On sait combien d'œuvres importantes, même remarquables, sont déjà sorties du sol de l'antique cité gallo-romaine. Toutes, hélas ! ne sont pas restées en France ; la belle réplique du *Diadumène* a été acquise par le British Museum. Du moins, Vaison a gardé la majeure partie des trouvailles faites chez elle ; c'est la description, précise et sobrement commentée, de tous ces monuments que donne M. l'abbé Sautel dans son *Catalogue*. Auteur de fouilles heureuses sur l'emplacement du théâtre, depuis longtemps familier avec la riche moisson archéologique recueillie à Vaison, M. l'abbé Sautel était tout désigné pour donner ce *Catalogue* au monde savant. Son livre rendra les plus grands services à l'étude des antiquités gallo-romaines. Les renseignements, les références bibliographiques, les indications multiples nécessaires en archéologie y sont accumulés avec ordre et méthode. Puissent nos musées de province être tous pourvus le plus tôt possible de catalogues aussi complets !

Bien qu'il ait été inséré dans le *Bulletin de l'Institut national genevois*, le travail de M. W. DEONNA sur les *Croyances religieuses et superstitieuses de la Genève antérieure au christianisme*<sup>2</sup> a toute l'importance d'un véritable livre. Le tirage à part comprend plus de 300 pages, illustrées de plus de 100 figures. Le savant archéologue y examine, avec sa compétence et sa perspicacité coutumières, tous les témoignages que l'on connaît aujourd'hui sur la religion et les superstitions des habitants de Genève et de son territoire depuis les plus lointaines périodes archéologiques jusqu'au triomphe du christianisme ; il indique les survivances de cette religion et de ces superstitions à travers le moyen âge et les temps modernes. Bien que le sujet soit volontairement limité à la ville et au canton de Genève, M. W. Deonna a été amené à donner son opinion sur maints problèmes généraux d'archéologie et d'histoire religieuses. On appréciera la richesse et l'importance de la matière par ce passage de l'avant-propos : « La vie du symbole religieux passe d'ordinaire par trois phases. Il est tout d'abord l'expression d'une force bien définie, à laquelle s'adressent les hommages des croyants.

1. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*. Avignon, François Seguin, 1918.

2. W. Deonna, *les Croyances religieuses et superstitieuses de la Genève antérieure au christianisme* (*Bulletin de l'Institut national genevois*, t. XLII). Genève, Imprimerie centrale, 1917.



Le disque, le croissant furent à l'origine, et pendant longtemps, l'image exacte des luminaires divinisés, tout comme la croix chrétienne fut aux débuts, et est encore, le symbole du Dieu crucifié. Mais, avec le temps, ce sens précis s'efface et l'image n'est plus qu'un vague emblème de protection divine, qu'une *amulette* dont la vertu prophylactique est toujours puissante, si l'on ne songe plus guère au dieu qu'elle représentait... De plus en plus usé par le temps et ne répondant plus aux idées religieuses évoluées, le symbole se vide de tout sens et n'a dès lors qu'une *valeur ornementale*. On aura l'occasion, en suivant l'histoire d'un emblème, de constater ce phénomène qui est une loi générale de l'art. Si donc l'on peut, à l'aide de certains indices, affirmer l'origine sacrée de tel ou tel motif, il est souvent difficile de déterminer à quel stade de son évolution il est parvenu et de préciser s'il est encore *emblème de culte* ou s'il est devenu *amulette* ou *simple ornement*. » Au vrai, M. W. Deonna retient, pour leur attribuer au moins à l'origine une valeur religieuse, la plupart des objets d'ornement et des motifs de décoration usités chez les Gallo-Romains. C'est ainsi qu'il étudie successivement, à ce point de vue, les éléments de la parure corporelle, colliers, pendeloques, perles, bracelets, anneaux, bagues, boucles d'oreille, épingles, puis le disque, les cercles multiples, la rouelle, la rosace, la croix, la double spirale et le signe en S, le signe en C, le demi-cercle, le triangle, le losange, l'ovale allongé, le zigzag. Il n'est point douteux que plusieurs de ces figures, par exemple le disque et la rouelle, aient eu, encore à l'époque gallo-romaine, un sens religieux, mais pour d'autres cette valeur demeure à nos yeux discutable. M. W. Deonna nous paraît se placer sur un terrain beaucoup plus solide lorsqu'il traite du culte des pierres, des arbres, des eaux, des animaux, de la hache, de la clef; lorsqu'il essaie de déterminer ce que signifient certaines figures, telles que la tête du soleil, le cavalier solaire, le pied humain; lorsqu'il mentionne les nombreuses divinités préromaines et romaines dont le culte a laissé des traces à Genève; enfin lorsqu'il définit l'attitude du christianisme à l'égard de ces hérédités religieuses extrêmement anciennes et presque indéradicables. S'il est permis de présenter quelques objections à telle ou telle solution de détail proposée par M. W. Deonna, ce n'est que justice de rendre hommage à l'érudition toujours abondante et précise, à la clarté lumineuse des idées, à la netteté de la discussion qui caractérisent ce volume comme tous les travaux du savant archéologue genevois. On le lira, on l'étudiera avec intérêt et avec profit. Peut-être les thèses qui s'y trouvent soutenues n'emporteront pas toujours la conviction; lors même qu'elles paraîtront

fragiles ou contestables, elles ne laisseront pas de suggérer des remarques curieuses et fécondes. Un tel livre est de ceux qui font réfléchir.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE<sup>1</sup>, en rapprochant deux inscriptions trouvées à Narbonne et qui nous font connaître deux importants personnages de cette ville, S. Fadius Secundus Musa et P. Olitius Apollonius, de nombreux tessons d'amphores recueillis à Rome au Monte Testaccio, sur lesquels on lit les mêmes noms, démontre sans aucun doute possible que ces deux Narbonnais étaient des armateurs, des *navicularii marini*, dont les bateaux, remplis de marchandises et de produits gaulois, fréquentaient le port même de Rome. Cette découverte lui a suggéré l'idée de rechercher si d'autres noms tracés au pinceau sur les amphores et fragments d'amphores du Testaccio ne pouvaient pas être rapprochés de l'épigraphie narbonnaise. Il a constaté qu'un rapprochement de ce genre pouvait être fait pour les noms de plusieurs Segolatii, de Q. Valerius Hermetio, de C. Valerius Onesimus, de L. Aponius Felix. « Ces observations », conclut-il fort justement, « offrent, il me semble, un certain intérêt pour l'étude du commerce de Narbonne dans l'antiquité. Le grand dépôt d'amphores du Testaccio, qui n'a pas encore dit son dernier mot, apporte donc à l'histoire commerciale de la Gaule des renseignements au moins aussi utiles et aussi importants que ceux qu'il a fournis à l'histoire du commerce maritime de l'Espagne... Il est évident qu'en parlant des rapports commerciaux des provinces avec Rome, rapports affirmés par les indications que fournissent les petits textes tracés au pinceau sur ces amphores de transport, Dressel a fait à la Gaule, et en particulier au port de Narbonne, une place véritablement trop étroite et trop modeste, pour ne pas dire absolument nulle. Il m'a donc paru nécessaire de mettre en lumière quelques-uns des rapprochements, précieux pour l'histoire économique de notre pays, qui jaillissent de son recueil et dont l'importance semble lui avoir échappé. »

En 1911, 1912, 1913 et 1914, des fouilles considérables ont été pratiquées en divers points de la colline de Fourvière, à Lyon, sous la direction principale de MM. Fabia et Germain de Montauzan et sous le haut patronage de la Faculté des lettres de l'Université de cette ville<sup>2</sup>. Le compte-rendu de ces fouilles a été donné par

1. Héron de Villefosse, *Deux armateurs narbonnais : Sex. Fadius Secundus et P. Olitius Apollonius* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LXXIV). Paris, 1915.

2. Jusqu'en juillet 1911, M. Homo collabora à cette œuvre archéologique.

M. GERMAIN DE MONTAUZAN en trois fascicules des *Annales de l'Université de Lyon*, publiés respectivement en 1912, 1913 et 1915<sup>1</sup>.

Ces trois fascicules forment un ensemble très important pour l'archéologie et l'histoire ancienne de la cité lyonnaise. Outre de très nombreuses fondations de murs, plusieurs bassins-réservoirs et tronçons d'aqueducs qui jouaient sans doute un rôle essentiel dans l'alimentation en eau de la colonie romaine et un édifice considérable où furent reconnues quatre salles, dont deux mesurent  $11=80 \times 7=30$  et  $14=30 \times 12$ , ces fouilles ont eu pour résultat la découverte de mosaïques du plus haut intérêt, parmi lesquelles nous citerons la mosaïque dite de Bacchus, une autre mosaïque représentant sans doute une *Venatio* traitée dans un esprit bouffon et plusieurs mosaïques purement décoratives; — d'une énorme quantité de vases ou fragments de vases en terre cuite, provenant les uns des fabriques d'Arezzo, les autres des ateliers céramiques gallo-romains; — d'une centaine de petits moules de monnaies en terre cuite, dont quarante ont été trouvés en parfait état de conservation; — de quelques monuments épigraphiques, dont le plus important est un diplôme militaire au nom d'un soldat de la XIII<sup>e</sup> cohorte urbaine et daté du 16 mars 192. L'histoire des fouilles, la description des ruines, la valeur des principaux objets ramenés au jour sont exposées par M. Germain de Montauzan avec une précision, une autorité, une compétence qu'on ne saurait trop louer. Les fouilles de Fourvière représentent certainement une des œuvres archéologiques les plus heureuses et les plus fécondes qui aient été entreprises, au cours des dix dernières années, dans les limites de la Gaule romaine. Elles n'ont pas seulement contribué à enrichir de pièces capitales le musée de Lyon, elles ont aussi éclairé d'une vive lumière la topographie antique de la colline de Fourvière et elles ont permis de reconstituer le cadre architectural et décoratif de la vie lyonnaise aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

M. Victor PERNET, qui fut de 1861 à 1865 l'assistant de Stoffel et qui depuis 1905 dirige effectivement les fouilles entreprises sur le mont Auxois par la Société des sciences de Semur, a réuni en un opuscule, intitulé *Notes sur Alise et ses environs*<sup>2</sup>, une foule

1. Germain de Montauzan, *les Fouilles de Fourvière en 1911*. Lyon, A. Rey, et Paris, A. Fontemoing, 1912; — Id., *les Fouilles de Fourvière en 1912*. Ibid., 1913; — Id., *les Fouilles de Fourvière en 1913-1914*. Ibid., 1915.

2. V. Pernet, *Notes sur Alise et ses environs* (extrait de *Pro Alesia*). Paris, A. Colin, s. d.

de renseignements précieux et d'observations personnelles accumulés par lui pendant plus d'un demi-siècle. L'opuscule est divisé en quatre parties : 1° Alise préhistorique; 2° les fouilles de Napoléon III; 3° vestiges d'occupation romaine; 4° Alise au moyen âge. Les érudits trouveront là, groupées méthodiquement, présentées sous une forme précise et sobre, de très nombreuses données archéologiques qui complètent heureusement les ouvrages et rapports déjà publiés sur les fouilles dont Alise et ses environs ont été le théâtre, soit de 1861 à 1865, soit depuis 1905.

Avant 1861, à plusieurs reprises, des recherches avaient été exécutées sur le site d'Alésia. L'histoire détaillée de ces recherches jusqu'à l'année 1822 a été écrite par M. G. TESTART<sup>1</sup>, vice-président de la Société des sciences de Semur, qu'une mort prématurée vient de ravir à l'affection de ses nombreux amis. Les *Anciennes fouilles du mont Auxois* abondent en documents inédits, retrouvés en particulier aux archives de la préfecture de la Côte-d'Or et dans la correspondance de Lehup, notaire à Alise-Sainte-Reine. Il est à souhaiter que cette histoire des plus anciennes fouilles du mont Auxois soit continuée jusqu'en 1861 d'après la méthode et avec la conscience qui caractérisent le travail de M. G. Testart.

Dans la *Bibliothèque « Pro Alesia »*, M. le général J. COLIN, l'un des plus brillants officiers de notre armée et qui est tombé glorieusement sur le front de Macédoine, a publié une étude sur les *Opérations de César et de Vercingétorix avant le blocus d'Alise*<sup>2</sup>. La partie la plus importante de cette étude décrit la marche de César depuis le moment où le proconsul, venant de Gergovie, a fait sa jonction avec Labienus arrivant de Lutèce; elle traite spécialement du combat de cavalerie qui précéda le blocus d'Alésia et elle en fixe l'emplacement non pas aux environs de Dijon, comme le pense M. Camille Jullian, mais dans la région comprise entre Sens et la Côte-d'Or, près de Noyers, sur le Serein (Yonne). Nous ne pensons pas que la thèse du général Colin puisse être admise sans discussion. Du moins l'étude qu'il a consacrée à cet épisode de la grande lutte entre César et Vercingétorix ne saurait passer inaperçue. L'incontestable compétence technique de l'auteur doit attirer et retenir sur ces pages l'attention des érudits et des historiens.

M. LÉON COUTIL a rendu un service notable aux études d'archéo-

1. G. Testart, *les Anciennes fouilles du mont Auxois* (extrait de *Pro Alesia*). Paris, A. Colin, s. d.

2. J. Colin, *les Opérations de César et de Vercingétorix avant le blocus d'Alise* (fascicule 6 de la *Bibliothèque « Pro Alesia »*). Paris, A. Colin, s. d.



logie gallo-romaine en publiant à part son *Archéologie gauloise, gallo-romaine, franque et carolingienne* de l'arrondissement de Bernay (Eure)<sup>1</sup>. On y trouvera, groupés par cantons et par communes, tous les renseignements archéologiques, découvertes de monuments, trouvailles d'objets mobiliers, etc., qui peuvent servir à reconstituer l'histoire de cette région de la Gaule. L'époque gallo-romaine est très copieusement représentée dans cet inventaire, qui renferme, en particulier, une description détaillée du fameux trésor de Berthouville.

M. E. BABELON a jugé avec raison que ce trésor n'avait pas encore fait l'objet d'une publication digne à la fois de son importance archéologique et de sa valeur artistique. Il a pensé que les circonstances actuelles, loin de s'opposer à une telle entreprise, lui donneraient au contraire une haute signification. Il a voulu accomplir « un acte de foi dans l'avenir et de confiance dans la victoire décisive, qui provoquera dans l'archéologie française, comme dans les autres branches de notre activité intellectuelle et artistique, un renouveau comparable... au merveilleux épanouissement d'Athènes à la suite de l'invasion des Perses<sup>2</sup> ».

L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, M. Babelon relate l'histoire de la découverte du trésor en 1830 et les tribulations qui furent imposées à Raoul Rochette parce qu'il ne s'était pas conformé, au cours des négociations qui précédèrent l'acquisition par le Cabinet des médailles, à toutes les règles administratives. Plus tard, en 1861-1862 et en 1896, des fouilles méthodiques eurent lieu sur l'emplacement de la trouvaille. On retrouva les vestiges de plusieurs monuments, en particulier de deux temples et d'un théâtre. Il y avait là, près de la bourgade gallo-romaine de Canetonum, un sanctuaire de Mercure où l'on venait en pèlerinage des cités voisines. Le trésor, composé de vases d'argent artistiquement décorés offerts au dieu en ex-voto, fut sans doute enfoui et caché au moment de l'invasion des Alamans et des Francs en 275-276 ap. J.-C.

M. Babelon insiste sur la grande importance du trésor au point de vue archéologique. Les sujets, représentés sur les vases, sont

1. L. Coutil, *Archéologie gauloise, gallo-romaine, franque et carolingienne*. Département de l'Eure : III, arrondissement de Bernay (extrait du *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*, 1916). Evreux, Ch. Hérissé, 1917.

2. E. Babelon, *le Trésor d'argenterie de Berthouville, près Bernay (Eure)*, conservé au Département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale. Ouvrage publié sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, Librairie centrale des beaux-arts, Émile Lévy, éditeur, 1916.

empruntés à la mythologie grecque, aux poèmes homériques, à la vie courante; on y reconnaît des scènes de magie, des épisodes de chasse, des spectacles du cirque. La valeur artistique en est considérable.

La seconde partie de l'ouvrage se compose de la description des vases dans l'ordre des planches. De celles-ci l'exécution est digne de tout éloge.

Dans un volume, dont la forme et l'aspect sont aussi élégants que le fond est solide, M. Franz CUMONT a montré *Comment la Belgique fut romanisée*<sup>1</sup>. L'étude de M. Cumont était terminée avant le mois d'août 1914. Elle n'a pu nous parvenir qu'il y a trois mois. Le contraste, qui s'en dégage irrésistiblement, entre la politique romaine et l'oppression cruelle dont la Belgique a souffert pendant plus de quatre années, est vraiment tragique. « Après la conquête de la Gaule », écrit M. F. Cumont, « Rome n'a pas introduit par la force ses usages, sa langue et ses croyances chez les peuples soumis à sa domination... La romanisation n'a pas été réalisée par les moyens que l'Allemagne emploie pour germaniser l'Alsace et le duché de Posen... Légats et procureurs agissent plutôt par la persuasion que par la contrainte. » M. F. Cumont, avec une science parfaite, met en relief le développement économique, la transformation matérielle, l'évolution morale, religieuse, intellectuelle dont la Belgique fut le théâtre sous l'Empire romain. De nombreuses figures accompagnent le texte.

Outre son étude approfondie sur le trésor de Berthouville, M. E. BABELON a écrit, en ces dernières années, deux volumes d'un intérêt capital sur *le Rhin dans l'histoire*. Le premier de ces volumes est tout entier consacré à la période antique et il porte le sous-titre : *Gaulois et Germains*<sup>2</sup>. Le Rhin, en effet, a toujours été la frontière entre la Gaule et la Germanie. Il n'y a sur ce point ni doute ni hésitation parmi les écrivains grecs et romains. César, Strabon, Tacite, les historiens de l'époque impériale sont unanimes pour affirmer que le pays gaulois s'étend jusqu'au Rhin, que toute bande germanique qui passe sur la rive gauche du fleuve envahit la Gaule. S'il en est ainsi, c'est parce que les deux régions, que le Rhin sépare, offraient des conditions absolument opposées d'habitat et de vie sociale. A l'est du fleuve s'étendait la Germanie,

1. Extrait des *Annales de la Société royale d'archéologie de Bruxelles*. Bruxelles, Vromant et C<sup>ie</sup>, 1914.

2. E. Babelon, *le Rhin dans l'histoire*. T. I : *L'Antiquité. Gaulois et Germains*. Paris, E. Leroux, 1916.

« contrée aqueuse », écrit M. Babelon, « forestière ou dénudée, fouettée par les vents du nord, couverte de brumes, habitée par de rares indigènes autochtones qui vivaient de chasse et disputaient péniblement leurs abris aux bêtes sauvages ».

Dans un tel pays, sur un sol hostile, sous un ciel maussade, les tribus germaniques restèrent comme enlisées dans la barbarie. La loi de leur histoire est l'instabilité. Elles ne se rapprochaient les unes des autres que pour se battre, pour se disputer en des luttes sanguinaires quelque canton moins désolé ou plus fertile. Au cours de leurs déplacements, l'action des Germains consistait exclusivement en pillages, en rapines, en violences contre les biens et les personnes; ils ne laissaient derrière eux que ruines et que dévastations. A l'ouest du Rhin, au contraire, la terre de Gaule, avec son aspect varié, ses abords faciles, son relief pittoresque et accidenté, son climat tempéré, ses fleuves admirablement disposés pour les communications, avait de très bonne heure donné naissance à une vie sédentaire, laborieuse et féconde. Elle était devenue, pour tous les hommes qui l'habitaient, une patrie, une terre des pères, des aïeux. Sans doute, le peuple gaulois n'atteignit pas ou ne sut pas conserver l'unité politique, mais il possédait une âme nationale; la communauté de langue, de cultes et de traditions avait développé chez lui un véritable patriotisme. Cette opposition entre les deux contrées que le Rhin sépare, déjà frappante avant César et Auguste, fut encore accentuée à l'époque gallo-romaine. Pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, les Germains ne font aucun progrès; ils restent barbares, nomades, ignorants. La Gaule au contraire s'imprègne de civilisation classique. Sous l'influence de la Grèce et de Rome, puis du christianisme, elle est devenue l'une des provinces les plus riches et les plus brillantes de l'Empire romain. Plus que jamais, elle excite l'envie et les convoitises des Germains. Ces pillards faméliques ont hâte de se jeter sur les cités prospères, sur les villas luxueuses, sur les campagnes bien cultivées qui abondent à l'ouest du Rhin. Tant que la puissance romaine demeure redoutable, ils se tiennent tranquilles; dès qu'elle faiblit, ils commencent leurs incursions; enfin, au début du v<sup>e</sup> siècle, quand la décadence complète de l'Empire leur ouvre toutes grandes les portes de la Gaule, c'est la ruée brutale, et c'est bientôt la ruine et la dévastation de ces riches provinces. Voilà ce que M. Babelon, dans le premier volume de son ouvrage, met en lumière avec une puissance de raisonnement et une rigueur de méthode qu'on ne saurait trouver en défaut. Son livre est de ceux qui doivent être lus et médités par tout Français soucieux de connaître les vraies origines

du peuple allemand, désireux de savoir nettement à quels ennemis nous avons affaire.

B. *L'Espagne romaine*. — La découverte d'un *modius* de bronze au lieu dit Ponte-Puñide, dans la province de La Corogne (Espagne), a fourni à M. ÉT. MICHON la matière d'une étude approfondie qui a été d'abord insérée dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*<sup>1</sup>. Ce *modius*, de forme cylindrique, d'une capacité très voisine de dix litres, enrichit la série déjà connue des récipients analogues, tels que le *modius* de Florence, le *congius* Farnèse. M. Ét. Michon, dont la compétence en matière de métrologie antique est depuis longtemps établie, montre d'abord que la capacité réelle du *modius* de Ponte-Puñide s'accorde avec la capacité théorique, légale, de la mesure romaine qui portait ce nom. Il consacre ensuite la plus grande partie de son mémoire à l'étude minutieuse de l'inscription gravée, en deux lignes, près de l'orifice. Ce texte débute par une formule peu ordinaire, mais dont M. Michon n'a point de peine à prouver l'exactitude, *Modii llex*; l'expression est tout à fait comparable à des expressions telles que *lex vestis peregrinae*, qu'on lit dans le fameux Tarif de Zraia, ou encore *lex portorii*, par laquelle commence une inscription récemment trouvée à Lambèse. Cette mention donne au *modius* de Ponte-Puñide le caractère de mesure-étalon. L'inscription nous apprend que le récipient date du règne des empereurs Valentinien, Valens et Gratien et qu'il a été contrôlé par deux *principales*, Potamius et Quintianus, en vertu des ordres d'un personnage, Marius Artemius, dont le nom est suivi des sigles A VIC P, qu'il faut interpréter *a(gens) vic(es) p(raefectorum)*. A ce propos, M. Ét. Michon étudie la question, déjà souvent débattue, de l'*agens vices* et du *vicarius*. Les deux titres sont-ils exactement synonymes? Il est certain qu'avant Dioclétien, alors qu'il n'y avait pas de *vicarii* dans la haute administration romaine, le *vices agens* était un fonctionnaire extraordinaire. Mais, après Dioclétien, faut-il distinguer le *vices agens praefectorum praetorio* du *vicarius*? Oui, répond M. Cuq. Non, affirme M. de Ruggiero. Oui et non, cela dépend des espèces, conclut M. Cantarelli. A propos des provinces africaines, M. Pallu de Lessert s'oppose à la thèse de M. Cuq. M. Michon expose l'état de la question avec sa netteté habituelle, examine les divers cas aujourd'hui connus et semble pencher pour l'identité des deux expressions. Nous savons d'ail-

1. É. Michon, le « *Modius* » de Ponte-Puñide (Espagne) (extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LXXIV). Paris, 1916.



leurs, par plusieurs constitutions du Code Théodosien, que Marius Artemius, désigné sur le *modius* de Ponte-Puñide par les sigles *a(gens) vic(es) p(raefectorum)*, fut précisément sous Valentinien, Valens et Gratien *vicarius Hispaniarum*. Le contrôle des poids et mesures dans l'Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle fut souvent exercé par les plus hauts fonctionnaires, préfets de la ville et préfets du prétoire. Il n'y a donc pas à s'étonner, suivant la juste observation de M. Michon, de voir intervenir en la personne d'Artemius le préfet du prétoire ou plus précisément son vicaire.

C. *L'Afrique romaine*. — M. S.<sup>g</sup> GSELL a publié en même temps les tomes II et III de son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*<sup>1</sup>. Nous avons dit dans notre précédent Bulletin<sup>2</sup> la valeur scientifique de cette œuvre, la parfaite compétence et l'incontestable autorité de l'historien, la rigueur scrupuleuse de sa méthode, la solidité de ses conclusions, la largeur de son esprit; nous avons essayé de caractériser son talent, fait de précision lumineuse, d'ordre logique et de forte sobriété. Les deux volumes nouveaux, qu'il vient de nous donner, sont dignes de celui qui les a précédés. Ils sont entièrement consacrés à Carthage et portent comme sous-titres, le tome II : *l'État carthaginois*; le tome III : *Histoire militaire de Carthage*. Les problèmes nombreux, parfois complexes, souvent obscurs, que pose devant l'érudit l'histoire de la grande cité punique sont examinés avec prudence et perspicacité. La topographie de Carthage, le site exact de la ville primitive, le tracé et la nature des fortifications, la situation et la forme des ports, l'emplacement des principaux édifices et des nécropoles; l'étendue du territoire carthaginois en Afrique et l'énumération des ports africains que Carthage dominait ou du moins protégeait; la constitution et l'histoire intérieure de Carthage; l'administration de son empire; ses institutions militaires et navales : telle est la matière ample et variée du tome II de *l'Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. Dans le tome III sont racontées les guerres de Carthage, d'abord avec les Grecs de Sicile, en particulier avec Denys de Syracuse et avec Agathocle, puis avec les Romains. Nous trouvons ici pour la première fois un récit complet et critique du duel formidable qui mit aux prises pendant plus d'un siècle les deux grandes puissances de la Méditerranée occidentale, qui bouleversa non seulement les domaines propres des deux adversaires, mais encore toute l'Afrique du Nord, presque toute la péninsule ibé-

1. S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. T. II : *l'État carthaginois*; t. III : *Histoire militaire de Carthage*. Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1918.

2. T. CXIX, p. 146.

rique et le sud-est de la Gaule et dont l'issue assura au vainqueur la maîtrise du monde antique.

L'Université d'Alger a pris l'initiative de publier, avec un abondant commentaire, les textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord. Le premier fascicule de cette publication est consacré à Hérodote et a pour auteur M. S. GSELL<sup>1</sup>. Le travail se divise en deux parties : d'abord les passages de l'historien qui concernent l'Afrique du Nord, texte et traduction; ensuite le commentaire. Le commentaire ne suit pas phrase par phrase le texte de l'auteur. C'est une étude d'ensemble, à la fois générale et précise, sur les renseignements fournis par Hérodote. M. Gsell y examine les sources d'information de l'historien grec, puis la géographie physique, les populations de la Libye, la vie matérielle et la civilisation des indigènes; enfin deux problèmes fort intéressants posés par le texte d'Hérodote, celui de la prétendue source occidentale du Nil et celui des navigations autour de l'Afrique. Ce commentaire est divisé en paragraphes désignés par des chiffres romains et ces chiffres romains sont reportés entre crochets dans la traduction, à la suite des passages auxquels ils correspondent. En appendice, M. Gsell a reproduit les fragments d'Hécatee relatifs à la Libye. Il faut souhaiter que de nombreux fascicules succèdent à celui-ci qui peut vraiment servir de modèle à toute publication de ce genre. L'érudition y est sûre et profonde; elle ne s'étale pas en des notes à perte de vue; elle est incorporée au fond même de l'œuvre, dont elle fait la valeur sans en obscurcir la clarté, sans en alourdir l'élégance.

On sait que le froment nécessaire à l'alimentation de la ville de Rome était fourni en partie par les provinces africaines et que ces provinces envoyaient aussi dans la capitale de l'Empire de l'huile et d'autres denrées, telles que du vin, du lard, des légumes, des fruits secs. L'ensemble de ces produits formait l'*Annone*. M. R. CAGNAT a groupé, dans un substantiel mémoire, tout ce que les documents nous ont appris sur l'*Annone d'Afrique*<sup>2</sup>, sur son importance dans la vie matérielle de Rome, sur son organisation à l'époque républicaine et sous l'Empire, avant et après Dioclétien; la question si intéressante des transports maritimes et des *navicularii*, question d'ailleurs inséparable du problème de l'*annone* elle-même, y est étudiée et résolue avec autant de prudence que d'érudition, avec une connaissance précise des documents.

1. Université d'Alger, *Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord*. Fasc. I : *Hérodote*, par S. Gsell. Alger, A. Jourdan; Paris, E. Leroux, 1916.

2. R. Cagnat, *l'Annone d'Afrique* (extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XL). Paris, C. Klincksieck, 1915.

M. A. MERLIN a publié en 1915 une deuxième édition du *Guide du musée Alaoui*<sup>1</sup>, opuscule destiné surtout aux visiteurs de cette admirable collection et qui ne fait nullement double emploi avec le grand Catalogue du musée Alaoui entrepris par La Blanchère et Gauckler, continué après eux par M. A. Merlin et ses collaborateurs, MM. Poinssot, Hauteœur, etc. Plusieurs planches hors texte, représentant des monuments antiques, statues de marbre, mosaïques, bronzes, et des vues de quelques salles du palais arabe où le musée est installé ajoutent encore à la valeur du texte; elles font de ce *Guide* un petit volume aussi intéressant qu'élégant et joliment présenté.

Les ruines de Bou-Ghara, qui représentent la cité romaine de Gigthis située au fond de la petite Syrte au sud de l'île de Djerba, ont été explorées à plusieurs reprises. D'importantes fouilles y ont été exécutées, en particulier de 1901 à 1906, sous la direction d'Eug. Sadoux. M. L. CONSTANS, alors qu'il était membre de l'École française de Rome, a été chargé par M. Merlin d'une mission archéologique à Bou-Ghara, mission dont l'objet principal était de mettre au point et de présenter dans leur ensemble les résultats de toutes les recherches faites sur ce point. Le *Rapport* rédigé par M. L. Constans constitue une monographie très complète et parfaitement ordonnée de la ville antique<sup>2</sup>. Après avoir, dans une sobre introduction, rappelé comment Gigthis fut découverte, décrit le site des ruines et le champ de fouilles, indiqué les caractères généraux de la construction, précisé les matériaux employés et donné la bibliographie complète du sujet, M. L. Constans consacre plusieurs chapitres à l'étude approfondie des monuments aujourd'hui connus, de leur plan, de leur décoration, des œuvres d'art qui les ornaient; il passe en revue le forum, les édifices qui l'encadraient, les nombreux temples épars dans la cité, les thermes, le marché, la citadelle byzantine, le port et les docks, diverses habitations particulières. La conclusion du travail de M. L. Constans mérite d'être brièvement résumée. Gigthis ne présente, au milieu des ruines romaines d'Afrique, aucune originalité en ce qui concerne les procédés de construction, la sculpture ni la mosaïque. Au contraire, on peut parler d'écoles originales à propos de l'architecture et des arts décoratifs. L'emploi de l'ordre et du chapiteau ionique doit être particu-

1. A. Merlin, *Guide du musée Alaoui*, 2<sup>e</sup> édition. Tunis, 1915.

2. L.-A. Constans, *Gigthis, étude d'histoire et d'archéologie sur un emporium de la petite Syrte*, avec 14 planches hors texte et 5 figures dans le texte (extrait des *Nouvelles archives des missions scientifiques*, 14<sup>e</sup> fascicule). Paris, Imprimerie nationale, 1916.

lièrement signalé à la fin du II<sup>e</sup> et au début du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. D'autre part, l'emploi du revêtement en stuc fut général à Gigthis « à toutes les époques et pour les monuments de tous les styles ». Il n'est pas impossible que cet usage doive être attribué à l'influence de l'Égypte hellénistique. L'Égypte semble avoir exercé ici, par l'intermédiaire de la Cyrénaïque, une influence durable dans tous les domaines de l'art. « D'autres influences », ajoute M. Constans, « ont concouru avec celle-là à donner à l'art de Gigthis sa physiologie originale; on y trouve, à côté des apports de l'Égypte hellénistique, d'antiques souvenirs de la civilisation phénicienne et l'imitation de l'art officiel romain. » M. Constans pense qu'il y eut entre tous les *emporion* de la petite Syrte, vers le temps de Septime Sévère, une « étroite solidarité artistique », conséquence de conditions économiques et politiques tout à fait analogues. La valeur et l'importance du travail de M. Constans prouvera aux jeunes archéologues français quelle mine féconde leur réserve l'Afrique du Nord. Chacune des principales cités romaines du pays leur fournira la matière d'une semblable monographie. Il faut souhaiter que les ruines les plus caractéristiques de cette province trouvent des historiens aussi compétents, aussi expérimentés, d'un talent aussi sûr que l'auteur du travail sur Gigthis.

Le gros livre posthume de GAUCKLER sur les *Nécropoles puniques de Carthage* a été déjà présenté aux lecteurs de la *Revue historique* dans un article qui en a mis en pleine lumière le très réel et très grand mérite<sup>1</sup>.

Le gouvernement général de l'Algérie a entrepris une grande publication archéologique destinée à faire connaître les résultats des fouilles importantes exécutées par le Service des monuments historiques de l'Algérie dans les ruines de Khamissa, Mdaourouch, Announa, qui représentent les vestiges des antiques cités de Thubursicum Numidarum, Madauros et Thibilis. La première partie de cette publication traite de Khamissa; elle est l'œuvre de MM. S. GSELL et Ch.-A. JOLY<sup>2</sup>. Le premier fascicule en a paru en 1914. Il contient : l'historique des recherches; l'histoire de Thubursicum ou Thubursicu Numidarum; la description de la vieille place, *Platea vetus*, des monuments qui la décoraient, portiques, temples, basilique rectangulaire; des statues qui y avaient été érigées et dont un

1. T. CXXIII, p. 136 et suiv.

2. Gouvernement général de l'Algérie, *Khamissa, Mdaourouch, Announa*, fouilles exécutées par le Service des monuments historiques de l'Algérie. Première partie : *Khamissa*, par S. Gsell et Ch.-A. Joly, 1<sup>er</sup> fascicule. — Troisième partie : *Announa*, par S. Gsell et Ch.-A. Joly.



grand nombre ont été retrouvées plus ou moins intactes; l'étude des ruines importantes qui entourent l'Ail en Youdi, considérée comme une des sources de la Medjerda, et qui attestent l'importance que les anciens lui attribuaient; la description du théâtre, aujourd'hui complètement dégagé, et qui est un des édifices romains les mieux conservés de l'Afrique du Nord. Plusieurs planches et de nombreuses reproductions photographiques ajoutent encore à l'intérêt de cette très belle publication.

La troisième partie de cette même publication décrit les ruines d'Announa, vestiges de l'antique Thibilis. Due, comme la première partie, à la collaboration de MM. S. Gsell et Ch.-A. Joly, elle comprend, après un historique des recherches et une histoire de Thibilis, la description détaillée de la ville, de ses principaux monuments, le Forum, les temples, un marché, plusieurs portes, de plusieurs maisons particulières qui ont été dégagées par les fouilles, enfin de deux églises et d'une chapelle chrétienne. Vingt planches hors texte et de nombreuses figures facilitent et rendent plus attrayante la lecture de ce volume.

En 1910 fut découverte, aux portes mêmes de Cherchell, dans un domaine privé, une très belle statue en marbre d'Apollon. L'État français revendiqua la propriété de cette œuvre d'art. Ses droits, certes, étaient incontestables puisque successivement le Conseil d'État, le tribunal civil de Blida, la Cour d'appel d'Alger et la Cour de cassation les reconnurent et les proclamèrent. Mais peut-être furent-ils exercés avec quelque âpreté. L'État, si puissant qu'il soit, ne devrait jamais oublier que les particuliers, principalement les propriétaires, sont dans l'Afrique du Nord ses collaborateurs indispensables; en cas de contestation, mieux vaut un arrangement, même onéreux, qu'un procès gagné. Quoi qu'il en soit, le marbre antique qui donna lieu à cette longue et regrettable querelle a été étudié pour la première fois en détail par M. Ét. MICHON dans un article des *Monuments Piot*<sup>1</sup>. M. Michon montre que l'Apollon de Cherchell appartient à une série d'œuvres déjà représentée par plusieurs autres statues, connues sous les noms d'Apollon du Tibre, d'Apollon de Mantoue, d'Apollon Choiseul-Gouffier ou à l'omphalos et d'Apollon de Cassel. Comme ces statues, « l'Apollon de Cherchell, il n'y a pas de doute sur ce point, remonte à la période immédiatement antérieure à celle qui vit, au v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le plein et

1. Étienne Michon, *l'Apollon de Cherchell* (extrait des *Monuments et mémoires* publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXII). Paris, E. Leroux, 1916.

libre épanouissement de l'art grec, au plus tard au milieu de ce v<sup>e</sup> siècle ». Ce marbre si intéressant se trouve actuellement au musée municipal de Chersell.

D. *Provinces grecques et orientales*. — Le travail de M. MICHON sur diverses statues romaines, découvertes en Cyrénaïque<sup>1</sup>, relève plutôt de la muséographie que de l'archéologie ou de l'histoire.

Dans le recueil des *Inscriptiones graecae ad res Romanas pertinentes*, entrepris sous le patronage de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et dirigé par M. R. Cagnat, M. G. LAFAYE a publié le fascicule 5 du tome IV. Ce fascicule contient les textes qui proviennent des îles de Cos, Nisyros, Symè, Chalcè, Rhodes et Carpathos, des cités de la Lydie et de la côte la plus septentrionale de l'Ionie, en particulier de Thiatyra, de Cyme, Phocée, Magnésie du Sipyle et Smyrne.

M. F. CUMONT, à qui ses remarquables études sur l'Orient ont depuis longtemps assuré une autorité justement éminente, a réuni en un volume abondamment illustré<sup>2</sup> plusieurs études, antérieurement publiées dans diverses revues; à ces études, presque toutes augmentées ou remaniées, il a joint des mémoires inédits. Tous ces travaux traitent des antiquités de la Syrie septentrionale : ce sont la Marche de l'empereur Julien d'Antioche à l'Euphrate; — l'Aigle funéraire d'Hierapolis et l'apothéose des empereurs; — Villes de l'Euphrate, Zeugma, Néocésarée, BIRTHA; — les Carrières romaines d'Énesh, Arulis et Ourima; — Dolichè et le Zeus Dolichénos; — Mausolées de Commagène et de Cyrrhus; — Cyrrhus et la route du Nord; — Divinités syriennes.

Le volume renferme en outre : l'Itinéraire ou carnet de route d'un voyage accompli dans le pays par M. F. Cumont en 1907; ce voyage le conduisit d'Alep à Biredjick, sur l'Euphrate, puis de l'Euphrate, dont il remonta pendant plusieurs kilomètres la rive droite, vers Dolichè et Cyrrhus, enfin de Cyrrhus à Alexandrette; — quarante-huit inscriptions grecques et latines découvertes par M. F. Cumont au cours de cette exploration; — enfin l'indication de quelques manuscrits grecs de Syrie qu'il a pu voir à Beyrouth, Damas, Homs, Alep, etc. Il est à peine besoin d'insister sur la très grande valeur de ces *Études syriennes*. M. F. Cumont y met une fois de plus en pleine lumière, avec une méthode rigoureuse, avec

1. É. Michon, *Statues romaines de la Cyrénaïque* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LXXIV). Paris, 1915.

2. F. Cumont, *Études syriennes*. Paris, Aug. Picard, 1917.

une très grande clarté d'exposition, le rôle considérable que la Syrie du Nord a joué dans l'histoire politique, militaire et surtout religieuse du monde gréco-romain. Située aux confins communs de l'Asie Mineure, de l'Arménie, de la Mésopotamie et de la Syrie, traversée par des routes qui mettaient la Méditerranée en communication avec le plateau de l'Iran et la Chaldée, la Syrie du Nord est une des portes de l'antique Orient. C'est par elle que les influences de Babylone, de la Perse, de l'Inde se sont répandues dans le monde gréco-romain. Sans doute il ne faut pas exagérer l'action exercée par ces influences et faire, pour ainsi parler, de la civilisation classique une simple annexe, un pur succédané de l'Orient; mais il convient de ne pas non plus en contester l'importance. Le nouveau volume de M. F. Cumont permettra aux historiens et aux archéologues de mesurer cette importance, de mettre au point la très grave question des rapports de l'Orient et de l'Occident aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

J. TOUTAIN.

---

## COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

---

P. VIDAL DE LA BLACHE. **La France de l'Est : Lorraine, Alsace.**

Paris, Armand Colin, 1917. Gr. in-8°, ix-280 pages, avec deux cartes hors texte. Prix : 10 francs.

C'est le dernier livre qu'ait écrit P. Vidal de La Blache avant sa mort, et c'est un admirable livre. Chacun des ouvrages du maître marque un progrès sur les précédents, tant pour la vigueur de la conception que pour la perfection de la forme. Après son *Tableau de la géographie de la France*, il a trouvé encore moyen de se surpasser et il nous a donné *la France de l'Est*.

La Lorraine et l'Alsace, malgré de profondes différences, forment un ensemble et doivent être étudiées en bloc. Il ne faut pas seulement considérer ces pays dans leurs relations avec la France, mais dans leurs relations avec l'Europe; telle est une des idées maîtresses du volume, celle qui explique le plan suivi<sup>1</sup>.

Dès le début, dans une très courte description géographique, cette thèse se dessine. L'Alsace et la Lorraine sont sans doute des pays distincts : l'Alsace fait partie de la plaine où le Rhin moyen s'est frayé son cours; la Lorraine est une dépendance géologique du bassin parisien, constituée par des zones concentriques d'aspects divers. Entre ces provinces, il n'y a qu'une brèche de communication, celle de Saverne; mais les deux pays qui se tournent le dos présentent ce caractère commun, ils communiquent aisément avec la mer du Nord et avec la Bourgogne; l'Alsace, par les défilés de la Forêt-Noire, le seuil de Bâle et par les cols des Alpes, a accès facile en Allemagne, en Suisse, en Italie; toute la région est ainsi une région de transit, intimement liée à toute l'Europe : « Ces courants que la pente, après quelque hésitation, entraîne vers la mer du Nord, ces voies romaines dont la trace subsiste, tout au moins dans la nomenclature et les souvenirs, et enfin tout le réseau des routes, canaux, voies internationales qui, dans la suite des temps, s'est greffé sur ce premier canevas, jalonnent une circulation historique qui embrasse, des Alpes à la mer, toute l'Europe occidentale. Les rapports s'y croisent et font de toutes parts pulluler la vie. Une trainée de civilisation s'est propagée le long de cette zone chargée d'histoire. »

1. Nous nous sommes beaucoup servi, dans notre article, de l'analyse faite du volume de M. Vidal de La Blache par M. L. Gallois, dans les *Annales de géographie*, n° du 15 janvier 1918, p. 11-24.



Après la région, M. Vidal de La Blache trace le portrait des populations qui l'habitent. Voici l'Alsacien, fixé au sol par de fortes racines, travailleur, probe, aimant la bonne chère et les joyeux propos, d'esprit démocratique, tout en étant très attaché à la tradition, détestant le *Schwob*, c'est-à-dire le petit fonctionnaire famélique et le parasite venu de la rive droite du Rhin; oh! l'union du duché de Souabe à celui d'Alsace, du *x<sup>e</sup>* au *xiii<sup>e</sup>* siècle, a été une union mal assortie. Voici maintenant le Lorrain, d'abord le laboureur qui a mis en valeur une terre rude et raboteuse et en a tiré bénéfice, puis le manouvrier, soit celui qui exerce au loin une industrie nomade, coutellier, quincaillier, fondeur de cloches, soit celui qui, fixé dans son village, loue ses bras aux cultivateurs et aspire à devenir à son tour propriétaire, et enfin, parmi ces Lorrains, voici la variété du Vosgien, de formation relativement récente, qui, entre la forêt de la cime et les brouillards de la vallée, s'installe à mi-pente sur une zone ensoleillée et y construit ses fermes isolées.

Nous connaissons la région et ses habitants. Comment ces habitants sont-ils entrés dans l'unité française? M. Vidal de La Blache nous le dit dans une série de chapitres, pour lesquels il a consulté directement aux Archives nationales les rapports des anciens intendants, ceux des préfets des départements qu'ont formés ces anciennes provinces, les statistiques modernes et des documents divers; beaucoup de faits qu'il rapporte sont inédits. Les Alsaciens et les Lorrains ont été gagnés d'abord par la sage politique des intendants qui surent découvrir leurs besoins et s'en inspirer, par la justice équitable que rendirent les parlements de Metz et de Nancy ou le Conseil supérieur d'Alsace, par la tolérance que le gouvernement français montra pour leur langue et pour leur libre commerce avec l'étranger. Déjà dans les deux contrées opérait le charme de la civilisation française: « L'âpreté de l'esprit alsacien s'adoucissait au contact de l'urbanité française. Même dans la vieille cité strasbourgeoise le puritanisme se teintait de mondanité et de bonne grâce par une transformation analogue à celle qui modifiait la physionomie médiévale de la cité et faisait sourire l'élégance du *xviii<sup>e</sup>* siècle à côté de la cathédrale gothique. »

La Révolution acheva l'œuvre commencée par l'Ancien régime. Les princes allemands possessionnés en Alsace sont chassés de l'autre côté de la frontière; l'Alsace et la Lorraine, par les députés qu'elles envoient aux assemblées françaises, par les fédérations, entrent en rapports plus étroits avec le reste de la France; la diffusion de la langue française fait en quelques années plus de progrès qu'en un siècle. Le nombre des petits propriétaires s'accroît par la vente des biens nationaux et le partage des biens communaux; une bourgeoisie industrielle naît et le développement d'une classe énergique de patrons, fils de leurs œuvres, forme pour l'avenir un solide noyau républicain. La Révolution, qui soude l'Alsace et la Lorraine au reste de la France,

accentuée la différence avec l'étranger; la frontière du Rhin, où la barrière douanière a été reportée, devient une frontière morale. L'Alsace et la Lorraine détestent ces Allemands qui envahissent la France et veulent lui enlever ses libertés; ici les volontaires se lèvent plus nombreux qu'ailleurs; sur ce sol ont grandi, souvent dans les conditions les plus humbles, ces soldats qui deviendront généraux, et quel magnifique portrait M. Vidal de La Blache trace de Kléber! Néanmoins, les populations de ces régions réprouvent l'ambition de Napoléon; elles ne le suivent qu'à contre-cœur sur les champs de bataille de l'Europe; chez elles subsiste toujours l'esprit d'indépendance et l'amour des libertés. Ces pays boudèrent la Restauration, la royauté de Juillet et le Second Empire; sans doute les campagnes, où la religion maintient son empreinte, où le curé est très écouté, votent souvent pour les candidats agréables au gouvernement; mais les villes, aussi bien celles dont la robuste personnalité s'appuie sur un long passé que celles qui sont des créations modernes, demeurent fidèles à l'esprit libéral; ici M. Vidal esquisse de Metz, Nancy, Strasbourg, Colmar et Mulhouse de petits tableaux dont tous les traits sont d'une exquise justesse. Mais sur ces pays frontières sont fixées les convoitises de l'étranger; sur eux pèsent ses menaces; Alsaciens et Lorrains multiplient leurs protestations de fidélité à la France et ces protestations n'ont pas été de vains mots, puisque pendant quarante-huit ans, sous le joug allemand, la fidélité de ces pays à la France ne s'est jamais démentie.

La Lorraine et l'Alsace présentent encore un autre caractère commun : elles ont subi une même évolution. Elles étaient jadis des régions presque exclusivement agricoles; elles sont devenues des régions principalement industrielles. Sans doute d'assez bonne heure de petites forges s'étaient installées dans le voisinage de Belfort, exploitées par les Mazarin; d'autres, en bordure des Vosges, à Niederbronn et au pays de Bitche, ou encore à Thionville et à Sarreguemines, aux abords de la région du fer et de la houille; des verreries s'étaient multipliées dans le pays des grès. Mais la grande industrie naquit à Mulhouse, quand y fut fondée en 1746 la première manufacture d'indiennes, et l'impression conduisit à la filature et au tissage du coton. Puis Mulhouse essaima au dehors de son petit territoire; elle fournit du travail aux habitants des vallées vosgiennes sur l'un et l'autre versant, et elle rencontra bientôt la concurrence de manufacturiers alsaciens. Mulhouse se donna à la France en 1798, et, sous le régime du blocus continental, dans toute la Haute-Alsace, l'industrie textile prit un magnifique développement. Elle s'intensifia encore avec la création des chemins de fer, et Mulhouse passa de 20,547 habitants en 1844 à 45,981 en 1860. En Lorraine, une dynastie de maîtres de forges, les Wendel, établie depuis un siècle à Moyeuvre, acquit en 1811 Hayange, puis, se rapprochant de la houille, ralluma les hauts fourneaux de Styring. Vers 1860, le département de la Moselle passa au premier rang pour la production de la fonte, distançant celui de la Haute-

Marne; déjà l'industrie du fer se propageait vers le nord et vers le sud autour de Longwy et du côté de Nancy. Mais, en somme, sauf Mulhouse, il n'existait encore en Alsace et en Lorraine aucun grand centre industriel, au moment où le traité de Francfort livra à l'Allemagne une partie de ces contrées.

Ces centres vont maintenant se multiplier. Gilchrist Thomas avait découvert le procédé de déphosphoration du minerai de Lorraine lorsqu'on reconnut, sous la surface du plateau de Briey, un champ de 90,000 hectares abondamment pourvu de ce minerai. Dès lors, d'immenses usines modernes s'installent des deux côtés de la frontière; de petits hameaux atteignent la population de grandes villes. On voit s'entasser autour des usines des populations parlant toutes les langues, Italiens, Slaves, etc. En Alsace même sont exploités en grand les pétroles de Pechelbronn, et, en 1904, M. Vogt découvre à l'ouest de Mulhouse, dans la forêt de Nonnenbruch, un vaste gisement de potasse. Le port de Strasbourg est créé et le trafic qui s'y fait devient chaque année plus actif. M. Vidal étudie le déplacement de la population que crée le développement de cette grande industrie, et deux cartes, tracées avec beaucoup de soin, placent sous les yeux du lecteur les résultats de cette enquête.

L'Alsace et la Lorraine sont placées au contact de deux régions, dont les tendances divergent de plus en plus : l'Europe occidentale et l'Europe centrale. Ce que sont ces tendances, M. Vidal de La Blache nous le dit dans la partie suivante de son ouvrage. Dans l'Europe centrale, l'Allemagne seule dicte ses lois. M. Vidal dénonce ses rêves d'hégémonie, ses procédés commerciaux, son désir d'expansion, la théorie de l'espace, du *Raum*, considéré comme condition nécessaire de la vitalité de l'État, son culte de la force. L'Europe occidentale, au contraire, est composée de personnalités nationales, très conscientes et très jalouses de leur autonomie, ayant évolué vers une civilisation commune. Dans cette Europe, « peu à peu les communautés de vue sur l'idéal des sociétés, sur les notions de liberté et de justice se sont montrées plus fortes que les différences de langues, que les raisons mystiques tirées de prétendues supériorités de races ou même que les ressentiments des luttes passées ». Ces deux Europes se heurtent sur la frontière entre la France et l'Allemagne et M. Vidal de La Blache, dans un chapitre très bien informé, nous fait l'histoire de cette frontière. Cette frontière a été constituée de 1648 à 1871 par le Rhin; or, par le traité de Francfort, l'Allemagne s'est emparée du Rhin, et, malgré le principe de la liberté de navigation proclamée en 1815 par l'acte de Vienne, l'a confisqué à peu près à son profit. Seul le rétablissement de la France en Alsace assurera le contrôle de la navigation et fera du Rhin une grande voie internationale.

Après la guerre, de grandes tâches s'ouvriront pour la France. « Elle sera rendue comptable envers le monde des ressources natu-

relles qu'elle possède déjà et de celles qu'elle a la légitime ambition d'acquérir. Ce serait lui faire injure que de supposer qu'elle puisse faillir à sa tâche. Car si d'aventure il lui arrivait de se dérober à l'esprit d'entreprise, d'abriter derrière des protections artificielles une timidité de conception et des habitudes de routine, elle contresignerait son impuissance. » Aussi ne faut-il pas s'étonner si le volume se termine par une dernière partie intitulée : « Les possibilités du marché français », où est montré tout le parti que la France doit tirer de son sol et de son empire colonial, où est déterminée la place qu'elle doit occuper dans le monde. La France de l'Est, cette région qui a été si bien étudiée dans le livre, lui apportera, pour remplir cette tâche, un sérieux appoint d'initiatives et d'énergies.

Telle est la disposition générale de ce volume; l'auteur, parti de la géographie de deux contrées, s'élève à des considérations de plus en plus générales d'une portée immense et il atteint les cimes les plus élevées, tout en ne perdant jamais de vue la plaine et en s'appuyant sur les réalités. M. Vidal écrit quelque part : « Comme Celui qu'un tentateur amena au sommet de la montagne, l'Allemagne a vu se dérouler des perspectives immenses; mais, à la différence de Celui de l'Évangile, elle a cédé à la tentation... Le monde matériel s'offrait à ses yeux avec toutes ses richesses, sol et sous-sol, et lui faisait entrevoir, comme dans un éblouissement, usines colossales, villes gigantesques, pavillons battant toutes les mers. La réalisation d'une telle vision valait bien qu'on lui sacrifiât les fuites illusions dans lesquelles s'obstinaient certains peuples condamnés à rester impuissants faute d'étendue et de nombre. » M. Vidal de La Blache, guide bienfaisant, nous conduit aux sommets pour nous montrer une terre nouvelle sur laquelle, grâce aux efforts des Alliés, rayonnent, avec la paix, le Droit et la Justice.

Chr. PFISTER.

---

John Edwin SANDYS. *A short history of classical scholarship from the sixth century b. C. to the present day*. Cambridge, University Press, 1915. Petit in-8°, xvi-455 pages, 26 illustrations. Prix : 8 s. 6 d.

Nous venons seulement de recevoir l'utile résumé que M. Sandys a publié, voici plus de trois ans, de sa grande Histoire des « études classiques » latines et grecques depuis l'antiquité jusqu'à nos jours<sup>1</sup>, sur les trois gros volumes de laquelle la *Revue historique* regrette de n'avoir pu en son temps appeler qu'incidemment<sup>2</sup> l'attention de ses

1. *A history of classical scholarship*. Cambridge, University Press, 3 vol. in-8°, t. I, 2<sup>e</sup> éd., 1906; t. II et III, 1908.

2. *Rev. histor.*, t. LXXXVII (1905), p. 360.



lecteurs. Les limites chronologiques des deux œuvres sont les mêmes : M. Sandys remonte aux commentateurs d'Homère du temps de Solon et de Pisistrate pour ne s'arrêter qu'avec les travaux des philologues et des exégètes les plus récents.

Le livre I (p. 1-29), intitulé « l'âge athénien », comprend la période antérieure au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les données en sont surtout tirées de Platon et d'Aristote. Trois chapitres passent successivement en revue l'étude de la poésie (dont Homère, puis Eschyle, Sophocle et Euripide devinrent de bonne heure les principaux « classiques »), puis celle de la rhétorique, enfin celle de la grammaire et de la philologie, à laquelle on peut rattacher l'histoire et ce qu'il est permis d'appeler déjà la critique littéraire.

A partir du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et jusqu'au I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne, la culture grecque classique a son centre principal à l'École d'Alexandrie. Aussi le livre II (p. 30-52) est-il intitulé « l'âge alexandrin » et renferme-t-il tout un chapitre (p. 30-46) sur le célèbre « Musée » de la cité égyptienne et sur les non moins célèbres bibliothèques qui faisaient de la ville la résidence idéale des érudits du monde entier. Quelques pages sont réservées ensuite aux éditions, aux scholies, aux recherches lexicographiques dues aux directeurs successifs de ces établissements et un court chapitre (p. 47-52) aux travaux des grammairiens de l'École de Pergame.

Au temps même où l'École d'Alexandrie est à l'apogée de sa gloire, les lettres latines commencent à être cultivées avec fruit en Occident : trois chapitres (p. 53-72) ont trait aux études grammaticales et philologiques à Rome depuis le milieu du I<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à l'époque d'Auguste, puis jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle, enfin jusqu'aux environs de l'année 530.

Les livres IV et V (p. 73-91 et 92-140) nous ramènent aux lettres grecques, dont M. Sandys découpe l'histoire en deux grandes périodes : « âge romain », jusqu'à la fermeture de l'École d'Athènes, en 529 ; « âge byzantin », jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. On pourra critiquer cette répartition des matières, qui reste un peu trop extérieure et superficielle, puisque dès le temps de Justinien, en dépit de ses prétentions, et même bien avant, la « Nouvelle Rome » avait cessé d'être la capitale d'un État vraiment « romain ». C'est là un fait que les travaux des historiens de l'art, de la littérature et du droit byzantins mettent, croyons-nous, chaque jour plus nettement en lumière. Mais il est manifeste que M. Sandys n'a pas cherché — pour le moyen âge au moins — à aller très au fond des choses et s'est contenté le plus souvent de grouper autour de quelques noms représentatifs les notions qui se dégagent des livres généraux consacrés à son sujet.

On s'en apercevra facilement en parcourant les cinquante pages, d'ailleurs soignées, relatives aux études classiques en Occident du VI<sup>e</sup> siècle au milieu du XIV<sup>e</sup>. On y cherche en vain un tableau d'ensemble de la renaissance carolingienne et, plus tard, de la renaissance

des études dans les grands centres scolaires de Liège, de Reims, de Chartres, de Paris. Une série de noms et de petits faits bien étiquetés ne sauraient pourtant, par leur juxtaposition, constituer une « histoire » suivie. Cependant nous devons signaler de bonnes pages, où M. Sandys s'est heureusement départi de son habituelle méthode d'analyse à cadre biographique, sur la scholastique aristotélicienne (p. 127-136) et la querelle des « anciens et des modernes » au XIII<sup>e</sup> siècle (p. 157-160) et un chapitre, un peu décousu lui aussi, mais fort utile (p. 144-154), sur la connaissance des principaux classiques latins que révèle la lecture soit des humanistes du moyen âge, soit des catalogues des bibliothèques ecclésiastiques ou scolaires où ils pouvaient puiser.

De là nous passons à la renaissance des études latines et grecques en Italie, notamment à Florence, au temps des Médicis, et à Rome, dans l'entourage de papes comme Nicolas V (p. 163-197). La découverte de l'imprimerie ayant été dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle un des grands moyens de diffusion des chefs-d'œuvre antiques, M. Sandys a eu l'heureuse idée d'insérer dans son livre (p. 198-200) une liste fort commode des éditions *princeps* d'auteurs grecs et latins sorties des presses avant le XVII<sup>e</sup> siècle.

Le XVI<sup>e</sup> siècle est liquidé rapidement — un peu trop rapidement, semble-t-il — en trente petites pages, où les travaux d'Érasme, des Estienne, de Scaliger, de Casaubon occupent, comme de juste, une place d'honneur. Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles sont traités, au contraire, assez largement (p. 236 à 302); on lira avec intérêt les paragraphes réservés aux laborieux éditeurs des Pays-Bas — les Vossius, les Meursius, les Graevius, les Hemsterhuys, les Ruhnken — et surtout aux brillants philologues d'Angleterre, tels que Richard Bentley, William Jones, Richard Porson et l'historien Edward Gibbon, sur l'œuvre desquels il n'est pas surprenant qu'un Anglais d'aujourd'hui aime à s'arrêter quelque peu.

Le XIX<sup>e</sup> siècle et l'époque contemporaine occupent un quart du volume, avec sept chapitres (60 pages) pour l'Allemagne, un pour l'Italie (2 pages), un pour la France (6 pages), un pour les Pays-Bas hollandais et belges et pour les pays scandinaves (13 pages), un pour la Grèce, la Russie et la Hongrie (6 pages), un pour l'Angleterre (26 pages), un également pour les États-Unis d'Amérique (9 pages); les philologues et les archéologues ou historiens d'Allemagne tiennent ainsi à eux seuls plus de place que ceux de tous les autres pays réunis. Quelque considérable qu'ait été leur labeur, il y a là, nous en sommes convaincu, une faute d'optique; sans aucun doute les proportions eussent été différentes si M. Sandys s'était davantage préoccupé de déterminer ce que chaque école, chaque groupe de commentateurs, de philologues et d'érudits a réellement apporté de neuf et de fécond. Nous ne cherchons à diminuer le rôle de personne; mais il est incontestable que depuis une cinquantaine d'années d'autres pays que l'Al-

lemagne sont entrés ou plutôt rentrés dans la lice et que par la qualité, sinon par la quantité, les travaux qu'ils ont produits méritent d'être mis en vedette. Est-ce obéir, par exemple, à un amour-propre national excessif que de trouver insuffisantes les six pauvres petites pages accordées à la France<sup>1</sup>?

Il est vrai que M. Sandys, par prudence peut-être, a exclu de son livre tous les vivants, éliminant ainsi une bonne part des meilleurs ouvriers de ces cinquante dernières années. Du coup, toute la perspective historique se trouve faussée : un médiocre sera cité parce qu'il a plu au destin de le faire disparaître avant l'heure où M. Sandys prenait la plume; un érudit de premier rang sera passé sous silence parce que ses disciples ne l'avaient pas encore, en 1915, conduit à sa dernière demeure<sup>2</sup>. Si M. Sandys, au lieu de concevoir son livre comme une série de notes biographiques, s'était appliqué à dégager les lignes générales de l'évolution du travail philologique et archéologique, il n'eût pas éprouvé, croyons-nous, la moindre gêne à parler de l'œuvre des vivants, et c'eût été tout profit pour ses lecteurs.

Tel quel, son livre se distingue par de solides mérites. M. Sandys parle des études classiques en homme du métier, familiarisé de longue date avec les éditions d'auteurs grecs et latins, avec les travaux des philologues et des commentateurs de notre temps. Ses jugements semblent généralement droits et équitables et il a réussi, somme toute — ce qui était son but essentiel — à dresser un répertoire clair et de consultation facile, dont les historiens ne se serviront pas moins utilement que les philologues eux-mêmes.

LOUIS HALPHEN.

---

**MALAGUZZI-VALERI.** *La corte di Lodovico il Moro.* Tome III : *Gli artisti lombardi.* Milan, Hoepli, 1917. Gr. in-8°, xi-368 pages, 489 illustrations.

Nous avons déjà dit (tomes CXV, p. 402, et CXXI, p. 370) l'intérêt des livres que M. Malaguzzi-Valeri a écrits à la gloire de Ludovic le More et de ses artistes. L'auteur espérait présenter ce bel ensemble en deux volumes seulement; il comptait sans les digressions et les illustrations dont le nombre l'a obligé à en composer un troisième et à nous déclarer que ce troisième sera suivi d'un quatrième. Le tome précédent était, on s'en souvient, consacré aux deux plus grands artistes qui aient travaillé pour Ludovic le More : Léonard de Vinci et Bramante; celui-ci étudie les maîtres moins importants. Si cepen-

1. Parmi les éditeurs de textes grecs, Tournier n'est même pas cité; parmi les historiens, Fustel de Coulanges obtient tout juste une ligne.

2. Nous devons d'ailleurs reconnaître que M. Sandys a fait, pour la France précisément, une exception à cette règle : il a cité (p. 372) les noms de quatre archéologues vivants dans un passage relatif à notre École française d'Athènes.

dant on espère y trouver des données sur les sculpteurs de cette époque, il faut y renoncer. M. Malaguzzi-Valeri nous donne les raisons de cette exclusion. Ces sculpteurs ont travaillé surtout à la Chartreuse de Pavie, qui est en dehors de l'influence de Ludovic le More, comme mécène. Il faut noter aussi qu'à Milan leur activité fut « intermittente ». D'ailleurs, l'auteur avoue que, s'il s'était occupé de la sculpture comme des autres arts, les dimensions de son œuvre seraient devenues inquiétantes; puisqu'en d'autres publications il avait exposé le résultat de ses recherches sur ces questions, le mieux était de ne pas y revenir. Raisons qui, comme on le voit, n'ont rien à voir avec la composition du volume. C'est grand dommage : car le plan général se ressent un peu de l'arbitraire de ces considérations.

Nous l'avons déjà constaté, M. Malaguzzi-Valeri, entraîné par l'ampleur de son sujet, ne s'est pas astreint à suivre une ligne de développement nette. Au cours de ces trois volumes, il lui arrive souvent de se répéter; les renvois sont nombreux. On nous dira que cela était inévitable dans une œuvre aussi considérable. Il n'en est pas moins vrai qu'il est désagréable pour le lecteur, lorsqu'il étudie un artiste, Boltraffio par exemple au tome III, de devoir se reporter au tome I ou au tome II pour y trouver telle de ses œuvres dont il serait plus naturel de parler au tome III.

Il y a de nombreuses compensations à ce défaut qu'il était, il faut le reconnaître, difficile d'éviter. L'intérêt d'abord des portraits dont parle M. Malaguzzi dans les premières cent pages. Il n'a guère envisagé Ambrogio de Predis, Bernadino Dei Conti et Giovanni Antonio Boltraffio que comme portraitistes, n'ayant recours à leurs tableaux religieux que pour mieux expliquer ses attributions. Sur ce point, il s'inspire fréquemment des suggestions de Frizzoni ou de Berenson, et il arrive à donner une idée précise de l'évolution du portrait lombard au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce qui fait peut-être défaut, c'est une étude plus minutieuse des influences subies; il aurait été intéressant de se demander si l'action de Léonard a été aussi prépondérante qu'il le semble au premier abord et s'il n'y a pas eu un apport non négligeable de traditions antérieures dans l'art de Predis ou de Boltraffio.

Les deux tiers de ce tome III sont consacrés à des questions en grande partie nouvelles : M. Malaguzzi y a réuni tout ce qui concerne les miniatures, l'art du bois, l'orfèvrerie. Jusqu'ici on n'avait pas jugé que le développement de ces arts dits mineurs, dans la région lombarde, fût digne d'une étude d'ensemble approfondie. Les illustrations sont très nombreuses et très utiles; le texte est plein d'informations nouvelles et d'aperçus intéressants. Ces chapitres sont certainement parmi les meilleurs qu'ait écrits M. Malaguzzi-Valeri dans cette œuvre importante, qui, en dépit de ses défauts, restera comme un instrument de travail de premier ordre.

Jean ALAZARD.



Henri FOCILLON. *Giovanni-Battista Piranesi, 1720-1778*. Paris, Laurens, 1918. In-4°, xxiv-324 pages et 32 planches hors texte.

Id. *Giovanni-Battista Piranesi. Essai de catalogue raisonné de son œuvre*. Paris, Laurens, 1918. In-4°, 75 pages.

L'étude si complète et si attachante consacrée par M. Focillon à l'œuvre un peu oubliée de Piranesi intéresse non seulement l'histoire de l'art, mais celle de l'Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle constitue en outre un chapitre des plus précieux de l'histoire de la renaissance des études archéologiques et de leur influence immédiate sur l'art, sur la décoration, sur le mobilier et aussi sur la littérature et le mouvement intellectuel à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour la première fois, la figure si énergique du puissant graveur, véritable homme de la Renaissance égaré dans l'Italie décadente, est mise en pleine lumière et son rôle historique apparaît comme immense. Il est un des ouvriers du « rinascimento » national et il se rattache par delà les siècles à la tradition latine dont il exalte la magnificence avec une sorte de passion farouche et de poésie grandiose.

Dans une première partie, M. Focillon a cherché à montrer la formation du génie de Piranesi et ce qu'il doit à son milieu. D'abord il est né et a été élevé à Venise; il a étudié l'architecture qu'il a considérée toute sa vie comme son métier essentiel. « *Architetto veneziano* », tel est le titre qu'il prend dans tous ses ouvrages. De sa patrie, restée au XVIII<sup>e</sup> siècle « l'atelier où la pensée italienne donne son effort le plus fécond », il tient le goût de la « *magnificenza* », à la fois faste et grandeur. « Au pied de l'escalier des Géants, les projets immenses sont les seuls qu'on puisse former. » Il n'est pas indifférent de constater que Piranesi fréquenta plus tard l'atelier de Tiepolo, qui exerça sur lui une grande influence.

Mais Piranesi représente en outre l'esprit italien du XVIII<sup>e</sup> siècle et, dans un chapitre très neuf et nourri de faits, M. Focillon montre que l'Italie est restée à cette époque la terre de l'individualisme et de la curiosité. C'est à tort que, sur la foi de quelques voyageurs, on a voulu y voir une nécropole, un musée, et qu'on a fait de la découverte d'Herculanum et de Pompeï le point de départ du « *rinascimento* ». A vrai dire, l'Italie continue, comme à l'époque de la Renaissance, à produire des esprits originaux, à l'imagination exubérante, ou des polygraphes curieux de toutes les techniques et de toutes les disciplines.

Telles étaient les dispositions de Piranesi lorsqu'il prit contact avec les antiquités de Rome. L'impression produite sur lui par les vestiges de la grandeur romaine fut si forte qu'il se donna tout entier à ce nouveau milieu et choisit comme but de toute sa vie d'en exalter la magnificence. Ce qu'était Rome à l'époque de Benoît XIV et de Clément XIII, c'est ce que M. Focillon nous décrit dans un de ses plus jolis chapitres. Piranesi est conquis tout de suite par la beauté pitto-

resque des ruines « avec leur luxe de plantes sauvages et d'herbes folles, avec leur poésie faite de familiarité et de grandeur ». Ce qui le séduit surtout, c'est le contraste amusant entre les majestueuses constructions des papes et les ruelles sordides ou les ruines du passé; au lieu de fréquenter les musées et de dessiner des académies, son plus grand plaisir est de croquer les gueux pittoresqués, les mendiants couverts d'ulcères qui errent sous les portiques des palais somptueux ou s'installent sans façon sous les arcs de triomphe des Césars.

Dès lors Piranesi avait trouvé sa voie et ce fut l'eau-forte qu'il choisit pour exprimer sa pensée. Dès 1743, il publie sa *Prima parte d'Architettura e Prospettive*; il se met en relations avec les jeunes artistes de l'Académie de France, il s'associe à l'Allemand Giuseppe Wagner et fonde un atelier au Corso, transporté en 1750 à la Trinité-des-Monts. De 1744 à 1778, les chefs-d'œuvre se succèdent : première édition des *Carceri* (1745), *Antichità Romane* (1756), *Magnificenza ed' Architettura dei Romani* (1761), *Campo Marzio* (1762), *Antichità d'Albano* (1764). Entre temps l'artiste, dont le succès est prodigieux, publie la série de ses célèbres *Vedute*, qui embrassent la Rome ancienne et moderne, et il remanie ses *Carceri*, où il donne libre carrière à une imagination sombre et farouche. Se souvenant qu'il est architecte, il restaure sur l'Aventin l'église du prieuré de Malte et il soutient contre l'érudit français Mariette une polémique assez vive où il défend l'originalité étrusque et latine contre les partisans exclusifs des Grecs. La question est toujours, on le sait, d'actualité et, bien que le bagage archéologique de Piranesi soit insuffisant, ses arguments conservent une certaine valeur.

Après avoir ainsi, par une analyse très délicate, montré la formation intellectuelle et artistique de Piranesi, M. Focillon étudie avec une grande pénétration les éléments de son génie, l'originalité de sa technique, sa rénovation de l'art de la gravure à l'eau-forte et enfin l'influence qu'il a exercée sur le mouvement artistique de ses contemporains. Il est impossible de résumer chacun de ces chapitres si substantiels qui constituent une des meilleures études qu'on ait écrites sur la renaissance antique et l'influence de l'archéologie sur l'art à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'auteur a très bien montré qu'un génie aussi vigoureux que Piranesi déborde les cadres dans lesquels on a voulu l'enfermer. Les décorateurs du Premier empire, Percier et Fontaine, sont ses disciples, et les romantiques ont quelque raison de le revendiquer comme un précurseur. « Étant le premier archéologue qui fût en même temps un artiste, il réconcilia l'archéologie et les arts. »

Ajoutons que cette excellente étude est accompagnée de magnifiques planches qui illustrent d'une manière vivante les divers aspects du talent de Piranesi. Dans les temps difficiles que traverse en ce moment la librairie française, la présentation si luxueuse et si soignée de cet ouvrage fait grand honneur à l'éditeur qui a su la réaliser.

Louis BRÉHIER.

Johannès DIERAUER. *Histoire de la Confédération suisse*. Trad. de l'allemand par Aug. REYMOND. Tome V : 1798-1848 ; première partie : 1798-1813. Lausanne, Payot, 1918. In-8°, VIII-377 pages.

Il y a plus de trente ans que M. Dierauer commençait la publication de cet ouvrage qui n'a pas tardé à prendre la première place parmi les histoires générales de la Suisse. Étendue et précision de l'information, clarté de l'ordonnance et soin donné à la forme, pondération des jugements portés sur les hommes et sur les institutions, telles sont les qualités maîtresses qui font apprécier l'œuvre de l'historien saint-gallois par le public lettré, tandis qu'une riche bibliographie en fait un instrument de travail indispensable aux chercheurs. C'est avant tout le développement politique de la Confédération que M. Dierauer s'est proposé de mettre en lumière : son livre montre la lente formation, dans ce domaine, d'une unité nationale, d'un esprit national suisse. Il est d'autant plus heureux que l'auteur ait pu mener à bien le tome V, qui embrasse la période de 1798 à 1848<sup>1</sup>, car c'est pendant ce demi-siècle que la Suisse de l'ancien régime s'est transformée en un organisme politique plus fort et plus perfectible, l'État fédératif, dont le développement se poursuit encore de nos jours. L'œuvre de M. Dierauer a été mise depuis peu à la portée des lecteurs de langue française grâce à la traduction qu'en a donnée M. Auguste Reymond<sup>2</sup>. Le cinquième volume de l'édition française paraîtra en deux parties ; c'est la première que nous annonçons ici. Elle comprend les livres X et XI, consacrés à « l'État unitaire helvétique, 1798-1803 », et au « Fédéralisme à l'époque de la médiation, 1803-1813 ». C'est dire qu'elle met en présence les deux principes politiques dont la lutte, commencée dès l'âge héroïque de la Confédération, remplira tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui encore, la recherche d'une combinaison entre l'esprit unitaire et l'esprit fédéraliste reste le problème essentiel de la politique intérieure de la Suisse.

De 1798 à 1813, la Suisse subit en fait le protectorat français, et cette dépendance fausse toute la vie publique du pays. « Vaincre un petit peuple, surtout quand il est divisé », a écrit à ce propos Numa Droz, « sera presque toujours chose faisable pour un grand État. Mais se l'assimiler, le plier à des habitudes nouvelles, contraires à son génie, c'est une tâche autrement ardue. Un pays conquis ne peut se gouverner à la longue que par la confiance et non par la force. » Vérité souvent expérimentée, mais dont la démonstration n'est pas encore probante aux yeux de certains gouvernants actuels. Imposée par la

1. J. Dierauer, *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft*, t. V. Gotha, F.-A. Perthes, 1917, in-8°, xxxvi-807 p. Les premiers volumes de cet ouvrage, qui fait partie de l'*Allgemeine Staatengeschichte* de Heeren et Ukert, ont paru en 1887, 1892, 1907 et 1912.

2. Tomes I-IV. Lausanne, Payot, 1910-1913, 4 vol. in-8°.

volonté du Directoire et de Bonaparte, la Constitution helvétique introduisit en Suisse un régime de centralisation calqué sur celui de la France, mais absolument contraire à l'évolution historique du pays. Entre « patriotes » unitaires et conservateurs fédéralistes s'engagèrent de stériles luttes constitutionnelles, qu'aggravèrent la protection accordée aux partis par l'étranger et les souffrances du peuple, épuisé par les exactions des généraux français et par la guerre européenne dont la Suisse devint le théâtre en 1799. Dans de telles conditions, comment le régime unitaire eût-il produit les fruits que ses partisans en attendaient? Cependant, malgré sa faiblesse et son incohérence, il a laissé des traces ineffaçables. Les principes libéraux de la Révolution française — souveraineté populaire, égalité des droits, libertés individuelles dans le domaine de la conscience, de la presse, de l'industrie et du commerce — furent remis en honneur ou proclamés pour la première fois dans les vieilles démocraties de la Suisse. Si l'application n'en fut que temporaire et imparfaite, ils se conservèrent du moins comme des ferments de régénération politique sous les régimes qui suivirent. Dans l'œuvre féconde accomplie par la Confédération depuis 1848, elle n'a fait souvent que s'engager à nouveau, avec plus de mesure et d'expérience, dans les voies que les réformateurs de l'époque helvétique avaient tracées trop hâtivement et avec un doctrinarisme irritant. C'est ce qui fait l'intérêt spécial des pages que M. Dierauer a écrites, avec une sympathie manifeste, sur l'activité législative des conseils helvétiques, sur les travaux des Rengger, des Stapfer, des Usteri, des Escher, personnalités d'élite qui s'efforcèrent de donner une direction à cette activité et de gagner les masses à un idéal nouveau.

La période de l'acte de médiation est loin d'avoir la même importance. Après l'effondrement de l'Helvétique dans la guerre civile, Bonaparte, qui n'était pas resté étranger à la catastrophe, dicta aux Cantons une constitution nettement fédéraliste. « Monsieur Ochs, la révolution est finie », dit-il en manière d'épilogue — dans l'audience de congé accordée à la « Consulte helvétique » qu'il avait réunie à Paris — à l'homme d'État bâlois dont il s'était servi cinq ans auparavant pour révolutionner la Suisse et fonder la république unitaire. C'est qu'il importait maintenant au Premier consul que, dans ce pays dont il voulait rester le maître, le pouvoir central fût aussi faible que possible, et que la Confédération ne pût disposer ni de troupes ni de diplomates ni d'argent. Accueilli avec satisfaction par la grande majorité des Suisses, las des querelles constitutionnelles, l'acte de médiation fit refluer la vie dans les Cantons, redevenus souverains, et rendit la prépondérance aux classes conservatrices persécutées par l'Helvétique. En présence de la tyrannie croissante de l'Empereur — soit qu'il réclamât un meilleur recrutement des régiments capitulés, soit qu'il asservit sans scrupule l'industrie et le commerce de la Suisse au système du blocus continental — la soumission la plus complète aux



volontés du médiateur apparut de plus en plus au petit pays opprimé comme l'unique voie de salut. Il ne faut pas s'étonner si la Suisse se trouva désarmée lorsque, en 1813, les armées alliées violèrent sa neutralité pour envahir la France. M. Dierauer ne dissimule aucun des côtés sombres de cette période, peu glorieuse au point de vue national. Mais son récit fait bien comprendre les motifs du jugement favorable que les contemporains ont généralement porté sur ces quelques années. Sous ce régime, redevenu plus conforme à la tradition nationale, de réels progrès ont été réalisés par les administrations cantonales; la tranquillité intérieure, la concorde, à défaut de l'unité politique, se sont accrues, bienfaits surtout appréciés dans les nouveaux Cantons dont Napoléon avait définitivement assuré l'existence; enfin, au milieu des guerres de l'Empire, la Suisse, suivant le mot d'un contemporain, « était comme une île de paix et de bénédiction dans la mer universelle démontée ».

Digne à tous égards de l'œuvre du maître de Saint-Gall, ce nouveau volume vient à son heure, car l'époque qui y est décrite fournit à la génération actuelle plus d'un enseignement précieux à méditer. Il sert d'introduction à l'histoire contemporaine de la Suisse et sera lu avec profit par tous ceux qu'intéressent les destinées de ce pays.

V. VAN BERCHEM.

---

**Lord Granville LEVESON-GOWER (First Earl GRANVILLE). *Private Correspondence, 1781 to 1821.*** Edited by his Daughter-in-Law, Castalia Countess GRANVILLE. Londres, Murray, 1916. 2 vol. in-8°, xxvii-510 et 597 pages, avec gravures et portraits. Prix : 32 sh.

Les papiers de la famille Leveson-Gower, de provenance officielle ou de source privée, nous ont déjà valu quelques publications intéressantes. En 1885, M. Oscar Browning avait obtenu que l'« University Press » de Cambridge imprimât les dépêches de Lord Gower, qui fut, au début de la Révolution, ambassadeur à Paris contre le gré de sa famille, car la France ne passait plus dès lors pour un séjour de tout repos<sup>1</sup>. Dix ans après cette publication paraissaient à Londres les lettres de la spirituelle Lady Granville, qui, sous la Restauration et la royauté de Juillet, avait suivi chez nous son mari, demi-frère cadet de Lord Gower, et le premier des comtes Granville, dont le prénom anobli sert maintenant à désigner sa branche<sup>2</sup>. Les deux nou-

1. *The Despatches of Earl Gower, English Ambassador at Paris, from June 1790 to August 1792, to which are added the Despatches of Mr. Lindsay and Mr. Monro, and the Diary of Viscount Palmerston in France during July and August 1791, now published for the first time, by Oscar Browning, in-8°.*

2. *Letters of Harriet, Countess Granville, 1810-1845, edited by her son the Hon. F. Leveson Gower. Londres, Longmans, 1894, 2 vol. in-8°. — Some*

veaux volumes parus en 1916 nous apportent la correspondance de Granville lui-même pendant sa jeunesse. Elle s'arrête en 1821, au moment où va commencer sa mission en titre dans notre pays. Mais ses voyages antérieurs, le rôle plus ou moins officiel qu'il avait joué chez nous au cours d'autres missions, les nouvelles de tout ordre que ses amis joignent à ses notes personnelles nous offrent quantité de portraits, de scènes, de conversations, qui méritent d'être signalées, l'historien des temps napoléoniens pouvant y recueillir plus qu'une glane ordinaire d'anecdotes.

Lord Granville Leveson-Gower était né le 12 octobre 1773, du troisième mariage de son père, le deuxième comte Gower, qui lui-même était le troisième fils d'un père également marié trois fois. Ces familles du *peerage* anglais, avec leurs fructueuses progénitures, deviennent aussi compliquées que celle d'un prince oriental aux pays de la polygamie. Mais le lecteur, s'il éprouve quelque difficulté à se reconnaître dans cette parenté nombreuse, se trouve du moins introduit presque de plain-pied dans les coulisses politiques où « l'oligarchie vénitienne » préparait ses jeux de scène, avant de subir les premières atteintes de la réforme qui, depuis 1832, ne cesse d'amolindrir son influence et la fera disparaître demain au profit de la démocratie pure. Les débuts cosmopolites de Granville ne se firent pas attendre. Aussitôt après sa sortie d'Oxford, nous le trouvons à Paris, en 1791, désireux de voir une émeute, auprès de son frère, l'ambassadeur, et de sa jeune belle-sœur, duchesse de Sutherland, qui ne se montre indulgente ni pour la cour de Louis XVI, ni pour les politiciens de l'Assemblée nationale. « Le monde est fort ennuyeux. Tout s'y réduit si bien à un système de politique et de morale que les gens sont menés complètement par deux ou trois orateurs... Ils se laissent remonter comme des montres; ce sont de véritables machines » (t. I, p. 28). Au fond, ajoutait-elle, et son opinion pouvait bien être celle de grands esprits qui prenaient pour autant d'émeutes les prodromes de la Révolution, « cela renouvelle un peu les temps de la Fronde », et quelques têtes coupées n'avaient pas plus d'importance que s'il s'agissait de moineaux : « Voilà des tendres sentiments pour ceux qui s'y plaisent » (p. 30-31).

Puis ce fut pour Granville, en 1792, le tour traditionnel d'Europe, par la Hollande et l'Allemagne, jusqu'à Pétersbourg, avec retour précipité par la Pologne et l'Autriche afin de rejoindre son régiment du Staffordshire en vue des hostilités commençantes. Sur son chemin, il avait rencontré l'émigration à Coblenz; et son ami Jenkinson, que les émigrés croyaient envoyé par Pitt — ce dont l'émissaire présumé ne se défendait pas — lui avait exposé ses idées sur le rétablissement de l'ordre en France. Le futur Lord Liverpool proposait, sinon expres-

*Records of the Later Life of Harriet, Countess Granville, by her Granddaughter, the Hon. Mrs. Oldfield. Londres, Longmans, in-8°, 1901. — Voir encore The Life of Granville George Leveson-Gower, Second Earl Granville, 1815-1891. By Lord Edmond Fitz Maurice. Londres, Longmans, 1905, 2 vol. in-8°.*

sément, du moins exactement, d'« octroyer » à la France, restaurée sur le modèle d'une royauté fédérale, une constitution où chaque province aurait eu deux Chambres, l'une de la noblesse et du clergé, l'autre des communes, avec une sorte de délégation pour les affaires d'intérêt général. Granville approuvait, sauf que, connaissant peu la noblesse de province, il estimait impossible de retenir l'aristocratie loin de la capitale (p. 49).

En 1793, malgré les appréhensions extérieures, il obtint de se rendre en Italie; à Naples, il se lia intimement avec une arrière-descendante de Marlborough, fille du comte Spencer, Lady Bessborough, plus âgée que lui d'une douzaine d'années, dont les lettres sont l'intérêt précieux de cette correspondance : liaison d'amitié pure, où la charmante femme eut naturellement quelque peine à empêcher le jeune officier de franchir les limites qu'elle imposait, lui expliquant que, si l'on se bute à ne vouloir en ce monde que des roses sans épines, on risque de n'obtenir « par choix » que « des épines sans roses ». Granville reçut ainsi de son amie plus d'une leçon délicate, qui ne lui fut pas inutile dans les incidents nuancés de sa carrière.

Bientôt, en effet, dès 1796, Granville accompagnait Lord Malmesbury dans sa mission auprès du Directoire. Il participa aux embrassades pacifistes des dames de la halle que caricatura Gillray et trouva tout ensemble le pays plus prospère, la population plus courtoise qu'il ne s'y attendait, le titre de « citoyen » déjà tombant en désuétude. Toutefois, les « indigènes » (*the natives*) évitaient de se compromettre en fréquentant la mission anglaise, sauf « une petite femme que l'on considérait jadis comme appartenant à la mauvaise compagnie, et dont les affections n'étaient pas toujours sanctionnées par les rites du mariage », Julie Talma, qui abondait en anecdotes curieuses sur les Girondins, ses amis très intimes d'autrefois (t. I, p. 135) : Granville regretta fort de ne les avoir pas notées au passage. Il voyait en outre M<sup>me</sup> Tallien, qui ne cachait pas son horreur pour le proconsul dont elle subissait le nom. Elle était, avec M<sup>me</sup> Bonaparte, « dont on parlait presque autant que de son mari », la femme la plus admirée de Paris, la plus décriée peut-être aussi, puisqu'on lui attachait au dos, lorsqu'elle se promenait sur le boulevard, l'étiquette de « propriété nationale ». « Mais », observait lestement Lady Bessborough, « la facilité avec laquelle elle accorde aujourd'hui ses faveurs enlève beaucoup de mérite à son [précédent] sacrifice. Apparemment, cela ne lui coûtait pas beaucoup. » Paris n'en était pas moins la ville la plus licencieuse où le jeune diplomate eût encore mis le pied : « il n'y reste, ce semble, plus ombre de principe ni de vertu » (p. 138). M<sup>me</sup> de Condorcet essaya de le convertir à l'athéisme, mais il parvint à lui faire confesser que Jésus-Christ était un « très bon enfant ».

Après l'échec des négociations, en 1797, Granville fut chargé personnellement, l'année suivante, d'aller à Berlin féliciter le nouveau roi de Prusse; et, en octobre 1804, il devint ambassadeur à la cour

de Russie jusqu'en octobre 1805. Il y revint, de juillet 1807 au mois d'octobre, où le tzar déclara la guerre à l'Angleterre. Dans l'intervalle, il avait signé le traité du 11 avril 1805, qui assurait à la Russie un subside anglais de 1,250,000 livres sterling, pour chaque centaine de mille soldats mis en campagne, traité auquel adhèrent l'Autriche et la Suède dès le mois d'août suivant.

Ce n'est d'ailleurs pas la carrière diplomatique et politique de Granville qui intéressera les lecteurs français, non plus que les intrigues parlementaires ou mondaines du Londres d'alors, où l'on voit figurer dans leur vie intérieure, comme dans leurs ambitions, Pitt, Canning, Fox, les Holland, Sheridan, tout le personnel en vue de l'époque : ce sont les amples détails sur notre pays que l'on rencontre dans cette correspondance auxquels on s'arrêtera plus volontiers. Lady Bessborough, particulièrement, avait connu la reine Marie-Antoinette et l'ancienne cour. L'émigration lui avait amené en Angleterre plusieurs amis et relations : les frères de Louis XVI ; les princes d'Orléans ; Narbonne ; Calonne, bientôt admirateur enthousiaste de Bonaparte ; Jules de Polignac, qu'elle appelle familièrement par son prénom ; d'autres encore. Ceux de ces émigrés rentrés en France, qui avaient recouvré une petite place au soleil, lorsqu'elle vint à Paris passer une partie de l'hiver 1802-1803, lui présentèrent à leur tour les notabilités du nouveau régime : Moreau, Berthier, Macdonald. Souvenirs anciens, nouvelles mondaines sur les milieux consulaires, elle ne néglige rien de ce qui peut rendre sa correspondance attrayante. Le hasard, pour compléter le cadre, fit que, après avoir assisté aux préparatifs de l'Empire, elle revint en France sous la première Restauration et recueillit les opinions qu'éveillait la chute du régime napoléonien : « Je ne conçois point », avouait-elle, « qu'on n'essaie pas de voir et savoir autant qu'on le peut... Je déteste écrire, en général, mais pour vous mon habil est intarissable » (t. I, p. 321, 327). A la vérité, cette curiosité communicative attirait sur elle les soupçons des cabinets noirs ; surtout elle supportait mal qu'on publiât ses lettres, après les avoir interceptées et interprétées sans exactitude<sup>1</sup>.

Narbonne et Berthier, par exemple, comme souvenirs politiques, lui confirmèrent, chacun séparément, que, de concert avec La Fayette, ils avaient projeté de défendre Louis XVI à la veille du 10 août. Mais, ajoutait Berthier, « cette âme de miel et de lait, ou plutôt cette nul-

1. Il y eut un courrier de Granville dévalisé juste vers l'époque où l'on enlevait un diplomate anglais, Sir George Rumbold, que Fouché traita sans cérémonie. Une lettre de Lord Granville à Lord Wellesley, dans l'Inde, fut publiée par les journaux français : on y traduisait *obstinate fools* par « des gentilshommes décidés ». Pitt exprima l'espoir que la retraduction en anglais, pour la presse britannique, serait plus exacte. « Ce n'est pas si mauvais », répliqua le duc de Devonshire, beau-frère de Lady Bessborough ; « il y a quelque affinité entre *obstinate* et *décidé*, et la plupart des *gentlemen* sont des *fools* » (t. I, p. 475).



lité invincible du Roi, et la méfiance de la Reine nous déjouaient toujours » (t. I, p. 383). — « Il n'y a point de milieu », déclarait Narbonne à Louis XVI, « il faut mettre l'épée à la main ou le bonnet rouge sur la tête. » — « Jurez-moi sur votre honneur et sur Dieu qu'il ne mourra personne. » — « Quelques-uns périront pour le salut de tous. » — « Non, non, jamais; je ne veux causer la mort de personne, j'aime mieux tout perdre » (t. I, p. 387).

Bonaparte, moins sensible aux ménagements populaires et qui, par un rapprochement ironique, montait le vieux cheval de Louis XVI à la grande parade sur la place du Carrousel, le 5 janvier 1803, semblait éviter le contact de la foule, ne se retrouvant à l'aise qu'au milieu de ses soldats. L'éclosion prévue de l'Empire amusait fort les anciens courtisans militarisés sous le nouveau maître. Sur chaque question d'étiquette, Bonaparte répondait : « Qu'on fasse comme on faisait pour les derniers chefs du gouvernement français. » — « C'est si facile », observait doucement Narbonne, « de changer cela en : qu'on dise comme on disait aux anciens chefs, etc. Vous verrez qu'il se trompera de mot un jour et puis c'est une affaire faite » (t. I, p. 391). Sans doute, mais le consul allait un peu vite. « Maret m'a avoué », confiait Moreau à Lady Bessborough, « que c'était de l'ordre exprès de Buonaparte que [dans l'*Almanach national*] Napoléon fut mis à la place de saint Roch, et nulle reine nommée, puisque sa femme ne pouvait l'être » (t. I, p. 403).

« Pourquoi n'essaie-t-il pas de se faire aimer ? » demandait Lady Bessborough. — « Il ne le désire seulement pas », répondait Moreau. « Il n'oubliera jamais qu'il est Corse, que la Corse a été asservie par la France, et je puis vous assurer qu'il n'y a rien qu'il déteste au monde plus que la France, votre nation seule exceptée. » — « Rivalité de pouvoirs, apparemment. » — « Point du tout, Madame... Ce n'est ni votre marine, ni votre commerce, ni votre pouvoir, ni même vos Greville et vos Windham qui causent sa haine; c'est votre réputation populaire, votre beau gouvernement raisonnablement libre qui prêche tout contre le sien » (t. I, p. 404).

Ceux qui connaissent les conversations de Napoléon à Sainte-Hélène, surtout avec des Anglais, où perce un si fréquent dédain de la France, conviendront que Moreau ne le jugeait pas trop à tort. Dès avant de quitter la Malmaison, l'Empereur exprime le sentiment qui sera la note dominante de ses propos : « La France est divisée, elle ne sait plus ce qu'elle veut. Les Français ne sont rien s'ils ne sont pas triomphants » (t. II, p. 540). Bonaparte n'a peut-être jamais aimé vraiment que l'Italie, en quoi il ressemblait à un autre Corse, son ennemi personnel, cosmopolite de carrière, mais non moins empreint d'italianité, Pozzo di Borgo. D'autre part, il admirait surtout l'Angleterre, non qu'il acceptât ses institutions libres, mais il appréciait le caractère de ses habitants et la dignité de son aristocratie. Les lords semblent garder à ses yeux un réel prestige. Quant à la France, Napoléon l'utili-

sait au gré de son intérêt. « Lui! jamais il n'a rien aimé de sa vie, femmes, hommes, enfants, rien, rien au monde que lui. Passionné pour son ambition, de fer pour toute autre chose » : c'est Masséna, commandant à Marseille, qui parle de la sorte en décembre 1814. Faire partie d'un Directoire? — « Moi! un avec quatre imbéciles? Gouverner en commun? Non — seul — à la bonne heure! » Ainsi s'exprimait Bonaparte avant son élévation, et Masséna de conclure, pour l'édification de Lady Bessborough : « Après tout, ç'aurait été un grand homme si la nature, si prodigue envers lui de ses dons, y avait ajouté un cœur et des entrailles; il n'en avait point, point, point » (t. II, p. 517-518). Napoléon n'eût jamais prononcé le mot connu de Wellington : « J'ai toujours dit que, après une bataille perdue, le plus grand malheur au monde est une bataille gagnée<sup>1</sup>. » Il mesurait hommes et choses à l'échelle de sa grandeur; et lorsque, à l'île d'Elbe, un pauvre maçon, tombant du haut de son palais, venait s'écraser à ses pieds, il s'en consolait avec philosophie : « On n'en meurt pas toujours; je suis tombé de plus haut » (t. II, p. 507).

Il va de soi que cet esprit d'arrogance, souvent doublé d'astuce, ne facilitait pas les relations extérieures. Lorsque Bonaparte envoie Chauvelin en Italie, il lui donne pour consigne : « Surtout, décriez les Anglais. » — Chauvelin proteste qu'il aime l'Angleterre et n'a eu qu'à s'en louer. — « Donc, vous n'êtes bon à rien. Ne voyez-vous pas qu'il me faut une raison pour cette levée de 60,000 hommes? » (t. I, p. 394). Quand le ministre de France à Stockholm se plaint de n'avoir pas été invité à un dîner auquel avait été prié le représentant de l'Angleterre, l'ambassadeur de Suède à Paris subit une algarade mémorable : « Votre Roi, par hasard, oublie-t-il qu'il ne peut compter que parmi les troisièmes puissances de l'Europe et qu'il ne doit pas tenir le nez si haut? » (t. I, p. 412). Naturellement, certains subordonnés imitent en les exagérant ces allures outrageantes. A Pétersbourg, Savary célébrait, sans discrétion ni convenance, « la nation française, la plus polie, la plus policée de toute l'Europe, supérieure à tout autre peuple en génie, en industrie, en courage, etc. » (t. II, p. 292). « Il parle de massacres avec le plus parfait sang-froid », écrivait Granville le 5 octobre 1807; « il insiste sur la nécessité de détruire la présente population noire de Saint-Domingue. Rien moins que l'extirpation des nègres ne peut rendre la colonie à la France, « et, parbleu, Milord, « il faut y aller rondement » (t. II, p. 305).

— « C'est l'inspiration. C'est la foudre. On se sent frappé avant d'avoir vu partir le coup », avait dit Moreau; « ... mais la chute sera terrible, car il joue toujours va-tout » (t. II, p. 128). L'écroulement vint. Lady Bessborough, peu sympathique aux Bourbons, quoique liée personnellement avec plusieurs membres de la famille, relève le désarroi

1. Richard Edgumbe, *The Diary of Frances, Lady Shelley*. Londres, Murray, 1912, t. I, p. 102-104.

des esprits. Son gendre, William Lamb, le futur Lord Melbourne, cause avec un officier qui a cherché vainement à obtenir de l'Empereur qu'il rejoigne l'armée de la Loire. Napoléon refuse. « C'est trop tard, tout est dit... Je n'avais nul autre moyen qu'une guerre heureuse. Si j'avais réussi, ils se seraient tous groupés autour de moi et j'étais plus puissant que jamais. J'avais un grand capitaine contre moi, il a gagné la bataille, et tous m'ont abandonné. Tout est perdu, tout est fini. » Alors, jusque dans son voisinage, on propose pour roi le premier venu. « Pourquoi pas roi Platoff? Autant même qu'un autre. — Pourquoi pas Wellington? Qu'importe? » (t. II, p. 540).

En somme, cette haute société anglaise s'inspire, devant les bouleversements sociaux produits par la Révolution, d'un esprit de méfiance qui explique sa résistance aux améliorations normales jusqu'à la réforme de 1832. Elle se plaît à rééditer le mot d'Alfieri, quand on s'étonnait du changement de ses opinions depuis la Révolution française : « C'est que je connaissais les grands alors, et je ne connaissais pas les petits » (t. I, p. 410)<sup>1</sup>.

R. DE KÉRALAIN.

[René PUAUX]. **Le mensonge du 3 août 1914**. Paris, Payot, 1917.

In-8°, VIII-396 pages, 21 illustrations hors texte. — **Les études de la guerre**, publiées sous la direction de René PUAUX. Paris, Payot, 1917-1918. In-8°, cahiers 1 à 7, pages 1 à 640.

La guerre, a été décidée par Guillaume II, au Conseil de Potsdam, le 29 juillet 1914. Le lendemain 30, la mobilisation était annoncée, puis démentie à Berlin, mais les préparatifs militaires avaient commencé dès le 23, « date à laquelle », écrit M. Puaux (p. 12), « l'Autriche remettait son ultimatum à la Serbie, à un moment par conséquent où nul ne pouvait prévoir ce que serait la réponse serbe et les conséquences qui en résulteraient ». Le 31, à midi, avant que parvint à Berlin la nouvelle de la mobilisation russe, on établissait l'état de siège, ou « état de guerre », dénommé pour la circonstance « état de danger de guerre », qui n'était qu'une mobilisation déguisée. L'idée de ce subterfuge remonte à 1912, quand l'Allemagne, résolue à la guerre d'agression, en a entrepris la préparation méthodique. Comme

1. Il y aurait plus d'une faute à relever dans le texte, les notes et l'index, parfois insuffisant, de ces deux volumes. Ainsi, t. I, p. 27, il faut lire « la duchesse du Châtelet » et non « la duchesse du Chaillet », qui fut guillotinée avec la duchesse de Choiseul, et ce Choiseul, le ministre, n'est pas, comme le dit l'index, le Choiseul exilé par Bonaparte. Et encore, t. I, p. 55, « la princesse de Lambelle » pour « Lamballe »; t. I, p. 132, « Simione » pour « Simiane »; t. I, p. 331, « Pourtales » pour « Portalis »; t. I, p. 379, Cambracérès n'est pas né en 1783, mais en 1753; t. I, p. 468, le duc de Beaujolais n'était pas le fils de Louis XVIII, mais de Philippe-Égalité; etc.

l'établit M. R. Puaux, l'« état de danger de guerre » n'existe dans aucun texte constitutionnel; l'état de siège ou de guerre n'était prévu légalement que pour le maintien de l'ordre intérieur et non pour la guerre au dehors.

La mobilisation officielle a été proclamée simultanément à Berlin et à Paris le 1<sup>er</sup> août dans l'après-midi, et le 2 le gouvernement allemand mettait en circulation quinze mensonges « dans l'ordre suivant » d'après M. Puaux (p. 143) : bombardement par avion français à Nuremberg; violation de la frontière par les Français à Reppe; à Montreux-Vieux; à Rettel; arrestation de quatre-vingts officiers français en automobile à la frontière hollando-allemande; vol d'un dirigeable ennemi observé de Kerpich à Andernach; un avion français descendu à Wesel; bombardement par avion français près de Carlsruhe; vol d'avions français sur Coblenz; sur Cologne; automobiles chargées d'or traversant l'Allemagne pour gagner la Russie; empoisonnement des puits de Metz avec les bacilles du choléra par un médecin français; occupation du col de la Schlucht par les Français; occupation de Metzeral, Valdieu et Sainte-Marie-aux-Mines; occupation du Donon. Ces mensonges avaient un double but : d'une part, démontrer que les Français violaient la neutralité de la Belgique, du Luxembourg et de la Hollande pour justifier l'agression allemande à la fois contre les neutres et contre la France; d'autre part, démontrer que la France avait commencé les hostilités et que par conséquent l'Allemagne ne faisait qu'une guerre défensive. Or, « le gouvernement allemand, décidé à la guerre », ne pouvait constitutionnellement « faire déclarer la guerre par l'empereur sans la réunion et le consentement du Bundesrath qu'en cas d'agression étrangère »; il était donc, comme le démontre M. Puaux (p. 129; cf. p. 177), obligé d'inventer de toutes pièces les prétextes qui n'existaient pas.

Chacun des quinze mensonges forgés le 2 août a son histoire propre. Plusieurs ont servi à confectionner la déclaration de guerre remise à Paris par l'ambassadeur von Schoen le 3 août 1914; d'autres ont été utilisés en Belgique, en Luxembourg; tous ont contribué, en Allemagne même, à l'explosion d'orgueilleuse et criminelle folie qui a fait depuis couler tant de sang. Si la justice doit présider à la conclusion de la paix, il est impossible qu'elle oublie la manière dont la guerre a été déchaînée. Le gouvernement allemand est deux fois coupable : parce qu'il est l'agresseur et parce qu'il a déguisé son agression par le plus vil des procédés qui est le mensonge. Les hauts fonctionnaires qui portent la responsabilité du mensonge ont cru faire figure d'hommes d'État : ils ont agi en malpropres personnages, moralement méprisables. Ce n'est pas sans raison que la couverture illustrée du livre de M. René Puaux représente le portrait du chancelier Bethmann, le front traversé par l'inscription en lettres rouges du mot : « le mensonge ». Mais il faut associer Jagow à Bethmann et l'Allemagne entière à Jagow. Elle a été tellement démoralisée par la disci-



pline prussienne, dont le principe essentiel est le « nicht raisonnieren » du Roi-Sergent, qu'elle a accepté comme parole de vérité les mensonges de ses chefs. Pourtant, elle ne manque pas d'esprits critiques, habiles au maniement des textes et aux procédés les plus rigoureux de la vérité historique.

Tôt ou tard et bon gré mal gré il faudra bien qu'elle se décide à l'examen qu'a entrepris M. René Puaux et pour lequel il a largement frayé la voie. Après avoir montré l'origine commune des mensonges des 2 et 3 août dans la volonté d'attaque hypocritement dissimulée des chefs allemands et le secret de leurs premiers préparatifs de guerre, il a pris un par un chaque mensonge, il en a décrit les commencements, les développements et, quand il y a lieu, la terminaison. C'est ainsi que le mensonge de l'avion français de Nuremberg a été démenti par les autorités bavaroises dubitativement dès le 2 août 1914 et catégoriquement le 3 avril 1916; mais les autorités badoises ont toujours fait silence sur le mensonge de l'avion français de Carlsruhe, et il convient de ne point oublier que celui des successeurs de Bethmann à la chancellerie qui le premier a publiquement parlé d'armistice n'est autre que l'héritier présomptif et le président de la Chambre haute du grand-duché : le prince Max de Bade s'est donc tacitement fait le complice des menteurs avant d'assumer le poids de leur héritage.

Le procédé d'élaboration des mensonges des 2 et 3 août 1914 est d'ordinaire fort simple, et ce n'est pas un des moindres mérites de M. R. Puaux d'en avoir donné les preuves indiscutables : le gouvernement allemand a systématiquement fait grief à la France des attentats dont il s'était lui-même rendu coupable. Sans doute espérait-il se faire déclarer la guerre par la France. Les violations de frontière? C'est lui qui les a commises, dès le 29 juillet, à vingt-neuf reprises au moins, d'après le relevé de M. Puaux, avant la déclaration de guerre, en Alsace devant Belfort, dans les Vosges et en Lorraine, alors que les troupes françaises étaient volontairement tenues à dix kilomètres en arrière. Les vols de dirigeables? C'est lui qui les a ordonnées, dès le 25 juillet, et à neuf reprises au moins avant la déclaration de guerre, non seulement en France, mais en Belgique aussi. Les bombardements par avions? C'est lui qui en porte la responsabilité, car un avion allemand a jeté six bombes sur Lunéville le 3 août 1914, à 5 heures 45 du soir, une heure avant que l'ambassadeur von Schoen eût notifié à Paris la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.

M. R. Puaux a eu à sa disposition les documents du ministère de la Guerre : les dépêches et rapports des commissaires de police, de la gendarmerie, des agents des douanes, des forêts, des postes, de l'administration préfectorale et des services de renseignements à la frontière; certains ordres, télégrammes et messages du général commandant en chef et de généraux, la correspondance officielle d'officiers;

les journaux régimentaires de marche; les renseignements fournis par la direction de l'Aéronautique; les lettres, certificats et déclarations de maires, adjoints, curés, instituteurs et habitants; les dépositions de prisonniers ennemis; il a, en outre, utilisé ceux des journaux allemands contemporains du début de la guerre qui sont parvenus en France; il a étudié les livres diplomatiques et les exposés pseudo-historiques qui ont été publiés en Allemagne sur la déclaration de guerre du 3 août; il a complété sa documentation par une série de plans, de portraits et de fac-similés; il en a enfin tiré parti avec tant de verve, de mouvement et d'abondance, tant de clarté, de pénétration critique et de force démonstrative qu'il est permis de dire, sans exagération, que son livre est capital.

Mais toute enquête historique reste toujours ouverte et l'auteur le sait mieux que personne. Aussi déclare-t-il, à maintes reprises, (notamment p. VII, p. 90) que son « ouvrage n'a pas la prétention d'être complet ni définitif », qu'il « n'est présenté que comme un point de départ pour d'ultérieures recherches », et il s'en réfère à « l'examen attentif et patient des historiens de l'avenir ». Le lecteur corrigera sans peine de menues négligences qui révèlent, par endroit, quelque précipitation dans la rédaction ou le tirage; le fond seul importe ici. La démonstration des mensonges allemands est acquise dès maintenant d'irréfutable façon; mais on pourra indéfiniment la compléter, sinon même la corriger en certains points par de nouveaux faits, de nouvelles preuves, de nouveaux documents, de nouveaux raisonnements. M. Puaux constate lui-même qu'il n'a pas épuisé les richesses des « immenses archives » de la Guerre à Paris. Sans doute les recherches dans les autres ministères ne seront-elles pas infructueuses. C'est ainsi que dans le volume intitulé *les Violations des lois de la guerre par l'Allemagne* et publié par les Affaires étrangères (Berger-Levrault, éditeur, 1915, 208 pages in-8°), on trouve au chapitre des « Violations de la frontière française avant la déclaration de guerre » plusieurs documents officiels que M. Puaux n'a pas utilisés. Les enquêtes locales fourniront de précieuses contributions. M. Puaux en a lui-même donné deux modèles qui ne laissent rien à désirer : sur l'affaire de Joncherey, le 3 août (p. 243-293), où tomba le premier soldat français victime de la guerre, le caporal Peugeot, et sur le bombardement aérien de Lunéville, le 3 août (p. 359-372); mais, pour n'en citer que deux autres, M. le recteur Ch. Adam, membre de l'Institut, dans un discours prononcé à Nancy le 2 octobre 1914 (et publié chez Coubé, à Nancy, 1914, in-8°, p. 4), cite le témoignage d'une institutrice d'Einvile montrant pendant l'occupation « à un Allemand incrédule des tombes d'ennemis tués sur le territoire français qu'ils avaient violé. A quelle date? Le 30 juillet, plus de quatre jours avant que l'empire d'Allemagne nous eût déclaré la guerre » (cf. Puaux, p. 333); de son côté, M. C. Berlet, dans son *Réméréville* (n° 74 des *Pages actuelles*), a recueilli sur place de nombreux détails

qui complètent et corrigent les indications données par M. Puaux (p. 338-339) sur le combat du 3 août à 3 heures 30 du soir, au cours duquel le lieutenant français Bruyant tua le lieutenant allemand Dickmann. L'étude de la presse des pays neutres montrera de quelle manière a été organisée la propagation des mensonges allemands (cf. Puaux, p. 204). Enfin, maintenant que les Allemands sont en état de lire le livre de M. Puaux et de comprendre que la vérité nue vaut mieux à elle seule que tous les mensonges les plus artificieusement habillés, ils tiendront sans doute à honneur de publier les documents qu'on ne peut aujourd'hui connaître que par induction. Peut-être connaîtra-t-on alors, par exemple, le texte de l'ordre général de pénétrer en territoire français qui a vraisemblablement (p. 269) été donné le 2 août, après 8 heures du matin, aux « éléments de couverture du 14<sup>e</sup> corps » allemand.

Comme suite à son livre et pour tenir à jour l'enquête toujours plus approfondie et minutieuse qu'il réclame avec raison sur les origines immédiates et l'explosion de la guerre, M. R. Puaux a fondé une publication mensuelle, *les Études de la guerre*. « Nous avons », écrit-il (p. 4), « l'espoir de faciliter le travail des historiens contemporains et de laisser aux historiens de l'avenir une importante collection de faits et de documents. » Pour donner une idée de la richesse et de la variété de la publication, il suffira de citer ici : le message de Guillaume II au président Wilson (10 août 1914), publié dans son texte original avec fac-similé, inductions et explications ; la correspondance entre « Willy » et « Nicky » — le kaiser et le tsar — à la veille de la guerre et de 1904 à 1907, d'après les révélations du révolutionnaire russe Bourtzeff (qui dirige maintenant à Paris la *Cause commune*, hebdomadaire), avec d'instructifs commentaires historiques ; la critique des révélations faites au procès Soukhomlinoff et des déclarations publiées à ce sujet par le chancelier Michaélis, dont M. Puaux dit justement qu'elles offrent une « vulgarité d'expression et une pauvreté d'argumentation surprenantes » (p. 137) et que « les allégations stupides y voisinent avec les contradictions criantes » (p. 143) ; le rapport inédit du consul de France à Dusseldorf, M. Albéric Neton — l'historien de Sieyès — sur la manière odieuse dont il a été expulsé d'Allemagne ; les articles de M. Pierre Bertrand, l'auteur de *l'Autriche a voulu la grande guerre*, et de M. Frank Puaux ; les extraits judicieusement choisis de la presse française et étrangère qu'on aurait plus tard grand-peine à retrouver. Bref, le plan des *Études de la guerre*, tout ensemble large et précis, a été méthodiquement suivi, non parfois il est vrai sans quelques traces de hâte ou d'improvisation, et il est à souhaiter que la publication soit poursuivie avec régularité : fort utile pendant la guerre, elle le deviendra plus encore après.

G. PARISSET.

H. LICHTENBERGER, G. BLONDEL, JOSEPH-BARTHÉLÉMY, G. BIEN-  
AIMÉ, F. ENGERAND, E. HAUMANT. *Les ambitions de l'Alle-  
magne en Europe.* Paris, Félix Alcan. In-16, VII-232 pages.  
Prix : 4 fr. 50.

Carl W. ACKERMAN. *L'Allemagne de l'arrière.* Paris, Payot et C<sup>ie</sup>.  
In-16, 243 pages. Prix : 4 fr. 50.

Dans une guerre qui, déchainée par l'insatiable ambition de la dynastie des Hohenzollern et de la caste nobiliaire allemande, n'a pas tardé à se transformer en un formidable choc des peuples de l'univers, il importait de faire pénétrer dans les classes profondes de nos populations l'appréciation exacte de ce qu'on doit appeler la passion maîtresse de la nation germanique. La Société de géographie a donc eu l'excellente idée d'inviter les hommes de science, qui, chez nous, connaissent l'Allemagne à fond, à exposer devant des auditoires rassemblés dans les mairies parisiennes le résultat de leurs études. Sous le titre *les Ambitions de l'Allemagne en Europe*, ces conférences publiques viennent d'être rassemblées en un volume qui sera lu avec fruit.

M. Henri Lichtenberger nous entretient du projet de l'Europe centrale et des idées d'hégémonie industrielle qui l'ont inspiré. M. Georges Blondel dévoile ce que serait la paix allemande dictée par les visées belliqueuses auxquelles se sont ralliées avec enthousiasme des classes habituellement pacifiques, comme le commerce, l'industrie et la finance. M. Joseph-Barthélémy analyse et dissèque l'inspirateur de ces visées, le militarisme jadis uniquement prussien qui a fini par imprégner toute l'Allemagne et qu'il définit un système de politique intérieure et extérieure basé sur la force. Organisation hypertrophiée de la force matérielle, il foule et a toujours foulé aux pieds la morale et le droit toutes les fois qu'il les rencontre sur sa route; l'aperçu historique de M. Georges Bienaimé sur *les Appétits de la Prusse* en apporte l'irréfutable preuve dans un ordre d'idées différent. M. Engerand revendique pour la France, mal pourvue de terrains houillers, la partie du bassin de la Sarre où sont situés les charbonnages de l'État prussien : ces territoires ont d'ailleurs appartenu à la France jusqu'en 1814; mais ne voit-il pas que c'est en vertu d'un raisonnement semblable que l'Allemagne prétendait s'annexer le bassin de Briey? Enfin, M. Émile Haumant prend la défense des buts de guerre que s'était donnés la Russie à la suite de l'agression allemande de 1914 et maintient qu'ils s'accordaient avec les intérêts généraux des Alliés.

Les quatre premières conférences constituent un acte d'accusation solidement construit et étayé, établissant devant le tribunal de l'histoire la préméditation du crime de lèse-humanité qu'elle aura à juger.

Le livre de M. Carl W. Ackerman, *l'Allemagne de l'arrière*, est un autre accablant témoignage à charge contre la caste militaire alle-



mande. Accrédité à Berlin au mois de mars 1915 comme correspondant des associations américaines de l'*United Press*, ayant comme tel ses entrées au ministère des Affaires étrangères et étant encore comme tel admis à visiter le front en France, en Belgique, en Russie et en Roumanie, il raconte ce qu'il a vu et entendu dans un langage simple et dénué de toute rhétorique. Il nous montre le chancelier Bethmann-Hollweg et certains fonctionnaires des Affaires étrangères vertement rabroués et subjugués s'ils s'avisent par hasard de céder à quelque velléité d'indépendance vis-à-vis des demi-dieux de l'état-major; il nous dépeint ceux-ci animés dès le début d'une arrogante hostilité envers les États-Unis et leur président, hostilité qu'ils se plaisent à manifester, même en présence des attachés militaires américains, alors que le plus élémentaire souci des convenances leur faisait un devoir de se taire. Il nous montre l'empereur parfois hésitant, mais finissant toujours par subir l'ascendant du Grand Quartier Général et se laissant duper par les affirmations des germano-américains lui faisant accroire qu'eux seuls comptaient aux États-Unis. Quant au peuple, le gouvernement ne lui laissait aucun moyen de connaître les véritables sentiments américains au sujet de la *Lusitania* et des autres atrocités de la guerre sous-marine.

La conclusion où M. Ackerman est arrivé après deux années de séjour, la voici : « Quand la guerre éclata, je n'avais aucun sentiment d'amertume envers l'Allemagne. Mais en constatant à Berlin que le peuple allemand devenait au cours des événements l'instrument borné d'un gouvernement impitoyable, j'ai senti ma sympathie d'antan se transformer en dégoût. »

E. CASTELOT.

---

Général PALAT (Pierre LEHAUTCOURT). **La grande guerre sur le front occidental.** Tome II : **Liège, Mulhouse, Sarrebourg, Morhange.** Paris, Chapelot, 1917. 244 pages, 3 cartes. Tome III : **Batailles des Ardennes et de la Sambre.** Ibid., 1918, avec 8 cartes dont 4 hors texte. Prix de chaque volume : 5 francs.

Comme nous le prévoyions en annonçant le tome I, le deuxième a une valeur sensiblement plus grande. L'auteur s'y meut dans son domaine proche et y peut déployer toute sa compétence en tentant un premier essai d'une histoire vraiment critique de la guerre. Ses critiques sont raisonnées et réfléchies. En voici quelques-unes, qui montreront le mieux l'esprit du livre et son importance. — Page 22, les attaques de Jaurès contre la loi de trois ans sont des « phrases toutes faites qui dissimulent mal le vide de la pensée ». — Page 23, l'égalité des charges militaires est un « dogme auquel on a fait tant de sacrifices chez nous et qui, malgré tout, a été si souvent outragé au cours de la présente guerre » (p. 31, n. 1, l. 4, lire : il est certain

que). — Page 53, la question du déclassement de Lille était restée en suspens : « Dans les conditions où nous plaçaient les menaces allemandes sur la Belgique, cette indécision paraît purement inexplicable. » — Page 54, l'abandon, par suite de l'inachèvement des travaux, du front Laon-La Fère « devait grandement contribuer à prolonger la guerre sur notre propre sol, au prix de souffrances intolérables pour tant de nos compatriotes ». — Page 63, à propos des communications que M. de Broqueville fit à la Chambre belge pour la décider à adopter la nouvelle loi militaire : « Il paraît impossible que de pareilles déclarations, bien qu'en séance secrète, ne soient pas arrivées à la connaissance du gouvernement français à l'époque même où elles furent émises. » — Même sujet page 75 : « Il paraissait impossible que notre concentration projetée ne tint pas compte d'une hypothèse aussi universellement admise. C'est pourtant ce qui devait arriver, et les conséquences allaient être telles que nous en souffrions encore. » — Page 79 : « C'est la vie d'un homme favorisé par la fortune que nous avons résumée en rappelant les étapes accomplies par le général Joffre. Il apparaît largement préparé aux guerres coloniales. Le sera-t-il autant aux lourdes attributions du généralissime?... On a dit de lui que c'était une nature moyenne agrandie et cette expression n'est pas sans justesse. » — Page 80 : « Le général de Castelnau devait remplir les fonctions de chef d'État-Major... Dès le début des opérations, pour une cause inconnue, cette combinaison fut abandonnée. » — Page 85, note 2 : « Il semble que jamais le commandant en chef n'ait orienté ses commandants d'armées sur ses projets. Son plan aurait été établi en dehors de la collaboration du Conseil supérieur de la guerre. » — Page 87, note 2, à propos de notre offensive en Alsace : « Entrer en Alsace sans être sûr de s'y maintenir serait éveiller dans des populations restées attachées à la France des espoirs peut-être bientôt démentis, les exposer à de cruelles représailles, attirer les ravages de la guerre sur un pays que nous avions un pressant intérêt à laisser intact<sup>1</sup>. D'ailleurs le plan initial de manœuvre par notre droite dut presque aussitôt être modifié. Il ne tenait aucun compte, en effet, d'un fait capital, l'éventualité d'une attaque allemande par la Belgique, malgré tous les indices qui la rendaient infiniment probable » (cf. p. 92, en haut). — A propos des articles de M. Hanotaux dans la *Revue des Deux Mondes*, « il semble difficile que les Allemands aient eu la prétention de cacher un groupe d'armées comme on dissimule une compagnie en embuscade... La vérité paraît plutôt que la manœuvre allemande exigeait la mise en mouvement de la droite avant celle du centre. Ce dernier avait à cacher ses emplacements le plus possible, comme il est de règle pour toutes les troupes en campagne. Il n'y a donc pas là de profondes combinaisons ». — Page 102 : « On pouvait respecter la neutralité belge, évi-

1. Cf. la fin de la p. 155.

ter même la moindre apparence du contraire, tout en prenant des précautions indispensables. » — Page 104 : « On nourrissait chez nous de singulières illusions sur le temps nécessaire aux Anglais pour opérer leur concentration ou sur celui qu'il faudrait aux Allemands pour traverser la Belgique<sup>1</sup>. » — Page 158, notre communiqué du 3 août, 11 h. 30, portait que la forêt de la Hardt a été rasée, « absurdité palpable pour un massif forestier aussi étendu ». — Page 161, la proclamation de Joffre aux Alsaciens « contrastait cruellement avec notre échec final ». — Page 162, avec le remplacement du commandant du 7<sup>e</sup> corps et de deux divisionnaires « débutait la longue série de mutations qui devaient renouveler constamment tout le haut commandement, parfois au détriment de l'armée et de la nation ». — Page 167, notre communiqué du 18 août, 15 heures, reflète une confiance et affirme une satisfaction qui renfermaient « une forte part d'illusions ».

Quelques citations empruntées au chapitre final du tome III feront encore mieux connaître le point de vue auquel se place l'auteur et l'aigreur de ses critiques. Le passage essentiel se trouve à la page 347 :

« Les échecs du début ne se seraient jamais produits avec la terrible ampleur qu'ils affectèrent un instant sans les erreurs initiales dans le plan de concentration comme dans le projet d'opérations adopté... On persista longtemps dans cette erreur [de ne pas voir les nombreux indices qui présageaient la violation du territoire belge] au lieu de la réparer avec la promptitude qu'exigeaient les circonstances. On eut même l'idée d'entreprendre en Alsace, puis en Lorraine, des offensives parasites dont on savait qu'elles ne pouvaient conduire à rien, même dans l'hypothèse la plus favorable. » Enfin page 351 : « L'attaque française sur le front des Ardennes et de la Sambre fut trop tardive de huit jours; elle se heurta à des forces très supérieures à ce qu'elle eût rencontré à ce moment (le 15 août). »

On peut donner deux raisons à ce retard : d'une part, on voulait sans doute attendre les Anglais; d'autre part, on comptait sur une plus longue résistance de Liège et de Namur. Mais, objecte M. Palat, le supplément des forces anglaises ne compensait pas le renforcement continu des Allemands; quant à la chute rapide des forteresses, on l'aurait aisément prévue si l'on avait « prêté une attention suffisante aux théories hautement professées dans l'armée allemande ». Notre insuffisance en artillerie lourde provenait de la même disposition fâcheuse.

Une autre cause de faiblesse initiale fut l'absence de liaison entre l'infanterie et l'artillerie, même entre cette dernière et le « commandement » (p. 224). — Il y eut même, semble-t-il, entente insuffisante entre les trois armées qui luttèrent en Belgique le 22 août : « Pour une opération de cette envergure, une direction unique s'imposait et,

1. P. 154, l. 7 d'en bas, lire entre la frontière et Mulhouse. P. 159, fin de la n. 1, lire *Brubach*; deux lignes plus haut, *Zurenwald* est inconnu. P. 160, au milieu, lire *Reiningen*.

à Vitry-le-François, le G. Q. G. était trop loin pour l'assurer efficacement. »

En somme, le général Palat ne loue sans réserve que le général Lanrezac (p. 263) et le maréchal French (p. 344), dont la retraite semble, en effet, avoir été magistrale. L'auteur mène aussi, à différents endroits, une polémique serrée et assez vive contre l'optimisme officiel de M. Hanotaux (exemple p. 253 et 346) et sa manière, souvent plus ingénieuse qu'exacte, d'arranger les faits<sup>1</sup>.

Il serait facile de continuer ces citations. Elles suffisent à montrer la nature des critiques de l'auteur; elles sont réfléchies et font réfléchir ceux qui en ont le goût et la possibilité. Elles apprennent beaucoup au lecteur capable de renoncer à des préjugés. Car « l'histoire ne comporte des enseignements que si elle fait abstraction de toute considération s'opposant à la recherche de la vérité. Hors du vrai..., il n'y a plus que le roman historique, souvent très goûté du lecteur, mais de nul profit pour lui » (p. 235).

Nous terminons donc en répétant ce que nous affirmions au début; l'auteur a fait un sérieux effort pour écrire une histoire impartiale, sereine, des événements formidables qui se sont succédé pendant plus de quatre ans. Peut-être quelques-unes de ses critiques contre le haut commandement sont-elles excessives; en tout cas, on aurait désiré que fussent mises davantage en pleine lumière la bravoure et l'abnégation de nos soldats.

Th. SCHÖELL.

1. Finissons par un petit épluchage de détail. Pour marquer les deux extrémités d'une ligne de front (exemple Meuse-Gette, p. 15), l'auteur met toujours une virgule entre les deux termes, ce qui peut induire en erreur le lecteur pressé. Un trait d'union serait préférable.

P. 164, l. 17, lire : en parfaite quiétude. — P. 170, l. 19 : on dut. — P. 195, note : au sud-ouest de Neufchâteau (Warmifontaine devient sur la carte Warmifontaine). — P. 197, l. 3 : sur Breux. — P. 213, l. 3 d'en bas : d'une retraite que (sans virgule). — P. 240, l. 13 : *Noch etner*. — P. 296, dernière ligne : au 10<sup>e</sup> corps. — P. 322, ligne 11 d'en bas : sur Jemmapes.



## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

### HISTOIRE GÉNÉRALE.

— Charles K. WEBSTER. *The Congress of Vienna, 1814-1815* (Londres, Oxford University Press, Humphrey Milford, 1919, in-8°, iv-174 p.; prix : 4 sh. 6 d.). — La Section historique du ministère britannique des Affaires étrangères publie, à l'occasion du Congrès de la paix et sous la direction du professeur G. W. Prothero, une série d'études historiques destinées à la fois au public et aux personnes appelées, de près ou de loin, à prendre part aux négociations. Le présent travail est dû à M. Webster, professeur d'histoire moderne à l'Université de Liverpool et capitaine d'état-major au War Office. L'auteur s'excuse d'avoir dû le composer dans le court délai de onze semaines et nous promet pour plus tard un ouvrage plus complet. Telle quelle, cependant, cette étude doit être accueillie avec faveur, parce qu'elle repose sur une étude attentive des textes, faite par un esprit très averti et très libéral. La nouveauté et le mérite principal du travail de M. Webster se trouvent dans les deux points suivants : d'abord, il a bien mis en lumière la figure et la politique de Lord Castlereagh; cet homme d'État apparaît en somme plus clairvoyant, moins égoïste et plus sincèrement ami de la paix que beaucoup de ses collègues du Congrès, surtout les Allemands. Ensuite, M. Webster a le mérite de nous donner de l'organisation même du Congrès, de sa méthode de travail et des résultats auxquels il a conduit une image nette et fidèle.

Son jugement sur l'œuvre de 1815 dans son ensemble n'a rien d'un essai de réhabilitation. Il montre bien que les négociateurs de Vienne n'étaient pas préparés à comprendre, encore moins à pratiquer, un autre système que celui de l'équilibre, que leur tort principal est d'avoir voulu faire œuvre, non seulement de consolidation territoriale, mais de réaction politique, d'avoir eu des vues trop courtes et d'être demeurés, en général, au-dessous de la tâche qu'ils avaient l'occasion d'accomplir. Mais il a raison de montrer combien l'Europe d'alors était mal préparée, dans son ensemble, à une paix inspirée par d'autres doctrines et que toute tentative faite pour substituer « les vagues principes de nationalité et de démocratie, si mal compris des peuples aussi bien que des hommes d'État » au vieux régime contractuel, aurait conduit alors à des résultats désastreux. L'expérience du moment présent, si différentes que soient les époques, n'est pas faite pour donner tort à ce jugement d'un historien averti. R. G.

— Commandant H. WEIL. *Les dessous du Congrès de Vienne*, d'après les documents originaux des archives du ministère impérial et royal de l'Intérieur à Vienne (Paris, Payot, 1917, in-8°, 2 vol., 868 et 782 p.; prix : 40 fr.). — La police politique secrète, organisée en Autriche par Joseph II, remaniée par l'empereur François, dura telle quelle jusqu'en 1848 et est demeurée justement célèbre. Elle atteignit sa perfection vers 1815. Dans un livre publié en 1913, M. August Fournier avait mis au jour une partie des documents réunis par elle à l'époque du Congrès de Vienne. Le commandant Weil nous donne aujourd'hui un recueil plus complet, bien qu'il ait dû encore faire un choix parmi la masse des pièces d'archives, et résumer ou écarter beaucoup de documents. Ses deux gros volumes réunissent près de 3,000 textes dont beaucoup sont assez longs, la plupart utiles, quelques-uns précieux pour l'histoire du Congrès.

Le cadre de la publication est formé des bulletins quotidiens adressés à l'empereur par le ministre de la Police Hager et auxquels sont joints, en copie ou en original : 1° les documents recueillis chez différents personnages, diplomates ou autres, par les moyens variés qu'on peut imaginer (ce sont les *chiffons*); 2° les rapports des espions payés ou bénévoles (il y en a qui semblent être d'un rang élevé et certains se font de cet espionnage une sorte de devoir patriotique); 3° enfin, les produits de ce qu'on appelait alors la *manipulation*, c'est-à-dire le *cabinet noir* de jadis ou le *contrôle postal* d'à présent. On ne peut analyser cette masse de documents. Disons seulement que toutes les correspondances, sans en excepter celle de l'impératrice d'Autriche, étaient « perlustrées », que toutes les démarches étaient connues et que les entretiens les plus personnels de l'empereur Alexandre, par exemple, fût-ce avec la princesse Bagration, étaient rapportés par les « observateurs ». A noter que l'on avait dû employer auprès du tsar des domestiques de la cour comme agents, « parce qu'il avait refusé tout service d'honneur ». Il est piquant de voir après cela le prince Eugène se plaindre presque de n'avoir pas même une sentinelle à sa porte.

Le choix des documents publiés paraît avoir été fait par l'éditeur avec un louable discernement, en tout cas avec beaucoup de soin et avec une connaissance très sérieuse du sujet. Des notes soignées, de bons index, une impression très correcte distinguent ce recueil qui sera un utile instrument de travail.

R. G.

— Depuis qu'ont commencé les travaux de la Conférence de Paris pour la paix, chacune des nations, jeunes ou vieilles, qui ont des droits à faire valoir contre les empires centraux et leurs alliés vaincus, a pris soin de rédiger, faire imprimer et répandre dans le public des mémoires justificatifs. Les historiens y trouveront des résumés historiques, des tableaux statistiques, des cartes qui pourront leur servir quand plus tard on tentera de faire l'histoire des laborieuses tractations qui se poursuivent en ce moment même. Nous

n'avons pas, ici, à prendre parti dans les différends, parfois si graves, qui divisent les intérêts rivaux ; nous nous contenterons d'indiquer les publications qui nous sont parvenues ; elles sont d'ailleurs en petit nombre au regard de la masse considérable des publications qui ont été adressées à la Conférence. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de trois États : la Roumanie, la Grèce et la Yougo-Slavie.

La Roumanie, « organe hebdomadaire des revendications et des intérêts roumains », est un journal qui paraît à Paris depuis le commencement de l'année 1917. On trouvera dans les numéros 18, 21, 23, 26 et 29 le texte complet du traité, ou mieux des traités imposés à la Roumanie par les Allemands et les Austro-Hongrois. Les clauses en sont vraiment intolérables ; elles justifient l'attitude des Roumains qui, refusant de les reconnaître, ne cessent de protester, au nom du droit, contre l'injustice commise par la force. Le numéro du jeudi 13 mars 1919 contient la Réponse des universitaires roumains au Mémoire des professeurs magyars de l'Université de Cluj et la conférence faite par M. Take Jonesco à la Société de géographie, le 20 décembre 1918. — Nous signalerons en outre les brochures suivantes : *Les Roumains de Bulgarie et de Serbie*, par G. VALSAN, professeur de géographie à l'Université de Jassy ; traduit du roumain, avec un avant-propos et des notes supplémentaires, par O. TAFRALI, professeur à la même Université, plus trois cartes ethnographiques de la région danubienne (Roumains, Serbes et Bulgares) d'après Kiepert, Mijatovich et Weigand. — *Actes et documents concernant la question roumaine*, avec une carte ethnographique déjà insérée dans la Roumanie. — *Le problème du Banat*, par Georges-G. MIRO-NESCO, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Bucarest, avec une très grande et belle carte ethnographique des régions habitées par les Roumains (dressée par le professeur Sc. DEMETRESCO. Paris, E. Leroux). — Sévère BOCOU. *La question du Banat. Roumains et Serbes* (Paris, Lahure), avec deux cartes ethnographiques : l'une du Banat de Temesvar, par le professeur A.-D. ATANASIU ; l'autre des Roumains et Serbes dans les vallées du Timok, de la Mlava, du Pek. — Deux conférences : l'une donnée à Paris par J. GAVANESCO, professeur à l'Université de Jassy, *L'âme roumaine dans la guerre mondiale ; la politique nationale et l'esprit public, leurs origines et leurs tendances* ; l'autre par Nicolas LUPU, ancien député au Parlement roumain, *La Roumanie nouvelle et ses problèmes vitaux*. — Joignez un Rapport présenté à la colonie roumaine de Paris pour la Commission chargée de dresser la carte des territoires habités par les Roumains et surtout un très instructif atlas historique, politique et ethnographique de la Roumanie, par N.-P. COMÈNE, rédigé en anglais et en français : *La terre roumaine à travers les âges* (Lausanne et Paris, Payot, 1919, in-4°, 56 p. et 20 cartes ; prix : 10 fr.).

Pour la Grèce, un *Bulletin d'informations helléniques* paraît à

Paris (25, rue Bassano) depuis le 20 novembre 1918 en fascicules hebdomadaires. Le premier numéro est accompagné d'une grande affiche consacrée à *l'Hellénisme et les principes du président Wilson*. On y trouve d'impressionnantes statistiques sur la répartition, dans l'ancien empire turc, des « 2,500,000 Grecs demandant leur libération du joug ottoman et leur réunion à la mère-patrie ». A ces Grecs d'Asie Mineure, du Dodécanèse, de la Thrace, de Constantinople, de l'Épire, s'adresse la déclaration suivante : « Au moment où, grâce aux puissances libérales, les Jougo-Slaves, les Tchéco-Slovaques, les Polonais, les Italiens, les Arméniens, les Israélites et les Arabes obtiennent leur affranchissement, l'Hellénisme a tout autant de droits d'espérer qu'aucun Grec ne pourra être laissé plus longtemps dans la servitude. Ce serait une flagrante injustice et qui risquerait de faire avorter les efforts des Alliés en vue d'une paix durable. » Au n° 6 (28 décembre) est jointe une brochure sur *les Grecs en Turquie*, où sont réunis deux articles parus d'abord en anglais dans « The New Europe » de Londres, 14 et 21 nov. 1918, et dont on donne ici une traduction française (impr. Chaix, in-8°, 15 p.). — D'autre part, un *Bulletin hellénique* (aussi hebdomadaire) paraît depuis le 21 novembre. Signalons en outre : *Le Congrès de la Paix*, par E.-K. VENIZÉLOS. — *L'hellénisme de l'Asie Mineure et la Jeune-Turquie*; protestation et appel à l'humanité civilisée par un témoin oculaire des crimes turcs. — *Les Grecs en Turquie*; deux articles parus dans « The New Europe », 14 et 21 novembre 1918 : l'un sur *Les Grecs en Turquie*, par M<sup>lle</sup> Jeanne-Z. STEPHANOPOLI, directrice du « *Messager d'Athènes* »; l'autre sur *Smyrne et la Grèce*. — *L'hellénisme en Turquie*; *histoire complète des massacres*, par le correspondant spécial du « *Morning Post* ».

Joignons encore un *Mémoire sur l'Épire du Nord*, qui nous est adressé par M. KARAPANOS, ancien ministre des Affaires étrangères; il tend à faire décider la réunion à la Grèce de cette région qui s'est séparée de l'Albanie en 1914 et qui est en grande majorité hellénique de langue et de sentiments; enfin un très bel album sur le Dodécanèse, par le Dr. Skevos ZERVOS : *The Dodecanese; the history through the ages; its services to mankind and its rights*, avec une carte et 322 illustrations, parmi lesquelles de belles reproductions de médailles et même d'inscriptions antiques (Londres, impr. Pagès, in-4°, 80 p.).

Le Comité yougo-slave de Londres a publié, jusqu'à la fin de décembre dernier, un *Bulletin yougo-slave* (mensuel; 38 livraisons); un autre *Bulletin yougo-slave* paraît irrégulièrement à Genève, « imprimé comme manuscrit » (20 numéros du 29 novembre 1918 au 15 mars 1919). Ajoutons quelques brochures : *L'Italie, la Yougo-Slavie et le traité secret de Londres* (extrait de « The New Europe », 28 novembre 1918); *L'Italie et les Yougo-Slaves, une situation dangereuse*, par Sir Arthur EVANS (extrait du « *Manchester Guar-*



dian », 26 et 28 décembre 1918); *Les traités de 1915 et de 1916*, discours de M. Victor BÉRARD à la Sorbonne, le 16 janvier 1919; *La question de Fiume*, par A. E. (avec deux petites cartes); *Le problème de l'Adriatique*, exposé par M. Ante TRUMBIĆ, délégué à la Conférence de la Paix, 18 février 1919; *La province de Gorice et l'occupation italienne; ethnographie des Slaves de Macédoine*, conférence de V. DJERIĆ (extrait de la « Patrie serbe », nos 5-6 et 7-8); *Trieste et l'Istrie*, par Vouk PRIMORAČ, avec une préface par M. E. DENIS (n° 5 de la bibliothèque de la « Yougo-Slavie », avec deux cartes); Zdenko MORAVEC : *L'Italie et les Yougo-Slaves*, avec un exposé des relations italo-yougo-slaves pendant la guerre et des documents à l'appui; *La presse italienne et les relations yougo-slaves*; *Le littoral yougo-slave de l'Adriatique*, recueil de quatre articles par des professeurs à l'Université de Zagreb : A. GAVAZZI : *Les nationalités sur le littoral yougo-slave*; F. DE SIŠIĆ : *Aperçu de l'histoire du littoral oriental de l'Adriatique*; Branko VODNIK : *La civilisation yougo-slave sur l'Adriatique* et Philippe LUKAS : *La Yougo-Slavie économique* (Zagreb, 1919, 72 p. avec une carte); SMOBLAKA, député de Spalato : *Les revendications territoriales yougo-slaves*, conférence faite à Paris le 11 mars 1919. *La question de Fiume* est résumée dans une grande carte-affiche donnant le chiffre des Italiens, des Yougo-Slaves, des Magyars et autres populations des deux villes jumelles de Fiume et de Susak. — Nous permettra-t-on de répéter que la Conférence de la paix ferait œuvre vaine si elle se fondait sur le seul élément ethnique ou linguistique pour faire à chaque nationalité sa part légitime? — Ajoutons, pour en finir, la brochure où *La question yougo-slave* est traitée avec le soin et la compétence que tout le monde reconnaît à M. Auguste GAUVAIN en ce qui concerne la péninsule des Balkans (Paris, éd. Bossard, 1918, in-32, 106 p. avec un index et une carte). Ch. B.

— Louis ANDRÉ. *Les États chrétiens des Balkans depuis 1815* (Paris, Félix Alcan, 1918, 1 vol. in-12; prix : 3 fr. 50). — L'auteur se défend d'avoir voulu faire à nouveau, après l'excellent livre de M. Driault, un exposé général de la question d'Orient. Il s'est uniquement proposé de retracer l'histoire intérieure des différents états balkaniques depuis 1815. Aussi le volume se compose-t-il d'une série de monographies, relatives à la Roumanie, à la Bulgarie, à la Serbie, au Monténégro, à la Grèce, qui forment autant de chapitres isolés. Dans chacun d'eux, M. André a analysé les institutions politiques et les progrès économiques réalisés par chaque état; il a surtout nettement mis en relief, en des pages parfois assez pénétrantes, le rôle des hommes politiques; on voit fort bien, par exemple, comment l'action d'un Stamboulouf a influé sur les destinées de la Bulgarie ou comment l'énergie d'un Pierre I<sup>er</sup> Karageorgevitch a contribué à relever la Serbie de la décadence où l'avait précipitée un Milan Obrenovitch. Peut-

être les conclusions de l'auteur sont-elles un peu pessimistes : seule, la Roumanie bénéficie de quelque indulgence. L'activité et la vaillance déployées par le peuple serbe n'auraient-elles pu être rappelées en des termes plus chauds et plus sympathiques ? Mais ce ne sont là que des nuances ; M. André a eu le grand mérite de réunir, en un exposé clair et précis, des données éparses ; on lira son livre avec intérêt et fruit. — A. F.

— Yves DE LA BRIÈRE. *La « Société des Nations ». Essai historique et juridique*. Moyen âge ; « Grand Dessein » de Henri IV ; Politique de l'Équilibre ; Concert européen ; Lois et sanctions internationales ; Chimères et utopies ; Rôle international de la Papauté (Paris, G. Beauchesne, 1918, in-12, 206 p.). — Le R. P. de La Brière prétend envisager ce problème, qui échauffe tant d'esprits et tant de cœurs, d'un point de vue froidement réaliste. Il étudie ce qui a été fait dans le passé et ce qui pourra être fait dans l'avenir pour la sauvegarde de la paix entre les hommes ; et il conclut que des améliorations pourront être apportées à l'édifice du droit international, mais que la Société des Nations est un mythe, une dangereuse utopie, dont il convient de détourner nos pensées. Seule la Papauté est capable de coordonner les efforts qui tendent à la solution pacifique des conflits entre peuples ; contentons-nous d'écouter sa voix et rendons lui dans le monde la place privilégiée à laquelle elle a droit. Le livre se termine sur une leçon d'ultramontanisme.

Nous nous bornons à noter ces conclusions pour mettre en garde contre les tendances de l'auteur. Les discuter serait hors de propos. Le livre ne mériterait même pas d'être lu si dans les premiers chapitres le problème ne se trouvait assez nettement posé et si l'on ne rencontrait çà et là des aperçus intéressants sur les diverses solutions qui y ont été apportées au cours des siècles.

Les précédents historiques successivement étudiés sont d'importance et de valeur très inégales. Le prétendu « Grand Dessein » de Henri IV n'a jamais existé ; voilà longtemps que justice a été faite de ce document, dû à la vieillesse de Sully. L'auteur a raison de ne pas le retenir. En réalité, seule l'organisation de la Chrétienté à la fin du moyen âge présente quelque chose d'analogue à l'ordre nouveau que l'humanité rêve d'instaurer aujourd'hui. Encore fut-elle plutôt un idéal, un rêve séculaire de la Papauté qu'une réalité. Le R. P. de La Brière doit reconnaître lui-même (p. 28) qu'elle ne fut jamais effective.

Dès 1648, l'auteur dénonce une première application du principe d'équilibre ; il se refuse à célébrer les traités de Westphalie « comme une œuvre mémorable de justice » (p. 53). Partout, après 1648, il retrouve ce principe d'équilibre à la base des combinaisons diplomatiques. Le concert européen du XIX<sup>e</sup> siècle en est une émanation et son résultat logique a été, au XX<sup>e</sup>, le duel des grandes puissances.

Cette vue d'ensemble est intéressante. Peut-être est-elle trop systématique. Notamment l'auteur se trouve amené à méconnaître l'exis-

tence et le rôle du principe opposé, principe de solidarité et d'union entre les peuples, qui aboutira en dernier lieu à l'idée de la Société des Nations. Ce principe trouve mainte occasion de s'exprimer à l'époque révolutionnaire. Au Congrès de Vienne, la diplomatie le tient à l'écart. Mais ne serait-il pas légitime d'en voir une première réalisation, informe et mal venue, contrefaçon ou caricature si l'on veut, dans ce protocole d'allure mystique que le tsar Alexandre fit signer à ses compères de Vienne et qui porte dans l'histoire le nom de Sainte-Alliance? L'auteur fait trop complètement abstraction de ce document. A notre sens c'est un des précédents les plus valables de la Société des Nations. On y trouve déjà l'idée d'une organisation ouverte à toutes les bonnes volontés pour le maintien de la paix et le principe d'une garantie collective entre les contractants. L'idéologie démocratique n'aura guère qu'à substituer, comme objet de garantie, le droit des peuples à la légitimité.

Les différents chapitres dont se compose ce livre ont paru dans la revue catholique *les Études*, entre août 1917 et mars 1918. Qu'ils n'aient pas trop vieilli depuis lors et qu'on puisse encore aujourd'hui conseiller la lecture de certains d'entre eux, ce n'est pas en faire un mince éloge; les événements ont marché vite en ces derniers temps, les idées aussi. Si ce livre conserve quelque intérêt, c'est que les problèmes qu'il étudie sont plus que jamais d'actualité. La discussion sur la valeur respective du principe d'équilibre et de la Société des Nations se continue maintenant autour du tapis vert des diplomates, et l'humanité attend anxieusement l'issue de ce grand procès.

G. Z.

— Raymond RONZE. *La question d'Afrique. Étude sur les rapports de l'Europe et de l'Afrique depuis les origines jusqu'à la grande guerre de 1914*. Préface par M. Éd. DRIAULT (Paris, Félix Alcan, 1918, in-8°, xi-351 p.; prix : 7 fr. 70). — Ce livre est un de ceux dont il est possible de dire du bien, encore qu'on ne le lise pas sans un certain agacement. C'est une de ces compilations assez exactes qui peuvent rendre service à un professeur de collège dépourvu de toute bibliothèque. Du moins pour la période contemporaine, car le résumé qui va de l'aube de l'histoire à 1870 est inutile à force d'être rapide. On n'y devra chercher ni la vie, ni la couleur, ni une tentative de réponse aux diverses énigmes qui composent la « question d'Afrique ». Peut-être même la déception éprouvée par le lecteur provient-elle de ce que ce livre ne tient pas les ambitieuses promesses de la préface de M. Driault. — Sur la crise de 1911, on relèvera ces deux phrases délicieuses (p. 328 et 330) : « Le président du Conseil Caillaux et le ministre de Selves étaient par bonheur des diplomates fort avisés... Dans les conférences qu'il [Cambon] avait eues avec Caillaux et de Selves on avait fixé d'un commun accord une bonne méthode de discussion... » C'est nous qui soulignons ces *et*. Pour qui connaît un peu l'histoire de 1911, voilà des copules qui valent leur poids d'or.

H. HA.

— Baron BEYENS. *La question africaine. Le Portugal, l'État indépendant du Congo, le Congo belge, l'avenir de l'Afrique* (Bruxelles et Paris, G. van Oest, 1918, in-16, 106 p.). — L'intérêt historique de ce petit volume tient au rôle joué par l'auteur, qui a pu suivre de très près l'évolution de la création léopoldienne. Il ne songe pas à nier que la politique coloniale du vieux roi, très grande par certains côtés, eut ses tares. Mais il a raison de dire, à propos des Casement, des Morel (et des publicistes français qui embouchèrent un peu naïvement la même trompette) : « Ni l'un ni l'autre de ces zélés révélateurs des atrocités congolaises n'a songé à exciter le sentiment public britannique contre l'extermination des Hereros... On craignait sans doute la colère, prompte à s'enflammer, d'un gouvernement aussi puissant que celui de l'empereur Guillaume. » Analysant l'œuvre de la Belgique, M. Beyens montre très bien pourquoi elle doit conserver sa colonie, en toute souveraineté, et pourquoi l'Acte de Berlin doit être révisé. C'était « comme un premier essai, sur le sol vierge de l'Afrique, d'une Société pacifique des nations ». Cet essai « a fait faillite », sort commun à toutes les sociétés dans lesquelles on laisse entrer un membre à la fois très fort et de mauvaise foi. — P. 63, un mot de Sully attribué à Colbert. P. 7, une erreur sur la date à laquelle l'Allemagne songea à Briey : c'est dès le début de la crise, comme le prouvent les instructions reçues par M. de Schoen au sujet de Toul et de Verdun.

H. Hn.

— H. G. ENELOW. *La guerre et l'avenir de la religion* (Paris, Union libérale israélite, 1918, 4 vol. in-8°, 16 p.). — Sermon prononcé dans un groupement israélite réformiste de Paris par le rabbin du temple Emanu-El, à New York, en l'honneur de l'armistice. Il conclut à une renaissance de l'esprit religieux, mais ne nie pas la nécessité pour la religion de tenir compte des faits. Or, les idées de fraternité humaine et de suprématie de la loi morale, que cette guerre a tragiquement illustrées, sont les bases essentielles de toute religion à l'avenir. — Quelques paroles, « Pour la Victoire de nos armées », de M. Louis-Germain Lévy, précèdent ce sermon.

R. L.-G.

— André SPIRE. *Le mouvement sioniste, 1894-1918* (Paris, Driay-Cahen, 1919, 1 vol. in-8°, vi-28 p.). — Cette brochure parut en mai 1918; elle est le tract n° 3 de la Ligue des Amis du sionisme, dont l'auteur est le secrétaire général. C'est l'histoire du sionisme, et c'est le récit de la vie de Théodore Herzl, qui l'incarna : magnifique figure d'apôtre. On y lira comment, au service d'une grande cause, un écrivain devient un homme d'action. On y lira aussi comment l'Angleterre fit aux Juifs, pour leur retour en Palestine, une offre généreuse et grandiose, et comment les puissances centrales essayèrent d'exploiter son geste à leur profit en soulignant que, sur la question sioniste, l'Angleterre avait une politique personnelle et n'était pas d'accord avec ses Alliés. Mais le président Wilson et la France déjouèrent, après tant d'autres, ce nouveau piège, et l'Allemagne en fut pour sa honte.



M. Spire a ajouté à son livre le texte de la lettre adressée par M. Jules Cambon, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, à M. Sokolow, représentant des communautés juives de Russie et d'Amérique, les déclarations faites en faveur du sionisme par les gouvernements des plus importantes puissances de l'Entente, et quelques indications statistiques sur la Palestine. Ce sont de précieuses annexes.

R. L.-G.

#### LA GUERRE.

— Commandant Émile VEDEL. *Sur nos fronts de mer* (Paris, Plon-Nourrit, in-16, 316 p.; prix : 3 fr. 50). — Le public ignore trop le rôle capital que vient de jouer au cours de la grande guerre la flotte française, héritière et continuatrice d'un passé glorieux. Héroïque, obstinée, silencieuse, elle a fait peu de bruit, mais beaucoup de bien en bloquant les croiseurs allemands dans la Baltique, en maîtrisant ces sous-marins qui devaient nous réduire par la famine, en permettant à l'Angleterre et à l'Amérique de nous apporter tout le poids de leur concours. Le livre du commandant Vedel, l'adaptateur éminent de Shakespeare et de Goethe, l'émule de Pierre Loti, vient apporter des précisions nécessaires. Son ouvrage, véritable « Chanson de geste », se divise en une série de monographies écrites par un styliste qui sent, qui souffre, qui admire. Qu'il s'agisse de la surprise du mois d'août 1914, de l'envoi dans la mer du Nord de notre deuxième escadre légère, acceptant joyeusement le sacrifice, puisqu'elle est seule un moment en face de toute la flotte allemande, qu'il soit question des randonnées hasardeuses dans l'Adriatique, de la fin sublime du lieutenant Morillot, renouvelant les exploits des héros de la légende et sombrant avec le *Monge*, que l'on évoque la lutte du *Rigel* contre un sous-marin, le bombardement de Tahiti, défendue par une poignée de braves, ces gestes si naturels, parce que si français, n'en gardent pas moins toute leur beauté. Ils sont les fleurons épars de l'auréole que notre marine peut revendiquer une fois de plus au cours de son admirable histoire.

Ch. D.

— Charles STIÉNON. *Les campagnes d'Orient et les intérêts de l'Entente* (Paris, Payot, in-8°, 328 p.; prix : 7 fr. 50). — Les batailles livrées en Orient ont pesé d'un poids insoupçonné sur le développement de la guerre. Marquer leur place dans cet immense conflit, faire connaître la valeur de l'effort, dire ce que les résultats signifient pour la cause de l'Entente, voilà le but que s'est proposé l'auteur. Après avoir expliqué l'intérêt attaché par l'Allemagne au concours de la Turquie, déjà bien avant la guerre, et révélé l'importance et le danger du « Drang nach Bagdad », M. Stiénon recourt aux critiques militaires les plus autorisés, et les documents anglais forment une trame solide d'un bout à l'autre du livre. La campagne d'Arménie et les exploits de l'armée du grand-duc Nicolas dans le Caucase, les récits consacrés

aux expéditions de Libye, du Sinaï, de Palestine, les inextricables difficultés dont la ténacité d'Archibald Murray et d'Edmund Allenby ont fini par triompher, la conquête de la Mésopotamie avec les premières déceptions suivies d'une éclatante revanche, les problèmes économiques et diplomatiques, toujours délicats et compliqués puisqu'on délivre des populations parfois défiantes et surtout parce qu'on se trouve en présence d'un adversaire « proverbiallement retors », tout cela vient éclairer fort heureusement une foule d'événements lointains. Le récit est toujours sobre, souvent attachant, et le lecteur y trouve un intérêt d'autant plus grand qu'il est soutenu par de bonnes cartes. A travers ces descriptions captivantes qui font évoquer bien souvent des pages d'Hérodote ou de Xénophon, c'est tout un passé qui renaît de ses cendres, et l'on salue l'ombre de Darius, d'Alexandre ou de Godefroy de Bouillon. Suivies dans leur ensemble, les campagnes d'Orient apparaissent non comme l'acte principal, mais comme un des actes capitaux de la guerre. Pour la sauvegarde de Suez, pour la protection de l'Inde, l'Angleterre joua un rôle prédominant. Cependant, il est bon de rappeler, outre les intérêts que nous avons en Syrie, l'affection traditionnelle que nous ont vouée les peuples de la Palestine ou du Liban. On comprendra mieux là cette confiance d'un chef bédouin à l'un de nos représentants : « Savez-vous ce qu'il nous arrive de dire quand nous veillons, la nuit... ? Il est regrettable que l'armée française ne soit pas représentée davantage parmi les Alliés... Cependant notre espoir reste en elle, parce que, seule, la France se bat pour les autres ».

Ch. D.

— Docteur Lucien GRAUX. *Les fausses nouvelles de la grande guerre* (Paris, l'Édition française illustrée, 1918, 2 vol. in-18, 393 et 495 p.). — Le docteur Graux n'a pas perdu son temps au front, puisque ses occupations professionnelles ne l'empêchèrent pas de publier de gros volumes. Regrettons qu'ils soient si gros : trop d'inutiles chapitres et, dans ces chapitres, trop d'inutiles épithètes les gonflent et les alourdissent, et nous n'en sommes, avec la fin du second tome, qu'au début de 1916, dans l'ordre chronologique. Il est vrai que l'auteur ne se croit pas astreint à suivre rigoureusement cet ordre ; qu'à côté d'un historique parfaitement déplacé et insuffisant de la fausse nouvelle depuis la Révolution jusqu'à la Commune, à côté d'analyses psychologiques consacrées à l'optimiste, à l'indifférent, au pessimiste, à l'« installé », qui n'ont pas les mérites des *Caractères* de La Bruyère, nous trouvons dans ces volumes compacts des dissertations sur la censure en temps de guerre, sur les rapports de l'image et de la fausse nouvelle, sur l'humour et la guerre, etc. Mais il y a plus. Le docteur Graux n'est pas parvenu à définir l'essence de son sujet, à distinguer la fausse nouvelle, création de l'imagination collective, et le mensonge, création volontaire d'un individu ou d'un groupe conscient. Il aurait été cependant intéressant d'étudier avec précision les procédés selon lesquels se forment, se modifient, se répandent ces légendes de

l'arrière et du front qu'il connaît bien, mais dont il ne note qu'insuffisamment la date ou l'aire approximative d'apparition, se contentant trop souvent de ragots journalistiques. Nous aurions, toutefois, mauvaise grâce à ne pas reconnaître un réel mérite à certains chapitres dont la documentation sérieuse, l'analyse précise relèvent vraiment de la méthode historique, particulièrement au tome I, le chapitre XII, consacrés aux « Prophètes de guerre », et, au tome II, le chapitre VIII, sur « les Mensonges de la guerre et les témoins de la guerre ». Ces constatations nous amènent à penser que le docteur Graux, s'il parvient à délimiter son enquête et à débarrasser son style de ses enjolivements, est capable de fournir dans ses prochains volumes une contribution intéressante et utile à l'étude du folklore et de la légende pendant la guerre.

G. BN.

— Raymond RECOULY. *M. Jonnart en Grèce et l'abdication de Constantin* (Paris, Plon, 1918, in-16, 214 p.; prix : 3 fr.). — Pour nous montrer l'importance de la mission de M. Jonnart en Grèce et nous en faire apprécier les résultats, M. Recouly a dû remonter jusqu'aux débuts de la guerre européenne et nous donner un aperçu de la politique de l'Entente en Orient. Il nous signale la série des erreurs commises, fautes d'appréciation portant sur les sentiments du peuple grec et sur les intentions des gouvernants, désaccords entre les puissances alliées, erreurs de méthode qui ont compromis notre prestige et rendu notre action inefficace. La mission de M. Jonnart et l'abdication du roi de Grèce sont les seuls événements qui aient interrompu cette tradition d'erreurs et d'impuissance. Pour une fois, un programme d'action précis a été exécuté par un homme qui n'était pas inférieur à sa tâche. Si cet acte d'énergie tardive n'a pas suffi pour rétablir une situation irrémédiablement compromise, il a du moins empêché l'effondrement total de notre puissance en Orient. Nous acceptons sans réserves les conclusions si judicieuses de M. Recouly, tout en appréciant par ailleurs l'intérêt anecdotique de son récit, dont l'information est prise aux meilleures sources.

R. D.

— Charles STIÉNON. *Le mystère roumain et la défection russe* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1918, in-16, VII-337 p. et 9 cartes; prix : 3 fr. 50). — Le livre de M. Stiénon ne nous apporte pas la clef du « mystère roumain ». Ce serait une bien grosse prétention, moins de deux ans après les événements qu'il raconte. Du moins a-t-il le mérite de circonscrire le problème et de frayer ainsi la voie à ceux qui viendront après. Militairement parlant, il n'y a pas de mystère. Par la comparaison des armées en présence, de leur armement et de leur degré de préparation à la guerre, du tracé des frontières, de la disposition des réseaux ferrés, etc., M. Stiénon n'a pas de peine à montrer, tout d'abord, que ce qui est arrivé devait arriver. Malgré la valeur incontestable des troupes, et quand même l'idée directrice des opérations eût été autre, l'armée roumaine livrée à elle-même ne pouvait faire mieux. Nous assistons à sa conquête éphémère de la Transyl-

vante, puis à sa retraite devant la II<sup>e</sup> armée allemande, à ses efforts pour échapper à l'encerclement, enfin à sa retraite sur le Sereth et aux débuts de son offensive de 1918, arrêtée en plein succès par la défection russe. Le récit est abondamment documenté : les moindres déplacements d'unités y sont rapportés; les noms des chefs qui ont successivement exercé des commandements sont notés en leur temps; nous avons en somme l'impression de revivre avec l'état-major roumain et son conseil français les étapes de la douloureuse, mais glorieuse histoire, et l'on soupçonne d'où peuvent venir à l'auteur les renseignements inédits qu'il nous dit avoir utilisés. — Où commence le mystère, c'est quand on en vient à envisager l'attitude de la Russie. « Pétrograd a sciemment trahi Bucarest », croit pouvoir conclure M. Stiénon (p. 315), et, bien qu'il ne prenne pas à son compte tout ce qu'a pu dire la presse sur le rôle de Stürmer (p. 212), il n'en répète pas moins à plusieurs reprises cette accusation de trahison volontaire et consciente. Ce qu'on sait jusqu'à présent ne permet peut-être pas d'être aussi catégorique. La politique tsariste fut assurément tortueuse, mais aussi tirillée entre trop d'influences contraires pour être capable d'un dessein suivi. En réalité, la Russie dut être d'abord, elle surtout, victime de certaines illusions communes à tous les Alliés. Puis, quand le désastre fut arrivé, et arrivé par sa faute, elle en prit facilement son parti; avec un égoïsme féroce, elle y vit même certains avantages pour elle-même. A l'appui de la préméditation, M. Stiénon apporte quantité d'arguments, dont certains, pour être impressionnants, ne sont pas absolument décisifs. Au surplus, ce n'est pas une thèse qu'il soutient, mais un jugement provisoire qu'il veut motiver, et ce jugement pourra être révisé sans que le mérite et l'intérêt de son livre en soient aucunement diminués. Relevons une incertitude de méthode un peu gênante dans la transcription des noms de localités transylvaines. Appeler la même ville alternativement Brasso et Cronstadt, c'est risquer de jeter la confusion dans l'esprit du lecteur, même s'il est prévenu. Pourquoi adopter la forme allemande Hermannstadt au lieu du doublet roumain (Sibiu) ou même du nom hongrois (Nagyszeben), alors qu'ailleurs la toponymie roumaine est préférée? S'il y a des raisons pour le faire, cela exigerait du moins un mot d'explication.

G. Z.

## HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— Kent Roberts GREENFIELD. *Sumptuary law in Nürnberg, a study in paternal government* (Baltimore, J. Hopkins Press, 1918, in-8°, 139 p.). — Ce travail forme un cahier de la série des « Johns Hopkins University Studies in historical and political science ». L'auteur s'est donné pour tâche de retracer un tableau fidèle d'une partie au moins de la civilisation des grandes cités allemandes depuis la fin du moyen âge en prenant pour cadre la ville libre impériale de Nurem-



berg et en analysant les lois somptuaires édictées par le magistrat dans leur ordre chronologique. Après avoir décrit dans un premier chapitre le gouvernement politique de la petite république, il groupe dans les chapitres suivants les règlements relatifs aux mariages (depuis le *Hochzeitsbüchlein* de 1485) avant et après la Réforme dont il constate l'influence profonde sur les mœurs; les règlements relatifs aux baptêmes, aux funérailles, à l'habillement. On ne voit pas bien pour quels motifs M. Greenfield a laissé de côté toute une série d'autres ordonnances, et non les moins importantes, relatives aux mœurs, les édits épiques, ceux contre l'ivrognerie, le jeu, etc. Le tableau aurait été plus complet et plus exact. L'auteur a soigneusement étudié les chroniques et les textes législatifs réunis par Siebenkees ou publiés par Baader. On ne remarquera d'ailleurs dans son exposé que peu de traits caractérisant spécialement le « gouvernement paternel » de Nuremberg; tout ce qu'il nous fournit de détails rappelle le plus souvent les ordonnances analogues des magistrats d'Augsbourg, d'Ulm ou de Strasbourg au *xvi<sup>e</sup>* et au *xvii<sup>e</sup>* siècle. Une bonne bibliographie du sujet fait défaut.

R.

— Sidney Bradshaw FAY. *The Hohenzollern Household and administration in the sixteenth century*. Chapter 1-11 (Northampton, Mass. Smith College, « Studies in history », octobre 1916, in-8°, 64 p.). — Ce numéro d'une revue trimestrielle d'histoire publiée aux États-Unis renferme les deux premiers chapitres d'une étude détaillée sur l'administration publique et particulière des Hohenzollern à l'époque du margrave Joachim II de Brandebourg (1535-1571), d'après les documents des Archives secrètes d'État à Berlin, et ceux des Archives de la maison royale à Charlottenbourg. L'auteur a de plus utilisé les recueils imprimés de Hass, Kern, Riedel, Friedensburg, etc. Le fragment de l'étude de M. Fay que nous connaissons seul débute par une analyse sommaire du règne de l'électeur Joachim, de ses rapports avec les États du pays, de ses réformes religieuses et économiques. M. Fay examine ensuite l'organisation de la cour margraviale, le budget de ses dépenses, les différentes *Ordnungen* qui les régissent; il donne la liste des officiers de sa maison, dressée en 1548. Après cela, le récit s'arrête brusquement; il a été continué sans doute dans un des numéros suivants des *Studies* de Smith College si l'auteur a terminé à temps ses recherches dans les Archives prussiennes, qui ne s'ouvriront plus sans doute de si tôt avec autant de facilité aux savants des États-Unis.

R.

— Georges HOOG. *Lettres aux neutres sur l'Union sacrée* (Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16, xii-236 p.; prix : 4 fr. 50). — Ce livre établit un parallèle frappant entre les opinions professées par les ministres du culte, tant catholiques que protestants, en Allemagne d'un côté et, de l'autre, celles du clergé français et du clergé belge depuis le début de la guerre. La comparaison, même à l'unique point

de vue religieux, est écrasante pour les Prussiens. Cependant, l'auteur a bien soin de ne pas se contenter de nous présenter des affirmations ou des paraphrases; il cite les textes : on pourrait dire que l'ouvrage en déborde, et le lecteur est ainsi mis en mesure de juger par lui-même. Quant au vertige de dureté et d'orgueil qui, outre Rhin, s'est emparé des ministres de l'Évangile, laissons-leur la parole. Dans un livre intitulé *la Grande Allemagne*, le Dr Heyck s'écrit : « Ce que notre politique a fait de mieux, c'est notre entrée en Belgique... Dans les livres d'histoire, c'est le survivant qui a raison. Le mort est bon tout au plus à fournir des sujets de tragédie. » Le docteur a l'ironie brutale. Mais le grand prix d'orgueil doit être décerné au pasteur Lehmann : « L'âme allemande est l'âme du monde. Dieu et l'Allemagne sont inséparables. C'est assez pour nous d'être une partie de Dieu. L'âme allemande est l'âme même de Dieu. » Ce théologien se figure sans doute Dieu comme ayant un corps et une âme. — E. C.

— Gabriel HUAN. *Les doctrines de guerre en Allemagne. La philosophie de Frédéric Nietzsche* (Paris, de Boccard, 1917, in-8°, 363 p.). — Nietzsche doit-il être classé parmi les prophètes du pan-germanisme? L'opinion qu'il avait des Allemands et des Français ne peut suggérer qu'une réponse négative. Mais sa philosophie conclut-elle à la nécessité de la guerre? M. Huan en établit la démonstration : « La philosophie de Nietzsche », écrit-il dans son avant-propos, « s'achève en une philosophie de la guerre. » Sans prétendre « exposer dans son ampleur et sa richesse une œuvre qui nous apporte, condensés en aphorismes, des aperçus sur tous les domaines de la connaissance », il résume « les idées fondamentales qui composent ce qu'on peut appeler le nietzschéisme » pour « en dégager la signification, l'enchaînement et la portée »; puis, les « considérants » ainsi posés, il en tire des « conclusions » bellicistes. A la vérité, les considérants remplissent presque tout le volume et les conclusions sur « la guerre et l'État », les origines de l'État et la société de l'avenir tiennent en moins de vingt pages (p. 295-313). Il faut convenir que la proportion contraire eût sans doute mieux justifié les promesses du titre et de l'avant-propos; on a par moments l'impression (peut-être inexacte) que l'auteur a voulu accommoder aux préoccupations actuelles un exposé général de la philosophie nietzschéenne conçu ou rédigé antérieurement à la guerre. Mais l'exposé est clair, soigneusement muni de références précises et suivi d'un utile « index chronologique des ouvrages à consulter ». La chaîne des arguments est adroitement forgée de trois maillons; d'abord « le problème de la décadence » : que l'homme de la société moderne est dégénéré et doit disparaître; puis « la transvaluation des valeurs » : que le seul remède à la décadence est un changement total des valeurs actuelles, grâce à quoi naîtra une race de maîtres; enfin « le monde comme volonté de puissance » : que la vie est dans son principe une appropriation, une agression, le dur assujettissement de ce qui est étranger et plus faible; la lutte

pour la puissance est la loi de l'universel devenir; elle détermine les rapports des hommes entre eux; l'État primitif est né dans la violence; une « horde quelconque de blondes bêtes de proie », « race de conquérants et de maîtres », a imposé sa domination à des « populations peut-être infiniment supérieures en nombre, mais encore inorganiquement errantes ». La construction paraît solide, mais la thèse de « l'éternel retour », dont on sait l'importance dans la philosophie nietzschéenne, n'y a point trouvé place et l'auteur a dû la reléguer dans une note additionnelle.

G. P.

— Émile LALOY. *La diplomatie de Guillaume II depuis son avènement jusqu'à la déclaration de guerre de l'Angleterre, 1888-1914* (Paris, Bossard, 1917, in-8°, 432 p.). — Les commentaires des publicistes contemporains sur la politique de Guillaume II dans ses rapports avec la guerre ou la paix sont plus abondants que variés. Ils se réfèrent tous, plus ou moins directement, à trois thèses seulement : ou le kaiser a persévéramment voulu la guerre, et s'il ne l'a pas faite avant 1914 c'est qu'il attendait et préparait avec patience l'occasion favorable; ou il était au contraire sincèrement pacifique, et il n'a évolué vers la guerre que sous la pression constante et toujours plus forte des pangermanistes; ou enfin il n'est ni pacifique ni belliqueux, ni homme d'État ni même homme de caractère, mais il procède impulsivement par saccades et soubresauts, tantôt exubérant et tantôt déprimé, avec des sincérités successives qui se superposent en duplicités et contradictions, sans autre constante que celle d'une intense vanité. De ces trois thèses, la plus flatteuse pour Guillaume II est évidemment la première, car elle fait de lui un profond politique aux vues lointaines et aussi prudent que hardi. M. Laloy ne dissimule pas que « le côté moral chez Guillaume II ne présente qu'égoïsme et dureté, hypocrisie et perfidie », mais il ajoute que « le côté intellectuel offre malheureusement une ample compensation. Fort bien doué à ce point de vue, il a développé remarquablement les dons de sa riche intelligence » et « il ne cessa de préparer le renouvellement des victoires de 1866 et de 1870, résolu à saisir la première occasion de le réaliser ». A quatre reprises avant 1914, il « a donc tenté de faire la guerre » : en 1891, peu après son avènement, en 1902, en 1909 et en 1911, lors des affaires du Maroc. Mais il ne voulut pas « risquer la partie avant d'avoir mis le plus de chances possible de son côté par un vaste système d'alliances et par des préparatifs militaires dépassant ceux de ses adversaires éventuels ». Il ambitionnait la gloire, non pas « celle du savant ou de l'écrivain, de l'artiste ou du bienfaiteur de l'humanité », mais « celle du souverain, du diplomate et de l'homme de guerre »; il n'a pas « la prétention d'être universel, mais il est de première force en diplomatie et connaît à fond l'art militaire ». Pour justifier ses assertions, M. Laloy a esquissé une histoire générale de la politique du kaiser pendant les vingt-six premières années de son règne. Il rejette le « masque » des discours officiels et des

déclarations retentissantes; il s'en tient aux faits, dont il révèle bon nombre au public français, principalement d'après des publications anglaises qui jusqu'à présent n'avaient pas encore été signalées parmi nous et sur lesquelles il convenait en effet d'attirer l'attention. Les derniers chapitres du volume sont consacrés aux tragiques journées qui ont précédé l'explosion de la guerre; on y trouvera, comme dans toutes les autres parties de l'ouvrage, beaucoup d'observations nouvelles et pénétrantes avec un incontestable talent d'exposition. — G. P.

— *Tableau des conditions économiques de la paix allemande*, publié par le ministère du Commerce et de l'Industrie (Paris, Imprimerie nationale, 1918, in-4°, 44 p.). — Ce tableau ne vient pas trop tard : depuis sa publication (septembre 1918), il y a eu l'armistice; mais c'est de la paix qu'il s'agit ici. Il s'agit des « buts de paix économique » des Empires centraux qui devaient assurer, dans la pensée de ceux qui déchainèrent la guerre, une expansion illimitée à l'industrie et au commerce allemands. Sans doute ces buts de paix économique ont varié avec la fortune des armes, tant que celle-ci du moins ne parut pas désespérée. Mais, quels qu'aient été les hommes au pouvoir (pangermanistes déchainés, nationaux-libéraux, commerçants ou armateurs hambourgeois, progressistes, socialistes officiels), le but a été le même : « La domination économique du monde. » Les apparences n'ont pas masqué les réalités. L'intérêt de ce remarquable recueil de textes (politiques, diplomatiques, polémiques, financiers, etc.), clairement classés et présentés, demeure considérable à l'aurore même de la paix.

R. L.-G.

— F. MAURETTE. *L'Allemagne boycottée* (Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1918, in-16, 38 p.; prix : 0 fr. 75). — Avant la guerre, l'Allemagne achetait à l'étranger la plus grande partie des aliments qui faisaient vivre ses soixante-cinq millions d'habitants et la plupart des matières premières nécessaires à son industrie. Or, cet étranger, ce sont surtout les Alliés qui aujourd'hui se battent contre elle. Que si ces Alliés refusent de lui livrer ces aliments et ces matières premières, l'Allemagne est affamée et son industrie est anéantie. Voilà ce que démontre M. Maurette de la façon la plus claire à l'aide de graphiques nombreux.

C. Pf.

— Emil ZIMMERMANN. *Germany's great African Scheme. The German empire of Central Africa, as the basis of a new German World-Policy*. Traduit de l'original allemand avec une introduction par Edwyn BEVAN (Londres, Longmans, Green et C<sup>ie</sup>, 1918, in-8°, XIII-63 p., une carte). — « Il est important », écrit M. Bevan, « que les peuples de langue anglaise puissent avoir sous les yeux un clair exposé de ce programme allemand, un exposé montrant les espoirs et les intentions qu'y attache la pensée allemande... Ce livre a été écrit pour des lecteurs allemands; des lecteurs anglais et américains sauront, sans aucun doute, en tirer leurs propres conclusions. »



Pour les y aider, M. Bevan a fait précéder cette traduction du *Mittel-Afrika* d'une étude sur les autres publicistes allemands qui ont prêché « le même évangile » : Oscar Karstedt, Paul Leutwein, Hans Delbrück lui-même, malgré sa modération relative, Hermann Oncken, autre « modéré », Paul Rohrbach, Franz Kolbe, le ministre Solf, etc. Il donne une analyse et des extraits des nombreux articles par lesquels Emil Zimmermann a préparé son livre. M. Bevan montre même que la doctrine était déjà élaborée en 1913 dans le livre anonyme *Deutsche Weltpolitik und kein Krieg*. A cette doctrine, nous savons aujourd'hui par le prince Lichnowsky que le gouvernement britannique était sur le point de donner son assentiment à la veille de la guerre. Grâce à ces documents, l'introduction de M. Bevan constitue un exposé très précieux des rêves africains de l'Allemagne, — rêves désormais évanouis!

H. Hn.

#### HISTOIRE DE BELGIQUE.

— H. VANDER LINDEN. *Vue générale de l'histoire de Belgique* (Paris, Payot et C<sup>ie</sup>, in-16, 287 p.; prix : 4 fr. 50). — Depuis que les publicistes d'outre-Rhin ont entrepris de contester la validité des titres du peuple belge à constituer une nation, les écrivains belges se sont imposé la tâche de réfuter leurs affirmations intéressées et d'établir que depuis des siècles les populations qui habitent le bassin inférieur de l'Escaut et de la Meuse ont, malgré la coexistence de leurs deux langues, le flamand et le français, présenté tous les caractères d'une nationalité distincte. A vrai dire, M. Pirenne, le grand historien national, en avait déjà rassemblé et mis en évidence les preuves irrécusables. Mais tout le monde n'a pas le goût ou le loisir de lire un ouvrage en plusieurs volumes; le petit livre clair et substantiel de M. Vander Linden vient donc à son heure.

L'époque de la formation et des guerres des principautés territoriales a toujours été une époque ingrate à raconter. Jadis, pour mettre plus de clarté dans le récit, on séparait l'histoire des différentes provinces. Toutefois, déjà vers le milieu du siècle dernier, Moke, l'auteur d'un manuel adopté pour les classes supérieures dans les établissements d'enseignement secondaire de l'État, réagissait contre cette tendance et déclarait avec raison dans sa préface qu'isoler les provinces c'était détruire la patrie commune. Dans sa *Vue générale*, M. Vander Linden consacre à cette période confuse une trentaine de pages; encore en réserve-t-il une partie au début des transformations économiques et sociales, qui étaient appelées à s'épanouir aux siècles suivants. D'ailleurs, dans tout son ouvrage, il n'a garde de laisser dans l'ombre ces dernières, qui sont la substance vivante de l'histoire d'un peuple. De même il met en pleine lumière les époques de floraison artistique et littéraire, ainsi que les mouvements religieux de la Réforme et de la Renaissance catholique sous Albert et Isabelle. Les questions, parfois

déliçates, qui s'y rattachent sont traitées avec une impartialité à laquelle il reste fidèle dans son tableau du développement de la Belgique indépendante.

E. C.

— Collection les « Cahiers belges » ; suite de la série (Bruxelles et Paris, librairie Van Oest, chaque brochure in-16, 48 p. : 0 fr. 70). N° 15. F. DE RYCKMAN DE BETZ. *Le baron Nothomb et la question luxembourgeoise*. Jean-Baptiste Nothomb a joué un rôle considérable lors de la Révolution de 1830 et dans la fondation du jeune royaume. La question du Luxembourg, sa province natale, lui tenait particulièrement à cœur. Pour conserver à son pays l'ancien « département des Forêts », il lutte avec une inlassable énergie. Après le traité des vingt-quatre articles qui réduit à néant ses plus chers espoirs, le diplomate s'incline devant l'inévitable, sacrifie ses « préférences de terroir » à l'intérêt supérieur de la paix en Europe et possède assez « d'emprise » sur lui-même pour faire adopter un traité bouleversant tous ses plans politiques et consacrant la « mutilation territoriale de sa patrie ». — N° 16. Jules DESTRIÉE. *La Belgique et le grand-duché de Luxembourg*. La « question du Luxembourg » présente pour la Belgique la même importance que celle d'Alsace-Lorraine pour la France et celle du Trentin pour l'Italie. C'est pour désintéresser le roi des Pays-Bas, spolié du Nassau, que le « grand-duché » hybride apparaît, à l'instigation de la Prusse, en 1815. Sa situation internationale a été réglée par le traité de Londres du 11 mai 1867 et après la tentative malheureuse de Napoléon III. L'Allemagne ayant déchiré ce « chiffon de papier » secondaire au mois d'août 1914, le retour au « statu quo » paraît impossible. Aux considérations historiques rattachant le petit pays au royaume d'Albert se joignent des considérations géographiques; enfin et surtout, il est nécessaire de tenir compte du facteur moral et de réaliser ce vieux cri de la population : « Français non, Prussiens jamais, Belges toujours. » — N° 17. Léon Van PUYVELDE, professeur à l'Université de Gand. *Le mouvement flamand et la guerre*. Depuis la création du royaume de Belgique, les Flamands ont joui des mêmes droits et des mêmes libertés que les Wallons et n'ont jamais nourri le désir, même latent, de mener une existence politique autonome. Jamais il n'y a eu entre les deux « prétendues » races un réel antagonisme; jamais aucune division administrative n'adopta comme borne la frontière linguistique. La diversité entre la région agricole du Nord et le pays industriel du Sud n'a pu provoquer que des conflits superficiels. Après leur avoir prodigué, lors des opérations militaires, « un amour fraternel de Caïn », les Allemands ne réussirent pas à passer pour les sauveurs de leurs « frères flamands », et pour parer aux intrigues de Berlin, la Belgique régénérée, renonçant à des tendances par trop unificatrices, mettra les deux langues sur le pied d'égalité. Le renforcement de la personnalité flamande dans tous les domaines ne pourra que profiter à la patrie commune. — N° 18. BOURQUIN, professeur à l'Université de Bruxelles. *Les visées*

de l'Allemagne sur le Congo belge. Le « Mittel-Afrika » est un produit de l'hallucination pangermanique, et Hans Delbrück veut créer au cœur du continent noir une « Inde allemande » dont la Belgique et le Portugal feront tous les frais. Cette idée remonte partiellement à 1897 et au temps où Bülow inaugure sa *Weltpolitik* et conclut avec Chamberlain un accord ayant pour objet le partage éventuel du Mozambique. Dès 1906, Dernburg reprend les idées du docteur Arendt et s'efforce de drainer à travers la colonie de l'Afrique orientale le trafic de la région des Lacs et du Katanga. Le Maroc n'était qu'un prétexte à marchandage aux yeux de Berlin; l'accord du 4 novembre 1911 consacrait la victoire de M. de Kiederlen-Waechter et ouvrait les plus beaux espoirs aux appétits de Berlin puisque l'Allemagne avait désormais accès au Congo belge en attendant qu'elle saisisse un prétexte pour s'en emparer. L'État équatorial africain ne doit pas servir de monnaie d'échange lors des négociations de paix. Le Congo belge doit être aussi libre que la Belgique et son existence même garantit les possessions françaises et anglaises qui ne résisteraient pas au voisinage d'un « Mittel-Afrika ».

Ch. D.

Louis DE LICHTERVELDE. *Heures d'histoire. Le 4 août 1914 au Parlement belge* (Bruxelles et Paris, Van Oest, in-16, 61 p.; prix : 4 fr. 25). — C'est le résumé fidèle et émouvant de la fameuse journée où un pays tout entier, parlant par la bouche de son roi, de son gouvernement, de ses représentants, a clamé son ardeur guerrière, sa volonté de vivre libre, sa résolution de tout sacrifier au devoir. On lira avec intérêt les discours du roi Albert et du président de Broqueville, prêts à sauvegarder, quel qu'en soit le prix, la neutralité et l'honneur de la Belgique. « Ce jour-là », dit l'auteur, « l'attitude du Parlement restera un des plus nobles exemples qu'ait jamais donnés une chambre représentative. Le patriotisme, la concorde, la sobriété dans le langage, la rapidité et l'énergie dans la décision, toutes les vertus civiques les plus rares et les plus hautes ont brillé d'un incomparable éclat. »

Ch. D.

— Robert DE WILDE. *Mon journal de campagne* (Paris, Plon, 1918, in-16, vi-290 p.; prix : 3 fr. 50). — M. de Wilde, officier dans l'armée belge, a fait les premiers mois de la campagne comme observateur d'artillerie. Après avoir participé à la défense de Liège et d'Anvers et à la bataille de l'Yser, il nous montre les débuts de la guerre de tranchées dans la région flamande. Ses impressions sont précises et vivantes, sans prétentions littéraires, ce qui n'est que trop rare dans les récits de guerre, parfois même un peu sèches et réduites à de simples notations. Certains épisodes des combats autour d'Anvers, quelques descriptions passablement réalistes des champs de bataille de l'Yser doivent à cette simplicité une réelle puissance dramatique. Quant aux événements eux-mêmes, ces récits et surtout ceux des premières semaines nous donnent l'idée d'une organisation improvisée, du désordre et de l'impuissance presque complète. L'appareil

militaire de l'Allemagne semble n'avoir rencontré que les efforts décousus d'un peuple nullement préparé à cette aventure, et cela fortifie encore notre admiration pour ceux qui, volontairement, n'ont pas reculé devant elle.

R. D.

— Henri MALO. *En Belgique. La zone de l'avant. Tableaux, portraits et paysages, 1915-1916* (Paris, Perrin, 1918, in-8°, 263 p.; prix : 4 fr. 55). — M. Malo a passé les deux premières années de la guerre dans la partie de la Belgique dont les Allemands n'ont pas réussi à s'emparer. Il a d'abord, on le sait (cf. *Rev. histor.*, t. CXXII, p. 155), consacré au *Drame des Flandres* une suite de récits vivants et pittoresques sur la bataille qui fit rage pendant les longs mois de l'hiver 1914-1915. C'est de la même plume alerte, tour à tour émue et amusée, qu'il a écrit ce nouveau volume composé de « tableaux, portraits et paysages » concernant la même région délimitée par La Panne, Furnes et Dunkerque. Analyser ce livre serait lui enlever son charme; il faut le lire. Parmi les « portraits », deux sans doute mériteront d'être retenus : celui du docteur Depage, qui fonda près de La Panne un hôpital modèle et dont la femme périt dans le torpillage de la *Lusitania*; enfin celui de la reine des Belges, qui paraît dans le dernier chapitre, « fine et menue silhouette qu'ont vue et que connaissent bien ceux qui souffrent, car toujours elle apporta quelque adoucissement à leur mal ».

Ch. B.

— Maurice DES OMBIAUX. *Le Brabant et la bataille de Wœringen sur le Rhin* (Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16, 81 p.; prix : 1 fr.). — Le Brabant, synthèse historique et géographique de la Belgique, s'est développé, depuis l'avènement de Godefroi le Barbu, par l'appui des Capétiens, ennemis héréditaires du comte de Flandre, et par l'intelligence d'une dynastie locale qui a été pendant plusieurs siècles fidèle à sa politique d'expansion. Nationalistes à outrance, les successeurs du duc de Basse-Lotharingie agrandissent leurs possessions, centralisent tous les pouvoirs, en imposent par leur bravoure et par la civilisation qui brille autour du palais à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Maître de la grande voie économique passant par Bruxelles, Louvain et Maestricht et unissant Bruges au Rhin, Jean de Brabant sut répondre à l'appel des bourgeois de Cologne, triompher de l'archevêque à la bataille de Wœringen et se rendre ainsi indépendant de l'Empire et maître de tout le Hinterland nécessaire à la sécurité d'Anvers. Un Brabant fort et affranchi constituait le boulevard capable de protéger Philippe le Bel contre les invasions germaniques. Une Belgique dégagée des entraves de la neutralité et qui pourra ressusciter ses traditions et voir revivre son activité commerciale de jadis viedra un obstacle contre lequel se briseront à tout jamais les visées conquérantes de l'Allemagne.

Ch. D.

— Émile BANNING. *Considérations politiques sur la défense de*



la Meuse. Mémoire rédigé en 1881-1886, réédité avec un avant-propos et une introduction sur la vie et les idées politiques d'Émile Banning et sur sa conception de l'indépendance de la Belgique par HISTORICUS (Bruxelles et Paris, G. Van Oest et C<sup>ie</sup>, 1918, in-16, xii-112 p.). — La France a eu ses prophètes, dont le premier est Edgar Quinet; l'Angleterre, les siens. La Belgique eut Émile Banning, archiviste des Affaires étrangères. Son mémoire, écrit en mars 1881, revu et complété en octobre 1886, aurait dû éclairer le gouvernement belge sur le péril qui menaçait la Belgique. Ce document n'était d'ailleurs pas ignoré. Banning lui-même l'avait utilisé dans un article de la *Revue de Belgique* de février 1907. Un de ces publicistes français, qu'un délicieux écrivain a si bien nommés « les trublions » et qui confondent le nationalisme intempérant avec le patriotisme, se le procura en 1891 et en tira cette thèse bouffonne de « la Belgique livrée à l'Allemagne par le gouvernement belge ». Une première édition du texte intégral a paru au Havre en 1915 dans les *Cahiers documentaires*. Il est excellent que nous ayons aujourd'hui le texte, d'ailleurs soigneusement révisé, en un volume plus maniable.

Bien des choses ont changé de 1886 à 1914. Cependant on admirera la netteté avec laquelle Banning voyait la situation née du traité de Francfort et la justesse de ses considérations géographiques. Il annonçait l'invasion et traçait la route de cette invasion, mettait en lumière le rôle de Liège et de Namur, combattait la thèse paresseuse qui faisait d'Anvers le réduit à peu près unique de la défense belge. « L'Allemagne, au moment de l'ouverture des hostilités, aura l'avance de la concentration de ses forces; elle a un puissant intérêt à passer par la vallée de la Meuse; si les Français lui fournissent un motif, elle entrera sur-le-champ en Belgique comme garante de notre neutralité; si tout prétexte fait défaut, elle invoquera d'impérieuses nécessités militaires. » Ceci était écrit il y a trente ans. Banning avait prévu tout ce qui est arrivé, tout, sauf la victoire. Il avait prévu notamment (dernière page) que le droit international et les droits de la guerre sombreraient dans la tourmente.

L'heure n'est pas venue — elle viendra après les heures de joie — de rechercher les responsabilités. Pourquoi n'a-t-on pas écouté Banning? Pourquoi a-t-on si peu écouté Brialmont?

— Jean DE LIGNE. *Ypres. Essai sur sa formation et sa reconstruction* (Paris, Payot, 1918, 72 p.; prix : 2 fr.). — Cette brochure développe l'idée énoncée à la première page qu'« avant de résoudre le problème de la reconstruction d'Ypres il faut approfondir les deux données : Quelles ont été les évolutions de la société qui ont donné forme à Ypres? Que devra être Ypres vis-à-vis de l'état de la société de demain? » En d'autres termes, sauvegarder et renouer la tradition, tel est le but de l'auteur. Il veut prouver que « les constructions d'Ypres ont été des solutions adaptées à des événements sociaux et économiques » — voilà pour le passé — et qu'à l'avenir « le cœur

d'Ypres nouvelle doit être la Coopérative agricole ». Car « c'est la terre qu'il faut d'abord panser, réorganiser, ressusciter avant de songer à lui donner une ville à nourrir » (p. 56). Les colons et les bâtiments ruraux « seront encore les premiers germes de la ville, comme ceux qui formaient le grand domaine du <sup>v</sup><sup>e</sup> au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle furent les premiers éléments des castra et des abbayes ». L'idée est évidemment excellente de préparer et de deviner l'avenir en étudiant et expliquant le passé; mais elle aurait gagné à être développée plus simplement, d'un style moins métaphysique et philosophique. A noter les deux épigraphes : *Si roges quis sim, pulvis*, et ces vers de la légende d'Uylenspiegel :

Ne pleurons pas, frères.  
Dans les ruines et dans le sang  
Fleurit la rose de liberté.

Th. SCH.

## HISTOIRE D'ESPAGNE.

— Paul-M. TURULL. *La Société des nations, la morale internationaliste et la Catalogne*. Traduction du texte original catalan (Barcelone, librairie Verdaguer, s. d., in-42, 80 p.; prix : 2 fr.). — L'auteur est persuadé que la Société des nations assurera l'autonomie de toutes les nationalités, y compris la Catalogne. Passant en revue le projet régionaliste de M. Jean Hennessy, il regrette que le pays basque et le Roussillon soient englobés dans des régions voisines, ce qui les expose à perdre leur personnalité historique. Sur plusieurs points, la traduction française est défectueuse. M. Turull abuse un peu trop des idées vagues et abstraites. Il croit que la solution la plus équitable pour l'Alsace-Lorraine serait la proclamation de son autonomie. A son avis, la Catalogne est de toutes les régions d'Espagne celle qui, par son passé et la force de ses aspirations, a le plus de droits à la pleine souveraineté. Ce point de vue est évidemment soutenable; mais, en deçà des Pyrénées, un pareil particularisme nous semble quelque peu exagéré.

J. R.

— St-C. *L'Espagne francophile* (Bordeaux, Feret et fils, 1917, in-8°, 23 p.; extrait du « Bulletin hispanique », t. XIX, n° 2). — Après avoir recueilli des échantillons de la presse germanophile, M. St-C. enregistre les déclarations qui se sont produites dans le camp opposé. La plus grande partie de sa brochure est une publication de documents : manifeste du comte de Romanones, président du Conseil, remis au roi le 19 avril 1917; manifeste du parti réformiste; quelques paroles du meeting de Madrid du 27 mai 1917.

Comme le remarque avec raison M. J. Gaillard, dans le *Correspondant* du 10 août 1917, la propagande allemande s'est fait une arme excellente de la neutralité. Perfidement, elle a répandu dans le public cette formule simpliste et fautive : « Les Alliés demandent à l'Espagne

de se battre, tandis que l'Allemagne lui demande de ne pas se battre. » Or, il n'était pas du tout dans les projets du comte de Romanones de faire intervenir l'Espagne dans le conflit les armes à la main, mais seulement de rompre les relations diplomatiques avec l'Allemagne, à l'instar des républiques de l'Amérique latine. Il faut reconnaître que, même sous cette forme restreinte, le principe d'intervention a été rejeté par l'opinion espagnole. Le chef du parti réformiste a été battu aux élections et les sous-marins allemands ont pu continuer à couler des équipages espagnols sans déterminer l'Espagne à suivre l'exemple du Brésil et d'autres républiques sud-américaines. J. R.

— X. *La prensa española y la guerra* (Bordeaux, Feret et fils, 1917, in-8°, 11 p.; extrait du « Bulletin hispanique », t. XIX, n° 2). — C'est l'opinion d'un Espagnol bien informé sur la presse de son pays. D'après lui, avant la guerre, l'élément germanophile n'occupait en Espagne qu'une petite place. Au moment de l'ouverture des hostilités, la situation des entreprises de presse était singulièrement précaire. C'est alors qu'intervinrent les agents des ambassades impériales et la Banque allemande transatlantique; d'où la campagne neutraliste, renforcée par la menace de la guerre civile. Or, personne, du côté de l'Entente, ne s'est opposé sérieusement à la propagande allemande. Notre intervention a été trop tardive pour être efficace. La même constatation a été faite en novembre 1916 par un collaborateur de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*.

Pour enrayer les progrès de la propagande allemande, l'écrivain espagnol préconise la création d'un grand quotidien moderne qui, sans être affilié à aucun parti, défendrait la politique de l'Entente ou plutôt s'opposerait à la « germanisation » de l'Espagne. J. R.

— Z. *El punto de visto español en la cuestion de la guerra* (Bordeaux, Feret et fils, 1917, in-8°, 7 p.; extrait du « Bulletin hispanique », t. XIX, n° 3). — L'auteur veut faire entendre à la France les plaintes de sa sœur latine. La France n'a pas empêché naguère les « Yanquis » d'infliger un désastre à l'Espagne. Elle s'est alliée avec des oppresseurs de nationalités. Elle ne lutte pas pour la liberté des peuples, mais pour sa propre existence. La sœur cadette d'outre-monts trouve que son aînée ne fait pas assez de cas d'elle et de ses fils. Il y a plus d'Espagnols qui connaissent l'histoire, la littérature et la langue françaises que de Français qui connaissent les annales, les lettres et la conversation espagnoles. En somme, il n'y aurait pas assez de réciprocité de notre part. L'Entente a trop dédaigné de combattre la propagande germanophile; c'était faire fi de l'opinion espagnole. Les germanains sont une minorité, mais qui est plus agissante que la majorité. Le roi est plus Bourbon que Habsbourg, et, au bout du compte, c'est lui qui incarne, mieux que les partis et les castes, les véritables aspirations du peuple espagnol. J. R.

— A. BAUDRILLART. *Une campagne française* (Paris et Barcelone,

Bloud et Gay, 1917, in-16, 272 p.; prix : 4 fr.). — La campagne française en Espagne est née de cette constatation que, la première, l'Allemagne avait su y préparer la guerre des idées aussi bien qu'ailleurs celle des armes. Mgr Baudrillart expose clairement les moyens mis en œuvre par le Comité catholique de propagande française à l'étranger. Il réfute les assertions de ceux qui prétendent que le pape a condamné l'entreprise du Comité. Il ne s'exagère pas l'importance des résultats obtenus. Il croit, cependant, que les Espagnols, même les plus hostiles, seront amenés à réfléchir. Beaucoup de journaux ont promis au moins de faire entendre les deux cloches. La sympathie déclarée de plusieurs hauts ecclésiastiques espagnols portera ses fruits. Entre autres choses, Mgr Baudrillart a assuré la fondation à Barcelone et à Madrid d'une revue presque exclusivement rédigée par des Espagnols francophiles, la *Revista quincenal*, qui a commencé sa publication en 1917. Nous avons sous les yeux les numéros du 25 mars et du 10 avril 1918. Les principaux articles sont de la comtesse de Pardó Bazán, Juan de Hinojosa et Miguel de Unamuno.

Il n'est pas douteux que par ses voyages et ses écrits de propagande le savant recteur de l'Institut catholique de Paris a rendu un grand service à la France.

J. R.

— Azorín (Martinez-Ruiz), de l'Académie espagnole. *Entre l'Espagne et la France*. Traduction de A. GLORGET (Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1918, in-16, 248 p.; prix : 3 fr.). — M. Glorget a eu raison de traduire pour le public français les pages délicieuses de cet ami de la France. Azorín est le pseudonyme de don José Martinez-Ruiz, député aux Cortès. Il appartient à ce groupe d'écrivains et d'artistes qu'on appelle en Espagne « la génération de 98 ». Dès les premiers jours de la guerre, il s'est déclaré en faveur de l'Entente. « Les plus dures attaques », riposte-t-il à ses ennemis, « ne nous détourneront pas de notre chemin... Nous avons une inébranlable foi dans la cause que nous défendons. » Idéaliste fervent, Azorín a la conviction qu'en dépit des massacres et des ruines, l'humanité va faire un pas de plus en avant, non pas certes grâce à ceux qui ont mis quarante ans de leur énergie dans la préparation de la guerre, mais à l'aide de ceux qui, pendant le même laps de temps, ont travaillé pour la paix, le progrès et le bien-être général. Il ne méconnaît pas les qualités d'ordre, d'organisation et de méthode de l'Allemagne, mais il veut que tout cela soit appliqué à des fins humanitaires. « La culture », dit-il, « ne peut avoir d'autre véhicule que la paix. » Azorín est un humoriste. Écoutons-le railler ses compatriotes, les neutralistes à tout crin : « Qu'on nous laisse prendre le soleil en hiver, bien à l'abri dans notre cape, et l'été rester à l'ombre en nous entretenant de choses aimables et amusantes. » Le volume se termine par des études de critique littéraire sur Mérimée, Stendhal, Gautier, Hugo, Vigny et Musset. Au jugement d'Azorín, Stendhal est, de tous les Français, celui qui a donné l'expression la plus juste de la rigidité et de la fierté espagnole.



On a tort de reprocher à Musset d'avoir confondu la Catalogne et l'Andalousie dans ces vers : « Avez-vous vu dans Barcelone — Une Andalouse au sein bruni ? » Il y a, en effet, beaucoup d'Andalous à Barcelone ; nous l'avons expérimenté nous-mêmes à la « plaza vieja de toros » ; ce sont les spectateurs andalous qui se montrent le plus acharnés à cribler de quolibets et de pelures d'orange les toreros maladroits.

J. R.

— Jules LABORDE. *Il y a toujours des Pyrénées* (Paris, Payot, 1918, in-16, 256 p.; prix : 4 fr. 50). — Des deux côtés, l'auteur trouve des torts. Nous sommes mal informés des choses d'outre-monts. Si le Français oublie vite, l'Espagnol témoigne par contre d'une mémoire implacable. La fête nationale de l'Espagne rappelle une échauffourée du peuple de Madrid contre les Français (2 mai 1808). Le roi Joseph I<sup>er</sup> Bonaparte, en supprimant les couvents d'hommes, s'attira la haine inexpiable des moines. Aux ressentiments de l'époque napoléonienne s'ajoutent maintenant les déboires de l'aventure marocaine. M. Laborde consacre un chapitre intéressant à l'œuvre du commis voyageur allemand en Espagne. Ce voyageur, qui parle correctement le castillan, nous l'avons rencontré souventes fois avant la guerre dans les hôtels de Barcelone et sur les voies qui y conduisent. Toujours aimable, souple et actif, il a réussi à conquérir de haute lutte une bonne part du marché espagnol. Sur la ligne de Barcelone à Cerbère, un Anglais qui voyageait pour la quincaillerie nous déclarait, six ou sept ans avant la guerre, qu'il ne s'arrêterait plus dans la capitale catalane parce que les Allemands, vendeurs du même article que lui, y avaient supplanté tout le commerce anglais.

De l'avis de M. Laborde, notre propagande en Espagne a été trop terne. « Le document, la vérité, c'est fort beau ; mais la vérité n'exige pas d'être servie à la glace. » Beaucoup de Français ignorent que le caractère espagnol est d'une susceptibilité aigüe. Les Espagnols veulent bien critiquer leur pays d'une façon très acerbe, injuste même, mais, de la part d'un étranger, la moindre critique leur est intolérable. L'auteur relève l'inertie de nos représentants, la timidité de nos commerçants. Sans négliger les relations intellectuelles, il est mieux d'insister sur les liens économiques qui unissent les deux peuples. La guerre a démontré que, sans les achats de la France et de l'Angleterre, l'agriculture espagnole subirait un véritable désastre. Le 20 février 1918, les stocks de vin non vendu représentaient des centaines de millions de pesetas. Des montagnes d'oranges pourrissaient sur les quais de Valence et des villages entiers devaient s'expatrier pour aller gagner leur pain... où ? dans un pays en guerre, la France.

J. R.

— J. MIRET Y SANS. *Noves y documents inédits sobre la família senyorial de Caboet y la qüestió d'Andorra* (Barcelona, Impremta de la Casa de Caritat, 1918, in-8°, 98 p.). — En 1905 M. Miret fit l'acquisition de parchemins provenant de la collégiale

d'Organyá. L'examen de ces documents, parmi lesquels beaucoup concernent les Caboet, coseigneurs d'Andorre, lui a permis de compléter la généalogie de cette famille aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles et, du même coup, de reprendre l'examen de la question d'Andorre. Les érudits ne sont pas d'accord sur la situation internationale de cette vallée pyrénéenne qui compte un peu plus de 5,000 habitants. Est-ce une seigneurie féodale ou une principauté souveraine? Comme M. Brutails, et à l'encontre de Baudon de Mony, M. Miret ne croit pas que l'évêque d'Urgel ait jamais été investi de la souveraineté d'Andorre. En 1278, un pariage place le pays sous la juridiction commune de l'évêque d'Urgel et du comte de Foix, héritier des droits de la maison de Caboet, mais en laissant subsister la suzeraineté féodale du premier sur le second. Avec l'avènement au trône de Henri IV, comte de Foix et coseigneur d'Andorre, les rois de France prennent la place des comtes de Foix aux côtés des évêques d'Urgel. Mais qu'est devenue dans l'intervalle la suprématie féodale de la crosse? Dans plusieurs documents concernant Andorre les comtes de Foix ne sont pas considérés comme les vassaux des évêques d'Urgel; au surplus, il ne semble pas que les rois de France aient jamais rendu hommage à ces derniers.

On voit que la question de la souveraineté d'Andorre demeure fort obscure. Les uns opinent pour la France, d'autres pour l'Espagne, d'autres pour l'évêque d'Urgel, d'autres enfin pour les Andorrans eux-mêmes. M. Miret est d'avis qu'il faut faire cesser cette situation indécise, cet anachronisme féodal dans l'Europe moderne, source de nombreux conflits entre les coseigneurs, les habitants de la vallée et les deux États voisins, notamment sous le rapport de la contrebande.

En faveur de qui faut-il trancher cette question de droit international? Andorre se trouve sur le versant catalan des Pyrénées; sa langue est le catalan. M. Miret préconise l'autonomie du pays sous la sauvegarde de la « Mancomunitat » catalane et sous la souveraineté de l'Espagne. En retour de sa renonciation sur la vallée d'Andorre, la France recevrait des compensations territoriales, le val d'Aran notamment. L'évêque d'Urgel serait dédommagé de la perte de ses revenus seigneuriaux par une pension annuelle que lui servirait l'État espagnol. Au cours de la présente guerre, les Andorrans ont prétendu constituer un État neutre, et, à ce titre, ils ont refusé le droit au gouvernement français de poursuivre les prisonniers de guerre réfugiés sur leur territoire. La France a répondu en supprimant certains crédits qu'elle allouait aux services publics d'Andorre. Évidemment cette situation confuse ne peut s'éterniser. La question de la souveraineté doit être résolue. Il ne semble pas que les Andorrans puissent prétendre à la pleine indépendance politique, mais seulement à l'autonomie administrative. En ce cas, leur libre choix peut se porter sur la souveraineté française. Voilà une solution que M. Miret n'envisage pas et qui n'échappera pas sans doute aux diplomates si le problème d'Andorre est posé à la Conférence de la Paix.

J. R.

## HISTOIRE DE FRANCE.

— A. PÉRIVIER. *Napoléon journaliste* (Paris, Plon, 1918, in-8°, 434 p.; prix : 6 fr.). — On sait, par de nombreux témoignages, que Napoléon a constamment dirigé et inspiré les rédacteurs du *Moniteur*, qu'il a même dicté, sinon écrit, un grand nombre d'articles. La commission chargée par Napoléon III de publier la correspondance et les œuvres diverses de son oncle avait fait rechercher et mettre à part les articles qui pouvaient avec certitude être attribués à l'Empereur. Mais cette collection a péri dans l'incendie de l'imprimerie du *Moniteur*, et on est réduit aujourd'hui à juger d'après les apparences et notamment le style. Cette circonstance ôte du prix aux observations de M. Périvier sur les qualités de journaliste de Napoléon. Si caractéristique que soit la « griffe » de l'Empereur, il est bien aventureux de se fier, pour la reconnaître dans une collection d'articles anonymes, à son seul jugement. Des recherches d'archives auraient pu n'y être pas inutiles, notamment au ministère des Affaires étrangères. Il ne semble pas que l'auteur en ait fait, au moins de bien étendues. Il n'a pas non plus étudié de près les publications diverses ordonnées ou préparées par Bonaparte avant le Consulat, en Italie notamment. La république cisalpine, la cispadane, celle de Gènes eurent une presse de langue italienne à laquelle le quartier général français fut loin de demeurer étranger. Une étude de la presse suisse romande à la veille et au lendemain de l'insurrection vaudoise conduirait peut-être à des résultats analogues, et sans doute faudrait-il ne pas se contenter d'une étude des journaux proprement dits.

D'autre part, on a quelquefois, en lisant le livre de M. Périvier, le sentiment que l'auteur s'écarte de son sujet pour traiter des rapports de Napoléon avec la presse en général ou du moins avec la presse périodique, ce qui est une matière infiniment plus vaste. Là, du reste, M. Périvier a eu des devanciers nombreux dont il ne semble connaître les travaux que d'une façon incomplète. Il ne paraît même pas certain que les publications les plus importantes, celles de M. Aulard, entre autres, lui soient connues, et il se sert trop volontiers, sans assez de critique, du témoignage de Bourrienne, par exemple, et même des prétendus Mémoires de Fouché. Son livre sera utile plutôt comme recueil des principaux extraits de la *Correspondance* ou du *Moniteur* se rapportant au sujet que comme travail historique proprement dit. Le lecteur non informé ne saurait croire, par exemple, sur la foi de M. Périvier, que, depuis 1789 jusqu'à brumaire an VIII, tout le monde en France « avait parlé et écrit librement ». *Fecissentque utinam!* aurait dit Camille Desmoulins. R. G.

— Gaston BOUNIOLS. *Histoire de la Révolution de 1848* (Paris, Delagrave, 1918, in-12, 448 p.; prix : 4 fr.). — Cette histoire de la Révolution de 1848, qui s'étend des journées de février jusqu'à l'élec-

tion de Louis-Napoléon, est destinée au grand public et plus particulièrement, semble-t-il, aux lecteurs qui s'intéressent aux questions politiques actuelles. Il ne paraît pas probable que l'auteur, qui ne cite pas ses sources, ait fait usage de documents nouveaux ou de témoignages inconnus. Les actes publics, les compte-rendus des séances des assemblées, les journaux et les mémoires sont le fond de sa documentation, comme il est arrivé pour ses devanciers. Pourtant ce récit a un aspect particulier et un attrait qui manque à d'autres. Malgré un plan strictement chronologique, qui oblige à mêler toutes les questions au cours de chapitres peu nombreux, donc fort longs (60 pages en moyenne), on arrive sans fatigue à la fin du volume.

Cela tient d'abord au talent de l'écrivain, qui a le style vif, la phrase aisée et qui sait faire voir.

Mais cela tient aussi à deux procédés, sensibles — jusqu'à un peu d'excès — au lecteur qui est du métier. Le récit est tout entier au présent, comme dans un scénario dramatique, d'où l'impossibilité d'avoir recours aux tableaux d'ensemble ou de s'écarter du plan chronologique. Pour l'étude par exemple des séances de la Constituante, où il faut suivre l'ordre et les incidents, cela conduit à une certaine confusion, conforme sans doute à la réalité, mais un peu déconcertante pour l'esprit.

D'autre part, les événements, les hommes, surtout les idées et les discours de 1848 font sans cesse l'objet de rapprochements avec ceux de nos jours. C'est un procédé courant d'enseignement, commode au demeurant et approprié à un auditoire de jeunes gens, qui ne savent rien du sujet, mais qui semble parfois un peu artificiel et même contestable. Il entraîne l'auteur à juger en même temps qu'il raconte et à distribuer — d'ailleurs d'un ton modéré, juste, parfois piquant ou ironique — tantôt l'éloge et tantôt le blâme. Il le conduit aussi, sans qu'il s'en doute, à faire une part plus grande aux questions politiques, financières et sociales, qui sont demeurées à peu près les mêmes de nos jours, plus étroite à celles qui ont varié davantage, aux affaires religieuses, par exemple, ou aux problèmes économiques.

Mais la convention une fois admise — et le savoir-faire de l'auteur la fait admettre — on lit l'ouvrage, on le relira même, avec agrément et profit.

R. G.

— J.-B. VERGEOT, docteur en droit, lauréat de l'École des sciences politiques. *Le crédit comme stimulant et régulateur de l'industrie. La conception saint-simonienne, ses réalisations, son application au problème bancaire d'après-guerre* (Paris, Jouve, 1918, in-8°, 303 p.). — Le titre est long et un peu obscur, mais (et c'est l'essentiel) le livre est clair, clairement conçu, clairement rédigé. Cette thèse de droit intéresse au premier chef l'histoire politique et économique. En étudiant le crédit mobilier, c'est-à-dire le prototype des grandes sociétés actuelles de dépôt et de crédit, M. J.-B. Vergeot



étudiait le saint-simonisme mis en application. Sagement, en historien, il est remonté aux causes. De là, deux parties dans son livre :

A. LA THÉORIE : *conception du crédit à l'industrie*. Nous y distinguons quatre études : 1° *Le milieu* : le groupe saint-simonien. Monographie attrayante, même après celles de Sébastien Charléty et de Georges Weill; intelligente analyse de la carrière fantasque et psychopathique de Saint-Simon, le Messie original et pénétrant qui a pressenti et même formulé nombre des grandes idées dont son siècle a vécu; unité profonde de cette carrière ondoiyante; vues intéressantes sur l'orientation de ses disciples vers les affaires et l'enrichissement. — 2° *Le besoin* : l'inexistence du crédit à l'industrie avant les Saint-Simoniens. Nécessité, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une concentration des capitaux pour suffire aux nouvelles circonstances nées de la révolution économique (dont les développements ne sont pas encore achevés de nos jours); insuffisance des fournisseurs de capitaux en un temps où le cadre de la commandite ordinaire était devenu trop étroit et où l'État ne consentait qu'avec hésitation et timidité les plus maigres efforts pour doter quelques établissements industriels; indifférence enfin des banques à offrir l'appui de l'épargne à long terme. Saint-Simon aperçut nettement la lacune à combler. — 3° *La fonction* : la philosophie du rôle du crédit. La situation économique imposait donc l'adduction des capitaux en masse vers la production; analyse de l'institution bancaire; opposition entre l'agent du désordre actuel (la propriété héréditaire) et le germe de l'ordre futur (le crédit); une double réforme de la propriété et du crédit réalisera la société idéale; rêve assez grandiose de théocratie industrielle et bancaire. — 4° *L'organe* : les plans concrets d'application.

B. LA PRATIQUE : réalisation du concept; histoire du Crédit mobilier fondé sous le second Empire par les frères Pereire, deux initiateurs de haute taille (en novembre 1852), de leur collaboration loyale avec le gouvernement (conversion de 5 % en 4 1/2), de leurs opérations, de leurs difficultés (réelles dès 1855, accentuées après 1857) et qui finalement les acculèrent à la retraite et à la liquidation en 1871. Des influences hostiles s'étaient coalisées pour arracher au gouvernement des mesures qui arrêtaient leur élan, pour le plus grand dommage, ce semble, de l'intérêt public.

C. Dans une dernière partie, M. Vergeot suit l'influence du saint-simonisme dans des institutions similaires et jusque dans les projets actuellement soumis au Parlement pour organiser le crédit à la petite industrie.

Ce livre, solidement documenté à toutes les sources imprimées et aux archives et souvenirs de M. Gustave Pereire, se lit sans effort. Il fait penser; il souligne avec une involontaire éloquence les étroits rapports de la politique et de la finance. L'histoire du Crédit mobilier est étroitement liée par M. Vergeot à celle du second Empire. Une

introduction pénétrante et un double index alphabétique, l'un des noms propres, l'autre des matières, ajoutent à la valeur de son excellent essai et le rendent plus maniable.

R. L.-G.

— *L'avenir de la France. Réformes nécessaires.* Avant-propos de Maurice HERBETTE (Paris, Félix Alcan, 1918, in-8°, 561 p.; prix : 10 fr.). — Les résultats de notre victoire « resteront illusoires et insuffisants pour la France si la vie politique, économique et sociale du pays ne subit pas dans l'avenir de profondes modifications ». Il faut prévoir, éviter de se laisser imposer l'organisation préparée déjà en secret par l'Allemagne. Faire appel aux « spécialités et aux compétences » pour indiquer à leurs compatriotes l'intérêt et la portée des « problèmes de demain », mettre en valeur tous les pays où flotteront les trois couleurs symboliques, envisager la résurrection de toutes les terres dévastées par la plus meurtrière des guerres, tel a été le noble but poursuivi par M. Jean Herbette et ses distingués collaborateurs.

Former pour nos consulats des « agents techniques », les utiliser rationnellement, et non plus au gré des relations ou de la faveur, grouper méthodiquement les « milices », entraîner et instruire les « officiers de complément », lier plus intimement la marine de guerre et la marine de commerce, lutter contre l'alcoolisme et la dépopulation, faire de la « tolérance religieuse » la plus expresse des réalités, réformer les mœurs parlementaires, consolider la rente, redresser le change, donner au canton une réalité administrative en « fusionnant » les petites communes, rendre l'enseignement direct et concret et, partant, plus démocratique et plus « humain », habituer le peuple à la prévoyance, toujours supérieure à l'assistance, accorder du crédit au petit patronat et provoquer la collaboration entre les banques et l'Etat, sélectionner les ports maritimes et leur donner plus d'extension, faire bénéficier les armateurs de la loi du 28 avril 1816 appliquant la surtaxe de pavillon, développer notre exportation, appeler les indigènes qui ont versé leur sang à collaborer à notre politique coloniale; voilà l'aperçu rapide de ce qu'on appellera demain « les nécessités de l'heure », de ce qui nous permettra d'édifier la plus grande France.

Ch. D.

#### HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— Mark HOVELL. *The chartist movement.* Edited and completed by Prof. T. F. TOUT : « Manchester University historical series, » t. XXXI (Manchester, University Press, et Londres, Longmans, 1918, in-8°, 327 p.; prix : 7 sh. 6 d. net). — Ce volume, qui renferme, dans ses 327 pages d'impression compacte, beaucoup de faits et d'idées, et qui est sans doute la meilleure histoire générale du mouvement chartiste que nous possédions à l'heure actuelle, est l'œuvre d'un jeune professeur de l'Université de Manchester, mort à l'ennemi en 1916, à l'âge de vingt-huit ans. La rédaction de l'ouvrage n'était pas terminée

Lorsque M. Hovell s'engagea dans l'armée anglaise, mais son manuscrit a été préparé pour la publication par M. Tout, qui a résumé au début du volume, en quelques pages touchantes, la courte carrière du jeune savant et ajouté à la fin un chapitre important (p. 259-312), consacré aux dernières années du chartisme et aux conclusions générales.

L'état économique et social d'où sortit le chartisme est étudié dans un excellent chapitre (« la Révolution industrielle et ses conséquences »), où des faits empruntés surtout aux enquêtes parlementaires nous montrent la condition des classes ouvrières vers 1840, particulièrement celle des tisserands à la main et des bonnetiers. Excellent aussi est le chapitre où M. Hovell a résumé le développement des théories « anticapitalistes » qui ont préparé en Angleterre la naissance du chartisme; peut-être eût-il été bon cependant d'insister davantage sur la transmission possible des idées babouvistes par l'intermédiaire de l'apôtre du jacobinisme, O'Brien. L'histoire des premières années du mouvement chartiste est, dans une certaine mesure, renouvelée, au moins dans le détail, grâce à un emploi judicieux des documents réunis par Francis Place et qui appartiennent aujourd'hui au British Museum. Les papiers du Home Office ont permis également à l'auteur d'apporter des précisions nouvelles sur l'action du gouvernement et sur la répression de l'agitation chartiste. Les rapports du chartisme avec les autres mouvements contemporains — agitation contre la nouvelle « loi des pauvres », campagne pour l'abolition des lois sur les blés et pour le libre-échange, campagne d'Atwood pour l'augmentation de la circulation fiduciaire, agitation bourgeoise pour le « suffrage complet », etc. — sont exposés avec clarté, ce qui n'est pas un mince mérite. Peu de périodes sont, en effet, traversées par autant de mouvements contradictoires, et le chartisme lui-même, comme le montre bien M. Hovell (cf. surtout p. 188-189), est un mouvement très composite et même très confus, dont les partisans n'avaient guère en commun qu'une idée toute négative, un vif mécontentement contre l'organisation politique et économique. Mais chacun des *leaders* avait son remède; de là tant d'hérésies et de schismes, jusqu'au moment où le chartisme fut monopolisé par O'Connor. Il est inutile d'ajouter que le dernier chapitre, œuvre de M. Tout, n'est pas le moins intéressant de l'ouvrage; M. Tout a, en particulier, mis excellemment en lumière la place du chartisme dans l'histoire générale de l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle et la part qui lui revient, malgré son échec apparent, dans le développement des idées politiques et sociales qui sont maintenant à la base de la vie anglaise.

D. P.

— Clarence H. NORTHCOTT. *Australian social development* (New-York, Longmans, et Londres, King, 1918, in-8°, 300 p.; prix : 2 doll. 50; « Columbia University studies in history, economics and public law », t. LXXXI, 2). — Il y a beaucoup à prendre pour les historiens dans cet ouvrage, bien qu'il soit avant tout une étude de sociologie, car,

malgré son goût assez marqué pour les abstractions, l'auteur ne perd jamais de vue la réalité. On trouve, en particulier, dans son livre une ingénieuse explication des conditions sociales et politiques de l'Australie. Pour lui, le développement anormal des grandes villes, qui est un des faits caractéristiques de l'histoire australienne, a eu pour cause fondamentale le mode de répartition des terres, qui sont devenues le monopole d'un nombre relativement restreint de propriétaires fonciers. Par suite de cette répartition, les immigrants, ceux surtout qui arrivaient sans ressources en Australie, sont restés dans les villes et ont formé la masse de ce « parti du travail » qui a fait de l'Australie un « laboratoire d'expériences sociales ». Un esprit tout différent s'est développé dans les campagnes, l'esprit « libéral » et individualiste.

M. Northcott, qui connaît bien la classe ouvrière de son pays, parle avec sympathie des efforts de cette classe pour améliorer son sort et pour obtenir une part plus équitable du produit de son travail. Mais cette sympathie ne l'aveugle pas sur les dangers que la politique trop étroite des syndicats fait courir à la nation australienne. Les syndicats lui paraissent trop uniquement préoccupés de la répartition de la richesse et pas assez de la production. Les ressources naturelles n'ont pas été étudiées et ne sont pas exploitées d'une façon scientifique. Les grèves sont trop fréquentes dans un pays qui, légalement, ne devrait jamais en avoir, et elles sont souvent peu justifiées. L'esprit d'égalité aboutit à la méfiance contre toute supériorité, quelle qu'elle soit; la supériorité technique même est peu encouragée et l'Australie est particulièrement pauvre en découvertes et inventions nouvelles. L'auteur termine par un programme d'« efficacité » sociale qui s'adresse spécialement à la démocratie australienne, mais qui pourrait être médité avec profit par d'autres démocraties.

D. P.

— Conrad CATO. *The Navy in Mesopotamia, 1914 to 1917* (Londres, Constable, 1917, in-16, 211 p.). — Si on laisse de côté, dans le livre de M. Cato, la partie qui est constituée par des récits imagés, des fictions où passe seulement le souvenir de cet Orient étonnant, où les Anglais ont amené leurs canons, leurs autos, leurs tanks et leurs monitors, l'historien y trouvera quelques épisodes isolés, qui ne manquent pas d'intérêt, de l'action entreprise en Mésopotamie par les généraux Townsend et Maude. M. Cato est un témoin qui nous rend parfaitement compte des conditions particulières de la guerre dans la région de l'Euphrate : les combats de Kurnah, la prise de Nasiriyah, la prise de Kut-el-Amarah en septembre 1917, la retraite de Ctésiphon et la chute de Kut-el-Amarah sont les points centraux de ses récits. M. Cato ne va pas, dans son livre, au delà du printemps de 1917, et, dans sa conclusion, il exprime l'espoir que, grâce aux renforts envoyés au corps d'expédition anglais, les opérations de Mésopotamie pourront prendre une nouvelle extension; depuis lors, des événements mémorables se sont passés qui sans doute ont donné toute satisfaction à M. Cato.

G. BN.



— Archibald HURD. *The British Fleet in the great war* (Londres, Constable, [1918,] in-8°, xv-250 p.). — M. Hurd est un des critiques navals les plus lus de l'Angleterre, et, de fait, il possède les qualités propres à ce genre d'esprits, une connaissance exacte des faits, une intelligence vive des défauts et des erreurs. Mais, dans le livre qu'il vient de publier, il a surtout fait preuve d'optimisme, soit en appréciant le passé, les actions essentielles où les forces navales anglaises se sont trouvées engagées, soit en augurant de l'avenir, pour lequel il ne croit pas au péril des sous-marins. Un chapitre de son livre est consacré à la bataille du Jutland; on sait l'intérêt considérable des polémiques auxquelles a donné lieu l'interprétation, en Angleterre et en Allemagne, de cette bataille, et M. Hurd essaie de définir ce que pourrait être « une bataille navale décisive au sens nelsonien du mot ». Mais M. Hurd a écrit son ouvrage avant les raids offensifs sur Ostende et Zeebrugge, et, par là, ses considérations militaires restent soumises aux vérifications d'une expérience qui n'est pas close. G. BN.

— Le n° 46 des brochures publiées par la Société historique (The historical Association) contient, en 16 pages, une liste de livres relatifs à l'histoire des colonies anglaises (*the British empire overseas*), dressée à l'usage des étudiants. Elle rendra de réels services à d'autres encore, aux maîtres et aux publicistes en général. Elle a été dressée par Miss CURRAN, secrétaire de la Société.

— Arthur Berriadales KEITH. *Selected speeches and documents on British colonial policy, 1763-1917* (Londres, Humphrey Milford, Oxford University press, 1918, 2 vol. in-32, xvi-381 et viii-424 p.; prix : 2 sh. chaque). — C'est une jolie édition de poche de la série des « World's classics ». Les documents rassemblés par M. Keith sont rangés sous les chapitres suivants : origine du gouvernement représentatif au Canada (on y trouvera des extraits du fameux rapport de Lord Durham en 1840) et la fédération du Canada, 1864-1865; le gouvernement responsable en Australasie, 1849-1854, et le « Commonwealth » d'Australie (1900); l'union du Sud-Afrique; l'autonomie des Dominions dans les affaires intérieures et leurs rapports avec les puissances étrangères, 1859-1914; l'unité de l'Empire, 1882-1917. Le dernier document est le compte-rendu analytique des discours prononcés dans la « Conférence impériale de la guerre » en 1917; il fait comprendre l'esprit de l'impérialisme anglais et la différence fondamentale qui le distingue de l'impérialisme allemand. C'est comme une première ébauche d'une Société des Nations. Ch. B.

#### HISTOIRE D'ITALIE.

— Albert PUIS. *Ce qu'un Français doit savoir sur l'Italie. Le fait de la semaine* (Paris, Grasset, 1918, in-16, 64 p.). — Dans cette bonne petite brochure, dont la préface a été écrite par M. St. Pichon,

M. Puis a résumé les notions indispensables qu'un Français moyen doit posséder sur l'Italie. Il retrace à grands traits l'histoire de ce pays, fournit quelques précisions sur l'évolution de sa politique intérieure et extérieure, sur les partis, les journaux, l'organisation administrative et militaire, la situation économique et expose les buts de guerre italiens : l'achèvement de l'unité et l'expansion. Que la guerre ait, par ses développements inattendus, imposé la révision de ces buts de guerre, M. Puis ne le dit pas ; il a préféré insister sur la nécessité du bloc franco-italien pour le succès de cette guerre et pour le maintien de la paix future.

G. BN.

— Andrea GUSTARELLI. *La vita. Le mie prigioni. I doveri degli uomini* di SILVIO PELLICO. Saggio biografico-critico (Florence, Sansoni, in-12, 106 p.; prix : 1 l. 50). — Quelle idée doit-on se faire de Silvio Pellico, de l'homme et de son caractère ? Comment le carbonaro libre penseur, le poète lyrique, le libéral justement intransigeant, le patriote passionné revint-il à la foi catholique de son enfance ? Qui lui donna l'idée de raconter son supplice sous les plombs de Venise et derrière les murs du sombre Spielberg ? Que faut-il penser de Maroncelli, de Zanze, la « pseudo-geôlière », de Schiller, le garde-chiourme aux allures paternelles ? Pourquoi Silvio déclarait-il qu'aimer Dieu et pratiquer la vérité sont les devoirs essentiels ? M. Gustarelli répond à chacune de ces questions dans une langue dont la concision rivalise avec la netteté ; l'abondante bibliographie qui termine son ouvrage montre avec quelle maîtrise il possède son sujet et l'intérêt que présenteront les études qu'il annonce. Ch. D.

— Francesco RUFFINI. *Vittorio Emanuele II* (Milan, Treves, 1918, in-18, 403 p.; collection « Le pagine dell' ora »). — Écrite évidemment sous le coup du désastre de Caporetto, la brochure de l'ancien ministre de l'Instruction publique, M. Ruffini, ne contient pas la biographie totale du premier roi d'Italie ; elle a pour but d'attirer l'attention des Italiens sur la situation lamentable du Piémont après Novare et sur le merveilleux redressement dont Victor-Emmanuel fut le principal artisan. Le « mystérieux désastre » eut des causes qu'on peut analyser, à la lumière de documents publiés en 1914 par l'État-major de l'armée : la lutte des partis — « codini », municipaux, révolutionnaires — l'état lamentable de l'armée, où l'indiscipline aboutit à la lâcheté. C'est la conception claire de ses devoirs de roi constitutionnel qui dicta à Victor-Emmanuel son attitude après l'abdication de Charles-Albert, et, dans sa proclamation du 3 juillet 1849, dans son discours au Parlement du 30 juillet, dans la fameuse proclamation de Moncalieri, qui fut un véritable appel au peuple, il sut se montrer l'égal des grands princes savoyards, qui, aux jours troubles, n'avaient pas désespéré, et orienter son pays vers l'avenir. Cet avenir, en 1849, semblait sombre avec l'hostilité déclarée de l'Autriche victorieuse et de la Russie, avec l'attitude peu amicale de la France et de l'Angleterre,

avec les partis aux prises dans le Parlement et dans le pays; dix ans plus tard, ayant fait confiance à ses sujets et su trouver de grands ministres, Victor-Emmanuel, allié de la France, prenait une éclatante revanche de Novare. Nourri d'une érudition étendue autant que peu apparente, le petit travail de M. Ruffini constitue une très intéressante étude sur l'histoire de l'Italie au XIX<sup>e</sup> siècle.

G. BN.

— Romolo MURRI. *Camillo di Cavour* (Gênes, Formigini, 1915, in-16, 78 p.). — La très élégante série des *Profili* publiés par l'éditeur Formigini s'est accrue d'une biographie de Cavour par M. R. Murri. M. Murri ne cache aucune des faiblesses ou des limites de Cavour et détermine exactement son caractère prédominant : Cavour a été un réaliste, un opportuniste, qui, sans s'embarrasser, en politique ni en religion, de doctrines supérieures, est arrivé à créer l'Italie unitaire et laïque. Mais, par là même, il a négligé d'utiliser les facteurs moraux, auxquels un Mazzini estimait que les chefs devaient, d'abord, faire appel, et, ainsi, ne s'est pas accomplie l'unité morale de l'Italie. M. Murri, qui, dans la campagne patriotique d'intervention, a joué un rôle actif, estime, non sans raison, que la grande guerre sera le rude creuset d'où sortira cette unité morale.

G. BN.

— A. GROPPALI. *La vecchia e la nuova Internazionale* (Milan, Treves, 1917, in-18, 53 p.; collection « Le pagine dell' ora »). — Très sommairement, mais très exactement, M. Groppali fait dans cette brochure l'histoire des deux Internationales, celle de 1866 et celle de 1889; sans violence verbale, il dénonce l'hypocrisie et la trahison des social-démocrates allemands, la faiblesse des neutralistes italiens; il montre la nécessité pour les partis socialistes organisés de reviser sérieusement les concepts de classe et de nation. La tradition de Babeuf, de Pisacane et de Blanqui s'oppose à la pure doctrine marxiste, et la guerre a surabondamment prouvé que, si la classe est un fait, la nation en est un aussi, et qu'il n'y a pas entre eux d'antinomie. L'avenir auquel travaille l'Entente verra, sans doute, se réaliser une partie du programme de l'Internationale, délivrée du virus germanique.

G. BN.

— Giuseppe GONNI. *Fatti e documenti della marina italiana. Quaderni di storia navale*, I (Florence, Quattrini, 1917, in-16, 223 p.). — M. Gonnì veut, après M. Jack La Bollina, se tailler en Italie une spécialité — et une réputation — d'historien naval. M. Gonnì a tout à fait raison de croire qu'une littérature maritime est nécessaire à un grand pays qui veut jouer un rôle sur les mers; mais, à lire le groupe d'études qu'il a récemment publiées, et qui seront, assure-t-il, suivies de beaucoup d'autres, il y a lieu de se demander s'il possède la préparation scientifique nécessaire. Le volume qu'il vient de faire paraître comporte huit études dont trois seulement offrent véritablement de l'intérêt : l'une est consacrée aux idées de Cavour sur la marine et montre comment le grand ministre italien a su reprendre

les intentions de Napoléon I<sup>er</sup> touchant le port de la Spezia; la seconde explique en partie le succès de Garibaldi en 1860 par les sentiments d'italianité qui animaient certains officiers de marine du royaume des Deux-Siciles; enfin, pour Lissa, M. Gonni apporte quelques précisions sur le caractère de Persano, sur les procédés militaires des marins autrichiens, sur la légende des quatre millions d'or coulés avec le *Re d'Italia*, sur les services d'intendance de la flotte italienne en 1866. A cet égard, nous applaudissons sincèrement M. Gonni pour avoir montré l'importance des vivres, charbon ou matières grasses dans les événements navals, et il conviendra que les historiens maritimes se préoccupent toujours des documents qui font connaître l'action de ces facteurs. Il n'en reste pas moins que la méthode suivie par M. Gonni est souvent peu précise, qu'il n'indique pas suffisamment ses sources et qu'il s'attache à des sujets d'un intérêt vraiment trop limité. Les écrivains qui, en Italie, veulent se consacrer à l'histoire navale devraient aller prendre auprès de M. P. Silva, chargé actuellement d'une partie de la Section historique de la marine italienne, des leçons sérieuses de critique et de méthode. G. BN.

— Alessandro LUZIO. *Francesco Giuseppe e l'Italia* (Milan, Treves, 1917, in-18, 64 p.; collection « Le pagine dell' ora »). — Petit livre à la fois très mal composé et très intéressant; très mal composé, parce que nul plan, nul classement chronologique n'y apparaît et que certaines parties en sont disproportionnées; très intéressant, parce que M. Luzio, faisant état de documents inédits ou peu connus, apporte des renseignements nouveaux et fort curieux, soit sur la psychologie de l'empereur François-Joseph, soit sur les relations de l'Autriche et de l'Italie au XIX<sup>e</sup> siècle. Le conservatisme étroit de François-Joseph n'a cessé, depuis son avènement, de se manifester à l'égard de cette terre de révolution qu'était l'Italie; éduqué par Radetsky, Windischgrätz, Jellatchich, pas un instant François-Joseph ne s'est montré capable de comprendre les transformations du monde moderne, et son caporalisme étriqué lui a interdit d'avoir les ministres habiles que les difficultés où se trouvait engagé son pays auraient requis. L'inintelligence et l'hypocrisie dont il a fait preuve en 1914-1915, dans les négociations avec l'Italie, caractérisent déjà les tractations de 1865-1866, auxquelles M. Luzio consacre de longues pages qui ne manquent pas d'intérêt. Il a déployé les mêmes procédés, également odieux par leur fourberie et leur violence à l'égard des patriotes allemands de 1853 et des patriotes yougo-slaves de 1909, et son conservatisme, qui n'a jamais cédé que sous les coups de violence, s'est toujours montré injurieux à l'égard de l'Italie, la vaincue de 1849, la révoltée de 1859. Pourtant, on ne peut nier que, en Autriche, François-Joseph a bénéficié d'une popularité considérable; M. Luzio attire très heureusement l'attention sur l'habile propagande organisée au moyen de publications attendrissantes, *Kaiserblätter*, *Kaisersworte*, *das Buch vom Kaiser*, qui ont installé ou renforcé la légende du bon vieil empereur, si pleux



et supportant si courageusement les coups du sort. Ce bon vieil empereur, ne l'oublions pas, a ordonné les procès de Mantoue et d'Agram et a précipité l'Europe dans la terrible guerre d'aujourd'hui. — G. BN.

— Gaetano SALVEMINI. *Delenda Austria* (Paris, Éditions Bossard, 1918, in-16, 50 p.). — On sait l'âpreté des polémiques soulevées en Italie par la question yougo-slave et le retentissement de ces polémiques dans les milieux politiques français. Contre ceux qui, en France — tels le comte de Fels où M. R. Moulin — ont adopté la thèse du maintien nécessaire d'une Autriche-Hongrie, plus ou moins transformée, dans l'Europe centrale, le distingué professeur à l'Institut d'études supérieures de Florence adopte un point de vue radicalement opposé : il faut détruire l'Autriche. Ainsi seulement, l'Entente pourra constituer autour de l'Allemagne une chaîne de forces telle que tout espoir de revanche sera pour elle illusoire. A l'heure actuelle, en effet, pour M. Salvemini, il n'y a pas à songer qu'un mouvement séparatiste puisse naître dans les états du Sud, que les catholiques puissent s'insurger contre l'hégémonie protestante, que les Allemands renoncent à leur morale militariste et que l'Entente parvienne à écraser leurs énergies économiques sous un poids formidable de redevances douanières et d'impôts de guerre. Telle est la thèse de M. Salvemini, et l'on voit tout de suite ce qu'elle renferme d'illusions et de désillusions. Ces forces qui devraient cerner l'Allemagne, quelques-unes ne sont-elles pas nées, au cours de la guerre, pour la protection même de l'Allemagne, témoin l'Ukraine et la Finlande, pour ne citer que celles qui paraissent désormais organisées? D'autre part, quand les chefs d'État de l'Entente ont affirmé, avec tant d'énergie, et une énergie qui n'est pas seulement dans les mots, leur volonté de « solder le compte de l'Allemagne », y a-t-il lieu de penser que l'Allemagne vaincue subsiste, dans sa constitution politique, économique, et surtout mentale, pareille à l'Allemagne arrogante de l'affreuse agression? Ces réserves faites, on peut admettre que le point de vue de M. Salvemini reste séduisant pour tous les esprits désireux de voir tant de peuples asservis arrachés à l'hégémonie de l'aigle à double tête. Encore faudra-t-il qu'Italie et Yougo-Slavie arrivent à régler le statut de leurs relations réciproques pour le temps où, accrues des provinces rédimées de l'Autriche disparue, elles constitueront les deux grandes puissances de l'Adriatique. G. BN.

— Francesco Novati (Pubblicazione della Società storica lombarda. Milan, 1917, in-8°, 231 p.). — Né à Crémone le 10 janvier 1859, mort à San-Remo le 27 décembre 1915, M. Francesco Novati a été un des critiques les plus brillants, un des érudits les plus solides de l'Italie contemporaine. Élève d'Ancona, ses travaux d'analyse n'ont jamais été pour lui que des moyens pour construire des synthèses, et son activité scientifique a été telle que, dès 1909, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans l'enseignement, on pouvait

dresser une importante bibliographie de ses œuvres. Cette bibliographie trouvera son complément dans la publication que la Société historique lombarde a tenu à consacrer à l'un des membres qui lui ont fait le plus d'honneur. Divers savants y analysent les études faites par le maître : études grecques, par M. A. Calderini; études dantesques, par M. M. Scherillo; l'humanisme, par M. V. Rossi; le XVIII<sup>e</sup> siècle, par M. V. Cian; les études d'histoire lombarde, par M. E. Verga. Sur l'enseignement de M. Novati, sur son goût pour le folklore, sur le sillon qu'il a creusé dans le vaste champ de la philologie médiévale, d'autres notices apportent des éléments qui déterminent la place que ce savant a tenue dans les diverses disciplines et, par là, fournissent des matériaux à qui voudrait étudier dans son ensemble l'œuvre scientifique de l'Italie contemporaine. G. BN.

— Andrea GALANTE. *Le Basi giuridiche della lotta per l'Italia-nità di Trento e Trieste* (Bologne, Nicola Zanichelli, in-12, 30 p.; prix : 0 fr. 80). — C'est l'histoire des « revendications irrédentistes » dans l'ordre intellectuel; on y voit les essais de création d'une Académie italienne dans l'Istrie et dans le Trentin autonomes; on y entend le long cri de douleur qu'exhalent des journaux comme *l'Indipendente* de Trieste, *l'Alto Adige* de Trente, des poètes comme Riccardo Pitteri, des ligues comme la « Défense Pro Patria », des patriotes qui cueilleront la palme du martyr, comme Cesare Baptisti. A ces protestations qui s'appuient juridiquement sur l'article 19 du statut du 19 décembre 1867 établissant dans tout l'Empire l'égalité entre les langues et les nationalités, le gouvernement de Vienne répond tantôt par la fourberie, tantôt par la terreur. On le voit opposer tour à tour le Trentin catholique et protectionniste à l'Istrie socialiste et libre-échangiste, faire de l'Université d'Innsbruck un foyer de pangermanisme, y fomenter des troubles, comme en 1905, créer des associations ayant pour principes le « terrorisme et l'action directe ». Avec la défaite des Habsbourg disparaîtront à tout jamais ces organes de brimade et de persécution qui se nommaient la « Südmark », le « Tiroler Volksbund », le « Schulverein » et sur les rives orientales de l'Adriatique, comme de Chiusa aux portes de Vérone, des peuples longtemps opprimés seront enfin maîtres de leurs destinées. — Ch. D.

## HISTOIRE DE ROUMANIE.

— Nous avons annoncé précédemment (*Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 146) la brochure de M. JORGA sur les *Relations entre la France et les Roumains*; imprimée à la hâte, au milieu du désarroi où les premiers revers de l'armée roumaine avaient précipité le pays, elle avait été tirée à petit nombre et rapidement épuisée. Dans la *Revue critique* du 29 septembre 1917, M. Louis Leger exprimait le regret qu'elle fût devenue, dès le début, presque introuvable. La librairie Payot a entre-

pris de la rééditer après une revision attentive, confiée à M. Ch. BÉMONT. Écourté par endroits, surtout au début, corrigé au point de vue de la langue, le texte n'a pas été modifié quant au fond. M. Bémont a seulement ajouté deux choses : 1° quelques pages d'introduction pour présenter au public français à la fois l'auteur, ancien élève de l'Université de Paris, et l'œuvre historique considérable qu'il a déjà produite ; 2° un index des noms propres cités dans l'ouvrage. Ainsi transformé, le très intéressant opuscule de M. Jorga mérite de retenir l'attention du public lettré.

— N. JORGA. *Histoire des Roumains de Bucovine à partir de l'annexion autrichienne, 1775-1914* (Jassy, impr. de l'État, 1917, in-8°, 122 p.; extrait du « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », années 1915 et 1916). — La Bucovine est la partie septentrionale de la Moldavie que l'Autriche jugea bon de s'annexer en 1775; l'histoire de ce « rapt », que raconte le chapitre 1 de la présente brochure avec toutes les preuves à l'appui, est un véritable monument de cynisme. Marie-Thérèse déclare très nettement dans sa correspondance intime avec Kaunitz que c'est un acte déshonorant; mais le moyen de ne pas l'accomplir? Dans les trois autres chapitres, le savant auteur expose les premières vicissitudes des Roumains dans la Bucovine devenue autrichienne, l'organisation religieuse de la province, le réveil des Roumains depuis le traité d'Andrinople en 1829 et surtout depuis la révolution de 1848, enfin les efforts poursuivis par le gouvernement autrichien pour combattre l'élément roumain qui avait de tout temps dominé dans la province et qu'animait d'une force grandissante la propagande roumaine de la Moldavie et de la Transylvanie. Il y a là une grande injustice à réparer. Ch. B.

— N. JORGA. *Développement de la question rurale en Roumanie* (Jassy, impr. de l'État, 1917, in-8°, 58 p.). — Cette brochure traite une question importante et délicate entre toutes. Actuellement, la condition du paysan en Roumanie est misérable; le gouvernement se préoccupe sérieusement de l'améliorer tout en essayant de ménager les intérêts de la grande propriété foncière. Comment s'est créée cette situation grosse de difficultés, sinon de périls? M. Jorga nous enseigne qu'à l'origine la propriété particulière n'existait pas : la terre appartenait à la famille ou au village; les paysans libres la cultivaient en commun. Quand les princes (voivodes) établirent leur domination sur le pays, de grands domaines se formèrent au détriment de la propriété commune; puis, au XVI<sup>e</sup> siècle, le paysan devint serf sur la terre dont la propriété lui était enlevée. L'histoire établit donc « le droit ancestral du paysan à la terre » et il convient d'écarter résolument « un autre droit à la terre ne dérivant d'aucun procès (*sic*) historique »; or, « la grande propriété détient de cette terre roumaine une proportion qui n'équivaut pas aux services qu'elle a rendus pendant le dernier demi-siècle ». C'est un plaidoyer où les affirmations et les hypothèses

s'enchaînent avec verve, mais sans les preuves que réclameraient les historiens. Il n'entrait pas dans le dessein de M. Jorga d'en donner. La langue manque parfois de concision et de clarté, mais le fond est substantiel et fait réfléchir.

Ch. B.

— D. DRAGHICESCO. *La Bessarabie et le droit des peuples. Esquisse historique, géographique, ethnographique et statistique.* Préface d'Étienne FOURNOL (Paris, Félix Alcan, 1918, 52 p.; « Études documentaires sur les questions roumaines »; II; prix : 4 fr.). — Le 3 novembre 1917, l'assemblée des soldats moldaves de toute la Russie proclama d'une voix unanime l'autonomie de la Bessarabie, déjà dégagée de tout lien avec la Russie depuis la déclaration d'indépendance de l'Ukraine. Aussitôt un Parlement bessarabe, élu par le suffrage universel, se réunit à Kichinev; il s'ouvrit le 21 novembre. Enfin, le 9 avril 1918, ce Parlement vota par quatre-vingt-six voix contre trois l'union de la Bessarabie à la Roumanie. La présente brochure a pour objet de montrer que la Bessarabie a toujours été un pays de langue et de coutumes roumaines; elle vient de manifester sa volonté d'être libre sous les plis du drapeau roumain. Appuyée sur le droit historique, justifiée par la situation économique, cette décision doit être tenue pour irrévocable.

Ch. B.

— Francis LEBRUN. *La Dobroudja. Esquisse historique, géographique, ethnographique et statistique*, avec une préface de M. E. DE MARTONNE (Paris, Félix Alcan, 1918, in-12, 44 p.; « Études documentaires sur les questions roumaines »). — M. Lebrun a séjourné longtemps à Bucarest en qualité de correspondant du *Matin*. Il a recueilli dans les livres une documentation précise et sûre; il conclut et il prouve que, si un pays doit appartenir à la race la plus nombreuse et la plus civilisée qui l'habite, les Bulgares ne sauraient prétendre à aucun droit sur la région comprise entre le bas Danube et la mer Noire. Comme le dit M. de Martonne dans la préface, il y a dans cette région 180,000 Roumains représentant cinq fois la masse bulgare. Son nom même lui vient d'un condottiere oriental, Dobrotitch, qui y régnait vers 1350 avec le titre byzantin de « despote ». C'est donc au mépris de l'ethnographie et de l'histoire qu'on y maintiendrait les Bulgares.

Ch. B.

— N.-P. COMNÈNE. *La Dobrogea (Dobroudja). Essai historique, économique, ethnographique et politique* (Paris, Payot, 1918, in-8°, 208 p., 10 cartes hors texte en couleurs; prix : 3 fr.). — Ce que M. Lebrun nous avait montré en quelques pages, M. Comnène le prouve en un volume bien documenté. Il ne compte essentiellement que deux parties : la première est une histoire résumée de la Dobroudja depuis l'époque romaine jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle; la seconde un exposé détaillé de la situation politique et économique du pays depuis le traité de Berlin (1878). L'ensemble est un plaidoyer contre



les prétentions des Bulgares de posséder ce pays où ils sont et n'ont jamais été qu'une minorité; tous les témoignages anciens comme les statistiques modernes prouvent qu'il a été occupé uniquement par les Roumains et les Turcs et mis en valeur par les Roumains seulement. L'annexer à la Bulgarie serait un acte de la violence la plus inique. Les cartes parlent un langage très expressif. — Les prétentions bulgares sur la Dobroudja ont pris une forme scientifique dans un mémoire de M. ISCHIRKOFF, professeur à l'Université de Sofia, qui a paru dans les *Annales des nationalités* de Lausanne (20 juillet 1918). Les arguments historiques sur lesquels il les appuie ne paraissent être ni nombreux ni solides; quant aux arguments géographiques, ils sont des plus contestables.

Ch. B.

#### HISTOIRE DE SERBIE.

— DENÈS. *La nouvelle Serbie. Origines et bases sociales et politiques. La renaissance de l'État et son développement historique. Dynastie nationale et revendications historiques* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-8°, 470 p., 6 cartes). — Le livre de E. Denès a été écrit pour le grand public, et peut-être ne lui donnera-t-il pas entière satisfaction. Les chapitres du début, sur la géographie et l'histoire ancienne des pays yougo-slaves et serbes ou serbes, ne sont ni assez clairs ni assez précis, et les suivants ont encore des lacunes fâcheuses. Par exemple, M. Denès parle souvent des partis conservateur, libéral, progressiste, mais sans définir leurs programmes et leurs tendances, et le lecteur en conclura, sans doute à tort, que ces partis serbes sont avant tout des syndicats de politiciens. D'autre part, certains assassinats fameux sont escamotés dans son livre, et de même la première guerre serbo-bulgare; la confiance du lecteur s'en trouvera singulièrement diminuée. Enfin, çà et là, il y a des négligences de forme; nous ne comprenons pas comment, en Croatie, « les chauvins magyars obtinrent le droit d'usurper le compromis » (p. 335) ni comment, le 19 octobre 1912, les Serbes occupèrent la Vieille-Serbie, la Macédoine et l'Albanie pour livrer ensuite, du 20 au 22 novembre, la bataille de Koumanovo (p. 364).

Malgré ces fautes, le livre de M. Denès sera utile. Les chapitres sur Karageorge et Miloch donnent un récit très intéressant de faits que le lecteur français n'avait encore pu connaître, et fort mal, que dans des compilations aujourd'hui oubliées; on y trouvera des textes précieux qui n'avaient jamais été traduits du serbe. De même, on lira avec profit le chapitre sur l'époque suivante, si vide pour l'Occidental qui ne le juge que sur les faits politiques, et pourtant marquée par tant de progrès difficiles; la Serbie n'a pas eu, comme tel et tel de ses voisins, de bonnes fées autour de son berceau. Les ambitions de l'Autriche et ses tentatives pour vassaliser la Serbie ont été bien mises en lumière par M. Denès et aussi la résistance obstinée qui les a

déjouées; on comprendra mieux, après avoir lu ce livre, et les origines de la guerre actuelle et les titres des Yougo-Slaves à leur émancipation complète.

E. H.

## HISTOIRE DE RUSSIE.

— René HERVAL. *Huit mois de révolution russe, juin 1917-janvier 1918* (Paris, Hachette, 1918, 216 p.; prix : 3 fr. 50; dans la collection des « Mémoires et récits de guerre »). — Ce livre est un de ceux, plus rares que jamais, qui procurent au lecteur une agréable surprise en lui donnant plus que leur titre ne lui a promis. En effet, ce n'est pas un de ces innombrables récits nés de la guerre et qui racontent longuement des aventures généralement les mêmes et reproduisent avec une large complaisance des conversations plus ou moins banales. C'est un document vivant et vécu, un essai de psychologie russe, peut-être le plus riche en renseignements précis et en impressions directes qu'on ait encore consacré — chez nous du moins — à ce drame si confus. L'auteur a fait partie d'un groupe de 500 officiers et soldats d'artillerie lourde formé à Vannes, embarqué le 30 avril 1917 à Boulogne et la deuxième nuit après à Glasgow sur le paquebot russe le *Tsar*, débarqué le 14 mai à Kola et installé quelques jours après à l'École des cadets de Moscou, où il resta jusqu'à la dissolution de l'Assemblée constituante, le 5 janvier 1918. Les premiers chapitres sont d'une lecture réellement passionnante, notamment celui qui nous fait jeter un *coup d'œil rapide*, mais combien précis et profond, sur la société et la foule russes. L'auteur s'y montre d'une clairvoyance et y déploie un talent d'observation hors ligne. La deuxième moitié du volume est forcément un peu plus terne et fatigante par le grand nombre de documents qui y sont insérés, mais qui augmentent singulièrement la valeur durable du livre. La traduction en provient presque exclusivement de l'Office franco-russe de renseignements de Moscou. La conclusion, écrite à Kola le 3 avril 1918, résume avec force les impressions ressenties à la vue de ces « étapes franchies par la Russie depuis le renversement du tsarisme dans la voie douloureuse de la lâcheté, de la folie, du crime ». L'auteur croit « pouvoir affirmer que, à moins d'une intervention étrangère, le pouvoir des soviets est appelé à durer encore quelque temps ». En effet, « ses bases actuelles sont solides parce qu'il s'appuie sur les appétits des masses populaires auxquels il promet satisfaction » et aussi parce que la bourgeoisie russe, imprévoyante, jouisseuse et suffisante, manque complètement d'énergie. « La Russie souffre », mais « cette souffrance, qui est son châtiment, lui est nécessaire » pour que les Russes comprennent « qu'il y a au-dessus d'eux quelque chose qui les domine tous et dont ils sont tous solidaires : leur patrie ». Ce n'est qu'alors que « leur révolution, au lieu d'être faite d'appétits égoïstes, recevra une signification humaine ». Cette dernière phrase suffirait à montrer à quelle hauteur de vue ce

livre nous élève. L'Avis au lecteur, daté du 21 avril, écrit par l'auteur au moment où il allait rentrer en France, rappelle qu'il a essayé de se tenir « à l'égard des Russes à égale distance de l'amitié et de la haine, car l'amitié est morte et la haine ne sert de rien ». Belle parole.

Th. SCH.

— V. BOURTZEFF. *Les deux fléaux du monde : les bolcheviks et l'impérialisme allemand* (Paris, Payot, 1918, in-16, 62 p., avec un portrait de l'auteur; prix : 1 fr. 50). — C'est le développement d'un article publié déjà au temps de Kerenski sous ce titre : « Ou bien nous ou bien les Allemands et ceux qui marchent avec eux. » Ces derniers sont naturellement Lénine, Trotski et consorts, « qui, comme des aveugles, aidaient les Allemands à détruire l'armée et à ruiner la Russie ». Mais elle ne périra pas, « car son existence est d'une importance primordiale ». Comment la sauver? A l'aide des Alliés, auxquels tous les bons Russes crient : « Venez nous aider à nous libérer des traîtres, à remettre l'ordre et à instituer la liberté. » Les bolcheviks, *made in Germany*, « ne représentent pas une plaie russe, mais un fléau universel ». Leur alliance avec l'impérialisme allemand « date d'avant la guerre ». Mais l'Allemagne sera peut-être « la première à subir les conséquences du chaos anarchiste » qu'elle a déchaîné. L'auteur fut emprisonné le 25 octobre-8 novembre 1917 dans la même casemate de la forteresse Pierre et Paul où les gendarmes d'Alexandre III l'avaient jeté autrefois. Échappé et en liberté à l'étranger, il adresse aux bolcheviks une lettre ouverte (p. 32) pour les maudire et crier au monde que, « dans leurs œuvres, tout est mensonge » et que « du programme maximaliste il ne reste plus rien ». La brochure est remplie des meilleures intentions, mais faite un peu vite. Une preuve entre autres en est la répétition textuelle du même passage (p. 24 et 40).

Th. SCH.

— Claude ANET. *La Révolution russe : à Pétrograd et aux armées* (Paris, Payot, 1917, in-16, 332 p.). — Kerenski, Kornilof, le coup d'État maximaliste (Ibid., 1918, in-16, 281 p.). — M. Claude Anet a réuni en volume les correspondances qu'il a envoyées de Russie au *Petit Parisien* en mars, avril et mai 1917. Il raconte au jour le jour la Révolution russe, le gouvernement provisoire, l'abdication du tsar, les discussions au conseil des ouvriers et soldats, la désorganisation civile et militaire; puis il accompagne Kerenski au front et décrit les préparatifs oratoires de l'offensive guerrière qui devait amener tout ensemble le succès de la Révolution et la défaite de l'Allemagne. « On trouvera ici », écrit l'auteur au seuil de son livre, « beaucoup de choses vues et peu de réflexions ». Il dit vrai. Il regarde avec soin et aux bons endroits; il note exactement ce qu'il a vu, et son témoignage, pittoresque et dramatique par sa simplicité même, a une incontestable valeur documentaire. M. Cl. Anet ajoute : « J'ai été un spectateur sincère, mais passionné. » Il a en effet trop de perspicacité pour n'avoir pas discerné dès le début les terribles dangers auxquels

la Révolution russe, par le cours qu'elle prenait, exposait la cause des Alliés, l'émancipation démocratique et la Russie elle-même. Il admire Kerenski, mais sans aveuglement, et, au moment où le dictateur jouissait de sa pleine popularité, qui fut immense, il écrivait : « Si la bonne volonté est à elle seule un programme de gouvernement et un moyen d'action, Kerenski verra ses plus beaux rêves se réaliser. » — Dans un deuxième volume, M. Cl. Anet donne ses « notes quotidiennes », dont plusieurs, « pour diverses raisons », n'ont pu paraître en leur temps, sur Kerenski, Kornilof et l'avènement des bolcheviks (juin à novembre 1917); deux autres volumes achèveront la série (de novembre 1917 à janvier et juin 1918). Enfin l'auteur annonce que « plus tard, avec le recul nécessaire », il « espère pouvoir revenir à loisir » sur son sujet et publier les nombreux documents qu'il a rapportés de Russie.

G. P.

## HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE LATINE.

— Émile-R. WAGNER. *L'Allemagne et l'Amérique latine. Souvenirs d'un voyageur naturaliste*. Préface de M. Edmond PERRIER, directeur du Muséum d'histoire naturelle (Paris, Félix Alcan, 1918, in-8°, xxi-323 p., carte hors texte; prix : 3 fr. 50; *Bibliothèque France-Amérique*). — Les desseins pangermaniques sur l'Amérique latine ont été précisés dans le livre d'O. R. Tannenberg, *Gross-Deutschland*, paru en 1911 (cf. *Rev. histor.*, t. CXXII, p. 164). La reproduction de la carte où ils se projettent, publiée dans cet ouvrage, sert de frontispice au livre de M. Wagner. S'emparer de toute la moitié méridionale du continent sud-américain, tel était le plan de l'Allemagne, qui dédaignait seulement les contrées sises au nord du 15° degré de latitude, trop proches de l'Équateur. Pour cette conquête, une première étape consistait à créer un État allemand englobant des pays de climat tempéré à population peu dense : les États brésiliens de Paraná, Santa-Catharina et Rio Grande do Sul, le Paraguay, l'Uruguay, les provinces argentines d'Entre-Rios, de Corrientes et de Misiones.

Les moyens employés par l'Allemagne afin de préparer méthodiquement, sûrement, la réalisation de cet ambitieux dessein, c'est ce que M. É.-R. Wagner dévoile dans son livre, en racontant d'une manière très attrayante les souvenirs et impressions qu'il a recueillis, il y a une quinzaine d'années, en un voyage d'études dans les États de Paraná et de Santa-Catharina. Ces moyens sont à la fois économiques et politiques. Les premiers servent au développement des seconds : des sociétés de colonisation établissent des Allemands dans ces pays; elles leur assurent, par les ventes à crédit offertes aux habitants brésiliens, l'acquisition des propriétés de la plupart de ceux-ci qui, s'étant endettés et ruinés en les cultivant, s'enfoncent dans le pays pour y défricher de nouvelles terres, proies futures de la convoitise germanique. Ces colons allemands, réunis en multiples *Bünde* et *Vereine* agressivement germaniques, entretenant aussi les tendances sépara-



tistes de la population du pays, sont prêts à se grouper au premier signal, pour en prendre possession au nom du *Vaterland*.

M. E.-R. Wagner ne s'était pas contenté d'observer durant son voyage; il a recueilli les conversations et les demi-confidences des Allemands qu'il y a rencontrés : administrateurs de ces sociétés de colonisation, qui constituent les liens ramifiés et puissants avec l'Empire germanique ou officiers en mission de reconnaissance des points stratégiques. Il en a fait un livre d'un intérêt saisissant et très actuel, que M. Ed. Perrier présente par une éloquente préface. E. M.-C.

— Comte Maurice DE PÉRIGNY. *La république de Costa-Rica, son avenir économique et le canal de Panama*. Préface de E. MARTINENCHE (Paris, F. Alcan, 1918, in-8°, iv-239 p., 12 planches, 1 carte hors texte; prix : 5 fr.; *Bibliothèque France-Amérique*). — La monographie géographique, historique et économique que M. de Périgny consacre à la république de Costa-Rica fait connaître complètement la nature et les ressources de cet État de l'Amérique centrale dont les richesses dépassent de beaucoup la superficie (54,000 kilomètres carrés). Sa population « pacifique, laborieuse et ordonnée, fière de sa liberté et jalouse de son indépendance », lui assure un avenir plein de promesses.

Les chapitres consacrés à chacune des provinces, pour les décrire et exposer leurs conditions économiques, suivent et expliquent ceux où sont étudiées la constitution et l'organisation physiques, politiques, financières et commerciales de l'État de Costa-Rica. E. M.-C.

— F. A. KIRCKPATRICK. *South America and the war* (Cambridge, at the University Press, 1918, in-8°, viii-79 p., carte hors texte; prix : 4 sh. 6 d.). — Ce sont des conférences faites, durant le printemps de l'an passé, au King's College de l'Université de Londres. M. Kirckpatrick y donne un résumé substantiel et clair de la situation présente des principales nations du globe à l'égard des vingt républiques de l'Amérique latine. Son enquête porte surtout sur les relations et les faits économiques; mais elle embrasse généralement tous les moyens d'action intellectuels et politiques utilisés par les nations européennes et les États-Unis. Naturellement, M. Kirckpatrick a insisté sur les formes insidieuses et obstinées de la propagande que l'Allemagne a développée à l'extrême dans toute l'Amérique latine, soutenue par des institutions telles que l'Institut allemand sud-américain d'Aix-la-Chapelle et les trois ligues, pour les relations avec l'Amérique latine, de Berlin et de Hambourg.

Dans la seconde partie de son travail, l'auteur étudie les effets produits par la guerre de 1914-1918 dans les républiques latines de l'Amérique. La brusque transformation de leurs relations économiques avec l'Europe a eu, en somme, des conséquences heureuses pour elles; forcées de compter davantage sur elles-mêmes, en raison de leurs importations presque taries, de leurs exportations accrues, elles ont pris des habitudes d'économie publique et privée, elles ont déve-

loppé leurs propres ressources industrielles et agricoles, se sont senties plus solidaires les unes des autres et ont resserré leurs liens de parenté et de voisinage. M. Kirkpatrick fait sur tous ces points de judicieuses observations et donne des indications très intéressantes.

— Francisco CONTRERAS. *Les écrivains hispano-américains et la guerre européenne*. Préface de Philéas LEPESGUE (Paris, édition Bossard, 1917, in-16; prix : 4 fr. 50). — M. F. Contreras passe en revue les sentiments que la guerre, depuis 1914, a éveillés dans les esprits des ardents et sensibles écrivains de toute l'Amérique latine : philosophes, moralistes, critiques, romanciers, poètes et publicistes. Les citations traduites qu'il donne de leurs écrits prouvent la réaction de leurs consciences latines à l'encontre des procédés de la *kultur* germanique. Il n'était pas inutile de faire connaître leurs noms et l'expression de leur pensée, nourrie de nos idées françaises, venue de points divers de l'immense continent américain.

Des pages de M. A. Mackenna Subercaseaux, distingué publiciste chilien, font écho à celles du livre cité ci-dessus de M. E.-R. Wagner. Tous ces écrivains magnifient et proclament l'idéal pour lequel nous avons combattu.

E. M.-C.

## HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

— Une brochure de quinze pages, publiée par la « Library of Congress » et datée de mai 1918, contient une *Supplementary list of publications of the Library issued since January 1917*.

— M. Charles Knowles BOLTON, bibliothécaire du « Boston Athenæum », a entrepris de publier un album de portraits des fondateurs de l'Union américaine, avec des notes biographiques et un commentaire : *The Founders. Portraits of persons born abroad, who came to the colonies in North America before the year 1701*. Il y aura deux volumes; le tome I est paru au « Boston Athenæum ».

— *Carnegie endowment for international peace. Year-book 1918*, n° 7 (Washington, Headquarters of the endowment, 1918, in-8°, xiv-272 p.). — Le 20 avril 1917, le Comité des directeurs de la fondation Carnegie a pris la résolution suivante : « Le moyen le plus efficace pour conduire à une paix durable entre les nations est de poursuivre la guerre contre le gouvernement impérial d'Allemagne jusqu'à la victoire finale pour la démocratie, dans le sens des déclarations faites par le Président des États-Unis. » En conséquence, chaque publication émanant de la fondation portera à l'avenir cette épigraphe : *Peace through Victory*. Le Comité a voté, en outre, l'ouverture d'un compte spécial de 500,000 dollars « pour aider à la reconstruction des maisons dévastées en France, en Belgique, en Serbie ou en Russie ». — On trouvera, page 83, une liste des articles publiés en 1914, 1915 et 1916 dans le Bulletin de la « Conciliation nationale », dont le président fondateur est le baron d'Estournelles de Constant; pages 130-131,

une liste de « classiques », qu'il conviendrait de rééditer, sur le droit international; dans ce nombre doivent figurer le *De recuperatione terre sancte* de Pierre Dubois; le *De jure belli ac pacis* de Grotius; le *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe* de l'abbé de Saint-Pierre; le traité sur la paix perpétuelle de Kant, etc. Dans cette série ont paru récemment le *De bello, de repraesaliis et de duello* de Giovanni da Legnano et les *Relectiones* de Franciscus de Victoria.

#### HISTOIRE DU JAPON.

— Henri FOCILLON. *Essai sur le génie japonais*. Publications du Comité franco-japonais (Lyon, Hôtel-de-Ville, 1918, 1 vol. in-8°, 165 p.). — Éloquent et très brillant essai. Il y a un demi-siècle, la révolution de 1868 élevait, sans transition, un État moderne sur les ruines d'un régime féodal et médiéval; très « prodigieuse révolution », a bien raison de dire M. Focillon, « d'un peuple qui semble à première vue se plonger obstinément dans l'oubli de soi et qui tenté de se reconstruire une civilisation ». La question est de savoir si elle a laissé subsister quelque chose de la conscience du passé ou de ses forces obscures.

Pour s'en informer, M. Focillon n'a pas voulu se satisfaire des enquêtes superficielles et le plus souvent inexactes des romanciers maritimes, dont les mélancolies élégantes et les songes fuyants s'interposèrent longtemps, comme un écran littéraire, entre le Japon et nous. Il ne s'est pas davantage attardé à l'analyse superflue d'un « art d'exportation », déformé d'ailleurs par le snobisme. Il est remonté aux causes, en historien. Si ce peuple « spirituel et grave, délicat et fort » (p. 22), a pu de bonne heure paraître fermé à la sympathie pour l'Occident, c'est qu'il avait un sentiment très sûr de sa supériorité, doublement issu de son histoire et de sa théologie, qui le qualifient pour une mission universelle (p. 28); c'est ensuite peut-être que les premiers Occidentaux qui vinrent à son contact ne comprirent pas sa haute discipline morale, son culte très strict de la loyauté, sa grâce profonde, son art du savoir-vivre et du *savoir-mourir*, son raffinement religieux et tendre. Nous voilà loin des articles de pacotille et des « geishas de crépon ».

Aujourd'hui, nous comprenons le génie japonais. L'alliance dans la lutte pour le droit scelle cette mutuelle intelligence. Mais personne n'a sans doute plus avant pénétré que M. Henri Focillon dans l'analyse de l'âme nipponne. Il a subtilement démêlé ses charpentes essentielles : orgueil national, discipline et sensibilité, couronnées, au faite de l'édifice moral, par une culture supérieure, laquelle procède de la curiosité de l'universel et de l'absolu. Cette culture sort indermine de la guerre; elle est nécessaire, non pas à la seule Asie, mais à l'humanité tout entière. Le Japon ne demande qu'à répandre son génie.

R. L.-G.

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

---

### FRANCE.

1. — **Annales de géographie.** 1919, 15 janvier. — Jules WELSCH. Modification récente de la côte du Poitou (l'examen et la comparaison de cartes anciennes permettent d'affirmer que, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, la côte du Poitou s'est modifiée : le rivage a été rectifié par la disparition de l'anse de l'Aiguillon). — Aug. BERNARD. La Syrie et les Syriens (la Syrie est occupée par des peuples appartenant aux races les plus différentes et qui ne songent guère qu'à s'entre-tuer; il faut qu'un arbitre s'interpose entre elles, assurant à toutes une justice égale et impartiale. Ce rôle appartient à la France qui possède en Syrie des intérêts considérables. Il ne s'agit d'ailleurs ni d'une annexion, ni d'un protectorat, même déguisé et atténué; mais seulement « de préparer les peuples de la Syrie à se gouverner eux-mêmes, de seconder l'émancipation d'un État dont la France se constitue la tutrice »). — R. CAPOT-REY. La dépopulation dans le Lot-et-Garonne, canton de Port-Sainte-Marie.

2. — **Annales révolutionnaires.** 1919, janvier-février. — Albert MATHIEZ. Les deux versions du procès des Hébertistes (étude critique sur ces deux versions : l'une officielle, rédigée par le citoyen Nicolas, juge au tribunal révolutionnaire, l'autre d'origine probablement dantoniste. L'une et l'autre sont également tendancieuses : les auteurs ont cherché avant tout dans le procès des Hébertistes des armes les uns contre les autres). — Gustave ROUANET. Michelet et la légende antirobespierriste (est-il vrai qu'au lendemain du 5 octobre on ait organisé contre Robespierre la conspiration du silence? Non; il n'y a qu'à lire les journaux de l'époque, même ceux que cite Michelet, pour se convaincre du contraire). — François VERMALE. Les petits drames de l'émigration; I (tribulations de la famille des marquis d'Yenne en Savoie, de 1789 à l'an III; à mettre au dossier de l'émigration). — Léon DUBREUIL. L'opposition régionaliste sous la Révolution. VII. L'opposition contre-révolutionnaire. — Gustave ROUANET. Robespierre à la Constituante en septembre 1789 (il intervint sept fois dans ce mois à la tribune et dans aucun journal on ne trouve la moindre indication susceptible de laisser croire que les journalistes ni ses collègues aient pu manifester à son égard une hostilité quelconque). — Léonce PINGAUD. Jean de Bry, (publie une autobiographie que le « baron de Bry, membre des Assemblées natio-



nales, ancien préfet et commandant de la Légion d'honneur », écrit en 1816). — Étienne BABEY. Souvenirs sous la Restauration; suite : la guerre d'Espagne, les tribunaux royalistes. — Albert MATHIEZ. La Révolution et les étrangers. Le chevalier Pio (chargé d'affaires du royaume de Naples auprès de Louis XVI en 1780, puis disgracié, Louis Pio fut, après 1789, un zélé révolutionnaire, ami de Robespierre et dénonciateur de Lebrun, de Prolé, de Saiffert. Arrêté le 25 ventôse an II, il esqua le tribunal révolutionnaire et fut mis en liberté après Thermidor. En 1819, il était dans sa quatre-vingtième année). — Gabriel VAUTHIER. Une fête révolutionnaire en l'an II près de Chantilly. — Victor MALRIEU. La fête de la Paix (célébrée le 2 trimaire an X par la Loge la Parfaite Union de Montauban). — Albert MATHIEZ. L'arrestation de Simon Duplay (arrêté le 12 thermidor an II, Simon Duplay, « soldat invalide » et qui n'avait pas été le secrétaire de Robespierre, fut rendu à la liberté le 8 thermidor an III). — C.- rendus : Abbé Joseph Charonnet. Mgr de La Luzerne et les serments pendant la Révolution (bon; beaucoup d'utiles documents). — P. Meuriot. Le recensement de l'an II (tableaux instructifs; il en résulte qu'en 1793 la France comptait 28,092,000 habitants et Paris 626,582 Français, plus 9,792 étrangers).

3. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 1918, octobre-décembre. — R. REUSS. La Réforme à Strasbourg, 1525-1530; suite (la conduite de Strasbourg pendant la guerre des paysans; le rôle de Jacques Sturm; abolition de la messe le samedi 20 février 1529; la confession tétrapolitaine signée par Strasbourg avec Constance, Memmingen et Lindau; l'union de Smalkalde). — Guy DE POURTALÈS. Odet de Lanoue; suite et fin (série de lettres à Jean Diodati, 1608 et 1618, bibliographie). — Gaston TOURNIER. Notice généalogique sur la famille de Villette de Montlédier (famille protestante du Tarn). — C.-rendus : Ernest Stæhelin. Die Väterübersetzungen Oekolampads; Oekolampads Beziehungen zu den Romanen (deux bonnes dissertations). — Alfred Richard. Un diplomate poitevin du XVI<sup>e</sup> siècle : Charles de Danzay, ambassadeur de France en Danemark (important). — A. Berga. Pierre Skarga. Les sermons de Diète du P. Skarga (marqué au coin du bon sens, de la réflexion et de la modération). — Documents inédits sur l'église de Pau avant la Révocation de l'Édit de Nantes. Extrait d'un registre des actes du Consistoire, 1668-1681, par le pasteur Cadier (document de premier ordre).

4. — Bulletin hispanique. 1919, janvier-mars. — G. CIROT. A propos d'une édition récente de la chronique d'Alphonse III (elle vient d'être publiée par les soins du « Centro de Estudios históricos » : c'est le premier fascicule d'une collection de textes latins du moyen âge espagnol dont une section sera consacrée aux chroniqueurs; l'éditeur est le P. Zacarias García Villada S. J.; quelques discussions au sujet des diverses rédactions de cette chronique). — F. VALLS-TABER-

NER. Relations de famille et relations politiques entre Jacques le Conquérant et Alphonse le Sage (au XIII<sup>e</sup> siècle; article en espagnol). — A. MOREL-FATIO. Camille Guttierrez de los Rios (publie une lettre de cet Espagnol datée de Pierre-le-Châtel, 22-avril 1811; Guttierrez, suspect à Napoléon I<sup>er</sup>, était alors emprisonné; dans ce document, il raconte toute sa vie). — J.-A. BRUTAILS. Au sujet de l'Andorre (répond à une réplique de la *Rivista araldica*). = C.-rendus : Hugo Obermaier. El hombre fósil (appelé à rendre les plus grands services). — A. Paz y Mélia. Series de los más importantes documentos del Archivo y Biblioteca del Duque di Medinaceli (on signale les principaux documents de ce catalogue). — Gustave Reynier. Le roman réaliste au XVIII<sup>e</sup> siècle (G. Cirot signale les chapitres de cet excellent livre où il est question du roman picaresque espagnol, du *Don Quichotte* et de leur influence sur le roman français).

5. — *Bulletin italien*. 1918, juillet-décembre. — M. Georges Radet annonce la disparition du *Bulletin italien* ou plutôt sa transformation; il sera remplacé par les « Études italiennes, publiées par l'Union intellectuelle franco-italienne », qui paraîtront chez Leroux. — H. HAUVETTE. Nos deuils (Pierre Muckensturm, Alfred-Mary Job, morts pour la France). — Payet TOYNBEE. Une mauvaise ponctuation dans le titre de la lettre de Dante à l'empereur Henri VII (article en anglais). — A. FLICHE. Guy de Ferrare. Étude sur la polémique religieuse en Italie à la fin du XI<sup>e</sup> siècle; suite et fin (analyse du « De scimate Hildebrandi »; important pour les origines du concordat de Worms). — Fr. PICCO et Fed. RAVELLO. Le délit de Lorenzino de Medicis dans la réalité historique et dans une nouvelle de Marguerite d'Angoulême; suite et fin (en italien). — E. BOUVY. Alfieri, Monti, Foscolo; la poésie patriotique en Italie de 1789 à 1815; suite et fin (s'occupe de Foscolo; conclusion générale sur ces trois auteurs qui dominent toute l'histoire de la poésie patriotique en Italie durant la période révolutionnaire et patriotique). = C.-rendus : Achille Pellizari. I Trattati attorno le arti figurative in Italia e nella Penisola Iberica dall' antichità classica al Rinascimento e al secolo XVIII; t. I (s'arrête au XIII<sup>e</sup> siècle). — Paul Fournier. Les collections canoniques romaines de l'époque de Grégoire VII (nouveau des conclusions de l'auteur).

6. — *Journal des Savants*. 1918, septembre-octobre. — M. PROU. Les vies des papes d'Avignon; I (à propos de la nouvelle édition de ces vies publiées jadis par Baluze et rééditées par G. Mollat, et de l'étude critique de l'édition de Baluze par G. Mollat; M. Prou passe en revue les biographies de chaque pape; ce premier article est consacré à celles de Clément V). — M. BESNIER. L'État carthaginois; II (d'après le t. II de Gsell; histoire ancienne de l'Afrique du Nord; causes de la défaite des Carthaginois). — L. LEGER. Histoire des Roumains de Transylvanie (d'après les volumes de N. Jorga et de

Mircea Sirianu). — H. DEHÉRAIN. L'orientaliste Ducaurroy (d'après treize lettres qu'il adressa de Constantinople à Silvestre de Sacy de 1807 à 1814). = C.-rendus : L'hellénisation du monde antique (série de conférences faites par divers savants à l'école des langues orientales). — C. Calza. Scavo e sistemazione di rovine (analyse d'un recueil de lettres adressées de 1855 à 1870 par Visconti au ministre du Commerce du gouvernement pontifical; ces lettres nous renseignent sur les conditions dans lesquelles travaillait l'archéologue). — Ch.-V. Langlois. Registres perdus des archives de la Chambre des comptes de Paris (très grande importance de ce travail; renseignements que l'historien peut en tirer). — Memoirs of the American Academy in Rome; t. I (texte soigné; illustrations remarquables). = Novembre-décembre. E. POTTIER. Le problème de la céramique ibérique (résultats d'ensemble obtenus par les nombreux travaux parus récemment sur cette question; l'art industriel d'Espagne est un « art local, art isolé et replié sur lui-même, dont les formules restent attachées à de vieilles traditions indigènes; art rude et pittoresque, assez fort pour créer lui-même ses types en les tirant de la réalité et de la nature qu'il stylise à sa manière; art méditerranéen qui, dans le vaste ensemble de cette civilisation, se présente avec une physionomie bien définie »). — M. PROU. Les vies des papes d'Avignon; II (les vies de Jean XXII de Henri de Dissenhoven et de Pierre d'Herenthals; les vies de Benoît XII; ce que M. Mollat a ajouté à l'édition de Baluze pour les vies des derniers papes d'Avignon; service rendu à l'histoire par cette nouvelle édition). — C. HUART. Le bábisme et le béhâisme (d'après le livre d'Edward G. Browne; le Báb a été fusillé le 8 juillet 1850; schisme qui naquit dans la nouvelle secte en Roumélie après 1863 : les Béhâïs reconnaissent comme chef Béhâ-Oullah; montre les différences entre les deux sectes). — H. OMONT. Conjectures de Fermat sur deux passages de Théodoret et d'Athénée (l'une est indiquée dans l'édition d'Athénée de Lyon de 1657; l'autre dans un manuscrit de Baluze à la Bibliothèque nationale). = C.-rendus : G. LULLY. De senatorum romanorum patria, sive de romani cultus in provinciis incremento (a recherché combien chaque province avait fourni de membres au Sénat romain sous les différents règnes jusqu'à celui de Sévère Alexandre). — L. PARETI. Studi siciliani ed italiani (douze études consacrées à la Sicile ou à la Grande-Grèce, dont huit inédites, les quatre autres revues et augmentées). — E. JEANSELME. De la protection de l'enfant chez les Romains (traité avec la compétence d'un historien et d'un juriste). — Id. Quelle était la ration alimentaire du citoyen, du soldat et de l'esclave romains? (résultats nouveaux). — Clark Wissler. The american Indian (manuel où l'on trouve parfois des hypothèses audacieuses, mais très sérieusement construit et très utile). = 1919, janvier-février. P. FOURNIER. De quelques questions concernant l'ancien droit public français (à propos du IV<sup>e</sup> volume de M. Flach : « les Origines de l'ancienne France »;

accepte la théorie de M. Flach sur l'indépendance des grandes régions d'Aquitaine, de Bourgogne, de Normandie, etc.; c'est à la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle seulement que les chefs de ces régions prêtèrent hommage au roi; M. Flach marque bien la place des nationalités provinciales dans l'œuvre de formation de la nation française). — R. CAGNAT. Les musées archéologiques de l'Afrique du Nord (d'après la série des catalogues des musées algériens et tunisiens qui compte aujourd'hui dix-huit volumes). — H. LEMONNIER. Les mémoires de Saint-Simon (à propos du t. XXVIII, avec lequel se termine le règne de Louis XIV, et de la table générale des vingt-huit premiers volumes; services que cette table en deux volumes rend aux historiens; valeur des mémoires de Saint-Simon pour le règne de Louis XIV. « L'impression qu'il a donnée du roi et du règne reste ineffaçable »). — Frédéric MASSON. Un portrait de Santeuil offert au musée Condé (par M<sup>me</sup> Lefebvre; conclusions de la commission qui a accepté provisoirement ce don). — C.-rendus : Adalberto Garroni. Studi di antichità (série d'études d'un jeune lieutenant mort au Carso et qu'a recueillies son maître, Luigi Cantarelli). — A. Meillet. Caractères généraux des langues germaniques (véritable régal pour les linguistes professionnels; les philologues regretteront que M. Meillet se maintienne dans des régions trop élevées). — Institut d'Estudis Catalans, années 1913-1914; t. I et II (analyse des excellentes études d'histoire et d'archéologie que ces deux volumes contiennent). — Arthur Långfors. Les Incipit des poèmes français antérieurs au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, répertoire établi à l'aide des notes de Paul Meyer; t. I (intérêt et inévitables lacunes d'une telle publication). — B. Feliciangeli. Le proposte per la guerra contra i Turchi presentate da Stefano Taleazzi a papa Alessandro VI (longue analyse de ce projet par E. Rodocanachi). — Marya Kas-terska. Les poètes latins polonais jusqu'à 1589 (thèse de doctorat d'Université de Paris; M. Leger signale quelques lacunes). — Tafrali. Iconografia imnului Acațist (publie les miniatures d'un manuscrit de l'Académie roumaine illustrant les vingt-quatre vers de l'hymne Akathistos). — Albert Autin. L'échec de la Réforme en France au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle (des suggestions d'études, quelques-unes nouvelles; il appartient à l'auteur de les reprendre et de les creuser).

7. — *Nouvelle Revue historique de droit*. 1918, mai-août. — P. HUVELIN. *L'animus lucri faciendi* dans la théorie romaine du vol (soutient cette thèse que l'exigence de l'intention lucrative comme condition générale du *furtum* ne date que de Justinien). — Ch. LEFEBVRE. Le mariage et le divorce à travers l'histoire romaine (conférence faite à la Sorbonne le 3 mars 1918). — C.-rendu : Ferran Vals Taberner. Privilegis i ordinacions de les Valls Pirenenques. I. Vall d'Aran (série de documents allant de 1268 à 1496; quelques menues fautes de lecture; important compte-rendu de M. Paul Fournier).

8. — *Polybiblion*. 1918, août-septembre. — Publications relatives



à la guerre européenne; parmi elles : *P.-H. Courrière*. Comment fut sauvé Paris. L'Ourcq, 5-10 septembre 1914 (émouvant); *R. Derby Holmes*. A Yankee in the trenches (fait bien connaître les Tammies); *M. de Monzie*. Rome sans Canossa (fait trop bon marché de l'opinion des catholiques); *Gaston Gaillard*. L'Amérique latine et la guerre (étude intéressante, bien documentée); *Joseph Joubert*. A travers les continents pendant la guerre (recueils d'articles publiés dans la presse; l'auteur a rempli un rôle d'éducateur de l'opinion publique). — *E. JORDAN*. Livres, brochures et tracts sur le problème de la dépopulation. — *Mgr Moïse Cagnac*. Fénelon apologiste de la foi (exposition vivante, attrayante). — *Adrien Mithouard*. La terre d'Occident (série de morceaux caractéristiques). — *P. Vidal de La Blache*. La France de l'Est (remarquable). — *J. Hefele*. Histoire des conciles; trad. *H. Leclercq*. T. VI, 2<sup>e</sup> partie; t. VII et t. VIII, 1<sup>re</sup> partie (de 1314 à 1519; analyse de pièces mises bout à bout). — *D<sup>r</sup> Cabanès*. Légendes et curiosités de l'histoire; du même. Fous couronnés (série de sujets médicaux). — *Abbé J. Charonnot*. Mgr de La Luzerne et les serments sous la Révolution (thèse de doctorat présentée à la Faculté de théologie de Lyon; l'auteur est mort avant la soutenance). — *A. Mathiez*. La corruption parlementaire sous la Terreur (*M. Mathiez* n'a-t-il pas eu l'intention de stigmatiser les procédés d'autres hommes politiques?). — *Louis André*. Les États chrétiens des Balkans depuis 1815 (clair et bien ordonné). — La vie universitaire de Paris (il n'y est pas question de l'Institut catholique). — *Jean Larmeroux*. La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie, 1875-1914. T. I : de 1875-1908 (livre de valeur). — *Le P. Zarco Cuevas*. Escritores Agustinos de El Escorial (les Pères augustins espagnols appelés en 1885 à la garde du couvent de l'Escorial ont publié une série de travaux dont on trouvera, par ordre alphabétique des auteurs, la nomenclature ici). = Octobre. Voir plus haut, p. 180. = Novembre-décembre. Publications relatives à la guerre européenne, parmi lesquelles : *Mgr P.-L. Péchenard*. La grande guerre. Le martyre de Soissons, août 1914-jullet 1918 (tableau saisissant); *Marc Hélys*. Les provinces françaises pendant la guerre (montre comment la guerre a réveillé leur vitalité); *A. Gérard*. Nos alliés d'Extrême-Orient (fait très bien connaître le Japon contemporain). — *André PÉRATÉ*. Beaux-arts (passe en revue trente volumes sur l'histoire des beaux-arts parus en ces dernières années; parmi eux, ceux d'*Émile Mâle*, *Camille Enlart*, *Louis Bréhier*, *Henri Focillon*, *Salomon Reinach*). — Histoire de la musique (trois volumes rédigés par une collectivité de professeurs du Conservatoire, d'artistes, de savants; 1,912 pages compactes imprimées pendant la guerre). — *A. Meillet*. Les langues dans l'Europe nouvelle (ouvrage de haute portée). — *D<sup>r</sup> Cabanès*. Chirurgiens et blessés à travers l'histoire (récit attachant). — *Abbé Ferd. Gaugain*. Histoire de la Révolution dans la Mayenne (conduit jusqu'au début de la période terroriste). — *Th. Mainage*. Les mouvements de la jeu-

nesse catholique française au XIX<sup>e</sup> siècle (grand éloge). = 1919, janvier. Publications relatives à la guerre européenne, parmi lesquelles : *Arsène Alexandre*. Les monuments français détruits par l'Allemagne (dramatique réquisitoire contre la barbarie allemande); *Fernand Engerand*. Le secret de la frontière, 1815-1871-1914. Charleroi (d'une lecture amère et salubre, comme la vérité); *Mario Puccini*. Dal Carso al Piave (raconte la retraite des troupes italiennes dans l'automne de 1917; le récit fait vivre la fièvre de ces journées tragiques); *Georges-Y. Devas*. La nouvelle Serbie (abondante documentation, mais elle est unilatérale); *N. Jorga*. Histoire des relations entre la France et les Roumains (intéressant). — *Charles Diehl*. Dans l'Orient byzantin (joint l'agrément d'une forme piquante à la solide érudition du fond). — *Paul Fournier*. Les collections canoniques romaines à l'époque de Grégoire VII (éclaire un des aspects de la réforme grégorienne). — *Ubald d'Alençon*. Leçons d'histoire franciscaine (connaissance approfondie du sujet). — *Julien Rovère*. Les survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne depuis 1815 (de forte et solide valeur). — *G. Bouniols*. Histoire de la Révolution de 1848 (bon). — *Jean Larmeroux*. La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie. T. II : 1908-1914 (très méritoire). — *François de Tessan*. Par les chemins japonais. Essais sur le vieux et le jeune Japon (livre captivant).

9. — **La Révolution française.** 1918, septembre-octobre. — *A. AULARD*. La Révolution américaine et la Révolution française. Franklin (ses divers séjours en France; émotion que cause en France la nouvelle de sa mort en 1790). — *M. NÉSI*. La candidature officielle dans les Deux-Sèvres en 1852 (activité que montra dans le département le préfet, M. de Sainte-Croix; il réussit à faire passer les deux candidats officiels, MM. David et Chauvin-Lesnardière, qui, après avoir été élus en 1849, l'un sur la liste légitimiste, l'autre sur la liste orléaniste, étaient passés au nouveau régime). — *A. TURETY*. Les frais d'entretien d'otages allemands au début de l'an III (il s'agit des princes de la maison de Linange, arrêtés à la suite de la remise entre les mains des Autrichiens du ministre Bournonville et de quatre commissaires de la Convention). = C. rendus : *Adher*. Recueil de documents sur l'Assistance publique dans le district de Toulouse de 1789 à 1800 (se rapportent en réalité presque tous à la ville de Toulouse; important). — *Ph. Sagnac*. Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire (ouvrage impartial et probe). — *Ary-Henri Chardon*. Fox et la Révolution française (esquisse légère, un peu vague). — *Fernand Tardif*. Un département pendant la guerre (la Vendée, d'août 1914 à octobre 1915). — *L. de Lanzac de Laborie*. Un projet de mariage du duc d'Orléans (série de documents inédits sur ce projet de mariage avec une archiduchesse autrichienne; d'autres sur Léopold I<sup>er</sup>, roi des Belges). — *A. Meillet*. Les langues dans l'Europe nouvelle (chef-d'œuvre de savoir, de raison, d'ordre et de clarté). =

Novembre-décembre. J. TIERSOT. Quelques notes inédites sur les origines de la « Marseillaise » (elles sont surtout empruntées au catalogue d'autographes de Noël Charavay). — Cl. PERROUD. Enfance, première jeunesse et débuts politiques de Barbaroux (le suit depuis sa naissance, le 6 mars 1767, à Marseille, jusqu'au 11 janvier 1792, où il vint à Paris chargé d'une mission par la municipalité de sa ville natale). — L. DUBREUIL. Un évêque concordataire : Jean-Baptiste-Marie Caffarelli (évêque de Saint-Brieuc du 1<sup>er</sup> mai 1802 au 11 janvier 1815; à suivre). — F. BRAESCH. Mémoires d'étudiants sur la Révolution (à la Faculté de Montpellier; l'un, de M<sup>lle</sup> Bérard, sur la municipalité du canton rural de Montpellier; l'autre, de M. Castella, sur les cahiers de doléances de la sénéchaussée de Carcassonne). = C.-rendus : *Émile Sageret*. Le Morbihan et la chouannerie morbihannaise sous le Consulat (récit abondant, touffu, pas toujours impartial). — *Alfred Lacroix*. Notice historique sur Déodat Dolomieu (très intéressant). — *F. Engerand*. Le secret de la frontière (riche d'une documentation complexe, plein d'aperçus ingénieux). — *Pietro Silva*. Il sessantasei. Studi storici (excellent). — *Maurice de Périgny*. La république de Costa-Rica (intéressant).

10. — *Revue critique d'histoire et de littérature*. 1918, 1<sup>er</sup> décembre. — *Franz Cumont*. Études syriennes (important pour la géographie et l'archéologie de la région comprise entre l'Amanus et l'Euphrate). — *Ignacio Calvo et Juan Cabré*. Excavaciones en la cueva y collado de los Jardines, Santa-Elena-Jaen (précieux pour l'histoire de l'art et de la civilisation ibériques). — *Gilbert Chinard*. L'exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand (étude très fouillée sur les sources auxquelles a puisé Chateaubriand, et notes précises sur sa biographie en 1791 et 1792). — *C. Clermont*. Souvenirs de Parisiennes en temps de guerre (intéressant). = 15 décembre. *Th. Reinach*. Législation et politique alimentaires allemandes depuis l'ordonnance du 22 mai 1916 jusqu'à la fin de 1917; 3<sup>e</sup> fasc. (important). — *Yves de La Brière*. La Société des Nations. Essai historique et juridique (l'auteur est fort sceptique sur la possibilité d'établir et de faire durer une Société de ce genre. Un simple élargissement de l'œuvre de La Haye pourrait donner des résultats positifs). — *V. Cambon*. Où allons-nous? (ouvrage rempli de faits et de suggestions utiles). — *C. W. Macfarlane*. The economic basis of an enduring peace (ingénieux et téméraire). = 1919, 1<sup>er</sup> janvier. *L. de Lanzac de Laborie*. Correspondance du siècle dernier (deux importants morceaux inédits : 1<sup>o</sup> une correspondance de Thiers et du comte de Sainte-Aulaire au sujet d'un projet de mariage pour le duc d'Orléans avec une archiduchesse autrichienne, 1836; 2<sup>o</sup> quarante-sept lettres de Léopold I<sup>er</sup>, roi des Belges, adressées à Thiers. Le tout intéressant et bien publié). — *J. Reinach*. Les commentaires de Polybe; 14<sup>e</sup> série (à noter surtout les articles sur Kerenski et Kornilof). — Collection de mémoires et récits de guerre (entre autres : *Hervé*. Huit mois de révolution russe,

juin 1917-janvier 1918, et *Sturdza*. Avec l'armée roumaine). — *André Chevillon*. Près des combattants (remarquable). — *Novakovitch*. Problèmes yougo-slaves (brochure qu'il faut relire et méditer; l'auteur espérait une fusion des Bulgares avec les Yougo-Slaves). — *C. Rivas*. La Lithuanie sous le joug allemand, 1915-1918. Le plan annexionniste allemand en Lithuanie (manifeste politique, intéressant à consulter, mais non désintéressé ni établi sur des bases scientifiques assez rigoureuses).

11. — *Revue de l'histoire des colonies françaises*. 1918, 3<sup>e</sup> trimestre. — F.-P. RENAULT. La question de la Louisiane, 1796-1806; suite et à suivre (l'exécution du traité de San-Ildelfonso de 1800, qui donnait la Louisiane à la France; le traité de Paris du 30 août 1803, qui cédait ce pays aux États-Unis; l'occupation américaine de la Nouvelle-Orléans et de la basse vallée du Mississippi). — M<sup>lle</sup> Marguerite SAULNIER. Une réception royale à l'île de Gorée en 1831 (celle de Marie II, reine du Portugal). — A. MARTINEAU. Coup d'œil d'ensemble sur l'histoire du sud de l'Inde jusqu'en 1754 (fragment d'un discours prononcé le 22 novembre 1917 à l'Université de Madras). — C.-rendus : *Paul Gontier*. Vie admirable de Pierre Berthelot, en religion et devant l'Église bienheureux Denis de la Nativité (pilote de Honfleur, cosmographe major de l'Inde, mort martyr à Achem en 1638; œuvre à la fois de science et d'édification). — *J. Adher*. Les colons réfugiés d'Amérique pendant la Révolution (de Saint-Domingue à Toulouse en 1794-1795).

12. — *Revue de l'histoire des religions*. 1918, juillet-octobre. — Ed. NAVILLE. La composition et les sources de la « Genèse » (la « Genèse » ne peut avoir eu qu'un seul auteur, Moïse; recherche comment ce livre a été composé, à quelles sources Moïse a puisé et de quel genre étaient ces sources. Pose quelques règles générales de critique et termine par cet aphorisme : « Le fond de l'esprit critique, quand il s'agit de l'histoire du passé, est de croire les anciens »). — P. SAINTYVES. La croix en Afrique et dans l'Amérique du Sud (recueille une série de faits; montre que la croix est utilisée par les populations primitives comme un symbole magico-religieux, comme une sorte de talisman sacré. Elle se trouve associée à la naissance et à la mort comme pour mettre sous sa protection ou pour marquer de son sceau l'existence présente et l'existence future. Elle est souvent cantonnée de signes hiéroglyphiques formant autour d'elle une quadruple garde comme si elle avait une action sur les quatre coins de l'horizon). — P. ALFARIC. Les écritures manichéennes; IV (opinions des manichéens sur les écritures chrétiennes; ils rejetaient tantôt en entier, tantôt seulement en partie plusieurs de celles qui entraient dans le canon de l'Église officielle. Par contre, ils en admettaient d'autres qui étaient communément exclues comme apocryphes : la naissance de la Vierge, l'Assomption de la Vierge, l'Évangile des



douze apôtres, l'Évangile des Septante, l'Évangile de Philippe, etc.). — A. CAUSSE. Essai sur le conflit du christianisme primitif et de la civilisation; I (l'Église chrétienne n'est pas responsable de la décadence de l'empire romain, qui avait commencé bien avant la propagande chrétienne; mais elle n'a rien fait pour retarder le dénouement fatal. Les premiers chrétiens haïssaient la civilisation comme une œuvre de l'esprit du mal. Recherche les origines et les causes profondes de cette haine). — W. DÉONNA. Questions d'archéologie religieuse et symbolique. XIII. Les monuments « gaulois » du musée de Dôle (soutient l'authenticité des trois reliefs de Dôle que M. Feuvrier a recueillis; les emblèmes qui y sont sculptés : la roue à huit raies terminées par des maillets, la rosace à huit pétales, le coq, les épis de blé mordus par des serpents, etc., trouvent de nombreux parallèles, non seulement dans l'art antique en général, mais dans l'art gallo-romain en particulier, auquel il faut rapporter ces bas-reliefs. Ce sont ceux de quelque divinité céleste, dispensatrice de la fertilité céleste et source de la vie). = C.-rendus : La Bible du centenaire (œuvre digne du public français et digne des préoccupations scientifiques dont s'honore ce temps). — *Rendel Harriss*. The origin of the Prologue to St. John's Gospel (reconnait dans le prologue johannique la transposition d'un hymne à la sagesse dont il tente de donner une reconstitution; M. Goguel indique dans quelle mesure cette thèse peut être admise). — *Th. Mainage*. Les témoins du renouveau catholique (dix récits de conversions contemporaines au catholicisme, écrits par les convertis eux-mêmes).

13. — *Revue des bibliothèques*. Août 1915-décembre 1916 (paru en 1918). — Émile CHÂTELAIN. Rapport sur le concours du prix Brunet en 1915 (le prix a été partagé entre M. Polain, qui a continué le « Catalogue général des incunables des bibliothèques publiques de France » entrepris par M<sup>lle</sup> Pellechet, M. Georges Lepreux, auteur de la « Gallia typographica », et M. Louis Morin, pour ses ouvrages sur l'imprimerie à Troyes). — F. VAN ORTROY. Bibliographie sommaire de l'œuvre mercatorienne; suite et fin (portraits de Mercator et des membres de sa famille; travaux consacrés aux Mercator et à leur œuvre). — Émile COUDERC. Bibliographie historique du Rouergue; suite (par ordre alphabétique des sujets, depuis archéologie, suite, jusqu'à causses et gorges du Tarn; nous aurons à revenir sur ce grand ouvrage). — In memoriam. Paul Cornu, 1881-1914 (bibliothécaire à l'Union des Arts décoratifs). = C.-rendus : Ada Adler. Catalogue supplémentaire des manuscrits de la Bibliothèque royale de Copenhague (supplément aux notices de Charles Graux). — Paul Masqueray. Bibliographie de la littérature grecque, des origines à la fin de la période romaine (appelé à rendre de grands services). — M<sup>lle</sup> J. Duportal. Études sur les livres à figures édités en France de 1601 à 1660 (s'est tirée à son honneur de ce vaste sujet).

14. — *Revue des études anciennes*. 1918, juillet-septembre. —

S. CHABERT. Jupiter dementat (on trouve pour la première fois cet adage dans l'*Homeri Gnomologia* de Jacques Duport, livre paru en 1660 à propos des vers de l'*Odyssée*, F, 11-13; diffusion de l'adage à partir de 1686 : l'*Athalie* de Racine). — A. CUNY. Questions gréco-orientales; X (étude sur l'origine du mot *resina*, rattaché au peuple des Reti : la drogue des Rhétiens ou des Étrusques). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXIX. Dans l'Alsace gallo-romaine (rien ne permet de distinguer les anciennes populations de l'Alsace des habitants celtiques de la Gaule; on ne parlait dans l'Alsace romaine que le gaulois ou le latin; en appendice une note sur les divinités rhénanes, à propos de la publication d'Espérandieu). — J. PLANTADIS. Les *oppida* et théâtres antiques de la cité des Lémoviques (énumération par ordre alphabétique). — Félix MAZAURIC. L'*oppidum* de Nages (dans le Gard, résultats des dernières fouilles). — J. BREUER. Les fouilles de Nimègue (séjour de la legio X de 70 à 105 de notre ère). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *Franz Cumont*. Études syriennes (importance du volume pour l'histoire des religions antiques). — J. Toutain. Les cultes païens dans l'empire romain. T. III : Les cultes nationaux et locaux. 1<sup>er</sup> fascicule : Les cultes africains; les cultes ibériques (analyse de ce fascicule). — G. Millet. L'École grecque dans l'architecture byzantine (remarquable; quelques réserves). = Octobre-décembre. O. NAVARRE. Théophraste. Quelques conjectures sur le texte des « Caractères ». — A. CUNY. Questions gréco-orientales; XI (montre l'origine sémitique de deux mots grecs : *βότανον*, sorte de cèdre, et *βόταστος*, datte enfermée dans son enveloppe). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXX. En suivant la frontière d'une cité gallo-romaine (la cité de Saintes, d'après la carte du diocèse de Saintes au XVIII<sup>e</sup> siècle, par M. Dangibeaud). — E. DUPRAT. Notes d'archéologie marseillaise. I. Porta gallica et Porte de la Joliette (il n'y a aucun rapport entre ces deux dénominations, l'une remontant à l'antiquité, l'autre nom récent d'une campagne). — C. JULLIAN. A propos du cimetière celtique de Cavaillon; l'autel de Psalmodi. — J.-A. BRUTAILS. Stèle de Capvern (Hautes-Pyrénées). — J. BREUER. Tonneaux de l'époque romaine découverts en Hollande (à Vechten et Arensburg). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. — Ph. FABIA. Chronique de céramique arrétine et gallo-romaine. = C.-rendus : St. Gsell. Histoire ancienne de l'Afrique du Nord; I-III (beau monument à la gloire de nos grandes colonies africaines). — M.-A. Schwarz. Erechtheus et Theseus apud Euripidem et Athidographos (rapports entre les tragédies d'Euripide et les écrits des Athidographes). — V. Costanzi. L'eredità politica d'Alessandro magno (information étendue, exposition alerte). — A. Piganiol. Essai sur les origines de Rome (« si les symétries savantes où il se complait laissent en défiance, du moins a-t-il eu le mérite de renouveler les données d'un nombre considérable de problèmes »). — Ph. Fabia. La garnison romaine de Lyon (des origines à Dioclétien).

— *J. Roy-Chevrier*. Études sur le vieux Chalon, la déesse Souconna à Cabilonnum (C. Jullian ne pense pas que Souconna représente la Saône). — *L. Joulin*. Les découvertes archéologiques de Toulouse (quantité de détails précis et de vues générales). — *Jacques Zeiller*. Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain (remarquable à tous égards).

**15. — Revue des études napoléoniennes.** 1919, janvier-février.

— Abel MANSUY. Tilsit et son plus récent historien : Édouard Driault (étudie, après M. Driault : 1° la conception « carolingienne » que, de 1806 à 1809, Napoléon s'est faite de son « imperium » ; 2° la façon dont se présentait à cette date la lutte pour l'existence et la domination ; 3° la signification de l'alliance franco-russe de 1807 ; 4° la question du remembrement de la Pologne. Pense que Napoléon voulait sérieusement reconstruire l'ancienne Pologne, mais par étapes successives). — Gelli CASSI. Napoléon, l'Autriche et les nationalités (considérations générales). — Charles SAUNIER. La gravure du sacre de Napoléon, estampe séditieuse (efforts faits par la police en 1823-1826 pour empêcher la reproduction, par Jozet, du tableau où David avait peint le sacre de Napoléon. Cette estampe, qualifiée de « séditieuse », n'en circula pas moins ; elle parvint même assez régulièrement aux souscripteurs). — Charles Downer HAZEN. Le Congrès de Vienne, 1814-1815 (conférence faite à la séance annuelle de l'« American historical Association » en 1916). — Charles K. WEBSTER. Castlereagh et le système des congrès, 1814-1822 (conférence faite au Congrès international de Londres en 1913). — Édouard DRIAULT. A la veille de Sadowa ; la question du Rhin (d'après les « Origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871 » ; analyse des tomes VII-X de cette importante publication). — G. VAUTHIER. La rédaction du « Moniteur » en 1811 (publie un rapport sur le fonctionnement de ce journal adressé, le 11 septembre 1811, au directeur général de l'imprimerie et de la librairie par un des censeurs officiels, Sauvo, qui fut attaché au « Moniteur » de 1795 à 1840). — C.-rendu : Jules COCHON. Le général Songeon, 1771-1834 (médiocre ; mais contient le « Journal historique de la division militaire que laissa le général en chef Macdonale (sic) dans la République romaine, à l'époque du 26 floréal an VII », journal rédigé par le commandant Songeon, aide de camp du général de division Garnier).

**16. — Revue des sciences politiques.** 1918, 15 octobre. —

P. VAUCHER. La réforme électorale anglaise et l'évolution de la Constitution britannique (l'évolution par laquelle l'Angleterre est arrivée au suffrage universel s'est achevée en quatre étapes, 1832, 1867, 1884 et 1918 ; la nouvelle loi confère le droit de vote aux femmes âgées de plus de trente ans. Elle a doublé le nombre des électeurs. Conséquences de cette mesure). — P. CAUBOUÉ. Le contrôle militaire interallié en Grèce, 21 janvier-11 juin 1917 (ce contrôle fut exigé à la suite

du massacre des marins français et anglais à Athènes le 1<sup>er</sup> décembre 1916 et il se maintint jusqu'à l'abdication du roi Constantin; il avait pour chef le général français Cauboue). — Comte DE CALAN. Le recrutement régional des partis politiques, de 1789 à 1914; suite (ici on considère un pays d'extrême gauche : la Provence et le comté Venaissin; on étudie dans un chapitre spécial les Basses-Alpes qui reproduisent plutôt le type de la gauche modérée; puis on aborde les départements des Hautes-Alpes et de la Drôme qui appartiennent au Dauphiné). — B. COMBES DE PATRIS. Les armements de la paix (statistique des armées et des flottes des principales puissances de 1875 à 1914; budgets de la guerre et de la marine). — M. COURANT. Un diplomate français en Extrême-Orient (A. Gérard, d'après son livre : « Ma mission en Chine »). — Georges BLONDEL. L'évolution de la Suède, d'après un ouvrage récent (celui de Lucien Maury). — M. C. Bismarck et son école (d'après le livre de M. Lacour-Gayet). — C.-rendus : Lord viscount Morley. Recollections (pas de plan; un peu déconcertant, mais on trouve dans ces deux volumes bien des choses utiles). — Hugues Le Roux. L'heure du Japon (tableau clair, ordonné sans pédanterie). — Robert P. Porter. Japan, the rise of a modern power (bonne vulgarisation). — Jean Larmeroux. La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie, 1875-1914. T. I : 1875-1908 (documentation de seconde main et tout entière française). — Jules Destrée. Figures italiennes d'aujourd'hui (très vivant). — Livres sur la guerre. = 15 décembre. R. d'EICHTHAL. Société des Nations et ligue permanente des États alliés et amis de la France (se prononce pour la seconde organisation). — M. MARION. Papier-monnaie américain et papier-monnaie français (le papier émis par le Congrès américain de 1775 à 1779 et les papiers émis sous la Révolution française; les deux Républiques furent amenées à prendre les mêmes moyens pour lutter contre la dépréciation). — Ch. DUPUIS. La deuxième session de l'Institut américain de Droit International. Les recommandations de La Havane (la deuxième session s'est tenue à La Havane du 22 au 27 janvier 1917; l'Institut a formulé avec force ses votes auxquels il a donné le titre modeste de recommandations). — J. DUHAMEL. L'Allemagne d'après son commerce extérieur (caractéristiques de ce commerce, dans son ensemble, puis par pays, en considérant successivement les Alliés, les Empires centraux et les Neutres). — F.-P. RENAULT. La Finlande (géographie, histoire, ethnographie, agriculture, industrie, commerce, les problèmes politiques actuels). — M. MYLÈS. La « maison de France » (modèle d'une maison idéale à créer dans les capitales et grandes villes étrangères, où seraient exposées d'une façon permanente les créations du génie français). — C.-rendus : A. Meillet. Les langues dans l'Europe nouvelle (remarquable union du sens sociologique et de la précision linguistique). — P.-N. Milioukov. Le mouvement intellectuel russe (huit monographies allant de la mort de Pierre le Grand à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle). — Gérard. Mémoires (J. Reinach se pose la question si l'ambassadeur Gérard a compris l'Alle-



magne). — *R.-J. Odavitch*. Essai de bibliographie française sur les Serbes, Croates et Slovènes, depuis le commencement de la guerre actuelle (rend service). — *Giuseppe Prezzolini*. La Dalmatie, traduit de l'italien par *Ljubo Radič* (un Italien qui défend la cause yougo-slave!). — *Comte L. de Voinovitch*. La Dalmatie, l'Italie et l'unité yougo-slave (important). — *Bertrand Bareilles*. Constantinople (tableaux variés dessinés sur les lieux). — *Eug. Pitard*. La Roumanie (souvenir de voyage). — *Hoo Chi-Tsai*. Les bases conventionnelles des relations modernes entre la Chine et la Russie (après un résumé des anciennes relations, s'occupe en détail de la période de 1858 à 1881). — *Denys Cochin*. Louis-Philippe (œuvre qui renouvelle l'histoire). — *A. Mathiez*. La Révolution et les étrangers (rempli de faits). — *Id.* La corruption parlementaire sous la Terreur (documentation minutieuse). — *Cl. Perroud*. La proscription des Girondins (bon). — *Julien Rovère*. Les survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne depuis 1815 (très érudit). — *Émile-R. Wagner*. L'Allemagne et l'Amérique latine (critique sévère). = 1919, 15 février. G. REGELSBERGER. Jules Silvestre (article nécrologique sur un administrateur colonial dont toute la carrière s'est déroulée en Indo-Chine). — A. CHUQUET. Un écrivain allemand en territoire d'occupation (Marcel Salzer; l'article a paru aussi dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences morales). — A. VIALLATTE. La réorganisation bancaire en Angleterre en vue de l'après-guerre (à propos de la fusion réalisée entre quelques-unes des grandes banques). — H. MARVAUD. Le Portugal et la guerre (explique pourquoi le Portugal, malgré son ardente sympathie pour la cause des Alliés, a eu des hésitations avant d'entrer dans la lutte). — G. LECARPENTIER. G. Pierson et l'économie politique conçue comme science des transactions commerciales (à propos du traité d'économie politique de G. Pierson, traduit du hollandais par Louis Suret). — O. HOIJER. Les rapports suédois-russes et la Finlande dans le passé et dans le présent (après une courte introduction historique, insiste sur la situation de la Suède entre les deux groupes de belligérants de 1914). — Louis LEGER. La Yougo-Slavie et les Slovènes (d'après le livre du Dr Bogumil Vosniak). — Edm. CLÉRAY. La teutomanie en France après 1815 (succès des Allemands dans le commerce, les beaux-arts, les bals, etc. « Notre teutomanie tenace se laissera-t-elle prendre, après la guerre, à un camouflage nouveau? »). = C.-rendus : *Engerand*. Le secret de la frontière (le secret, c'était l'obligation pour la France de la défensive; livre très courageux). — *Gab. Alphaud*. Les États-Unis contre l'Allemagne (parle avec la précision d'un témoin oculaire). — *Albert Métin*. L'Inde d'aujourd'hui (problèmes qui vont se poser pour l'Angleterre). — *Louis André*. Les États chrétiens des Balkans depuis 1815 (heureuse synthèse). — *Vicomte de Guichen*. La Révolution de Juillet 1830 et l'Europe (documentation abondante; a écrit *ad narrandum, non ad probandum*).

**17. — Revue générale du droit.** 1918, juillet-août. — F. DE VISSCHER. Les actions noxales et le système de la noxalité d'après ses origines historiques et la loi des XII tables; suite, fin au n° suivant (a tâché de résoudre la contradiction que semble présenter le système romain des actions noxales avec le phénomène historique de la noxalité; il était impossible d'exiger du chef de famille le paiement de la composition légale pour un délit commis par un être sous sa puissance; c'est par une acception volontaire du *judicium noxale* que le chef de famille s'oblige au paiement de la composition). — W. S. HOLDSWORTH. Les origines du contrat d'assurance; suite, fin au n° suivant (les assurances maritimes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles; apparition des assurances contre les risques de la personne ou de la propriété; mais celles-ci ne prirent une forme définie qu'aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles). — J. BONNECASE. L'école de l'exégèse en droit civil; suite dans les deux numéros suivants (principaux représentants de cette doctrine; ses traits distinctifs et ses méthodes d'après la profession de foi de ses représentants les plus illustres). — E.-H. PERREAU. Le droit civil italien (d'après le livre de N. Stolfi). = C.-rendus : *Milorade Zebitch*. La Serbie agricole et la démocratie (clair et saisissant). — La vie universitaire à Paris (très vivant). — J. Reinach. La vie politique de Léon Gambetta (intéressant et neuf). — Émile-R. Wagner. L'Allemagne et l'Amérique latine, souvenirs d'un voyageur naturaliste (montre les empiétements des Allemands dans ces pays américains). — P. Perreau-Pradier et M. Besson. La guerre économique dans nos colonies (action commerciale de l'Allemagne dans ces colonies). = Septembre-octobre. C.-rendus : M<sup>lle</sup> Louise Guiraud. La Réforme à Montpellier (très important). — Livres sur la guerre que nous avons signalés. = Novembre-décembre. J. FAUREY. Les pouvoirs de l'exécutif en temps de guerre (en Angleterre, en Italie et en Suisse, d'après le livre de G. Jèze). = C.-rendus : Livres sur la guerre, parmi eux : Gérard. Mes mémoires (document de premier ordre).

**18. — Le Correspondant.** 1919, 25 janvier. — Lucien ROMIER. La reconstruction de la France. L'industrie du Nord. — Édouard TROGAN. Étienne Lamy. — Max TURMANN. Un problème de l'après-guerre. L'Europe et les routes fluviales de la Suisse. — MILES. Silhouettes de guerre. M. Schwab (directeur de la « Emergency fleet Corporation of United States shipping board », ancien président du trust de l'acier). — Lieutenant-colonel D. La campagne de Belgique et le réveil des Flandres (organisation de la région de l'Yser par les Allemands et de l'offensive par les Alliés. Sentiment de joie unanime parmi la population belge délivrée). — \*\*\*. Les résultats des élections anglaises. — Henriette CÉLARIÉ. Dans les camps d'officiers prisonniers de guerre (description d'un camp situé dans le centre de la France; du régime auquel sont soumis les officiers allemands; quelques indications sur leur mentalité). — L. DE LANZAC DE LABO-RIE. L'histoire religieuse de la Terreur (d'après l'ouvrage de P. de La

Gorce). — Marc HÉLYS. L'Angleterre à la veille de la paix. II. Le home et la guerre. = 10 février. Fernand CAUSSY. Le passage à l'économie de paix en Allemagne. — MILES. Silhouettes de guerre. M. Clynes (vice-président du « Labour party » aux Communes). — Georges GOYAU. L'âme genevoise et l'influence de Genève (analyse très fouillée et, au fond, sympathique). — Camille LATREILLE. Lamartine. Les années de détresse et d'héroïsme. — Olof HOJER. Les îles d'Aland dans le passé et dans le présent. — Paul BOUCHARD. En Alsace avec l'armée Gouraud; notes de route et de séjour. = 25 février. \*\*\*. L'avenir économique des nouveaux États de l'Europe centrale. III. Les voies ferrées. Vers une confédération danubienne? (avec une carte). — MILES. Silhouettes de guerre, M. Gompers (président de la Fédération américaine du travail). — Henri FROIDEVAUX. Un congrès français de la Syrie (ce congrès a mis en pleine lumière la situation prépondérante de la France dans le Levant et justifie sa prétention, qu'elle devra maintenir devant le Congrès de la Paix, de pratiquer en Syrie « une politique complète d'éducation et d'association ou, si on le préfère, de collaboration »). — Abbé Félix KLEIN. Deux mois d'Amérique au temps de l'armistice. — Louis ARNOUD. L'organisatrice en France de l'enseignement des sourdes-muettes-aveugles; sœur Marguerite, 1860-1910. = 10 mars. H. LE FLOCH. La politique de Benoît XV (réplique à la « diatribe » anonyme contre le Saint-Siège parue dans la *Revue de Paris*, octobre-novembre 1918. L'auteur, qui est recteur du Séminaire français de Rome, déclare qu'il habite cette ville depuis de longues années dans des conditions qui lui ont permis de bien connaître les personnes et les choses de la curie romaine, qu'il lui a été donné de fréquenter en toute liberté les archives de la secrétairerie d'État et d'y puiser tous renseignements utiles. Critique des sources où a puisé l'anonyme et réfutation point par point du réquisitoire qu'il a formé contre la politique pontificale : « Pour échafauder ses raisonnements, il fait appel au procédé qui consiste à se nantir d'un arsenal de commérages, de propos anonymes, d'interviews, de confidences incontrôlables; puis il articule ses griefs en dehors de toute méthode critique. » De sa construction, qui n'est que façade, tout s'écroule quand on l'examine de près, à la lumière des documents officiels qui reflètent la pensée vraie du Saint-Siège). — MILES. Silhouettes de guerre. Sir Wilfrid Laurier (le grand homme d'État canadien, « type noble et séduisant du Français du XVIII<sup>e</sup> siècle »; né dans la province de Québec le 20 novembre 1841 et mort le 18 février 1919). — Max TURMANN. Les origines et les étapes de la législation internationale du travail jusqu'à la Conférence de la Paix (conférence de Berlin en 1890 : les États reconnaissent que la question du travail est devenue internationale; création à Paris en 1900 de l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs; conférence de Berne, 1905, qui aboutit à la première convention internationale concernant les ouvriers, 1906; nouvelle conférence de Berne en 1913 où s'ébauche le premier code international du

travail). — Abbé Félix KLEIN. Deux mois d'Amérique au temps de l'armistice; II (intéressant portrait du président Wilson, personnage qui reste énigmatique, même aux yeux de ceux qui croient le connaître le mieux). — François LECHANNEL. A travers les livres étrangers. L'histoire de la « grande flotte » par l'amiral Jellicoe.

19. — **La Grande Revue**. 1919, janvier. — Marc FRAYSSINET. Le président Wilson, théoricien politique. — Capitaine Paul BLÉRY. De Roumanie en Russie et en France (l'auteur est un capitaine aviateur qui est resté un an et demi en Roumanie avec la mission française; cette mission fut rappelée en France en mars 1917. Récit du retour à travers la Russie en proie aux bolchéviques). — Henri GOY. Les conditions de paix du Japon (énumère et commente les sept articles de paix que le Japon publia dès le 26 novembre, quinze jours après l'armistice). — M. DUGARD. De la vie pacifique (pour assurer la paix, il ne suffit pas d'instituer une société des nations fondées sur des institutions démocratiques. La paix n'est pas une affaire de politique, mais une question de culture, de perfectionnement moral; « aussi longtemps que, grâce à une réorganisation du travail, le sort des foules n'aura pas été amélioré, on ne saurait parler de concorde durable »). = Février. \*\*\*. Paix américaine, paix française (ce qu'il faut entendre par le caractère « pratique » de l'Américain : c'est la volonté de travail de l'individu qui veut produire, c'est l'« efficiency »; l'Amérique, nation de travail, veut faire de l'Europe le grand peuple uni pour le travail; elle veut aussi l'établissement des principes éternels de droit et de justice, et c'est pourquoi elle prétend organiser la Société des Nations. L'Europe doit se refaire par le travail; la guerre « ne paie pas »). — Léo D'ORFER. La Yougo-Slavie et ses poètes. — René LOTE. L'Allemand vaincu a-t-il changé? Étude critique sur la première période de la révolution allemande (les Allemands ne désirent qu'une chose : l'ordre qui leur permette de faire des affaires; ils se détournent du prussianisme parce qu'il a fait faillite; mais ils ont besoin de rester unis sous une discipline intelligente). — Georges LEBAS. La métamorphose d'un port (Dieppe depuis la guerre; le port et la ville). = C.-rendu : *Louis Fiaux*. La Marseillaise; son histoire dans l'histoire des Français depuis 1792 (bon; mais pourquoi compromettre Musset, dont on fait, bien à tort, un poète chauvin, en l'opposant à Lamartine à cause de la « Marseillaise de la paix »?).

20. — **Mercur de France**. 1919, 1<sup>er</sup> février. — Gabriel BRUNET. Une énigme : Nietzsche et la guerre (Nietzsche est un apologiste de la guerre en tant qu'elle retrempe les énergies des individus; légitime à une époque de décadence, elle est sans objet en une époque de vigueur comme celle où s'est trouvée l'Allemagne depuis un demi-siècle. Par ailleurs, Nietzsche n'a cessé de dénoncer et de railler la guerre telle que le parti national allemand l'a réclamée pendant si longtemps, le chauvinisme allemand, la vanité, la profondeur, la



science allemandes, en un mot le militarisme à la mode prussienne. Il n'en reste pas moins vrai qu'en *divinisant* la Force, Nietzsche a contribué pour sa large part à créer ce chauvinisme). — Jules DUHEM. La frontière de l'Est et les traités de 1815 (« la frontière légitime remonte aux sources de la Nahe et comprend, outre les territoires annexés en 1871, le bassin de la Sarre moyenne et la région comprise entre la Lauter et la Queich, avec Landau, Deux-Ponts, Sarrebrück, Sarrelouis ». Mais cette frontière n'est point un front militaire, qui ne peut être constitué que par la ligne du Rhin. L'auteur ne parle pas du droit des peuples à décider eux-mêmes de leurs destinées). — Carl SIGER. La leçon de la guerre (il faut que, sur le terrain de la production et du développement économiques, nous demeurions dans le groupe des plus forts). — Commandant G. GLÜCK. L'artillerie lourde pendant la guerre (notre infériorité en artillerie lourde est loin d'avoir été en 1914 la seule cause de nos défaites; le rôle qu'elle a joué alors en campagne a été des plus modestes. Il lui manquait, pour être vraiment efficace, le concours des avions. Les Allemands n'en avaient pas beaucoup plus que nous et ne purent exercer, comme ils se l'étaient proposé, la destruction complète de notre artillerie de campagne). = 16 février. Roger MAURICE. L'éducation de la troupe (par la discipline militaire, une des formes de la discipline sociale). = 1<sup>er</sup> mars. Gustave FRÉJAVILLE. Origines et psychologie du carnaval français. — Jean GIRAUDOUX. Entrée à Saverne. — Louis LONAY. L'Allemagne des prisonniers de guerre. = 16 mars. André FONTAINAS. Les pucerons sur le rosier de Shakespeare (ces pucerons sont M. Demblon et surtout M. Abel Lefranc; enchaînant des hypothèses sans consistance, ils prétendent nous persuader que Shakespeare ne peut être l'auteur des œuvres publiées sous son nom). — L.-Ch. WATELIN. Les à-côtés d'un traité, Utrecht 1712 (quelques détails sur l'installation dans la ville des membres du Congrès).

21. — **Revue des Deux Mondes.** 1919, 1<sup>er</sup> février. — Jules CAMBON. L'erreur allemande sur les États-Unis (le gouvernement allemand s'est lourdement trompé en croyant que le peuple des États-Unis était étranger à toute préoccupation désintéressée et qu'il ne pouvait admettre l'idée d'aller faire la guerre hors de son territoire, même pour assurer le triomphe de la démocratie dans le monde). — Georges LYON. Dans Lille occupée (émouvant témoignage sur l'odieuse conduite des autorités allemandes. Recteur de l'Académie de Lille, M. Lyon, qui est resté à son poste durant toute l'occupation étrangère, a été mieux que quiconque en situation d'en connaître toute la cruauté). — Frédéric MASSON. D'Ischia au Pizzo. Les derniers jours de Murat, 19 mai-13 octobre 1815; II (séjour de Murat en Corse; ses ressources pécuniaires; efforts tentés par Fouché pour sauver sa couronne. Départ de Murat pour l'Italie le 28 septembre; c'est seulement le 7 octobre qu'il peut débarquer sur la plage du Pizzo. Arrêté presque aussitôt, il fut traduit devant une commission militaire; après

constatation de son identité, il fut fusillé le 13 au matin). — Henry BORDEAUX. Un coin de France pendant la guerre. Le Plessis-de-Roye; III (la défense de Plémont et la reprise de Plessis-de-Roye; mort du commandant de Clermont-Tonnerre, du 4<sup>e</sup> zouaves. Aspect du champ de bataille, que le capitaine H. Bordeaux a parcouru dans tous les sens au plus fort même de l'action. Il est à la fois témoin et historien). — René DOUMIC. Étienne Lamy. — André BEAUNIER. L'affaire Shakespeare (démolition du livre d'Abel Le franc; critiques surtout négatives, faites sur un ton continu de persiflage qui ne laisse pas d'être déplaisant). = 15 février. SAINT-RENÉ TAILLANDIER. La France et la Syrie. Notre œuvre dans le Levant et son avenir. — Louis MADELIN. Les merveilleuses heures d'Alsace et de Lorraine. I. L'aurore après la nuit (intéressantes constatations sur l'état d'esprit alsacien et le renouveau d'amour pour la France depuis 1910. Mesures de proscription prises pendant la guerre par les autorités allemandes contre tout ce qui était français; désespoir et attente chez les patriotes ainsi persécutés; « les Alsaciens disaient que, si les Boches gagnaient, c'est qu'au ciel le bon Dieu serait un Boche, et personne ne croirait plus en lui ». L'armistice et l'enthousiasme spontané, unanime, chaud comme un délire religieux, avec lesquels les Alsaciens accueillent leurs libérateurs). — Émile HOVELAQUE. De la neutralité à la croisade. L'évolution guerrière des États-Unis (remarquable résumé). — Charles NORDMANN. Pour une réforme chronologique (celle du calendrier. Il faudrait d'abord rendre uniformes les deux calendriers suivis par les diverses confessions chrétiennes : le grégorien et le julien; le Congrès de la Paix pourrait imposer le grégorien, très supérieur scientifiquement au julien. Plus tard, on pourra tenter une réforme plus radicale et parmi les solutions qu'on a déjà proposées, aucune encore ne paraît devoir triompher). = 1<sup>er</sup> mars. Louis MADELIN. Les merveilleuses heures d'Alsace et de Lorraine. II. Les jours de gloire (émouvante peinture de l'entrée des troupes françaises dans les provinces libérées, notamment à Mulhouse, à Metz et à Saverne). — Victor GIRAUD. Le « cas » de Lamennais (« un prêtre n'est pas un libre écrivain; il doit discipliner sa pensée, la contenir dans les limites d'une tradition doctrinale... Lamennais ne put ou ne voulut pas consentir aux retranchements nécessaires. A de fidèles amitiés, à d'enthousiastes admirations, au bien des âmes et des consciences qui s'étaient attachées à lui, il a préféré la liberté solitaire de son rêve »). — Abbé WETTERLÉ. Au lendemain de la victoire (du régime qu'il convient d'instaurer en Alsace-Lorraine et des difficultés qu'il faudra surmonter). — Henriette CÉLARIÉ. La passion des innocents (expose les tortures infligées par les Allemands aux enfants que, dans nos pays envahis, ils condamnaient à travailler pour eux, comme des esclaves). — André BEAUNIER. « L'histoire religieuse de la Révolution française » de M. Pierre de La Gorce. = 15 mars. Gabriel HANOTAUX. La manœuvre de la Marne. Avant la bataille (plaidoyer très serré en

faveur des mesures prises par Joffre du 1<sup>er</sup> au 4 septembre. L'intervention de Galliéni s'est produite au moment le plus opportun pour permettre au général en chef d'arrêter ses décisions suprêmes). — Louis MADELIN. Les merveilleuses heures d'Alsace et de Lorraine. III. L'air de la liberté (les entrées à Strasbourg, le 22 et le 25 novembre 1918; le général de Castelnau à Colmar, le 22; le maréchal Foch à Metz le 26 et à Strasbourg le 27. « L'Alsace-Lorraine semblait à la fois un sanctuaire où se chantaient mille *Te Deum*, *Magnificat* et *Nunc dimittis*, et un club de 1792 où, entre deux Marseillaises brûlantes, s'échangeaient les baisers fraternels, les protestations d'amour éternel et de haine aux tyrans »). — Henry COCHIN. Comment il faut lire Pétrarque. — Général DE LACROIX. Les chemins de fer pendant la guerre. I. L'effort militaire. — André LE BRETON. Le souvenir de Vauvenargues. — Jacques DE COUSSANGE. La question du Slesvig (on ne discute plus guère maintenant que sur la manière dont le Slesvig fera retour au Danemark).

22. — *La Revue de Paris*. 1919, 1<sup>er</sup> février. — H. Wickham STEED. L'empire britannique et la libération des peuples (conférence). — Jacques BOULENGER. L'affaire Shakespeare (admet, avec Abel Lefranc, que les œuvres publiées sous le nom de Shakespeare ne peuvent avoir été composées par un homme aussi peu cultivé que le fut l'homme de Stratford-sur-Avon; l'hypothèse proposée pour identifier l'auteur du théâtre shakespearien avec William Stanley, sixième comte de Derby, est au contraire très séduisante; car elle permet de résoudre bon nombre d'énigmes posées par ce théâtre. Mais pourquoi ce Derby, grand seigneur et homme de génie, s'est-il si bien dissimulé sous le masque de Shakespeare? Sans doute parce qu'il était un grand seigneur et qu'il était de mode, en son temps et dans son monde, de publier des livres anonymes. Ne pourrait-on pas ajouter que l'auteur véritable ne crut pas lui-même à son génie, qu'il a écrit pour son plaisir personnel sans chercher les applaudissements de la foule?). — Charles RIST. L'indemnité de guerre vue par les Allemands (certains économistes allemands estiment aujourd'hui que l'Allemagne eut le tort en 1871 de demander et de se faire payer en un petit nombre d'années une somme de 5 milliards en numéraire; à l'indemnité en numéraire, il eût mieux valu substituer une indemnité en valeurs mobilières ou mieux encore en nature et faire peser cette indemnité sur une longue période d'années, pour que le vaincu demeurât pendant tout ce temps sous l'étroite dépendance du vainqueur. Cette indemnité est d'autant plus nécessaire si elle doit être considérée comme une juste réparation des destructions systématiques opérées pendant la guerre. Les économistes allemands n'ont-ils pas tout justement indiqué les mesures que les Alliés doivent prendre pour tenir les Allemands en respect pendant longtemps?). — J.-G. PRODHOMME. Anciennes fêtes royales (au XVIII<sup>e</sup> siècle). — Louis BATIFFOL. La proclamation de l'empire allemand à Versailles, 18 janvier 1871 (chro-

nique de l'occupation de Versailles par les troupes allemandes, surtout d'après le *Nouvelliste* ou *Moniteur officiel*, rédigé par l'Office du G. Q. G. allemand; cette feuille permet de suivre le développement de la grande idée qui se réalisa le 18 janvier suivant dans la grande galerie des glaces. Ce jour avait été choisi comme étant l'anniversaire de celui où Frédéric I<sup>er</sup> de Prusse prit la couronne royale dans l'église de Königsberg en 1701). = 15 février. Ch. SEIGNOBOS. L'Assemblée nationale allemande en 1848 et en 1919 (expose la constitution de cette Assemblée en 1848 et montre combien peu celle de 1919 pourra la prendre pour modèle). — A.-L. GUÉRARD. Paris port de mer. — André MAUREL. A Cumes et à Pompéi; les résultats d'une nouvelle méthode (montre ce que les fouilles exécutées depuis quelques années dans ces deux villes nous ont appris de nouveau sur l'architecture romaine. Ces fouilles, en réalité, nous ménagent les surprises les plus inattendues; c'est qu'elles sont entreprises selon un mode nouveau : on fouille à la pelle, non plus à la pioche. Le directeur des fouilles compte appliquer cette méthode à Herculanum, où il espère bien trouver des maisons entières, avec leur toit, ce que Pompéi n'a jamais donné). — Marc HENRY. Villes et paysages d'outre-Rhin : Leipzig, Dresde et Prague. — Fernand MAURETTE. L'Allemagne et le monopole de la potasse. = 1<sup>er</sup> mars. Amiral DEGOUY. Les répercussions (des erreurs commises avant la guerre dans l'organisation de notre armée navale et des répercussions qu'elles eurent sur la durée de la guerre). — Ch. SCHMIDT. Devant la statue de Lezay-Marnésia (résume la carrière administrative de Lezay-Marnésia, qui fut préfet du département de Rhin-et-Moselle en 1806, puis du Bas-Rhin en 1810, et qui, partout où il passa, sut faire aimer la France et l'administration française). — Louise WEISS. Trois fondateurs de la République tchéco-slovaque (Thomas Garrigue Masaryk, Edward Benes et Milan Ratislav Stefanik; création du « Conseil national »; son programme, son action jusqu'à l'ouverture de la première Assemblée nationale de la nouvelle République, le 14 novembre 1918). — UN INTERPRÈTE. Prisonniers allemands (comment ils ont été traités en France; caractère et sentiments de ces prisonniers. Utilise beaucoup de lettres et de carnets). — Elie HALÉVY. Après les élections anglaises. = 15 mars. A. AULARD. Landau et Sarrelouis, villes françaises (rappelle quelques faits, quelques traits « qui établissent notre droit à revendiquer, comme vraiment françaises, ces deux villes que la violence de 1815, aussi injuste et révoltante que la violence de 1871, a arrachées à notre nation »). — Commandant WEIL. L'attentat de Fieschi; lettres inédites (lettres et déclarations de Fieschi, août à novembre 1835; lettres des femmes Petit et Pepin, des filles Daurat et Bocquin qui avaient été arrêtées après l'attentat et qui furent remises en liberté. Fac-similé du plan de la région parisienne que Fieschi avait dressé pour bien préparer son attentat. Détails inédits et nouveaux sur la biographie du personnage).



## BELGIQUE.

**23. — Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique.** 1914, n° 7. — J. BIDEZ. L'évolution de la politique de l'empereur Julien en matière religieuse (il a suivi plusieurs programmes successifs; restauration, réforme, guerre au christianisme, telles sont les trois grandes rubriques entre lesquelles on pourrait répartir tous les éléments de la législation de Julien en matière religieuse). — N° 8. C. PERGAMENI. L'esprit public bruxellois au début du régime français (s'occupe surtout de la question religieuse; les tendances de la République heurtent directement les sentiments et les traditions du peuple belge).

**24. — Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain.** 1914, n° 2. — G. KURTH. Sainte Radegonde et Samuel (démontre le caractère apocryphe d'un personnage qui figure dans la vie de sainte Radegonde par Fortunat de Poitiers). — A. DUFOURCO. Vue générale de l'histoire de l'Église en Occident à l'époque individualiste (exposé sommaire des quatre crises que traversa l'Église depuis le sac d'Anagni jusqu'au sac de Rome; 1303-1527). — M. DUBRUEL. Le pape Alexandre VIII et les affaires de France (étude sur les divers personnages qui représentèrent Louis XIV auprès du nouveau pape). — C.-rendus : G. Foucart. Histoire des religions et méthode comparative (présente sa thèse avec habileté, mais en rend le contrôle difficile). — J. Wittig. Die Friedenspolitik des Papstes Damasus I und der Ausgang der arianischen Streitigkeiten (travail original fondé sur une nouvelle chronologie des lettres de saint Basile et sur une critique renouvelée de tout le dossier de la controverse). — F. Snopek. Konstantinus-Cyrrillus und Methodius, die Slavenapostel (combat les thèses de Lamonsky et de Brückner; l'œuvre est incontestablement scientifique, mais le caractère polémique y est trop accentué). — J. de Ghellinck. Le mouvement théologique du XII<sup>e</sup> siècle (chapitres neufs et documentation abondante). — Von Westenholz. Kardinal Rainier von Viterbo (bonne contribution à l'histoire de la lutte de Frédéric II contre la papauté; la critique des sources est insuffisante). — J. Schweizer. Ambrosius Catharinus Politus, 1484-1553, ein Theologe des Reformationszeitalters (partisan de Savonarole et adversaire du cardinal Cajetan, ainsi que de Luther; monographie bien documentée). — E. Vermeil. Jean-Adam Möhler et l'école de Tubingue (recherche les sources de l'inspiration théologique de l'école et détermine leur influence sur la théologie contemporaine; consciencieux, bien qu'entaché de subjectivisme). — Schaub. Studien zur Geschichte der Sklaverei im Frühmittelalter (insiste sur l'influence qu'a exercée la littérature chrétienne sur la disparition de l'esclavage; bien documenté, mais peu original). — H. Pahncke. Geschichte der Bischöfe Italiens deutscher

Nation von 951 bis 1004 (marque les grandes lignes de la politique impériale au sujet de l'accaparement des sièges épiscopaux par les Allemands). — *Th. Bussemaker*. Correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau; 4<sup>e</sup> série, t. IV (va depuis la mort de la princesse-gouvernante Anne, 1759, jusqu'à la majorité du prince stathouder Guillaume V, 1766; période d'anarchie et de complet désarroi).

**25. — Revue générale.** 1914, n° 9. — *E. ÉVRARD*. Les émeutes de Gordon (histoire des émeutes dont Londres fut le théâtre, le 29 juin 1780, à la suite du vote d'une loi en faveur des catholiques). — *Baron de BOGAERDE*. Correspondance de L. Veuillot avec le comte et la comtesse du Val de Beaulieu (lettres écrites de 1860 à 1867; détails intéressants sur la politique intérieure en Belgique et en France). = N° 10. *A. PRAVIEL*. La Belgique et la Hollande en 1792 (d'après les mémoires inédits du vicomte de Combettes de Caumon, émigré toulousain). — *A. DELMER*. Les confessions d'un vieux journaliste (importante contribution à l'histoire du parti catholique en Belgique, de 1860 à 1885). = N° 11. *V. BRANTS*. Le comte Albert de Mun (à noter surtout ses rapports avec la démocratie chrétienne en Belgique). — *A. DE RIDDER*. La Belgique et la reconnaissance de la deuxième République française (d'après les documents conservés aux archives des Affaires étrangères à Bruxelles, notamment les rapports du prince de Ligne, ambassadeur de Belgique à Paris). = N° 12. *Comte WOESTE*. La jeunesse du roi Léopold I<sup>er</sup> (d'après le récent ouvrage du baron Buffin; s'occupe surtout des années que le prince passa en Angleterre et des péripéties de son élection au trône de Belgique). — *A. DE RIDDER*. Notre histoire contemporaine racontée par des contemporains (contributions à l'histoire contemporaine de la Belgique d'après les mémoires de Nesselrode, Esterhazy, Apponyi, Cuvillier-Fleury, comte de Ficquelmont, etc.). — *V. BRANTS*. Un voyage de Joseph II à Rome pendant le conclave de 1769 (d'après un dossier inédit de la secrétairerie d'État et de guerre à Bruxelles). = 1915, n° 1. *V. BRANTS*. Le régime légal du journal dans les anciens Pays-Bas belges (étudie les décrets portés en matière de presse par le gouvernement belge depuis Charles-Quint jusqu'à la Révolution française). = N° 2. *Comte WOESTE*. Princes de notre temps : Léopold II, le comte de Paris (l'auteur a connu le défunt roi de très près; il examine son rôle politique, social et colonial avec un réel effort d'impartialité. Le chapitre relatif au comte de Paris est fait d'après le livre du comte d'Haussonville). — *V. BRANTS*. Ambroise Spinola, généralissime des armées de Flandre, 1569-1630 (étude importante; la disgrâce de Spinola fut peut-être une nécessité politique, mais elle ne ternit pas la noblesse de sa physionomie historique). — *A. DE RIDDER*. Le siège d'Anvers en 1832; le mariage de Léopold II et Napoléon III (beaucoup de détails peu connus et pleins d'intérêt, habilement choisis dans les mémoires des contemporains).

## DANEMARK.

26. — *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed*. 1915. — Sofus LARSEN. Les femmes et les travaux manuels dans les chansons danoises du moyen âge. — Finnur JONSSON. La découverte du Vinland et les voyages à ce pays (insiste sur l'importance de la saga d'Erik comme source et rejette le récit qui se trouve dans *Flateyjarbók*). = 1916. H.-V. CLAUSEN. Études sur la colonisation du Danemark dans l'antiquité (les recherches de l'auteur sont mal fondées et fantastiques). = 1917. Kr. KAALUND. Les sources de la saga romantique de *Kirjalax*. — Finnur JONSSON. La saga relative à Sigurd et les pièces en prose du « *Codex regius* ». — Sofus LARSEN. La croyance aux rêves dans l'antiquité classique et chez les peuples du Nord (l'auteur pense que chez les Scandinaves les rêves présageaient presque toujours un malheur; il en était autrement dans le Sud; il trouve dans l'interprétation des rêves chez les peuples du Nord des réminiscences des livres sur les songes dans l'antiquité et au moyen âge). — L. WEIBULL. Saint Erik (l'auteur réduit presque à rien ce que nous pouvons savoir du grand saint des Suédois; il cherche à prouver que, sous beaucoup de rapports, le récit de sa vie s'est modelé d'après d'autres biographies de saints).

27. — *Historisk Tidsskrift*. 8<sup>e</sup> série, t. VI. — Henrik PEDERSEN. Le mode d'exploitation des terres dans les domaines seigneuriaux au XVIII<sup>e</sup> siècle. — L. MOLTESEN. Les mémoires de la comtesse Danner (épouse morganatique de Frédéric VII). — Th. BANG. Les suites du soulèvement des paysans en 1534 (au lieu de propriétaires, ils devinrent fermiers de la couronne et assujettis à la corvée). — Ellen JOERGENSEN. Les étudiants danois aux universités de l'Allemagne au moyen âge (leur nombre et l'objet de leurs études). — K. FABRICIUS. L'œuvre de Saxo Grammaticus (l'auteur soutient que le fragment de l'histoire de Saxo trouvé à Angers nous montre la formation successive du texte de Saxo tel que nous le connaissons par l'édition de Paris en 1514; on peut construire un texte primitif à l'aide de la *Knyttingsaga* qui doit l'avoir connu). — Axel LINVALD. Le commerce et la navigation du Danemark et de la Norvège pendant la guerre de Napoléon en 1800-1807. — J. STEENSTRUP. Les anciens livres de navigation et cartes nautiques, publiés et interprétés par Johannes KNUDSEN (M. Knudsen a publié sur ce sujet toute une série d'écrits et de nombreuses cartes; il faut surtout mentionner le grand atlas qui a paru en 1916 sous le titre : *Danske Søkort af Jens Sørensen, 1646-1723*; ce Sørensen était un cartographe de grand talent). = C.-rendus : H. Schück. Histoire du peuple suédois (bien écrit, riche en points de vue, mais aussi en hypothèses). — G. Carlsson. Hemming Gadh (bonne biographie de ce prélat et homme d'État qui fut décapité en 1520). — L. Bobé. Histoire de la famille Ahlefeldt (L. Krabbe fait l'éloge de cette importante œuvre; en six gros volumes in-4<sup>e</sup>, elle donne des

biographies détaillées de cette famille noble qui a joué un grand rôle dans l'histoire du Danemark; le premier volume contient un tableau général de la vie sociale des nobles dans les duchés de Holstein et de Slesvig depuis le moyen âge jusqu'en 1815). — *P. Lauridsen*. Quand le Slesvig s'éveilla (remarquable). — *Kr. Erslev*. Les prétentions de la famille d'Augustenborg à hériter (excellent). — *A. Krarup*. Bibliographie pour 1914. = 9<sup>e</sup> série, t. I. *Th. BANG*. Les échanges sous le roi Frédéric II (de 1559 jusqu'en 1588 il se fit un grand nombre d'échanges de biens entre la couronne et la noblesse, également entre les nobles eux-mêmes; l'auteur étudie les avantages et les inconvénients de ces échanges qui avaient pour but d'arrondir les domaines et de créer de grandes fortunes foncières). — *Fr. LE SAGE DE FONTENAY*. Les négociations infructueuses pendant trois siècles en vue d'obtenir un traité de commerce avec l'Espagne. — *J.-H. HEGERMANN-LINDENCRONE*. Le traité de commerce avec l'Espagne de 1893 (récit de son habile mission en Espagne quand il réussit à conclure ce traité). — *A. FRIIS*. L'ouvrage de *N. Neergaard* « Sous la loi fondamentale de Juin » et son auteur (compte-rendu très élogieux; cf. *Rev. histor.*, t. CXXX, p. 144).

**28. — Oversigt over Videnskabernes Selskabs Forhandlingar.** 1915. — *Finnur JONSSON*. Les descriptions topographiques dans les sagas (l'auteur prétend qu'elles sont exactes). = 1916. *W. THALBITZER*. Un manuscrit de *Ramus Rask* de 1819, qui démontre l'affinité de la langue des Groënlais avec celle des Aléoutes. — *Chr. BLINKENBERG*. Un bas-relief votif grec de la glyptothèque Ny-Carlsberg. — *Ingeborg-Hammer JENSEN*. Deux papyrus relatifs à la chimie (un papyrus de *Leyde*, que *Berthelot*, dans ses *Origines de l'alchimie*, considérait comme étant la plus ancienne œuvre connue d'un alchimiste, et un papyrus de *Stockholm*, publié par *Lagercrantz*, qui le place aussi dans le domaine de l'alchimie, contiennent en réalité des recettes de chimie pure et sont d'une importance unique pour l'histoire de la technique dans l'antiquité).

**29. — Videnskabernes Selskabs historisk-filologiske Meddelelser.** I, livr. 1. — *Vilhelm THOMSEN*. Une inscription sur un objet en or trouvé à *Nagy-Szent-Miklós* en Hongrie (cette inscription date du IX<sup>e</sup> siècle; elle est écrite dans la langue des Bulgares). = Livr. 2. *Chr. BLINKENBERG*. L'image d'*Athana Lindia* (histoire du culte de cette déesse). = Livr. 4. *Karl HUDE*. Les oraisons funèbres de *Lysias* et de *Platon* (elles sont authentiques). = II, livr. 2. *Finnur JONSSON*. Les poèmes religieux du dernier évêque catholique en Islande, *Jon Arason* (tué en 1550).

#### ESPAGNE.

**30. — Boletín de la Real Academia de buenas letras de Barcelona.** T. XVII (1917). — *E. MOLINÉ Y BRASÉS*. L'Académie des « desconfiats » (fondée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par des Barcelonais qui



avaient perdu confiance en leurs propres talents). — J. MIRET Y SANS. Deux siècles de vie académique (annales de l'Académie des belles-lettres de Barcelone depuis 1729 jusqu'en 1900). — F. CARRERAS Y CANDI. Divisions administratives de la Catalogne aux époques passées (notamment les comtés, vicomtés, vigueries, châtellenies, comarques créés par les Francs et leurs successeurs à l'intérieur de la Marche hispanique). — G. ALABART. Dissertation sur le livre « la Cité de Dieu », de saint Augustin (suite). — R. DEL ARCO. L'évêque Jacques Sarroca, conseiller intime du roi Jacques le Conquérant (doyen de Valence en 1238, évêque de Huesca en 1273, accompagne le roi au concile de Lyon en mai 1274, assiste à la mort de Pierre III, meurt en 1289). — J. MIRET Y SANS. Les bourgeois de Barcelone en 1148 (par un prêt de 7,700 sous aident le comte Raimond Bérenger IV à prendre la ville de Tortose). — R. DEL ARCO. Nouvelles données biographiques sur le célèbre légiste du XIII<sup>e</sup> siècle Vidal de Cañellas, évêque de Huesca (sa famille, ses démêlés ecclésiastiques, ses accords). — F. DE SAGARRA. Notes et documents inédits sur l'enfant don Alphonse, fils aîné de Jacques I<sup>er</sup> et de Léonore de Castille (d'après les registres et les parchemins royaux des archives de la couronne d'Aragon; le prince, marié trop jeune à Constance de Béarn, dut mourir avant le 26 mars 1260). — F. PASTOR Y LLUIS. Statut de 1297 pour le serment des Juifs de Tortose (document en langue catalane conservé aux archives municipales de cette ville).

**31. — Butlletí de la Biblioteca de Catalunya.** 4<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 7, janvier-décembre 1917. — Don Henri Prat de la Riba (fondateur de l'Institut des études catalanes, mort le 1<sup>er</sup> août 1917). — P. PUJOL I TUBAU. Paléographie wisigothique en Catalogne. Le manuscrit de l'Apocalypse de Beatus, de la cathédrale d'Urgel (a subi dans son écriture l'influence française; fac-similés). — R. D'ALÓS. Contribution à la bibliographie du P. Jacques Caresmar (érudit, né en 1717, qui a laissé des études manuscrites sur l'histoire et l'archéologie de la Catalogne). — J. MAS. Notes sur les anciens imprimeurs de Catalogne (de 1513 à 1732, d'après les archives de la cathédrale de Barcelone). — M. BETÍ. Notices sur deux manuscrits des archives de l'archiprêtré de Morella (donnés par un notaire à l'église de cette paroisse en 1452). — A. DURAN I SANPERE. Bernard Martorell, enlumineur de manuscrits (notamment des « Commentaires sur les usages de Barcelone » de Marquilles en 1448; planches). — J. MASSÓ TORRENTS et J. RUBIÓ I BALAGUER. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Catalogne (livres de prédication, chants de Noël, poésies dévotes, inventaires du XVIII<sup>e</sup> siècle, règlements de confrérie, poèmes en catalan et castillan, etc.). — J. MASSÓ TORRENTS. Les poésies de Jean Pujol, de Mataró (auteur d'un poème sur la bataille de Lépante, publié en 1574). — I. GONZÁLEZ LLUBERA. Un contrat de mariage juif à Majorque (document postérieur à 1241; texte hébraïque et traduction). — A. DURAN I SANPERE. Mentions de livres dans les inventaires de Cervera (1422-

1483). — J. SANGHIS SIVERA. Copistes, libraires et imprimeurs à Valence. Notes d'archives (1405-1510). = C.-rendus : *L. del Arco y Muñoz*. La prensa periódica en España durante la guerra de la Independencia (1808-1814). — Barrera. Una casa editorial barcelonesa. De Juan Jolis a Herederos de la Viuda Pla (siglos XVII al XX). — A. del Arco. La imprenta en Tarragona. = Chronique (bibliothèque de Catalogne, concours d'archives, bibliothèques populaires, école de bibliothécaires, second congrès de médecins de langue catalane, bibliothèque Arús, bibliothèque du séminaire de Gironne). = La liste des principales acquisitions de la bibliothèque de Catalogne pendant l'exercice 1917 fait l'objet d'une publication annexe, conçue sur le modèle du Bulletin de la Bibliothèque nationale de Paris. Les titres d'ouvrages n'y sont reproduits qu'au recto, pour permettre aux bibliothécaires et aux collectionneurs de les insérer chaque année dans un catalogue sur fiches. Il y a beaucoup d'analogie entre l'organisation de la bibliothèque de Catalogne et la nouvelle orientation que M. Coyecque a donnée aux bibliothèques de la Ville de Paris.

## ÉTATS-UNIS.

32. — *The American historical Review*. 1918, juillet. — Albert T. OLNSTEAD. L'impérialisme chez les peuples de l'Orient classique (expose brièvement comment se sont formés les grands États dans les pays de l'Euphrate, du Tigre, du Nil). — William FERGUSON. L'impérialisme en Grèce (comment certains peuples ou états de langue grecque ont essayé d'imposer leur hégémonie au monde hellénique). — George W. BOTSFORD. L'impérialisme romain (comment, sous l'influence hellénique, se sont formés le gouvernement et l'administration de la Rome impériale. Ils doivent plus à la Grèce qu'à l'ancienne République). — Charles H. HARING. Les revenus que l'Espagne tirait de ses colonies au XVI<sup>e</sup> siècle et l'Échiquier des Indes. — Abbott P. USHER. Interprétation des récents progrès économiques réalisés en Allemagne (ces progrès sont dus à plusieurs causes, naturelles et politiques, et non pas surtout ni seulement, ainsi que le prétendent certains économistes allemands et des plus qualifiés, au génie propre à la race germanique, dont l'organisation sait tirer quelque chose de rien; article à recommander). = Documents : Ch. L. CHANDLER. Voyages à la Plata, 1798-1800 (correspondances et autres documents concernant les tentatives faites par les marchands américains pour faire le commerce avec Montevideo et Buenos-Ayres). — Les États confédérés et la déclaration de Paris, 1861 (d'après les papiers de W. H. Trescot, ancien sous-secrétaire d'État pendant la présidence de Buchanan. Il avait été sollicité par les consuls de France et d'Angleterre d'intervenir auprès du gouvernement confédéré pour que celui-ci adhérât à certains articles de la déclaration de Paris, notamment en ce qui concernait la course). = C.-rendus : *Robert H. Lowie*.

expose que l'on ne peut comprendre l'Église anglicane si l'on ne s'attache à ses origines. Le christianisme a trouvé en Angleterre un terrain libre. Les Angles ne se sont pas fondus dans des populations déjà chrétiennes comme les Francs et les Wisigoths; ils n'ont pas été christianisés de force comme les Saxons et les Prussiens; mais ils ont été convertis surtout par les moines. Les monastères ne sont pas tombés par leurs abus, mais par le détachement du public, qui ne fréquentait plus leurs pèlerinages. A la mort de Henry VIII, la Réforme n'avait pas encore dépassé le stage politique. « Elle a supprimé l'Église catholique pour lui substituer la religion catholique dans une Église nationale. » Ce n'est qu'à la fin du règne d'Élisabeth qu'on s'est inquiété de la succession apostolique. « Aujourd'hui, le clergé remplit son ministère dans des paroisses dont les limites ont été fixées il y a un millier d'années et dans des églises dont l'aspect vénérable, la glorieuse beauté sont une prédication silencieuse au peuple depuis un temps immémorial ». — D<sup>r</sup> SHADWELL. La ville autrefois et aujourd'hui (les villes se sont formées surtout pour répondre à des besoins économiques; la religion a contribué parfois à leur développement comme lieux de culte et de pèlerinage; mais l'intérêt protecteur et défensif a eu moins d'importance qu'on ne l'imagine. Progrès des villes modernes comparées à celles du moyen âge, où l'hygiène était trop négligée. La bourgeoisie des villes a détruit le pouvoir de la noblesse féodale. Le quatrième état à son tour se prépare à remplacer la bourgeoisie). — H. R. JAMES. Les lois de la guerre dans l'antiquité grecque (dès l'âge homérique, on voit les Grecs soumettre la guerre à des règles qui approchent parfois de la chevalerie, mais qui souvent aussi se mélangent de sévérités cruelles. La coutume imposait toujours la liberté d'ensevelir les morts, le respect des édifices sacrés, l'inviolabilité des hérauts. Elle admettait par contre le refus de quartier à l'ennemi, la vente comme esclaves des vaincus, hommes, femmes, enfants; le ravage complet de leur territoire. Les philosophes s'efforcèrent de faire naître d'autres idées : Socrate, Platon, Polybe condamnent la guerre envisagée comme un état normal qui autorise les pires violences; certains pensent que les *Troyennes* d'Euripide furent une protestation contre la conduite indigne des Athéniens à Mélos). — T. S. ESCOTT. Grandes figures théâtrales (Garrick, Kean, Macready, Irving, Beerbohm Tree; les souvenirs de Burnand, le directeur du *Punch*). — ARUNDEL DEL RE. Les archives des Médicis (mises récemment en vente à Londres et réclamées d'ailleurs par le gouvernement italien; cf. *Rev. histor.*, t. CXXVII, p. 416). — ROBERT WILTON. Les principaux facteurs de la Révolution russe (gêne des paysans qui n'ont plus assez de terres pour nourrir leur famille; gaspillage gouvernemental et mauvaise administration; interruption du commerce allemand par la guerre, auquel ne peuvent suppléer ni l'Amérique avec le transsibérien, ni les Alliés avec la nouvelle ligne mourmane, encombrée par le service de guerre; action de l'élément juif terro-

riste qui s'est emparé du pouvoir sous le couvert du gouvernement provisoire. Lénine, bourgeois de naissance, essaie de venger, par le défaitisme militaire et le cataclysme social, la mort d'un frère aîné exécuté en 1887 pour tentative d'assassinat contre le tsar Alexandre III). — LOVAT FRASER. Problèmes de l'administration indienne (réforme de l'administration militaire, réorganisation du pouvoir civil exécutif, extension des autonomies locales avec admission plus grande de l'élément indigène, bien que ce dernier semble manquer un peu trop d'hommes représentatifs, puisqu'il en est réduit à prendre pour président son Congrès national une vieille dame anglaise, Mrs Annie Besant). — J. C. BODLEY. Souvenirs romantiques du front de guerre en France; I (promenades et récits d'histoire sur les lieux célèbres où passe la ligne de feu). = Mai-juillet. ALISON PHILIPS. Le problème de la démocratie (il est entendu que la guerre actuelle est un conflit entre les deux principes de l'autocratie et de la démocratie; mais rien ne prouve que la démocratie qui sortira de cette crise soit celle que l'on imagine ou désire. « Le problème de la démocratie n'est pas vraiment de procurer au peuple le moyen de se gouverner lui-même, mais de lui apprendre à choisir ceux qui le gouverneront le mieux. Il sera résolu quand les masses auront acquis, peut-être au prix d'une amère et longue expérience, la capacité de reconnaître la capacité »). — J. O. P. BLAND. La population et l'alimentation — WYATT TILBY. L'énigme de l'après-vie (histoire de la croyance à l'immortalité de l'âme). — STRACHAN MORGAN. Le développement de l'Italie (sa situation économique depuis 1876. La droite, en abandonnant le pouvoir, laissait les finances en fort bon état; mais la gauche eut bientôt fait de les mettre en désordre. Comment la situation se relevait lorsque la guerre a éclaté. Belles espérances d'avenir). — UN SOLDAT FRANÇAIS. La démocratie et l'Alsace-Lorraine. — HAROLD COX. Le pouvoir de la presse (M. Lloyd George n'ayant pas de parti politique pour le soutenir, on lui reproche de s'appuyer sur les journaux que gouvernent Lord Northcliffe et le groupe du *Times*; M. Austin Chamberlain est allé jusqu'à déclarer à la Chambre des communes que le pays n'a plus confiance ni dans la presse ni dans le Parlement. Il se peut en effet que, en temps normal, la presse n'exerce plus de contrôle utile; mais nous sommes en temps de guerre et l'on ne peut dire que la presse de Lord Northcliffe ait démérité du pays, quoique les tribunaux, trop enclins à respecter la bureaucratie, aient commis une maladresse en poursuivant le colonel Repington pour ses critiques militaires. Il restera plus tard à corriger cette bureaucratie dont l'arrogance le dispute à l'incompétence). — J. C. BODLEY. Souvenirs romantiques du front de guerre en France; II (l'auteur, sur le désir de quelques lecteurs, se restreint davantage aux souvenirs récents et contemporains. Il en est de peu connus et de personnels. Le kaiser comptait s'installer au château de Ferrières pour y assister à l'investissement de Paris).



ouvertes en vertu d'un « warrant » exprès écrit par la main même d'un secrétaire d'État). — Murray L. R. BEAVEN. Le début de l'année dans la chronique saxonne au temps d'Alfred, 866-887 (il semble bien que pour cette période le chroniqueur ait employé le style de l'indiction au 24 septembre). — Ch. H. HASKINS. Une charte du roi Canut pour Fécamp (d'après une copie prise par dom Lenoir avant la Révolution et conservée dans le fonds Moreau de la Bibliothèque nationale). — F. M. STENTON. « Sokemen » et terres incultes (trois chartes tirées au XVII<sup>e</sup> siècle d'un cartulaire aujourd'hui perdu du prieuré de Haverholme, et qui datent du temps d'Étienne, permettent de penser qu'à cette époque les terres incultes, désignées par l'expression « brueria », n'appartenaient pas au seigneur du manoir, mais aux « sokemen » des villages où elles étaient situées). — Gaillard LAPSLEY. Le personnel des châteaux royaux au XII<sup>e</sup> siècle (officiers de la garnison et fonctionnaires civils. Les mêmes se retrouvent sans doute dans les châteaux des seigneurs. Des services dus par chacun de ces agents; services personnels et pécuniaires). — M. ESPOSITO. Frère Malachie d'Irlande (il s'agit sans doute de Malachie qui fut moine au couvent franciscain de Limerick, sous le pontificat du pape Nicolas III, et qui fut élu à cette époque archevêque de Tuam par une partie du chapitre. Bibliographie de ses œuvres dont une édition a été donnée par Henri Estienne à Paris en 1518). — Ch. JOHNSON. La révolte de Robert Bruce en 1306 (d'après une lettre publiée par Th. Riley avec la fausse date de 1297 ou 1298, mais qu'il faut placer en 1306). — Mary COATE. William Morice et la restauration de Charles II (publie plusieurs lettres de ce Morice qui joua un certain rôle en 1660; il contribua sans doute à fixer les résolutions du général Monk). — Bernard C. STEINER. Une lettre sur la condition de l'Irlande en 1797. = C.-rendus : H. B. Swete. Essays on early history of the Church and the ministry (important pour les origines de la prêtrise chrétienne). — L. J. Paetow. Guide to the study of medieval history for students, teacher and libraries (ce manuel rendra des services; il faudra, dans une édition subséquente, l'améliorer en beaucoup de points de détail). — Ch. H. Haskins. Norman institutions (remarquable). — H. Fr. Delaborde. Recueil des actes de Philippe-Auguste. T. I : 1179-1194 (très important). — Calendar of inquisitions. Miscellaneous. Chancery; vol. I-II (plus de 1,500 documents figurent dans cet inventaire, 1219-1349. Nombreuses observations de détail par J. H. Round). — W. C. Bolland. Year-books of Edward II. Vol. XII, 5 : Edward II, 1312 (l'éditeur de ces extraits ne paraît pas connaître très bien les sources non juridiques; T. F. Tout lui propose d'assez nombreuses corrections). — J. B. Paul. Accounts of the Lord high treasurer of Scotland. Vol. XI : 1559-1566. — P. J. Blökh. Geschiedenis eener hollandsche stad; 3<sup>e</sup> partie (ce tome III de l'excellente histoire de Leyde, nouvelle édition revue et augmentée, se rapporte aux années 1574-1795). — F. W. Pitman. The development of the British West Indies, 1700-1763 (étude très fortement documentée sur la situation

économique des Indes occidentales au XVIII<sup>e</sup> siècle). — José P. Otero. La Révolution argentine, 1810-1816 (bon, surtout en ce qui concerne la part prise par Buenos-Ayres au soulèvement). — Aug. H. Oakes et R. B. Mowat. The great european treaties of the nineteenth century (utile recueil et qui rendra des services). — Archibald C. Coolidge. The origins of the Triple Alliance (montre bien que cette alliance des trois empereurs en 1875-1878 était dirigée contre la France). — Octobre. F. M. STENTON. La suprématie des rois de Mercie (étude sur les pouvoirs du « Bretwalda », surtout d'après les données fournies par la diplomatie). — J. H. ROUND. Barons et pairs (discussion minutieuse d'une théorie présentée par M. Doubleday sur l'origine des « baronies by writ ». Conclusions : le terme de baron a été employé en deux sens qu'il faut distinguer : celui de seigneur féodal, de tenancier direct de la couronne possédant un fief qualifié baronnie et celui de seigneur convoqué expressément pour siéger au Parlement. Le baron, convoqué par bref royal ou « writ », l'est d'ordinaire constamment après l'avoir été une fois, ce qui constitue en sa faveur une sorte de privilège héréditaire ; les barons siègent au Parlement à côté des prélats et des comtes. Aujourd'hui, pour appuyer une demande d'un siège à la Chambre des lords, il ne suffit pas de prouver qu'un membre de la famille a reçu un bref de convocation, mais aussi qu'il a réellement siégé au Parlement : « Proof of sitting »). — Capitaine C. S. GOLDBINGHAM. La marine sous Henri VII. — Montagu SHARPE. La centuriation en Middlesex (montre des traces de cette division du sol attestée par les mesures agraires). — Charles H. HASKINS. Leo Tuscus (détails sur deux frères, membres distingués de la colonie pisane à Constantinople au temps de Manuel Comnène : Hugues et Léon. Léon est l'auteur de plusieurs traductions, dont une de l'*Oneyrocriticon* d'Ahmed ben Sirin qui fut probablement exécutée en 1176. Publie la préface de cette traduction qui donne quelques détails sur les campagnes de l'empereur et les controverses théologiques de son temps). — A. G. LITTLE. Les prieurs provinciaux et les vicaires des dominicains anglais (additions à la liste dressée par le P. Gumbley, 1346-1462). — H. E. SALTER. Les annales des abbés d'Oseney (brèves notes sur des abbés d'Oseney, de 1398 à 1452 ; elles font suite, dans un ms. appartenant aux archives de l'Université d'Oxford, à une chronique universelle qui va d'Adam à Henri VI). — Reginald L. POOLE. Philippe Wolf de Seligenstadt (dominicain qui devint prieur de Presbourg vers 1500 ; publie une très longue liste de noms dressée par lui dans les livres II et III de son « De vitis peritorum virosum »). — W. P. M. KENNEDY. L'acte d'uniformité et les amendes infligées aux non-conformants au temps de la reine Élisabeth. — Miss V. F. BOYSON. Ostende en 1587 (rapport sur la garnison et les munitions estimées nécessaires pour maintenir dans cette ville la domination anglo-néerlandaise). — C.-rendus : E. C. R. Armstrong et H. J. Lawlor. The Domnach Airgid (résume les controverses récentes sur une boîte qu'on prétend avoir appartenu à saint Patrick et qui renfermait un manuscrit des Évangiles). — C. L. Fel-

toe et E. H. Minns. *Vetus liber archidiaconi Eliensis* (ce livre contient une liste, dressée vers 1277, d'églises appartenant aux doyennés de Cambridge, Camps, Chesterton, Barton, Shingay, Wisbeach, Bourne et Ely; avec les livres et vêtements qui s'y trouvaient et les sommes payées pour le denier de saint Pierre). — *Cecil Deedes*. *Registrum Johannis de Pontissara, 1282-1304*; 2<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> parties (cette édition du registre de Jean de Pontoise, évêque de Winchester, permet d'esquisser la biographie de ce prélat, qui fut un personnage très effacé). — *George Unwin*. *Finance and trade under Edward III* (remarquable). — *C. Henry Haring*. *Trade and navigation between Spain and the Indies in the time of the Hapsburgs* (bon, surtout au point de vue économique). — *Eleonor N. Adams*. *Old english scholarship in England, 1566-1800* (beaucoup d'érudition déparée par d'assez nombreuses erreurs de détail). — *James Tail*. *Lancashire Quarter sessions records. Vol. I: 1590-1606* (excellente édition). — *Sir Herbert Maxwell*. *The Lowland Scots regiments; their origin, character and services* (bon). — *Franklin B. Dexter*. *Documentary history of the Yale University, 1701-1745* (important pour l'histoire des universités américaines). — *Warren-Adams letters. I: 1743-1777* (important recueil). — *M. E. Monkton Jones*. *Warren Hastings in Bengal, 1772-1774* (excellent). — *Éd. Driault*. *Tilsit; la question de Pologne, 1806-1809* (bon; mais l'auteur montre trop de parti pris pour la politique de Napoléon I<sup>er</sup>). — *G. W. Eybers*. *Select constitutional documents illustrating South African history, 1795-1910* (très instructif). — 1919, janvier. *R. L. POOLE*. *Saint Wilfrid et le diocèse de Ripon* (critique minutieuse de la vie de saint Wilfrid par Eddi; montre que le biographe a mélangé beaucoup de fictions à des faits exacts. Détermine les dates de l'épiscopat de Wilfrid d'après les données rectifiées d'Eddi: il fut consacré évêque de Ripon en 664 et son diocèse fut étendu à la Northumbrie tout entière, avec son siège à York, en 669. De 669 à 677, il fut évêque d'York. Suit un exil de neuf années pendant lequel il fut évêque de Selsey; puis, peu après 686, il rédevint évêque de Ripon. Chassé en 691, il fut évêque de l'Anglie moyenne avec son siège à Leicester. Enfin, après treize ans environ, il fut rétabli non seulement à Ripon, mais aussi à Hexham. Il est mort probablement à la fin de 709 et fut enseveli solennellement le 24 avril 710). — *Gaillard LAPSLEY*. *Les chevaliers élus aux parlements d'Édouard II* (dresse la liste des chevaliers qui furent élus dans les cinq comtés d'Essex, Hertford, Cambridge, Huntingdon et Bedford. Montre qu'ils furent choisis parmi les gentilshommes campagnards habitués au terre à terre du travail administratif, sans tenir compte ni de leur expérience parlementaire, ni de leurs relations politiques ou féodales). — *Miller CHRISTY*. *La visite de la reine Élisabeth au camp de Tilbury, 1588* (récit très détaillé de cette visite et de la revue des troupes passée par la reine. Nombreux extraits d'un poème de circonstance composé en anglais, sous le titre « *Elizabetha triumphans* », par un certain James Aske). — *J. H. ROUND*. *Le tiers denier du bourg* (maintient, contre l'affirmation témé-

raire d'O. J. Reichel, que le tiers denier, du moins celui qui était levé dans les bourgs, distinct du tiers denier pris sur les émoluments de justice, était prélevé sur l'ensemble des revenus des bourgeois; ce n'était nullement, comme le prouve le Domesday book, le tiers de la « compositio » payée pour l'obtention de privilèges municipaux). — H. E. SALTER. Deux chartes fausses de Henry II (ces deux chartes, que M. Jenkinson a reproduites en fac-similé, sont fausses pour de bonnes raisons diplomatiques; mais on ne peut suivre M. Jenkinson quand il dit que les faussaires ont voulu imiter l'écriture des chartes originales. Pareille préoccupation est inconnue des scribes du moyen âge). — M. ESPOSITO. Une œuvre inédite de John Irland (c'est un traité sur l'Immaculée-Conception, dont le ms. unique, peut-être autographe, se trouve au collège de la Trinité, à Dublin. John Irland, prêtre écossais et diplomate, fut nommé docteur de l'Université de Paris en 1473; il fut un des plus anciens écrivains en langue écossaise). — G. GRAHAM DIXON. Notes et statistiques tirées des archives de la douane à Londres. — G. DAVIES. Esclaves grecs à Tunis en 1823 (documents). — C.-rendus : P. Gardiner. A history of ancient coinage, 700-300 B. C. (l'auteur s'est acquitté à son honneur d'une tâche que beaucoup considéraient comme prématurée et impossible). — Gaetano de Sanctis. Storia dei Romani. Vol. III : l'età delle guerre puniche (important, surtout en ce qui concerne la critique des sources). — J. W. JEUDWINE. The foundations of society and the land (prétentieux, mal informé, souvent contestable; de bonnes choses néanmoins, ainsi en ce qui concerne le fonctionnement de la tribu en Irlande). — C. M. BUTLER. The charters of the cistercian abbey of Duiske in the county of Kilkenny; publ. p. J. H. BERNARD, archevêque de Dublin (107 documents, la plupart du XIII<sup>e</sup> s.; important et bien publié). — R. B. MERRIMAN. The rise of the spanish empire (beaucoup de recherches et, dans l'exposé, quelque confusion. Montre bien comment s'est fondée la grandeur de l'empire espagnol). — FR. M. NICHOLS. The epistles of Erasmus. English translations from his correspondence (ce tome III comprend un choix de lettres des années 1517-1518. Travail très méritoire, qui fera mieux connaître et apprécier Érasme. Il va de pair avec l'édition des lettres du même par Allen, auquel M. Nichols aurait pu faire de plus larges emprunts). — C. S. TERRY. Papers relating to the army of the Solemn League and Covenant, 1643-1647 (deux volumes où sont publiés les comptes de Sir Adam Hepburn, Lord Humble, pour la solde, l'armement, les approvisionnements de l'armée écossaise employée contre l'Angleterre de 1643 à 1647). — JASPER MAUDUIT, agent in London for the province of Massachusetts Bay, 1762-1765 (important). — LORD HYLTON. The Paget brothers, 1796-1840 (recueil de lettres adressées à Sir Arthur Paget, qui fut ambassadeur d'Angleterre à Vienne de 1801 à 1806, par ses frères et autres membres de sa famille. Sir Arthur avait cinq frères et cinq sœurs. Recueil intéressant et bien édité). — ELI F. HECKSCHER. Kontinental Systemet (excellent). — H. B. MORSE. The inter-



national relations of the Chinese empire; II, 1861-1893; III, 1894-1911 (important). — Dr. Newport J. D. White. *Libri sancti Patricii* (excellente édition « ad usum scholarum » de la « Confessio » et de l'« Epistola » de saint Patrick). — A. O. Kelleher et G. Schæpperle. *Betha Colaim Chille* (bonne édition, avec traduction, de la vie de saint Columba, écrite en gaélique par Manus O'Donnell en 1532).

**35. — Transactions of the royal historical Society.** 4<sup>e</sup> série, t. I, 1918. — C. W. OMAN. Allocution présidentielle (M. Oman, qui fut pendant la guerre attaché à la censure britannique, présente d'intéressantes observations sur l'origine et le développement des légendes et des rumeurs qui se sont formées pendant la crise politique et militaire; à noter particulièrement la légende d'une armée russe envoyée d'Arkhangel en Angleterre en 1914 et celle des « anges de Mons »). — W. HUDSON. L'organisation agraire aux temps anciens; suggestions fournies par les actes du manoir de Martham, Norfolk, 1101-1292 (les tenanciers de ce manoir formaient une unité appelée « eriang » qui existait au temps des Danois, mais remontait probablement plus haut encore). — Capitaine J. E. S. GREEN. Wellington, Bois-le-Comte et le Congrès de Vérone en 1822 (est-il vrai que Wellington ait poussé le gouvernement français à entreprendre l'expédition d'Espagne pour faire pièce à Canning qui employait au contraire toutes ses ressources à l'empêcher? La source principale de cette imputation est Bois-le-Comte, qui, au Congrès de Vienne, fut le collaborateur et le confident de Laferronnays, alors ambassadeur auprès du tsar. Que vaut-elle? Bien qu'initié à beaucoup de secrets, Bois-le-Comte n'a pu pénétrer les sentiments de Wellington. Celui-ci n'a pas trahi Canning; mais, s'il était prêt à suivre les instructions du ministre, il se croyait autorisé à se conduire d'après les intentions du roi, de qui il tenait directement sa commission, et il savait que le roi blâmait la politique d'isolement de son ministre. Quand Montmorency eut posé nettement devant le Congrès la question de l'intervention française, Metternich, par défiance de la Russie, abandonna la politique de non-intervention qu'il avait adoptée jusqu'alors et entraîna Wellington près de lui). — Inna LUBIMENKO. La correspondance des premiers Stuarts avec les premiers Romanoffs (beaucoup de faits nouveaux concernant les rapports politiques entre les deux cours). — Miss V. M. METHLEY. L'expédition de Ceylan en 1803. — A. D. NEWTON. L'établissement de la « grande ferme » des droits de douane en Angleterre sous les premiers Stuarts (cette grande ferme fut établie en 1604 à la suite de tentatives diverses sous le règne d'Élisabeth; elle constituait un système nouveau qui dura jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui eut pour résultat de mettre d'importantes ressources pécuniaires au service de la royauté). — Théodore F. T. PLUCKNETT. Conseil du roi au XV<sup>e</sup> siècle (montre la place occupée par ce Conseil dans l'organisme politique et administratif, l'origine de son pouvoir et les facilités qu'il offrait pour le contrôle du gouvernement). — H. E. EGERTON. Comment étaient administrées les colonies de la couronne au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle

(comparaison avec le système suivi au XIX<sup>e</sup>). — Lieutenant-colonel L. S. AMERY. Le développement constitutionnel de l'Afrique méridionale. — E. M. WRONG. Le développement constitutionnel du Canada (depuis 1763 jusqu'à nos jours).

## SUISSE.

**36. — Indicateur d'histoire suisse.** Nouvelle série, t. XVI (1918). — G. SCHÖTTLE. Notes sur le monnayage et la politique monétaire des Suisses dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (cantons de Schaffhouse, Zurich et Schwytz). — W.-E. RAPPARD. Sismondi et la neutralité helvétique (publie un mémoire écrit de la main de Sismondi : « Sur la neutralité des Alpes », envoyé probablement à d'Ivernois, l'un des délégués de Genève au Congrès de Vienne, à la fin de 1814, et trois lettres de Sismondi à son ami le physicien genevois Marc-Aug. Pictet; l'historien des républiques italiennes démontre l'intérêt de l'Europe à la neutralité du massif central des Alpes et des routes qui le traversent; il plaide en faveur de la réunion à la Suisse des provinces savoyardes du Chablais et du Faucigny, où le roi de Sardaigne aurait conservé des droits analogues à ceux que le roi de Prusse s'était réservés sur Neuchâtel). — C. BRUN. Bulletin d'histoire : travaux relatifs à la Suisse allemande et italienne, 1916-1918 (deux articles). — H.-A. SEGESSER VON BRUNEGG. De quelques groupes d'armoiries apparentées (conclusions à tirer de cette parenté sur les liens d'ordre divers existant entre ces groupes de familles). — M. REYMOND. La confrérie des avocats de Lausanne en 1370 (acte de fondation et statuts de cette association des clercs lausannois, placée sous le patronage de saint Nicolas). — H. MORGENTHAUER. Le règlement d'une controverse religieuse au début de la Réforme (prononcé du 26 novembre 1522 entre Micronius, maître d'école à Soleure et partisan des idées luthériennes, et le prélat catholique B. Steiner). — H. NAEF-REVILLION. Revue des publications historiques de la Suisse romande, 1918 (deux articles). — Ch. BORGEAUD. Le syndic Des Arts et la version officielle des événements de la restauration genevoise (démonstration ingénieuse de la part que prit à l'établissement de cette version le syndic Des Arts, dont l'auteur a précédemment mis en lumière l'influence rétrograde dans la restauration de la république genevoise). — Le P. J. HESS. Les répons de saint Otmar (d'après un manuscrit du IX<sup>e</sup> siècle conservé à la bibliothèque abbatiale de Saint-Gall). — MEYER VON KNONAU. Discours d'ouverture de l'Assemblée générale de la Société suisse d'histoire, à Fribourg, le 16 juin 1918. — H. DE VRIES. Les lois somptuaires de la république de Genève au XVI<sup>e</sup> siècle (rétablit la chronologie des éditions successives de ces ordonnances, troublée par une erreur de l'historien Gaberel; les premières lois remontent à 1558, non à 1541, et n'ont été imprimées qu'en 1560). — Annexe : F. BURCKHARDT. Bibliographie méthodique des travaux relatifs à l'histoire suisse, année 1917.

## CHRONIQUE.

---

**France.** — L'Académie des sciences morales et politiques vient de perdre un de ses correspondants de la section de législation qui fut à la fois jurisconsulte apprécié et historien érudit. Né à Saint-Dié, en 1835, de parents alsaciens, M. Ernest LEHR fit ses études de droit à Strasbourg, puis devint secrétaire général du directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg en France, poste qu'il occupa jusqu'en 1869. Auteur d'un *Dictionnaire d'administration ecclésiastique* (Paris, 1869), il consacra ses loisirs à de nombreuses études historiques, principalement dans les domaines de la généalogie et de la numismatique. De ces nombreux travaux d'érudition, dont la plupart se rapportent à l'Alsace, nous ne citerons que ses deux œuvres capitales, *l'Alsace noble* (Strasbourg, 1870, 3 vol. in-4°) et *la Numismatique de l'Alsace*, composée en collaboration avec M. Arthur Engel (Paris, 1887, 1 vol. in-4°) et couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Après l'annexion de l'Alsace en 1871, M. E. Lehr accepta une chaire à la Faculté de droit de l'Académie de Lausanne; c'est à partir de ce moment qu'il publia toute une série de volumes : *Éléments de droit civil germanique* (Paris, 1875); *Éléments de droit civil russe* (Paris, 1877); *Éléments de droit civil espagnol* (Paris, 1880); *Éléments de droit civil anglais* (Paris, 1885), etc. Démissionnaire en 1884 comme professeur, il resta en Suisse comme avocat-conseil de l'ambassade de France; il fut élu en 1887 membre de l'Institut de droit international et en 1902 correspondant de l'Institut. Il s'est éteint à Lausanne en février 1919. R.

— La *Revue historique* doit une mention à M. le chanoine Alexandre CLERVAL, professeur à l'Institut catholique de Paris, mort à la fin de l'année 1918. Il a écrit de nombreux articles sur l'histoire de Chartres et sur l'admirable cathédrale. Il a obtenu en 1895 le grade de docteur ès lettres à la Faculté de Paris avec deux thèses remarquables : *De Judoci Chlichtovei, Neoportuensis, doctoris, theologi, Parisiensis et Carnotensis canonici, vita et operibus, 1472-1543*; *les Ecoles de Chartres au moyen âge du V<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*.

— Dans sa séance du 7 février 1919, l'Académie des Inscriptions et belles-lettres a élu comme membres libres MM. Adrien BLANCHET (en remplacement de l'abbé Thédénat) et le commandant ESPÉRANDIEU (en remplacement du marquis de Vogüé); dans celle du 28 mars, elle a élu comme membre ordinaire M. J. LOTH, professeur de langue et

de littérature celtiques au Collège de France (en remplacement de M. Paul Meyer).

L'Académie a partagé le prix Bordin (antiquité classique) entre MM. Henri FOCILLON : *Giovanni-Battista Piranesi*, et Jacques ZEILLER : *les Origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*.

La Commission des Antiquités nationales a décidé de ne pas décerner cette année de première médaille. Elle accorde la deuxième médaille au chanoine DESLANDES : *Étude sur l'église de Bayeux*; la troisième à l'abbé GALABERT : *Montpezat de Quercy*. Trois mentions ont été décernées à M. Henri STEIN pour trois études intitulées : *Tristan, chambellan de Philippe-Auguste*; *Conjectures sur l'auteur du livre de Joatice et de Plet*; *Recherches sur quelques fonctionnaires royaux du Gâtinais*; à M. l'abbé DUINE : *Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne*, et à M. MOREL : *Le Croisic*.

— Le gouvernement général de l'Algérie ayant décidé de publier un recueil des inscriptions latines de l'Algérie pour remplacer le *Corpus* de Berlin, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a été invitée à dresser le plan de ce recueil.

— Une Société de l'histoire de la guerre a été constituée le 24 juillet 1918. Elle a pour but : 1° de favoriser l'étude de l'histoire de la guerre de 1914 sous ses divers aspects : politique, militaire, économique, social, littéraire et artistique, et ses effets sur la vie des nations; 2° d'apporter à l'État son concours pour l'entretien et le développement des collections qu'il possède relativement à cette histoire, en particulier celles qui constituent le fonds des Bibliothèque et Musée de la guerre; 3° d'entreprendre des publications sur l'histoire de la guerre de 1914. — L'association se compose : de membres adhérents, de membres titulaires, de membres fondateurs, de membres d'honneur. Pour être membre adhérent, il faut payer une cotisation annuelle de 5 francs; pour être membre titulaire, il faut payer une cotisation annuelle dont le minimum est de 20 francs; pour être membre fondateur, il faut racheter sa cotisation en versant une somme fixe de 500 francs au minimum. Le secrétariat général de la Société est établi aux « Bibliothèque et Musée de la guerre », 39, rue du Colisée (Paris, VIII<sup>e</sup>). Le secrétaire est notre collaborateur M. MATHOREZ, archiviste-paléographe.

— Notre collaborateur M. Henri HAUSER, professeur à l'Université de Dijon, a été chargé pour l'année courante, à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, d'un cours d'histoire économique de l'époque moderne et contemporaine (14 février); et, en outre, chargé du cours de géographie industrielle et commerciale au Conservatoire des Arts et Métiers (17 février).

— École des chartes. Positions des thèses soutenues par les



élèves de la promotion de 1919 pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe : Émile-G. LÉONARD : Étude sur les chancelleries et la diplomatie des comtes de Toulouse, 804-1249 ; — Jean DU MASIET DU BIEST : Les origines de la commune d'Amiens ; — Joseph ROSEROT DE MELIN : Antonio Caracciolo, évêque de Troyes, 1515-1570. La thèse de M. Roserot a été particulièrement remarquée.

— Nous sommes en mesure d'annoncer qu'une Histoire générale depuis l'antiquité jusqu'à nos jours est en préparation à la librairie Félix Alcan et commencera à paraître d'ici peu sous la direction de deux de nos collaborateurs, MM. Louis HALPHEN et Ph. SAGNAC. L'ouvrage doit compter vingt volumes, dont la rédaction a été répartie entre un petit nombre d'universitaires français, qui sont eux-mêmes presque tous des collaborateurs de la *Revue historique*. L'histoire de l'antiquité a été confiée à MM. P. Jouguet, J. Lesquier, J. Carcopino, A. Piganiol, E. Albertini ; celle du moyen âge et de la Renaissance à MM. L. Halphen, Ch. Petit-Dutaillis, A. Renaudet, V.-L. Bourrilly, H. Hauser ; celle des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles et de l'Empire à MM. A. de Saint-Léger, P. Muret, Ph. Sagnac, R. Guyot, P. Conard ; celle des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles à MM. Georges Weill, A. Pingaud, L. Eisenmann, H. Hauser, P. Mantoux. Nous donnerons ultérieurement le programme détaillé de l'ouvrage, qui est dès maintenant en voie de réalisation.

— La publication des *Sources inédites de l'histoire du Maroc*, subissant le sort commun à beaucoup d'œuvres scientifiques, a été interrompue, par le fait de la guerre, pendant plusieurs années. Cette importante collection de documents, dont il a été déjà rendu compte ici (t. CXII, p. 301-313), comptait en 1914 sept volumes parus (*France*, t. I-III ; *Pays-Bas*, t. I-IV) ; trois autres volumes (*Pays-Bas*, t. V ; *Espagne*, t. I ; *Angleterre*, t. I) étaient sous presse. Retenu au front par son commandement, l'auteur, M. de Castries, n'a pu reprendre ses travaux qu'à la fin de 1917 et, malgré des difficultés de toute nature, il est parvenu à achever le premier volume *Angleterre*, qui paraîtra très prochainement (Paris, Leroux, in-8°, xxxii-573 p.). Ce volume, d'après le plan adopté pour la collection, renferme tous les documents pouvant intéresser l'histoire du Maroc qui ont été recueillis dans les dépôts d'archives et les bibliothèques de l'Angleterre pour la période 1540-1589. On peut dégager de ces textes une vue synthétique sur les relations tant politiques que commerciales des Anglais avec le Maroc pendant le XVI<sup>e</sup> siècle.

— *Le Congrès français de la Syrie à Marseille*. Le Congrès français de la Syrie, organisé par la Chambre de commerce de Marseille, a été tenu à Marseille du 3 au 5 janvier 1919, sous la présidence de M. Henry Franklin-Bouillon, ancien ministre, président de la Commission des affaires extérieures de la Chambre. De nombreuses personnalités françaises et syriennes, parmi lesquelles le poète Chéikri-Ganem, ont pris part à ce Congrès, dont les quatre sections, écono-

mique, historique et archéologique, de l'enseignement, de médecine et hygiène, ont entendu un grand nombre de communications importantes qui constituent un témoignage de premier ordre sur l'œuvre accomplie par la France en Syrie aux siècles passés et à l'époque actuelle. Les travaux de la section d'histoire et d'archéologie, présidée M. Babelon, qui dans son allocution inaugurale a rappelé l'importance des travaux français d'ordre scientifique exécutés en Syrie, constituent une véritable histoire des rapports entre la France et la Syrie.

Signalons d'abord les *Éléments d'une bibliographie française de la Syrie*, réunis par M. Paul MASSON (Marseille, Barlatier, 1919, in-8°, XII-148 p.) et distribués à tous les membres du Congrès. Cet excellent recueil, dont la rédaction a dû être improvisée, contient par ordre chronologique depuis le moyen âge la liste de tous les auteurs français qui se sont occupés de la Syrie; il sera accompagné de suppléments et d'un Index chronologique; il est inutile d'insister sur l'intérêt scientifique que présente cette bibliographie pour l'histoire des rapports entre la France et le Levant.

Principales communications : M. BABELON a montré l'intérêt des collections formées en Syrie par le duc de Luynes, M. Louis de Clercq et le marquis de Vogüé. — M. V. CHAPOT : La question d'Orient en Syrie dans l'antiquité et à l'heure actuelle. — M. L. BRÉHIER : Les premiers rapports entre la France et la Syrie. Le protectorat de Charlemagne (essai d'étude critique; rapprochement entre le témoignage des annales carolingiennes et celui de l'hagiographie palestinienne sur les sévices dont furent victimes les chrétiens de Palestine à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, ce qui explique leurs efforts pour se placer sous la protection d'un prince chrétien qui entretenait de bons rapports avec le calife). — M. DE GÉRIN-RICARD : Charles I<sup>er</sup> d'Anjou, roi de Jérusalem (1284). — M. le comte DURRIEU : La France et le titre de roi de Jérusalem. — M. Clément HUART : Frontières historiques de la Syrie (elle s'étendait au moyen âge jusqu'au Taurus, et une communication de M. DE MARTONNE sur l'Unité géographique de la Syrie montre qu'il en était ainsi dès l'antiquité. M. Huart étudie en outre l'immigration des Arméniens en Syrie qui commence au VII<sup>e</sup> siècle). — M. CASANOVA : Damas, capitale des États musulmans (montre qu'au VIII<sup>e</sup> siècle chrétiens et musulmans ont célébré leur culte dans une même église, transformée plus tard en mosquée). — M. J. BAILLET : Les Marseillais en Orient à l'époque romaine (d'après des inscriptions de la vallée du Nil). — M. ARNAUD D'AGNEL : Relations entre l'Orient et la Provence au point de vue des arts et de l'industrie artistique. — M. Paul MASSON : Note sur le rôle des Français en Syrie du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle (étude sur les colonies marseillaises dans les échelles du Levant et sur l'œuvre remarquable des consuls de France; montre la souplesse et les aspects variés du protectorat français en Syrie en 1789). — M. L. JALABERT : Recherches archéologiques en Syrie (expose l'œuvre scientifique des membres de l'Université de Beyrouth). — M. L. PIL-

LET : Les fouilles de Botta et de Victor Place dans la région de Mossoul (M. Pillet a émis en outre un vœu pour la conservation des monuments historiques en Syrie, qui a été adopté par le Congrès). — Le Père Claudius CHANTEUR : Les études orientales et l'Université de Beyrouth. — Mgr GRAFFIN : Notes sur la *Patrologie orientale*, la *Patrologie syriaque* et la *Revue de l'Orient chrétien*. — M. Michel CLERC : Souvenir d'un séjour en Syrie en 1882. — Les Pères SÉJOURNÉ et Hugue VINCENT : Travaux de l'École d'études bibliques et archéologiques à Jérusalem. — M. H. FROIDEVAUX : Les études de la Société de géographie sur la Syrie, depuis sa fondation en 1821. Carte des intérêts de la France en Turquie d'Asie. — M. Alfred KHOURY : La France au Liban pendant la guerre (montre avec évidence le plan infernal poursuivi par les Turco-Allemands pour anéantir la population libanaise par la famine et la punir de son attachement à la France. Cette émouvante communication lue en séance publique a donné lieu à un vœu spécial demandant que les Turcs soient contraints de réparer une partie au moins des maux qu'ils ont causés). — Principaux vœux émis par la section d'histoire : Création d'un Institut français de Syrie (présenté par M. Duchatel), de musées et de bibliothèques dans les principaux centres syriens, d'une direction des antiquités syriennes analogue à celle qui existe en Tunisie et destinée à veiller à la protection, à la consolidation et à l'entretien des monuments historiques. — L. B.

**Allemagne.** — Richard SCHROEDER, l'auteur bien connu du *Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte* (1889; le volume a déjà eu cinq éditions), est mort à Heidelberg le 3 janvier 1918 à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

**Belgique.** — La réouverture des cours de l'Université de Liège a eu lieu le 21 janvier avec un éclat inaccoutumé; ces cours avaient en effet été suspendus pendant toute l'occupation allemande. Deux discours ont été prononcés : le premier par le recteur sortant, M. A. SWAEN, le second par notre collaborateur, M. Eugène HUBERT, recteur en exercice (Impr. liégeoise, 1919, in-8°, 55 p.). Dans son allocution, M. Hubert a raconté les souffrances et les destructions subies par l'Université pendant plus de quatre ans : pillage des collections scientifiques, bouleversement de la bibliothèque, destruction du mobilier universitaire, vol des instruments de précision, envahissement des locaux pour les besognes les plus répugnantes de l'armée d'occupation, persécution des professeurs et des élèves par une autorité militaire tracassière et brutale. Comme M. Hubert n'a pas quitté Liège pendant ces tragiques années, son témoignage est de toute première main; il l'apporte en termes très sévères pour l'envahisseur. Il a lu et reproduit dans son discours une réponse des intellectuels liégeois au manifeste des 93. Le baïllon qu'on leur avait imposé les avait empêchés de le faire plus tôt.

— M. Paul FREDERICQ ayant cru devoir donner sa démission comme recteur de l'Université de Gand a été remplacé par M. Henri PIRENNE.

**États-Unis.** — M. Théodore ROOSEVELT, ancien président des États-Unis, n'était pas seulement un journaliste, un politicien et un homme d'État; il fut aussi un historien et un explorateur. Il a découvert au Brésil et il a exploré sur un parcours de 600 milles un affluent de la rivière Mdeira auquel on a donné son nom : Rio Teodoro. Il a publié plusieurs ouvrages estimés : *History of the naval war of 1812* (1882); *Life of Gouverneur Morris* (1887); *Winnings of the West* (1889-1896); *History of New York* (1890); *The rough riders* (1899); *Life of Oliver Cromwell* (1900). Ses œuvres ont été réunies en un recueil complet (1902). Ajoutons son *Autobiography* parue en 1913. Né à New York le 27 novembre 1858, il est mort le 6 janvier 1919.

**Grande-Bretagne.** — Une société s'est formée sous la présidence du duc de Marlborough, lord-lieutenant du comté d'Oxford, pour la publication de textes historiques relatifs à ce comté. Le tome I, édité par Miss Rose Graham, contiendra des documents sur le XVI<sup>e</sup> siècle, notamment les inventaires des biens de l'Église sécularisés sous Édouard VI et les rapports des commissaires chargés d'inventorier les possessions des collèges, chanteries, etc.

**Russie.** — Le *Times* annonce la mort de deux savants russes « par suite de l'épuisement causé par le manque de nourriture » : 1<sup>o</sup> M. Alexandre Serge LAPPO-DANILEVSKY, éditeur d'un grand nombre de documents sur les rapports de la Russie avec les pays étrangers, sur Pierre le Grand, Catherine II, Speranski. On lui doit aussi plusieurs articles sur la méthodologie historique. Il était né en 1861; 2<sup>o</sup> M. Yakov Ivánovich SMIRNOV, né en 1868, archéologue de grande valeur, qui fit d'importantes découvertes en Asie Mineure, en Chypre, en Palestine. Il était conservateur du département du moyen âge et de la Renaissance au musée de l'Ermitage. On sait que les bolchevistes russes, pressés de reconstruire le monde social, s'acharnent à détruire tout d'abord la bourgeoisie et les intellectuels qui en sont l'élite.

---

#### ERRATA.

T. CXXIX, p. 161, ligne 9 : Joseph Priestley a bien été élu membre de la Convention, mais il n'a pas siégé.

— ligne 27-28 : Proli était Belge, non pas Italien.

---



## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

### HISTOIRE GÉNÉRALE.

- André (Louis)*. Les États chrétiens des Balkans depuis 1815, 332.
- Bérard (Victor)*. Les traités de 1915 et de 1916, 332.
- Beyens* (baron). La question africaine. Le Portugal, l'État indépendant du Congo, le Congo belge, l'avenir de l'Afrique, 335.
- Bourtszeff (V.)*. Les deux fléaux du monde : les bolcheviks et l'impérialisme allemand, 370.
- Ciccotti (Ettore)*. Guerre e civiltà, 151.
- Croce (Benedetto)*. Teoria e storia della storiografia, 138.
- Enelow (H. G.)*. La guerre et l'avenir de la religion, 335.
- Europe (l') ethnique et linguistique. Atlas descriptif en trois cartes, 149.
- Frazer (J. C.)*. The golden bough. Vol. IV-VII, 129.
- Groppali (A.)*. La vecchia e la nuova Internazionale, 362.
- La Brière (Yves de)*. La Société des Nations, 333.
- Lanessan (J.-L. de)*. La civilisation et l'organisation; leur influence sur la guerre, 150.
- Meillet (A.)*. Les langues dans l'Europe nouvelle, 148.
- Pareto (Vilfredo)*. Traité de sociologie générale. T. I, 128.
- Renze (Raymond)*. La question d'Afrique. Étude sur les rapports de l'Europe et de l'Afrique depuis les origines jusqu'à 1914, 334.
- Sagnac (Ph.)*. Le sens de la guerre mondiale, 150.
- Sandys (John Edwin)*. A short history of classical scholarship, 303.
- Spire (André)*. Le mouvement sioniste, 1894-1918, 335.
- Turull (Paul-M.)*. La Société des Nations, la morale internationaliste et la Catalogne, 349.
- Vanderweide (Émile)*. Le socialisme contre l'État, 151.
- Webster (Charles K.)*. The congress of Vienna, 1814-1815, 328.

*Weil (commandant H.)*. Les dessous du Congrès de Vienne, 329.

### HISTOIRE DE LA GUERRE.

- Basly (Émile)*. Le martyre de Lens. Trois années de captivité, 157.
- Baudrillart (Mgr A.)*. Une campagne française, 350.
- Bertrand (François-Louis)*. Une voix dans la mêlée, 159.
- Bocquet (Léon)*. Villes meurtries de France : villes du Nord, 156.
- Catalogue des publications sur la guerre, 160.
- Cato (Conrad)*. The navy in Mesopotamia, 359.
- Degouy* (contre-amiral). Attaquons-les donc chez eux ! 159.
- Dufour (Jean-Jules)*. Dans les camps de représailles, 153.
- Franck (Bernard)*. Dix-neuf histoires de sous-marins, 159.
- Giran (Étienne)*. Sous le joug. Placards et avis de l'armée allemande dans les régions envahies, 154.
- Grande Guerre (la). Iconographie, bibliographie, documents divers, 160.
- Graux (Dr Lucien)*. Les fausses nouvelles de la grande guerre, 337.
- Hoog (Georges)*. Lettres aux neutres sur l'Union sacrée, 340.
- Huan (Gabriel)*. Les doctrines de guerre en Allemagne. La philosophie de Frédéric Nietzsche, 341.
- Hurd (Archibald)*. The british fleet in the great war, 360.
- Marc* (lieutenant). Notes d'un pilote disparu, 1916-1917, 155.
- Meyer (Herman H. B.)*. A check list of the literature and other material in the library of the Congress on the european war, 159.
- Pages actuelles, 152.
- Palat* (général). La grande guerre sur le front occidental. T. II et III, 324.
- Potez (Henri)*. Villes meurtries de France : Arras, 156.
- Puauz (René)*. Le mensonge du 3 août 1914, 318.
- Les études de la guerre, 322.

- Rapports des délégués du gouvernement espagnol sur leurs visites dans les camps de prisonniers français en Allemagne, 1914-1917. Préface de J. Queñones de León, 153.  
 Reinach (Joseph). La guerre sur le front occidental. L'année de Verdun, 156.  
 Saison (Jean). D'Alsace à la Cerna, 158.  
 Sténon (Charles). Les campagnes d'Orient et les intérêts de l'Entente, 336.  
 — Le mystère roumain et la défection russe, 338.  
 Thobie (capitaine). La prise de Carrency par le pic et par la mine, 157.  
 Fedel (commandant Émile). Sur nos fronts de mer, 336.  
 Wilde (Robert de). Mon journal de campagne, 346.

## HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

- Babelon (E.). Le Rhin dans l'histoire. T. I, 289.  
 — Le trésor d'argenterie de Berthouville, près Bernay, 288.  
 Cagnat (René). L'Annone d'Afrique, 293.  
 — et Chapot (V.). Manuel d'archéologie romaine. T. I, 109.  
 César. Œuvres choisies, publ. par M. Ponchont, 113.  
 Chapot (V.). Voir Cagnat (R.).  
 Clerc (Michel). Aquilae Sextiae. Histoire d'Aix-en-Provence dans l'antiquité, 281.  
 Colin (général J.). Les opérations de César et de Vercingétorix avant le blocus d'Alise, 287.  
 Constans (L.-A.). Gigthis; étude d'histoire et d'archéologie sur un emporium de la petite Syrie, 294.  
 Coutil (Léon). Archéologie gauloise, gallo-romaine, franque et carolingienne; arrondissement de Bernay, 288.  
 Cumont (Franz). Comment la Belgique fut romanisée, 289.  
 — Études syriennes, 297.  
 Cuy (Édouard). Manuel des institutions juridiques des Romains, 105.  
 — Une statistique de locaux affectés à l'habitation dans la Rome impériale, 111.  
 Déonna (W.). Les croyances religieuses et superstitieuses de la Genève antérieure au christianisme, 283.  
 Formigé (J.). Le prétendu cirque romain d'Orange, 282.  
 Germain de Montauzan. Les fouilles de Fourvière en 1911, 286.  
 Gsell (Stéphane). Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. T. II et III, 292.  
 Gsell (Stéphane). Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord. Fasc. 1 : Hérodote, 293.  
 — et Joly (Ch.-A.). Khamissa, Mdaourouch, Announa. Première partie : Khamissa; troisième partie : Announa, 295.  
 Héron de Villefosse. Deux armateurs narbonnais : Sex. Fadius Secundus et P. Olitius Apollonius, 285.  
 Huvelin (P.). Études sur le *furtum* dans le très ancien droit romain, 106.  
 Joly (Ch.-A.). Voir Gsell (S.).  
 Merlin (A.). Guide du musée Alaoui, 294.  
 Michon (Étienne). Le « modius » de Ponte-Puñide, Espagne, 291.  
 — L'Apollon de Cherehell, 296.  
 — Statues romaines de la Cyrénaïque, 297.  
 Montaudon (Raoul). Bibliographie générale des travaux paléontologiques et archéologiques, 279.  
 Pernet (Victor). Notes sur Alise et ses environs, 286.  
 Piganiol (André). Essai sur les origines de Rome, 96.  
 Ponchont (M.). Voir César.  
 Reinach (Salomon). Catalogue illustré du musée de Saint-Germain. T. I, 280.  
 Sauttel (abbé). Catalogue descriptif et illustré des antiquités romaines du musée de la ville de Vaison, 283.  
 Soyer (Jacques). Le « Columnae vicus » et l'« ager columnensis », 166.  
 Testart (G.). Les anciennes fouilles du mont Auxois, 287.  
 Tumenas (J.). La critique religieuse chez Cicéron, 113.

## HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

- Ackermann (Charles W.). L'Allemagne de l'arrière, 323.  
 Bienaimé (G.). Voir Lichtenberger (H.).  
 Blondel (G.). Voir Lichtenberger (H.).  
 Engerand (F.). Voir Lichtenberger (H.).  
 Fay (Sidney Bradshaw). The Hohenzollern household and administration in the sixteenth century, 340.  
 Greenfield (Kent Roberts). Sumptuary law in Nürnberg, 339.  
 Haumant (E.). Voir Lichtenberger (H.).  
 Joseph-Barthélemy. Voir Lichtenberger (H.).  
 Laloy (Émile). La diplomatie de Guillaume II, 1888-1914, 342.  
 Lichtenberger (H.), Blondel (G.), Joseph-Barthélemy, Bienaimé (G.), Engerand (F.), Haumant (E.). Les ambitions de l'Allemagne en Europe, 323.

- Mauvette (F.)*. L'Allemagne boycottée, 343.  
*Paquier (J.)*. Luther et l'Allemagne, 140.  
 Tableau des conditions économiques de la paix allemande, 343.  
*Zimmermann (Emil)*. Germany's great African scheme, 343.

## HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

- Alsace (l') et la Lorraine veulent et doivent rester françaises, 160.  
 Annexion (l') de l'Alsace-Lorraine et la désannexion, 163.  
*Bouglé (C.)*. L'A B C de la question d'Alsace-Lorraine, 163.  
 — Dans le secteur de Jeanne d'Arc, 163.  
*Breton (Jean)*. Trois jours en Alsace libérée, 163.  
*Dietrich (Albert de)*. Lorraine-Alsace. Terre promise, 162.  
*Fribourg (André)*. Le poing allemand en Lorraine et en Alsace, 165.  
*Gibbons (Herbert Adams)*. La question d'Alsace-Lorraine en 1918, comme un Américain la voit, 164.  
*Julian (Camille)*. L'Alsace française, 162.  
 Notre Alsace et notre Lorraine, 163.  
*Pilant (Paul)*. Essai sur le sentiment français en Alsace-Lorraine, 162.  
*Roche (Jules)*. L'Alsace-Lorraine terre française, 163.  
*Vidal de La Blache (P.)*. La France de l'Est : Lorraine, Alsace, 299.  
*Welschinger (Henri)*. La protestation de l'Alsace-Lorraine le 17 février et le 1<sup>er</sup> mars à Bordeaux, 165.  
*Whitney-Warren*. L'Alsace-Lorraine, image du droit, 164.

## HISTOIRE DE BELGIQUE.

- Banning (Émile)*. Considérations politiques sur la défense de la Meuse, 347.  
*Bourquin*. Les visées de l'Allemagne sur le Congo belge, 346.  
*Des Ombiaux (Maurice)*. Le Brabant et la bataille de Wœringen sur le Rhin, 347.  
*Destrée (Jules)*. La Belgique et le grand-duché de Luxembourg, 345.  
*Lichtervelde (Louis de)*. Heures d'histoire. Le 4 août 1914 au Parlement belge, 346.  
*Ltyne (Jean de)*. Ypres. Essai sur sa formation et sa reconstruction, 348.  
*Malo (Henri)*. En Belgique. La zone de l'avant, 1915-1916, 347.  
*Ryckman de Betz (F. de)*. Le baron Nothomb et la question luxembourgeoise, 345.

- Vander Linden (H.)*. Vue générale de l'histoire de Belgique, 344.  
*Van Puyvelde (Léon)*. Le mouvement flamand et la guerre, 345.

## HISTOIRE DE FRANCE.

- Albert-Petit (A.)*. La France et la guerre. T. II, 152.  
 Avenir (l') de la France. Réformes nécessaires, 357.  
*Blum (André)*. La caricature révolutionnaire, 120.  
*Boumiols (Gaston)*. Histoire de la Révolution de 1848, 354.  
*Cadier (le pasteur Alfred)*. Documents inédits sur l'Église réformée de Pau avant la Révocation de l'Édit de Nantes (1668-1681), 168.  
*Charonnot (abbé Joseph)*. Mgr de La Luzerne et les serments pendant la Révolution, 121.  
*Corwin (Edward S.)*. French policy and the american alliance of 1778, 118.  
 Documents diplomatiques relatifs à l'alliance franco-russe (Livre jaune), 170.  
*Dommanget (Maurice)*. La déchristianisation à Beauvais et dans l'Oise, 1790-1800, 123.  
*Ducros (Louis)*. Jean-Jacques Rousseau. T. II, 117.  
*Dussarp (Maurice)*. La contribution patriotique de 1789. Le registre des dons à Dax, 167.  
*Giraud (Victor)*. Un grand Français : Albert de Mun, 169.  
*Halévy (Daniel)*. Charles Péguy et les Cahiers de la quinzaine, 170.  
*Lesquier (Jean)*. Les études de M. Haskins sur les institutions normandes, de Guillaume-le-Conquérant au XIII<sup>e</sup> siècle, 167.  
*Martin (Henri)*. Département de la Haute-Garonne. Documents relatifs à la vente des biens nationaux, 116.  
*Masson (Paul)*. Éléments d'une bibliographie française de la Syrie, 417.  
*Mathiez (Albert)*. Études robespierristes. La corruption parlementaire sous la Terreur, 119.  
*Périer (A.)*. Napoléon journaliste, 354.  
*Perroud (Claude)*. La proscription des Girondins, 1793-1795, 119.  
*Saint-Léger (J.-de)*. Louis XVII, dit Charles de Navarre, 126.  
*Soyer (Jacques)*. Un acte de vandalisme dans le département du Loiret en l'an II, 167.  
*Tuetey (Alexandre)*. Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française. T. XI, 115.

*Usureau* (l'abbé F.). *Andegaviana*. 18<sup>e</sup> série, 168.  
*Vie* (la) universitaire à Paris, 171.  
*Vergeot* (J.-B.). Le crédit comme stimulant et régulateur de l'industrie. La conception saint-simonienne, 355.  
*Viard* (Paul). Les subsistances en Ille-et-Vilaine sous le Consulat et le premier Empire, 169.

## HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

*Curran* (Miss). The British empire overseas, 360.  
*Davies* (G.). Voir *Raymond* (Thomas) et *Guise d'Elmore*.  
*Galante* (Andrea). La politica estera di Guglielmo Gladstone, 173.  
*Granville* (Castalia, countess). Voir *Leveson-Gower*.  
*Guise d'Elmore*. Memoirs of the family of, publ. par G. Davies, 172.  
*Hovell* (Mark). The chartist movement, 357.  
*Keith* (Arthur Berriadale). Selected speeches and documents on British colonial policy, 1763-1917, 360.  
*Leveson-Gower* (lord Granville). Private correspondence, 1781-1821, publ. par Castalia, countess Granville, 312.  
*Northcott* (Clarence H.). Australian social development, 358.  
*Pollard* (F.). The political history of England, tome VI, 172.  
*Raymond* (Thomas). Autobiography, publ. par G. Davies, 172.

## HISTOIRE DE GRÈCE.

Bulletin d'informations helléniques, 330.  
 Bulletin hellénique, 331.  
*Carapanos*. Mémoire sur l'Épire du Nord, 331.  
 Grecs (les) en Turquie, 331.  
 Hellénisme (l') de l'Asie Mineure et la Jeune-Turquie, 331.  
 Hellénisme (l') et les principes du président Wilson, 331.  
 Hellénisme (l') en Turquie; histoire complète des massacres, 331.  
*Recouly* (Raymond). M. Jonnart en Grèce et l'abdication de Constantin, 338.  
 Smyrne et la Grèce, 331.  
*Stephanopoli* (Jeanne-Z.). Les Grecs en Turquie, 331.  
*Venizélos* (E.-K.). Le Congrès de la paix, 331.  
*Zervos* (Dr. Skevos). The Dodecanese; the history through the ages, 331.

## HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE LATINE.

*Contreras* (Francisco). Les écrivains

hispano-américains et la guerre européenne, 373.  
*Kirckpatrick* (F. A.). South America and the war, 372.  
*Périgny* (comte Maurice de). La république de Costa-Rica; son avenir économique et le canal de Panama, 372.  
*Wagner* (Émile R.). L'Allemagne et l'Amérique latine, 371.

## HISTOIRE DE LA YOUNGO-SLAVIE.

A. E. La question de Fiume, 332.  
 Bulletin yougo-slave, 331.  
*Denès*. La nouvelle Serbie, 368.  
*Djéric* (V.). La province de Gorice et l'occupation italienne; ethnographie des Slaves de Macédoine, 332.  
*Gauvain* (Auguste). La question yougo-slave, 332.  
*Gavazzi* (A.). Les nationalités sur le littoral yougo-slave, 332.  
*Lukas* (Philippe). La Yougo-Slavie économique, 332.  
*Moravec* (Zdenko). L'Italie et les Yougo-Slaves, 332.  
*Primorac* (Vouk). Trieste et l'Istrie, 332.  
 Question (la) de Fiume, 332.  
*Sistić* (Fr. de). Aperçu de l'histoire du littoral oriental de l'Adriatique, 332.  
*Smodakā*. Les revendications territoriales yougo-slaves, 332.  
*Trumbić* (Ante). Le problème de l'Adriatique, 332.  
*Vodnik* (Branko). La civilisation yougo-slave sur l'Adriatique, 332.

## HISTOIRE DE ROUMANIE.

Actes et documents concernant la question roumaine, 330.  
*Bocov* (Sévère). La question du Banat, 330.  
*Comnène* (N.-P.). La terre roumaine à travers les âges, 330.  
 — La Dobrogea, 367.  
*Draghicesco* (D.). La Bessarabie et le droit des peuples, 367.  
*Gavanesco* (J.). L'âme roumaine dans la guerre mondiale, 330.  
*Ischirkoff*. La Dobroudja, 368.  
*Jorga* (Nicolas). Relations entre la France et les Roumains, 365.  
 — Histoire des Roumains de Bucovine, 1775-1914, 366.  
 — Développement de la question rurale en Roumanie, 366.  
*Lebrun* (François). La Dobroudja, 367.  
*Lupu* (Nicolas). La Roumanie nouvelle et ses problèmes vitaux, 330.  
*Mironesco* (Georges-G.). Le problème du Banat, 330.  
 Roumanie (la), 330.



**Valsan (G.).** Les Roumains de Bulgarie et de Serbie, 330.

## HISTOIRE DE RUSSIE.

- Anet (Claude).** La Révolution russe : à Pétrograd et aux armées, 370.  
 — Kerenski, Kornilof, le coup d'État maximaliste, 370.  
**Hervat (René).** Huit mois de révolution russe, juin 1917-janvier 1918, 369.

## HISTOIRE DE SUISSE.

- Barbey (Frédéric).** Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France, 1794-1799, 125.  
**Dierauer (Johannes).** Histoire de la Confédération suisse. T. V : 1798-1848, 310.  
**Rufer (Alfred).** Der Freistaat der III Bünde und die Frage des Veltlins, 1796-1797, 124.

## HISTOIRE D'ESPAGNE.

- Azorin (Martínez-Ruiz).** Entre l'Espagne et la France, 351.  
**Laborde (Jules).** Il y a toujours des Pyrénées, 352.  
**Miret y Sans (J.).** Noves y documents inédits sobre la familia senyorial de Caboet y la qüestió d'Andorra, 352.  
**S<sup>t</sup>-C.** L'Espagne francophile, 349.  
**X.** La prensa española y la guerra, 350.  
**Z.** El punto di vista español en la cuestión de la guerra, 350.

## HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

- Bolton (Charles Knowles).** The founders. Portraits of persons born abroad who came to the colonies of the North America before the year 1701, 373.  
**Carnegie endowment for international peace.** Year book 1918, 373.  
 Supplement list of publications of the

library [of Congress] issued since January 1917, 373.

## HISTOIRE D'ITALIE.

- Evans (Sir Arthur).** L'Italie et les Yougo-Slaves, une situation dangereuse, 331.  
**Focillon (Henri).** Giovanni-Battista Piranesi, 1720-1778, 308.  
 — Giovanni-Battista Piranesi. Essai de catalogue raisonné de son œuvre, 308.  
**Francesco Novati,** 364.  
**Galante (Andrea).** Le basi giuridiche della lotta per l'italianità di Trento e Trieste, 385.  
**Gonni (Giuseppe).** Fatti e documenti della marina italiana, 362.  
**Gustarelli (Andrea).** La vita. Le mie prigioni. I doveri degli uomini di Silvio Pellico, 361.  
**Italie (I),** la Yougo-Slavie et le traité secret de Londres, 331.  
**Luzio (Alessandro).** Francesco Giuseppe e l'Italia, 363.  
**Malaguzzi-Valeri.** La corte di Lodovico il Moro. T. III, 306.  
**Murri (Romolo).** Camillo di Cavour, 362.  
**Pellico (Silvio).** Voir Gustarelli (Andrea).  
**Presse (la)** italienne et les relations yougo-slaves, 332.  
**Puis (Alber).** Ce qu'un Français doit savoir sur l'Italie, 360.  
**Ruffini (Francesco).** Vittorio Emanuele II, 361.  
**Salvemini (Gaetano).** Delenda Austria, 364.

## HISTOIRE DU DANEMARK.

- Neergaard (Niels).** Under Junigrunden, 1848-1866, 144.

## HISTOIRE DU JAPON.

- Focillon (Henri).** Essai sur le génie japonais, 374.

## TABLE DES MATIÈRES.

### ARTICLES DE FOND.

	Pages
BÉMONT (Ch.) et PFISTER (Chr.). A nos lecteurs . . . . .	1
CLOCHÉ (Paul). L'affaire des Arginuses, 406 av. J.-C. . . . .	5
COURANT (Maurice). La Sibérie, colonie russe, jusqu'à la construction du Transsibérien. 1 <sup>er</sup> article . . . . .	209

### MÉLANGES ET DOCUMENTS.

HALPHEN (Louis). Études critiques sur l'histoire de Char- lemagne. V. La conquête de la Saxe, 1 <sup>re</sup> partie . . . . .	252
MARMOTTAN (Paul). La mission de J. de Lucchèsini à Paris en 1811, 1 <sup>re</sup> partie. . . . .	69

### BULLETIN HISTORIQUE.

Antiquités romaines, 1915-1918, par J. TOUTAIN . . . . .	96, 279
Histoire de France. Révolution, par Rod. REUSS . . . . .	115

### COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

ACKERMANN (Carl W.). L'Allemagne de l'arrière ( <b>E. Cas- telot</b> ) . . . . .	323
CROCE (Benedetto). Teoria e storia della storiografia ( <b>L. Hal- phen</b> ) . . . . .	138
DIERAUER (Johannès). Histoire de la Confédération suisse, tome V, 1 <sup>re</sup> partie; trad. par Aug. REYMOND ( <b>V. van Berchem</b> ) . . . . .	310
FOCILLON (Henri). Giovanni-Battista Piranesi, 1720-1778 ( <b>Louis Bréhier</b> ) . . . . .	308
— Giovanni-Battista Piranesi. Essai de catalogue rai- sonné de son œuvre ( <b>Id.</b> ) . . . . .	308
FRAZER (J. G.). The Golden Bough ( <b>Ch. Guignebert</b> ) . . . . .	129
LEVESON-GOWER (Lord Granville). Private correspondence, 1781-1821; edit. by Castalia, countess GRANVILLE ( <b>R. de Kerallain</b> ) . . . . .	312

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE MARS-AVRIL 1919.]

	Pages
LICHTENBERGER (H.), BLONDEL (G.), JOSEPH-BARTHÉLEMY, BIENAIMÉ (G.), ENGERAND (F.), HAUMANT (E.). Les ambitions de l'Allemagne en Europe (E. Castelot). . . . .	323
MALAGUZZI-VALERI. La corte di Lodovico il Moro, tome III (Jean Alazard) . . . . .	306
NEERGAARD (Niels). Under Junigrundloven, 1848-1866 (Joh. Steenstrup) . . . . .	144
PALAT (général). La grande guerre sur le front occidental, tomes II et III (Th. Schoell) . . . . .	324
PAQUIER (J.). Luther et l'Allemagne (H. Hauser) . . . .	142
PARETO (Vilfredo). Traité de sociologie générale, tome I (C. Bouglé). . . . .	128
PUAUX (René). Le mensonge du 3 août 1914 (G. Pariset) .	318
— Les études de la guerre (Id.) . . . . .	322
SANDYS (John Edwin). A short history of classical scholarship from the sixth century B. C. to the present day (Louis Halphen) . . . . .	303
VIDAL DE LA BLACHE (P.). La France de l'Est : Lorraine, Alsace (Chr. Pfister) . . . . .	299

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire d'Allemagne (E. CASTELOT, H. HAUSER, R. LÉVY-GUENOT, G. PARISSET, Chr. PFISTER, Rod. REUSS). . . . .	339
Histoire d'Alsace-Lorraine (Chr. PFISTER) . . . . .	160
Histoire de Belgique (Ch. BÉMONT, E. CASTELOT, Ch. DARTIGUE, R. DOUCET, Th. SCHÖELL) . . . . .	344
Histoire d'Espagne (Jean RÉGNÉ) . . . . .	349
Histoire de France (Ch. BÉMONT, Ch. DARTIGUE, Ch. GUIGNÉBERT, R. GUYOT, Louis HALPHEN, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, Rod. REUSS). . . . .	166, 354
Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, D. PASQUET) . . . . .	357
Histoire de la Guerre (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, Ch. DARTIGUE, R. DOUCET, H. HAUSER, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, Th. SCHÖELL, Joh. TRAMOND, Gaston ZELLER) . . . . .	152, 336
Histoire de l'Amérique latine (E. MARTIN-CHABOT) . . . .	371
Histoire de Roumanie (Ch. BÉMONT) . . . . .	355
Histoire de Russie (Th. SCHÖELL, G. PARISSET). . . . .	369
Histoire de Serbie (E. HAUMANT) . . . . .	368
Histoire de Yougo-Slavie (E. HAUMANT) . . . . .	368

# TABLE DES MATIÈRES.

427

	Pages
Histoire des États-Unis (Ch. BÉMONT, D. PASQUET) . . .	373
Histoire d'Italie (G. BOURGIN, Ch. DARTIGUE) . . . . .	360
Histoire du Japon (R. LÉVY-GUENOT) . . . . .	374
Histoire générale (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, Clovis BRUNEL, R. DOUCET, A. FLICHE, R. GUYOT, H. HAUSER, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, Gaston ZELLER) . . . . .	148, 328

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

### BELGIQUE.

1. Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale . . .	396
2. Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain . . . . .	396
3. Revue générale . . . . .	397

### DANEMARK.

1. Aarbøger for nordisk Oldkyndighed . . . . .	398
2. Historisk Tidsskrift . . . . .	398
3. Oversigt over videnskabernes selskabs forhandling . . .	399
4. Videnskabernes selskabs historisk-filologiske meddelelser . . . . .	399

### ESPAGNE.

1. Boletín de la real academia de buenas letras de Barcelona . . . . .	399
2. Butlletí de la biblioteca de Catalunya . . . . .	400

### ÉTATS-UNIS.

1. American historical review (the) . . . . .	401
---	-----

### FRANCE.

1. Annales de géographie . . . . .	174, 375
2. Annales révolutionnaires . . . . .	174, 375
3. Bibliothèque de l'École des chartes . . . . .	175
4. Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français . .	177, 376
5. Bulletin hispanique . . . . .	178, 376
6. Bulletin italien . . . . .	377
7. Correspondant (le) . . . . .	185, 389
8. Études. Revue fondée par des PP. de la C <sup>ie</sup> de Jésus . .	188
9. Grande Revue (la) . . . . .	190, 391



	Pages
10. Journal des savants . . . . .	179, 377
11. Mercure de France . . . . .	191, 391
12. Moyen âge (le) . . . . .	179
13. Nouvelle Revue historique de droit français et étranger.	180, 379
14. Polybiblion . . . . .	180, 379
15. Révolution française (la) . . . . .	181, 381
16. Revue critique d'histoire et de littérature . . . . .	182, 382
17. Revue de l'histoire des colonies françaises . . . . .	383
18. Revue de l'histoire des religions . . . . .	183, 383
19. Revue de Paris (la) . . . . .	193, 394
20. Revue des bibliothèques . . . . .	384
21. Revue des Deux Mondes . . . . .	196, 392
22. Revue des études anciennes . . . . .	384
23. Revue des études napoléoniennes . . . . .	184, 386
24. Revue des sciences politiques . . . . .	386
25. Revue générale du droit . . . . .	389
26. Revue historique de la Révolution française . . . . .	184

## GRANDE-BRETAGNE.

1. Edinburgh Review . . . . .	403
2. English historical Review (the). . . . .	406
3. Transactions of the royal historical Society . . . . .	412

## SUISSE.

4. Indicateur d'histoire suisse . . . . .	413
---	-----

## CORRESPONDANCE.

PETIT-DUTAILLIS (Ch.). Lettre sur Guillaume II . . . . .	203
--	-----

## CHRONIQUE.

Allemagne . . . . .	205, 418
Belgique . . . . .	206, 418
États-Unis . . . . .	419
France . . . . .	204, 414
Grande-Bretagne . . . . .	208, 419
Pays-Bas . . . . .	208
Russie . . . . .	419
ERRATA . . . . .	419
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE . . . . .	420

Le gérant : R. LISBONNE.

77  
91

79  
79  
11  
2

3  
4

2

6

8  
8

4  
9